





THÉATRE
DES GRECS,

PAR LE P. BRUMOY.

TOME ONZIEME.

THÉATRE
DES GRECS,

PAR LE P. BRUMOY.

TOME ONZIEME.

THÉATRE DES GRECS,

Pierre

PAR LE P. BRUMOY.

NOUVELLE ÉDITION,

ENRICHIE DE TRÈS-BELLES GRAVURES, & augmentée de la Traduction entiere des Pieces Grecques, dont il n'exiſte que des Extraits dans toutes les Éditions précédentes ; & de Comparaiſons, d'Obſervations & de Remarques nouvelles, par M. *** [A.C. Brotier]

TOME ONZIEME.

A PARIS,
Chez CUSSAC, libraire, rue & carrefour Saint-Benoît, vis-à-vis la rue Taranne.
M. DCC. LXXXVIII.
AVEC APPROBATION ET PRIVILEGE DU ROI.

EXPLICATION DES FIGURES
DE CE VOLUME.

La premiere répond à la page 121. Elle eſt extraite de la même Diſſertation de Ficoroni, citée dans l'explication de la ſeconde figure du tome X^{e}. Elle fait même partie de la ſcene qui y eſt repréſentée. Là c'eſt l'eſclave qui reçoit des coups de courroies ; ici c'eſt le maître en colere qui ordonne, malgré l'interceſſion d'un de ſes amis, qu'on fuſtige ſon eſclave. Cette ſcene m'a paru pouvoir très bien convenir à cet endroit des CHEVALIERS : O VIEILLARD, ME VOICI TOUT PRÊT A VOUS MONTRER MON ZELE. On reconnoît le maître au bâton recourbé qu'il tient à ſa main, & que le principal acteur avoit toujours : ce bâton prête ſouvent à des équivoques indécentes dans Ariſtophane. Le maître eſt diſtingué en outre par ſon pallium ou manteau à franges.

La ſeconde figure répond à la page 261. Elle repréſente un philoſophe qui converſe avec une perſonne d'un âge peu avancé. Le philoſophe ſe reconnoît en ce que c'eſt la tête même de Socrate tirée du même Ficoroni : il a d'ailleurs, comme tous les philoſophes, les pieds nuds, la longue barbe, le manteau, & le bâton recourbé, marque du principal perſonage. Le ſecond perſonage repréſente un homme d'un âge peu avancé, comme on le juge à ſon coſtume. Il n'a point de barbe, il porte le ſagum rejeté derriere les épaules, & il ſoutient ſon menton avec ſa main : ce qui marque l'attention d'un diſciple qui écoute ſon maître. C'eſt la ſeptieme figure du chap. VII de Ficoroni.

Dans le tome X, pag. 469, on lit : Or, cette révolution faiſoit que le chœur, en faiſant, &c. effacez : Cette révolution faiſoit que, & liſez : Or, le chœur, en faiſant &c.

LES CHEVALIERS,

COMÉDIE D'ARISTOPHANE.

Cette comédie fut jouée la ſeptieme année de la guerre du Péloponneſe, aux fêtes de Bacchus Lénéen, la quatrieme année de la quatre-vingt-huitieme olympiade, ſous l'archonte Stratoclès *.

« SOLON voulant, dit Plutarque †, que les » offices & magiſtrats demouraſſent entre les mains » des riches citoyens, comme ilz étoyent, & au » demeurant meſler l'authorité du gouvernement, » deſorte que le menu peuple en euſt ſa part, ce » qu'il n'avoit pas auparavant, il feit une géné- » rale eſtimation des biens de chaſque particulier » citoyen : & de ceulx qui ſe trouverent avoir de » revenu annuel, juſqu'à la quantité de cinq cents » minots & au-deſſus, tant en grains qu'en fruits » liquides, il en feit le premier ordre, & les

* La preuve eſt tirée d'une préface grecque, & des paroles du poëte qu'on citera.

† Plutarque dans Solon, trad. d'Amyot. Paris, Cuſſac, tom. II, chap. XX.

» appella PENTACOSIOMEDIMNES *, c'eſt-à-dire,
» ayans cinq cents minots [1] de revenu. Et ceulx qui
» en avoyent trois cents, & pouvoyent entretenir
» un cheval de ſervice, il les meit au ſecond reng,
» & les appella CHEVALIERS. Ceulx qui n'en
» avoyent que deux cents, furent mis au troi-
» ſieme reng, & appellez ZEUGITES. Tous les autres
» au-deſſoubs s'appelloyent THETES, comme qui
» diroient, mercenaires ou maneuvres vivans de
» leurs bras, auſquelz il ne permeit de tenir ny
» exercer aucun office public, & ne jouiſſoyent du
» droit de bourgeoiſie, ſinon en tant qu'ilz avoyent
» voix aux élections & aux aſſemblées de ville, &
» aux jugemens, eſquelz le peuple jugeoit ſouve-
» rainement. »

Le titre de cette piece étant ainſi connu, il ſera aiſé de voir qu'elle n'eſt qu'une violente ſatyre de Cléon, tréſorier général d'armée. Une haîne particuliere, autant que l'amour du bien public, pouſſa Ariſtophane à ſe déchaîner ſi furieuſement contre un homme ſi puiſſant. Cléon

* Medimnus, meſure attique.

1 « Dans le grec : Cinq cents médimnus. Le minot n'eſt que de » trois boiſſeaux de Paris. Mais le médimne contenoit plus de quatre » boiſſeaux, comme je l'ai remarqué ſur la vie de Lycurgue, chap. » XII. C'eſt ſur ce pied qu'il faut calculer le revenu des claſſes » d'Athenes. Il conſiſtoit en grains & en fruits, liquides, c'eſt-à- » dire, en vin & en huile. » Note de M. l'abbé Brotier ſur cet endroit de Plutarque.

avoit accusé le poëte d'un crime grave, comme nous l'avons dit †, & il lui avoit disputé son droit de bourgeoisie. Voilà la cause secrette du déchaînement. Du reste, Cléon étoit d'une insolence extrême. Nul auteur n'en dit du bien. Fils de corroyeur, & corroyeur lui-même, il s'étoit élevé par la brigue, & apparemment par une sorte de mérite, tel qu'il le falloit pour réussir dans une république. Il avoit une voix terrible & imposante, avec un art merveilleux de gagner le peuple, & de le mettre dans ses intérêts. Enflé d'un succès extraordinaire que lui procura la fortune plutôt que la bravoure, il devint presque le maître de l'état, & ce fut lorsqu'il étoit au comble de sa gloire qu'Aristophane osa l'attaquer, non plus indirectement, mais en le produisant lui-même sur le théâtre. On reproche à Cléon le péculat, de l'ardeur à s'attirer des présens, de l'adresse à séduire le peuple, le vol d'une belle action qui n'étoit pas à lui. Voici l'occasion qui l'éleva à un si haut degré de pouvoir.

Pyle *, petite ville du Péloponnèse, située sur le bord de la mer, vis-à-vis l'île Sphacterie, & dans le territoire de Coryphasion, avoit été abandonnée & dénuée de garnison, ainsi que plusieurs autres, durant le cours de la guerre. Démosthene qui y

† Voyez la comédie des ACHARNIENS.

* Thucyd. l. IV.

aborda avec deux flottes, engagea, quoiqu'avec peine, Eurymedon & Sophocle à la fortifier & à s'en faire une place d'armes, d'où l'on pourroit aisément infester les Lacédémoniens, qui n'en étoient éloignés que d'environ quatre cens stades †. Ce projet s'exécuta; & il étoit en effet si important, que les Lacédémoniens firent tous leurs efforts pour reprendre Pyle. Elle devint même l'objet principal d'Athenes & de Lacédémone jusqu'à la fin de la guerre. Les Lacédémoniens ne manquerent pas de l'assiéger, & pour en venir plus aisément à bout, ils jetterent des troupes dans la petite île voisine : mais comme les flottes agissoient de part & d'autre, les troupes de l'île se trouverent interceptées, & manquerent bientôt de tout. Les Athéniens de leur côté ne souffroient pas moins dans Pyle; de sorte qu'eux & les ennemis étoient également assiégeans & assiégés, les premiers dans la ville, & les seconds dans l'île, victimes les uns & les autres de leur opiniâtreté. Cependant les Lacédémoniens envoyerent des députés à Athenes pour demander une composition honorable, afin de tirer leurs troupes de Sphacterie. Leurs demandes étoient justes, & mêmes soumises. Leur harangue chez Thucydide en fait foi. Mais Cléon s'opposa vivement à tout accord avec les Lacédémoniens, jusqu'à maltraiter de paroles leurs

† Vingt lieues.

ambaſſadeurs. Démoſthene à ſon tour ſe voyant dépourvu de vivres & de ſecours, envoya ſon collegue Nicias à Athenes pour engager la république à ſecourir l'armée ou à entrer en négociation avec les ennemis. Le peuple d'Athenes irrité de ce mauvais ſuccès, commença à s'en prendre à Cléon; mais Cléon pour ſe tirer d'intrigue, rejettoit la faute ſur l'incapacité ou la lenteur des deux généraux; & il ſe vantoit publiquement de prendre l'île en vingt jours, ſi on le faiſoit général. Nicias le prend au mot. Cléon croit que c'eſt une feinte, & ne recule point; mais voyant que Nicias ſongeoit tout de bon à abdiquer le commandement, il commence à faire naître difficultés ſur difficultés, pour faire oublier ce qu'il avoit témérairement avancé. On n'en fut point dupe; & ce qui eſt ſurprenant, on le fit général malgré lui, avec ordre de partir pour le ſiége. Il fut plus heureux qu'il n'avoit été prudent : car comme il étoit en chemin, Démoſthene brûla un petit bois de l'île qui incommodoit fort ſes troupes; & par-là, la priſe de Sphacterie lui devint ſi facile, qu'il n'étoit plus beſoin de ſecours. Cléon arrive, ſe joint à lui, & tous deux contraignent les ſoldats qui étoient dans l'île à ſe rendre. On les emmena à Athenes dans un triſte état. Cléon revenu triomphant, contre l'attente publique, devient plus que jamais l'idole du peuple qui lui attribue cet exploit,

& le regarde comme le plus grand capitaine de son siecle. C'est ce qui le rendit extrêmement odieux aux principaux Athéniens, sur-tout aux Chevaliers, qui le haïssoient déjà à cause de sa basse naissance, & de ses emplois obtenus à leur préjudice. Aristophane pour démasquer cet homme vil, eut la hardiesse d'en faire un sujet de comédie, sans redouter son crédit. Mais il fut obligé de jouer lui-même le rôle de Cléon; & il monta sur le théâtre pour la premiere fois, aucun des comédiens n'ayant osé faire ce personnage, ni s'exposer à la vengeance d'un homme si redouté. Il se barbouilla le visage de lie faute de masque, n'ayant trouvé aucun ouvrier assez hardi pour faire un masque ressemblant à Cléon, comme on en faisoit pour ceux qu'on vouloit jouer en public.

Deux choses empêchent qu'on ne puisse prendre aujourd'hui à cette piece tout le plaisir qu'elle fit aux Athéniens, à sçavoir une infinité de traits personnels sur un homme qui ne nous intéresse pas, & un style composé d'énigmes & d'anecdotes, dont il n'est pas toujours aisé de trouver le vrai sens. Nous tâcherons de ne rien omettre d'essentiel par rapport au but principal.

ACTE PREMIER.

Démosthene & Nicias vêtus en esclaves, ouvrent la scene. Le premier crie de toute sa force, comme

s'il venoit d'être battu. Il envoye au Tartare cet homme nouveau, ce maudit Paphlagonien * qui s'est introduit depuis peu dans la maison, & qui roue de coups les esclaves. Allégorie ingénieuse : car la maison c'est Athenes, le Paphlagonien c'est Cléon, non qu'il fût de Paphlagonie, mais par allusion † à sa voix rauque & semblable au bruit des flots. Les esclaves sont les premiers de la République, tels que Démosthene & Nicias, aussi bien que la république même. Le maître de la maison, c'est le peuple. Cette satyre est autant contre le peuple & l'état, que contre Cléon.

On voit que le reproche de Plutarque tombe de lui-même, quand il blâme Aristophane d'avoir fait parler des orateurs en esclaves, sans garder la bienséance des caracteres. Dans le tour allégorique qu'il a pris de représenter ces grands hommes, & les meilleures têtes de l'état, comme des esclaves d'un vieillard capricieux maltraités par un homme vil, pouvoit-il mieux garder la décence des caracteres, qu'en les faisant parler en véritables esclaves ? Il est vrai qu'il outre beaucoup ; mais il ne force le pinceau que pour jetter plus de ridicule sur eux, sur Cléon, sur les magistrats, sur le peuple, & sur tout le gouvernement.

* Paphlagonie, région de l'Asie Mineure, dont Lucien dit que les habitans étoient superstitieux & bêtes.

† παφλάζω, ferveo.

Nicias peſte auſſi de ſon côté contre le nouveau venu, & il invite ſon ami & ſon compagnon d'armes, à faire avec lui une lamentation, qui devient riſible par la parodie d'un air digne du muſicien Olympus *. Démoſthene eſt d'avis de laiſſer les pleurs, & de ſonger aux moyens de ſe délivrer. Il ſe fait entr'eux un combat à qui prononcera le grand mot, le mot déciſif. Nicias cherche à le dire à la façon d'Euripide, à dire & ne dire pas, à parler d'une maniere couverte & inintelligible. Ariſtophane fait alluſion à la maniere adroite & embarraſſée dont Phedre découvre à ſa confidente ſon amour pour Hippolyte §.

Tu connois ce fils de l'amazone ;
Ce prince ſi long temps par moi-même opprimé,

ŒNONE.

Hippolyte, grands dieux !

PHEDRE.

C'eſt toi qui l'as nommé.

Voilà préciſément la ſcene & l'endroit que raille Ariſtophane dans Euripide. On peut juger ſur ce ſeul trait s'il eſt croyable, quand il raille ce poëte. Il nous le peint par-tout comme un homme très

* Olympus étoit un ancien joueur de flûte, inſtruit (diſoit la fable) par Marſias. Le poëte parodie quelque air connu, & en général les poëtes tragiques, qui faiſoient quelquefois pleurer leurs chœurs en muſique.

§ Racine après Euripide.

rusé. Peut-être en étoit-il quelque chose : mais on ne croira pas aisément sur la foi d'un ennemi envenimé, qu'Euripide fût un homme dangereux, & encore moins que ce fût un poëte médiocre. Athenes n'étoit pas dupe de ces parodies comiques.

Le grand mot qu'aucun des deux orateurs n'oseroit dire, comme Phedre n'osoit nommer Hippolyte, c'est le mot FUYONS CHEZ LES LACÉDÉMONIENS *. L'un portant l'autre le disent enfin sans le dire, & cela en joignant les syllabes qu'ils séparoient : c'est un jeu de mots & de théâtre. La fuite chez les ennemis étoit une fâcheuse ressource où les Athéniens réduisoient souvent leurs plus grands hommes, par la crainte de l'ostracisme ou de quelque chose de pis. Sans compter Miltiade, Themistocle & tant d'autres, Alcibiade étant à la célebre expédition de Sicile, & se voyant rappelé pour répondre à ceux qui l'accusoient d'impiété, jugea à propos d'user de cette recette. Nous aurons sujet d'en parler dans la suite.

Retenu par la crainte, Nicias veut prendre le parti de se réfugier aux autels des dieux. « Quels » dieux, dit Démosthene; en tenez-vous ? Oui, » répond Nicias; car ils me persécutent si injus- » tement, qu'il me faut bien croire qu'il y en a ». Ce mot impie est allégué pour faire soupçonner

* Μολῆσαι, fuir; αὐτομολῆσαι, s'enfuir chez les ennemis.

l'un & l'autre d'impiété. Cette accuſation ſe trouve ſouvent dans Ariſtophane. Au reſte, c'eſt à-peu-près la réponſe que fit Diogene à un apothicaire *, & Théodore le Philoſophe à un autre, étant interrogé, s'ils croyoient aux dieux. « Sans doute » (diſoient-ils chacun à celui qui leur faiſoit la » queſtion) puiſque je vous crois leur ennemi. » Démoſthene & Nicias s'aviſent enfin d'expoſer la choſe aux ſpectateurs, à condition qu'ils applaudiront.

Démoſthene fait l'expoſé par une énigme dont voici le ſens. « Nous avons un maître dur §, mangeur de feves, homme colere & emporté, » PNYCITIEN † de nation, vieillard difficile & » ſourd. Il y a quelque temps qu'il s'eſt aviſé » d'acheter un eſclave Paphlagonien, corroyeur, » homme intrigant & délateur fieffé. Ce fripon » connoiſſant bien ſon vieillard s'eſt étudié à le » flater, à le gagner, & à le ſéduire par ſes » inſinuations. Peuple d'Athenes, lui diſoit-il, » repoſez-vous après les jugemens, buvez, mangez, prenez ce qu'on donne aux aſſemblées ¶.

* Diog. Laert. l. VI, ſect. XLII, & l. XI, ſect. 103.

§ Il déſigne le peuple & les magiſtrats. Ils preſſoient des feves entre leurs dents, pour ne pas dormir à l'audience; & les guerriers prenoient de l'ail; c'eſt pourquoi Ariſtophane les appelle ſouvent mangeurs d'ail.

† Du terme PNYX, lieu de l'aſſemblée du peuple.

¶ C'étoient trois oboles, ou une demi-dragme. Nous aurons ſou-

» Voulez-vous ſouper chez moi ? Et ſemblables » impertinences. Par ce moyen il s'eſt inſinué » dans les bonnes graces du vieillard, & nous a » pillés tous. Par exemple, il m'a eſcamoté mon » gâteau de Pyle *. Il a toujours le fouet ¶ de » cuir en main pour frapper, & pour empêcher » les orateurs d'approcher du vieillard. Celui-ci » radote, & dit des oracles. Alors le Paphlagonien » l'obſede, nous calomnie, nous menace, & tire » de nous des préſens, en criant, voyez comme » j'ai traité Hylas. Si vous ne donnez, vous » mourrez dès ce jour. Que faire ? Il faut donner. »

Démoſthene après ces mots revient à Nicias, & lui demande quelle ſera leur reſſource. « La » fuite, dit celui-ci ; mais répond l'autre, le Pa- » phlagonien s'en appercevra : car il a l'œil à tout. » Il a un pied à Pyle, & l'autre au barreau » ;

Ses deux mains ſont au pays d'Etolie,
Et ſon eſprit eſt en la Clopidie §.

vent lieu d'en parler. Cléon établit qu'on donneroit trois oboles à chacun des ſix mille juges au lieu de deux qu'on donnoit auparavant. Le triobole valoit cinq ſols de notre monnoie.

* Alluſion à la victoire de Pyle, dont Cléon eut tout l'honneur, quoique Démoſthene eût tout diſpoſé.

¶ Alluſion au métier du pere de Cléon.

§ Amyot, traduction de Plutarque, TRAITÉ DE LA CURIOSITÉ. Clopidie, comme ſi c'étoit un pays. Jeu de mots ſur le terme κλέπτειν, voler.

pour dire qu'il ne songe qu'à voler. « Il faut » donc mourir, dit Nicias; mourons au moins » en braves gens. Comment, reprend Dé- » mosthene? Prenons, dit l'autre, du sang de » taureau. Est-il rien de plus désirable que le » sort de Thémistocle? » C'est que le bruit populaire étoit que Thémistocle avoit pris pour s'empoisonner du sang de taureau. Démosthene avoue qu'il aime mieux boire du vin, pour bien délibérer sur le parti qu'ils prendront. Cet orateur aimoit à boire, puisqu'on le pince à ce sujet. Il vante ici beaucoup la puissance du vin dans les conjonctures délicates de la vie, & il engage Nicias à aller voler une bouteille. Il ne faut pas oublier qu'ils agissent l'un & l'autre en esclaves, & que tout cela est allégorique & rempli d'allusions qui nous sont échappées. Si on les retrouvoit toutes, peut-être blâmeroit-on moins Aristophane.

Nicias revient avec la bouteille fort content d'avoir trouvé le Paphlagonien dans un sommeil d'ivresse, après s'être gorgé de confiscations & couché sur un cuir. Ce cuir revient toujours pour confondre Cléon sur sa naissance. Démosthene boit avidement en vrai esclave; & le premier conseil que lui dicte Bacchus, c'est d'engager Nicias à voler les oracles qui sont entre les mains du Paphlagonien. On les dérobe, & on les lit. C'est

une autre énigme un peu moins claire pour nous qu'elle ne l'étoit pour les Athéniens. L'oracle dit : « D'abord un vendeur de toile gouvernera » l'état, (c'eſt Eucrates) * ; puis un vendeur de » moutons, (c'eſt Lyſicles) ; un plus méchant » lui ſuccédera, & ce ſucceſſeur ſera le vendeur » de cuir, le Paphlagonien, le brouillon, l'homme » vorace & à voix bruyante, en un mot Cléon. » Car il eſt écrit dans les deſtins que tous les » vendeurs ſe ſuccéderont. Mais qui pourra ſup-» planter le corroyeur qui a ſupplanté le bou-» cher ? » Démoſthene dit en liſant toujours, que ce ſera un vendeur de chair cuite ou de boudins. Peut-on rien imaginer de plus cruel contre une république telle qu'Athenes.

Nicias & ſon ami s'empreſſent à chercher l'heureux libérateur prédit par l'oracle ; & il ſe préſente juſtement à eux un homme de cette eſpéce ¶ nommé AGORACRITUS qu'ils prient de ſauver la république. L'on croit que ce perſonnage repréſentoit allégoriquement Hyperbolus, homme vil dont nous avons déjà parlé. Cette fiction, toute baſſe qu'elle nous paroît, n'en étoit que plus cauſtique contre les Athéniens qui faiſoient quelquefois

* Eucrates, Lyſicles, & Cléon ſucceſſivement queſteurs ou tréſoriers.

¶ C'étoit un vendeur de chair cuite avec ſa boutique portative.

entrer dans le gouvernement des gens très méprisables.

« O l'heureux homme, s'écrient les deux orateurs, à la vue d'Agoracrite, vous n'êtes rien » aujourd'hui, & demain vous serez tout * ». Le bon de l'affaire c'est que ce manant auquel ils s'adressent paroît avec une table remplie de viandes cuites ; & qu'au lieu de lui parler de sa marchandise, les deux orateurs l'abordent & le saluent respectueusement comme le chef & l'ange tutelaire de la république. Celui-ci aussi surpris que l'HOMME AUX FAGOTS de Moliere qu'on fait médecin malgré lui, les regarde l'un après l'autre. » Voyez-vous, continue Démosthene, tout » ce peuple nombreux ; vous en serez le maître, & » l'arbitre souverain. Vous maltraiterez & emprisonnerez, même les généraux d'armée. Montez » sur votre table & regardez ces îles, ces ports, » ces vaisseaux, ces marchés. Jettez un regard à » droite sur la Carie, & un autre à gauche sur » Chalcédoine † vous pourrez vendre tout cela. » L'oracle l'a déclaré. »

* Ce mot étoit plaisant, parce qu'il étoit vrai dans un état aussi capricieux que celui d'Athenes.

† La Carie & Chalcédoine étoient aux deux extrémités, l'une au midi, l'autre au nord d'Athenes, dont elles étoient tributaires. Ainsi Agoracrite ne pouvoit les regarder ensemble sans se divariquer la vue,

Cet homme étonné de tous les honneurs qu'on lui rend ne sçauroit concevoir que n'étant qu'un misérable il puisse devenir un si grand homme : » Bon, lui réplique-t-on, c'est à cause de cela » même. » Il a beau dire qu'il sçait à peine lire, qu'il est indigne en toutes manières d'un si grand honneur; on lui persuade que ce sont là justement les qualités qu'il faut pour gouverner dans le tems présent. On lui lit l'oracle énigmatique & burlesque qui le regarde, à sçavoir que le milan Paphlagonien, c'est-à-dire le voleur Cléon sera dompté par le dragon, c'est-à-dire par l'andouille, ou plutôt par le faiseur d'andouilles.

Agoracrite a de la peine à revenir de son étonnement, tant il se croit peu né pour gouverner. » Pauvre homme, lui dit Démosthene, » tu n'auras qu'à faire ton métier. Rien de plus » facile. Il n'y a qu'à user d'enveloppes *, tout » brouiller, attirer le peuple par des caresses de » cuisine, & le dupper. Voilà ce que tu fais. Tu as » outre cela d'autres excellentes qualités pour le » peuple, la voix forte, l'éloquence impudente, » le génie malin, & la charlatanerie du mar-

comme il le dit plaisamment. La Carie & Chalcédoine sont aux deux extrémités de l'Asie, ayant entr'elles toute la mer Egée, l'Hellespont & la Propontide.

* Allusion au métier de cet homme, comparé à la maniere dont Cléon en usoit dans le gouvernement.

» ché. Crois-moi, tu vaux trop, & tu as tout » ce qu'il faut pour le gouvernement. » On l'exhorte à attaquer le Paphlagonien ; entreprise hardie. Il en sent tout le poids, & il demande qui le secondera. Les riches ? Ils respectent Cléon. Les pauvres ? Ils le craignent. Démosthene lui promet l'assistance des Chevaliers ennemis jurés de Cléon, celle des spectateurs, la sienne, & celle des dieux. Il l'exhorte plaisamment à ne rien craindre. » Car, dit-il, ce n'est pas Cléon lui-même qui » paroîtra ; puisqu'aucun artisan n'a osé faire son » masque. Mais on le reconnoîtra si bien qu'on » croira le voir lui-même. » Nicias avertit aussitôt par un cri effrayant, que le Paphlagonien s'est réveillé, & qu'il va paroître. L'on ne sçauroit certainement mieux préparer l'arrivée d'un scélérat sur le théâtre, que le fait ici Aristophane depuis la premiere scene. Moliere l'a peut-être imité dans l'artifice qu'il a employé à préparer ainsi les spectateurs à son Tartuffe, qui ne se montre qu'après avoir été ébauché par autant de coups de pinceau que Cléon. On ne peut nier du moins que Moliere n'ait pris d'Aristophane l'idée & les traits du médecin malgré lui. On le reconnoît dans Agoracrite qui malgré lui devient un grand homme d'état.

Cléon paroît en réprimandant d'une voix terrible les deux esclaves. Il semble leur reprocher obscurément

obscurément de solliciter ceux de Chalcis à la révolte. Les Chalcidiens se révolterent en effet un ou deux ans après *. Ce soupçon que jette Aristophane sur Démosthene & Nicias est bien odieux, & montre bien la liberté de l'ancienne comédie. Démosthene de son côté appelle à grands cris Agoracrite qui s'enfuit en tremblant. A son défaut l'orateur appelle au secours les Chevaliers qui viennent en chœur. Il les arrange comme s'il s'agissoit de livrer bataille †. Le chœur répond à ses cris, & tout retentit de ces mots : « Frapez, » frapez cet ennemi des Chevaliers & du peu- » ple, ce gouffre de déprédations & de rapines ; » prenez garde qu'il n'échappe. Car il sçait les » routes détournées d'Eucrates. » On taxe ici obscurément la souplesse & la basse naissance de l'un & de l'autre.

Cléon fort embarrassé de cette espece de sédition appelle à son aide les juges. Il leur donne l'épithete de TRIOBOLAIRES par égard à l'honoraire qu'il avoit fait augmenter pour eux : & il leur fait entendre qu'il les nourrit par ses délations & ses clameurs. Mais les juges ne viennent point. Le chœur allegue ses raisons contre Cléon, à sça-

* La huitieme année de la guerre sous l'archonte Isarchus. Thucyd. l. IV.

† Allusion à l'expédition de Pyle, où Démosthene & Cléon commandoient par indivis.

voir qu'il dévore la patrie. Celui-ci flatte les Chevaliers pour les appaiser. « Quoi, s'écrie-t'il, » traiter ainsi un homme qui vouloit ouvrir l'avis » de vous ériger un monument en mémoire de » votre bravoure *. » Le chœur n'est pas la dupe de cette basse adulation, & menace de plus en plus son ennemi.

Agoracrite qui s'étoit caché, voyant qu'il n'y a rien à craindre & qu'il sera soutenu, vient droit à Cléon dont l'aspect l'avoit d'abord épouvanté, & il se vante de dompter ce rival malgré sa voix de tonnere. On consent à ce combat ; combat entierement comique, puisqu'il s'agit entre les deux rivaux de sçavoir qui l'emportera par la force des poumons, & par l'impudence, qui sont les deux uniques talens que les Chevaliers reconnoissent dans Cléon. Thucydide & Plutarque § disent qu'en effet il étoit mauvais capitaine, & citoyen turbulent. Les historiens s'accordent assez avec le poëte.

Cléon qui sent quel est le concurrent à qui il a affaire, commence par vouloir le rendre suspect d'intelligence avec les ennemis : ruse ordinaire qui lui réussissoit, & qui montre son caractere de délateur. Mais il trouve un adversaire digne

* Ce trait a l'air d'une satyre contre les Chevaliers. Il tombe cependant plus à plomb sur Cléon.

§ Thucyd. l. IV. Plut. dans Périclès & ailleurs.

de lui. Car Agoracrite l'accuſe d'aller à jeun au Prytannée, & d'en ſortir raſſaſié. Il feint même malignement qu'il a tous les vices qu'il veut reprocher à Cléon, & il les expoſe en termes allégoriques, & tirés du métier de Cléon, & du ſien. Les deux combattans ſont aux priſes. Ils s'accablent de clameurs & d'injures coup ſur coup. Cléon inſiſte, tonne, & menace, & crie d'une voix de Stentor. Agoracrite réplique, le bat d'eſtoc & de taille, & ne cede pas un pouce de terrein. C'eſt un combat ſingulier fort vif où les bottes ſont autant de coups de dents qui emportent le morceau. Mais cette alternative d'injures, quoique pleine du ſel le plus mordant ſur Cléon, n'eſt pas propre pour notre langue & nos mœurs. L'affaire de Pyle miſe en aſſaiſonnement burleſque en fait preſque tout le prix. On peut imaginer ce que c'eſt que de voir aux priſes deux athletes tels qu'un faiſeur de ſauciſſes, & un général d'armée auſſi accrédité qu'inſolent, qui diſputent le prix de l'impudence & de l'étendue de la voix pour montrer qu'ils ſont propres à ſe mêler du gouvernement d'Athenes. Il n'eſt preſque point de crimes infamans qu'ils ne s'imputent mutuellement, & par-là ils font la preuve, ſuivant l'idée du poëte comique. Trait hardi, s'il y en eût jamais, & ſi ſouvent répété qu'il eſt inconcevable comment l'état Athénien pouvoit l'en-

tendre & le souffrir. Mais la politique étoit de laisser dire & de toujours faire. Pour conclusion Agoracrite & Cléon se citent l'un l'autre devant les juges, & courent s'entr'accuser.

L'intermede * du chœur est un discours adressé en partie aux spectateurs. On y dit la raison qui a engagé le poëte à donner pour la premiere fois cette piece en son nom, ce qu'il n'avoit encore osé faire d'aucune autre comédie. C'est qu'il regardoit, dit-on, l'art comique comme une chose très épineuse ; & que le sort de ses prédécesseurs, même des plus célebres, tels que Magnes, Cratinus, Crates, &c. lui faisoit peur. On y parle des anciens guerriers Athéniens plus braves & moins intéressés que ceux du tems présent avec qui on les compare. Enfin le chœur y vante ses belles actions, c'est-à-dire celles du second ordre des Athéniens. Le tout est mêlé d'invocations aux Dieux, à la maniere des chœurs, & traité avec autant de malice que d'allégorie.

ACTE II.

Dès que Agoracrite reparoît, il annonce au chœur impatient de sçavoir le succès de sa dispute avec Cléon en présence du sénat, que Cléon a été honteusement vaincu. Il raconte la chose en detail, mais d'une maniere bouffonne. Car en

* Parabasis.

ſe faiſant le ſinge de Cléon, il le bat par ſes propres armes. Voici la ſubſtance du démêlé. » Cléon, dit Agoracrite aux Chevaliers, a ré- » pandu d'abord des torrens de calomnies contre » vous tous. Il vous a traités de conjurés. Le » ſénat ſéduit par ſes fourberies commençoit » à s'armer d'un front ſévere; j'ai pris la parole » après avoir invoqué comme des Dieux, les » effrontés, les impoſteurs, le marché, &c. » Agoracrite ajoute ici une poliçonnerie pour contrefaire les baſſes manœuvres de Cléon. Il dit qu'après avoir ſalué profondément * un des juges à qui il étoit échappé quelque bruit involontaire, il s'eſt mis à crier : » Grande nouvelle; » Meſſieurs, nouvelle intéreſſante! Hé quoi? De- » puis que nous avons guerre jamais vos poiſ- » ſons § favoris que vous aimez tant n'ont été à » ſi grand marché. » C'eſt un mot ſanglant contre l'imbécillité des magiſtrats, qui au lieu de ſonger ſérieuſement aux guerres de l'état, ſe laiſſoient ſéduire par les raiſonnemens de Cléon qui leur faiſoit croire que tout alloit bien, quand les mets dont ils

* Le texte grec differe un peu. Agoracrite dit, qu'ayant entendu à ſa droite, non pas un juge, mais quelqu'un qui lâchoit ce bruit involontaire, il s'étoit proſterné (ADORAVI) comme c'étoit la coutume quand on recevoit un augure favorable. (Note de l'anc. édit.)

§ Ἀφύη, ſorte de poiſſon très délicat, dont les Athéniens étoient friands.

faisoient leurs délices n'étoient pas rares. » A
» ce mot, (continue Agoracrite) vous eussiez vu
» la sérénité reparoître sur tous les visages. On
» m'applaudit, on me couronne, & je fais en-
» sorte qu'en effet ces poissons tant vantés étoient
» à vil prix. Cléon qui se voit supplanté propose
» à son tour une hécatombe pour les bonnes
» nouvelles qu'il a reçues : mais je recharge en
» demandant deux hécatombes ; & même un sacri-
» fice de mille chevres †, si les TRICHIDES * ne
» coûtent qu'une obole le cent. Ce mot réveille
» le sénat. En vain Cléon veut raisonner ; on ne
» l'écoute plus. Un député de Lacédémone vient
» demander audience, & parler de paix. On ne
» daigne pas l'entendre. Quoi, parler de paix
» tandis que les ennemis sçavent que les poissons
» les plus exquis ne coûtent presque rien à Athe-
» nes ! On rompt l'assemblée, & on court aux
» poissons. Agoracrite achete des herbes pour
» assaisonner ces poissons si recherchés. Il en donne
» *GRATIS* à ceux qui n'en peuvent acheter. On le
» comble de louanges & de caresses, de sorte,

† Allusion au vœu que firent les Athéniens avant la bataille de Marathon. C'étoit de sacrifier à Diane autant de boucs ou de chevres qu'ils tueroient d'ennemis. Ils ne purent trouver assez de victimes, & ils se contenterent d'en immoler cinq cents tous les ans, ce qui se faisoit encore du temps de Xénophon. Xénoph. l. III, DE EXPED. CYRI. & Ælian. VARIAR. HIST. l. II, c. XXV.

* τριχίδες, sorte de poisson.

» dit-il, que j'ai gagné tout le ſénat pour une » obole de coriandre. » Voilà l'hiſtoire du ſénat par rapport à Cléon, & de Cléon par rapport au ſénat. Eſt-il une ſatyre plus accablante? Y en eut-il jamais de ſemblable dans tout autre état qu'Athenes.

Cléon revient tout fumant de courroux. Il jette feu & flamme contre Agoracrite. Mais celui-ci fier de ſa victoire ſoutient ce nouveau choc du même air. La conteſtation ſe renouvelle avec plus de vivacité en préſence des Chevaliers qui ſoutiennent Agoracrite. Après quelques injures allégoriques, Cléon qui s'eſt mal trouvé du tribunal ſupérieur menace ſon concurrent de le traîner à celui du peuple. L'autre accepte le parti en diſant qu'il criera plus haut. Il ſçait que c'eſt le moyen d'avoir gain de cauſe auprès du peuple.

CLÉON.

Mais tu es un miſérable que le peuple ne croira pas. Pour moi je le tourne comme il me plaît.

AGORACRITE.

Voyez comme il ſe joue du peuple qu'il ſe vante d'avoir à lui.

CLÉON.

C'eſt que je ſçai de quels mets il le faut régaler.

AGORACRITE.

Oui, tu imites les nourrices qui mangent la bouillie de leurs enfans.

Cléon appelle le vieillard qui fait le perſonnage du peuple. » Sortez, dit-il, mon cher petit peuple, » ſortez mon pere. »

Agoracrite en dit autant. Le vieillard gronde, & paroît. Cléon ſe plaint à lui des maux qu'il ſouffre pour l'avoir trop aimé. Mais le concurrent ne fait pas moins de careſſes à l'imbécille vieillard.

CLÉON.

Une preuve de mon amour pour le peuple; c'eſt que j'ai ſupplanté le général de Pyle, & que j'ai chaſſé les Lacédémoniens.

AGORACRITE.

Et moi en me promenant j'ai eſcamotté un potage qu'un autre avoit fait.

Agoracrite prie donc le peuple de juger ſur cette conteſtation, pourvu que ce ne ſoit pas dans le lieu ordinaire de l'aſſemblée. » Car, ajoute-t- » il, le bon homme eſt très ſenſé chez lui. Mais » dans l'aſſemblée il tombe en enfance. »

Les deux concurrens plaident devant le vieillard. Cléon commence, & fait une imprécation ridicule pour prouver ſon amour envers le peuple *.

* Il inſinue qu'il eſt le plus honnête homme § des tréſoriers après Lyſiclès & deux courtiſanes, qui étoient apparemment celle de Lyſiclès.

§ Le grec ne dit pas, le plus honnête homme, mais celui qui a rendu le plus de ſervice au peuple athénien. βέλτιστος περὶ τὸν δῆμον τῶν Ἀθηναίων. (Note de l'ancien éditeur.)

Agoracrite enchérit par une imprécation encore plus impertinente. On entre en matière. Le premier allégue ses extorsions & ses vols sur les particuliers en faveur du peuple. Mais le second dit que rien n'est plus aisé que d'en faire autant, & pour montrer combien Cléon est peu amateur du peuple. « Quoi, dit-il, vous peuple, qui avez » si bravement combattu à Marathon, & dont » les victoires nous ont inspiré tant d'orgueil, » il vous laisse asseoir sur la pierre dans les » lieux d'assemblée ! » Là-dessus il donne au vieillard un carreau. Cette complaisance commence à le gagner en faveur d'Agoracrite qui profite de cette ouverture pour accuser Cléon d'avoir eu de la dureté pour le peuple durant huit années *, tandis qu'il le voyoit réduit à habiter dans de misérables chaumieres ; & sur-tout d'avoir renvoyé avec hauteur les Lacédémoniens qui demandoient humblement une paix aussi utile à Athenes qu'à eux-mêmes. Cette négociation des La-

* Quelque temps avant la guerre, les habitans de plusieurs bourgs de l'Attique s'étoient retirés à Athenes, où ils logeoient comme ils pouvoient. Thucyd. l. I. Cela dura long-temps, & causa enfin une peste. Cet endroit d'Aristophane, & quelques autres où il parle des fêtes lénéennes, d'une victoire remportée sur les Corinthiens par deux mille fantassins & deux cents Cavaliers, de l'allégresse qui précéda les échecs des Athéniens à Mégare & à Delium, malheurs qui n'arriverent que la huitieme année de la guerre ; tout cela, dis-je, confirme la date de cette comédie marquée par la préface grecque.

cédémoniens si bien décrite par Thucydide * se fit au sujet de leurs troupes interceptées dans l'Isle de Sphacterie.

Cléon réplique qu'il n'a maltraité les députés que par amour pour la patrie, & sur la foi de certains oracles †, qui l'assuroient que le peuple Athénien feroit la loi à tous les Grecs, & recevroit jusqu'à cinq oboles ¶ par tête à chaque assemblée. C'étoient là en effet les motifs puérils dont l'ambitieux Cléon repaissoit la commune pour l'engager à s'opposer à la paix, ce qu'elle fit pour son malheur. Aussi Agoracrite reproche-t-il à Cléon que son motif est moins la gloire du peuple que son propre intérêt, soit pour s'enrichir durant la guerre & pêcher en eau trouble, soit pour empêcher la recherche de ses crimes. Thucydide dit la même chose au livre quatrieme. Cléon veut égaler ses services à ceux de Thémistocle; nouvelle matiere à raillerie. Le vieillard indigné d'avoir été si long-tems dupe de Cléon lui impose silence. Son rival le charge de plus belle, & l'accuse de péculat & de collusion intéressée avec ceux qui vouloient perdre les Mityléniens. Le poëte touche là une histoire qui est

* Thucyd. l. IV.

† On raille ici Cléon comme dans les premieres scenes, sur ce qu'il affectoit de bercer le peuple d'oracles prétendus.

¶ Cléon fut le premier qui en fit donner trois.

rapportée fort au long au troisieme livre de Thucydide. Ceux de Mitylene, état de l'Isle de Lesbos, s'étoient révoltés pour la deuxieme fois contre les Athéniens; le général Paches s'étant rendu maître de la ville envoya les plus coupables à Athenes. On délibéra sur le sort de cette ville rebelle, & à l'instigation de Cléon on fit un décret qui condamnoit à mort non seulement les prisonniers, mais tous les Myténiens qui étoient au-dessus de l'âge de puberté. Le reste tant femmes qu'enfans fut condamné à l'esclavage. La république après ce premier transport de courroux se repentit d'un décret si barbare. Cléon fit une harangue qu'on lit dans l'historien pour engager le peuple à le confirmer. Cette harangue est vive & belle. Diodore y répondit en faveur des Mityléniens. Les voix furent partagées. Mais le plus grand nombre fut pour faire grace. On cassa le décret, & l'on envoya sur le champ un vaisseau pour révoquer les ordres cruels qu'un autre portoit. Le second arriva heureusement aussi-tôt que le premier. On épargna Mitylene, & l'on se contenta de faire mourir les plus coupables. Aristophane veut apparemment insinuer que Cléon avoit reçu quarante mines pour plaider contre les Mityléniens, ou bien qu'on lui avoit promis ou donné les dépouilles de ceux qui étoient condamnés.

Cléon est réduit à se jeter sur la défensive. Il

allegue en sa faveur les boucliers de Pylê pris sur l'ennemi, & on le raille sur les cuirs attachés à ces boucliers. Il allegue encore qu'il a appaisé seul une conjuration. On lui répond qu'il a imité les pêcheurs qui troublent l'eau pour faire une pèche plus abondante. Agoracrite lui demande méchamment si dans le temps qu'il s'est enrichi à vendre du cuir, il a donné seulement au vieillard-peuple de quoi se faire des courroies. Aussi-tôt il donne lui-même des souliers. Il y ajoute un manteau, après un semblable reproche à Cléon. Celui-ci veut faire de même & couvrir les épaules du peuple. Mais le vieillard rejette cet autre manteau, comme sentant le cuir. Agoracrite tournant toujours en ridicule tout ce qu'a fait Cléon, le met dans une grande fureur, dont il se rit, & le vieillard est tellement gagné, qu'il ôte à Cléon l'anneau qui étoit la marque de la dignité des questeurs pour le donner à Agoracrite. Mais on est fort surpris de trouver que l'anneau, au lieu de porter la marque ordinaire, représente un oiseau de proie, le bec ouvert comme pour haranguer. « Ce n'est pas là mon anneau, c'est celui » de Cléonyme, dit le peuple. » Incontinent il en donne un autre avec la questure à Agoracrite. Cléon pour se soutenir veut revenir à ses oracles; mais son rival lui ferme la bouche en disant qu'il en a de plus intéressans. Toutefois comme les

oracles ſont une nouvelle reſſource de Cléon pour regagner le peuple, on conſent à les écouter. Après quelques traits mordans du chœur, Cléon les produit, & Agoracrite y oppoſe les ſiens; c'eſt le ſujet du troiſieme acte.

ACTE III.

Cette oppoſition d'oracles, c'eſt-à-dire de belles promeſſes dont on tâche de repaître le peuple, eſt traitée dans le même genre de plaiſanterie que tout ce qui s'eſt paſſé juſqu'ici entre les deux rivaux; mais d'une maniere encore plus énigmatique. Cléon montre quelques papiers myſtérieux, ajoutant qu'il en a plein un coffre. Les oracles pour ſéduire Athenes ne lui coûtoient rien. L'autre pour enchérir dit que ſa maiſon en eſt remplie. Le premier oracle de Cléon eſt un ordre de GARDER LE CHIEN QUI ABBOYE. Le chien c'eſt lui-même. Agoracrite en donne un tout contraire contre CE CERBERE QUI SE NOURRIT DU SANG DU PEUPLE. Cléon en produit un ſecond où il ſe compare à UN LION QU'IL FAUT CONSERVER. Mais on lui fait remarquer que ce même oracle mieux entendu dit qu'il faut ENFERMER LE LION ET LE METTRE AU PILORI *. Les oracles continuent toujours ſur le même ton plus obſcur pour nous qu'il ne l'étoit pour les

* Dans un bois à cinq trous πεντεσυρίγγῳ ξύλῳ. Schol.

ſpectateurs. Cela montre que le peuple ſe laiſſoit amuſer par les ſentences ſuperſtitieuſes, dont ceux qui vouloient gouverner uſoient habilement. Cléon dans un de ſes oracles fait alluſion à celui de Thémiſtocle qui eſt très connu, c'eſt-à-dire aux MURS DE BOIS qu'Apollon conſeilloit aux Athéniens de conſtruire, & que Thémiſtocle interpréta par le terme de vaiſſeau, en les engageant à donner la bataille navale de Salamine.

Comme il n'eſt ici queſtion que du goût de la comédie ancienne, & non pas de grandes recherches d'érudition qui écarteroient du but principal, on ſe diſpenſera aiſément de l'explication pénible, & ſouvent impoſſible de quelques autres oracles comiques dont les alluſions ſont moins aiſées à démêler & feroient peu de plaiſir.

Les oracles n'ayant pas réuſſi à Cléon, il a recours à une autre adreſſe, c'eſt de promettre au peuple du bled. Mais le peuple ne veut pas en recevoir d'un pareil miniſtre d'état, parce que, dit-il, on l'a ſouvent éprouvé trompeur, ainſi que Théophanes. Cléon ajoute qu'il eſt prêt de donner un feſtin au vieillard. Agoracrite fait la même offre en termes plus magnifiques, de ſorte que le vieillard-peuple qui ſe prenoit aiſément par ces repas & ces largeſſes, accepte le défi & les met aux priſes, réſolu de ſe livrer à celui qui ſçaura mieux le régaler. Cela diſpoſe à l'acte ſuivant. Car les deux athletes

vont préparer le feſtin, & durant cet intervalle les Chevaliers font obſerver au vieillard qu'il eſt en effet le ſouverain d'Athenes, puiſque tous les grands s'empreſſent à le careſſer & à lui faire la cour; mais qu'après tout il ne ſçait pas uſer de ſon pouvoir, puiſqu'on le ſéduit, comme on veut, par les piéges les plus groſſiers. Le peuple répond que c'eſt un plaiſir exquis pour lui d'enrichir des brigands qui le flattent, & de leur faire enſuite rendre leur proye.

ACTE IV.

Les deux compétiteurs réſolus de ſe concilier l'amitié du vieillard à quelque prix que ce puiſſe être, reviennent en équipage de maître-d'hôtel, chacun avec une table chargée de mets pour le peuple: leur entrée eſt comique: car feignant qu'ils ſont dans une lice prêts à courir au moindre ſignal, ils attendent celui du vieillard pour commencer. Cléon lui préſente une chaiſe, & Agoracrite une table. Le premier dit: « Mangez de ce gâteau que » j'ai fait à Pyle. Prenez, dit l'autre, cette croûte » que Cérès fit exprès pour vous. » Chacun des deux offre ainſi alternativement quelque mets par alluſion aux affaires de la république; & le ſecond enchérit toujours ſur le premier. Mais Agoracrite, qui juſques-là a plus offert que ſon rival, ſe trouve

pris lorſque ſon adverſaire préſente un ſalmi de lievre au peuple. Car il n'en a point à offrir. Or c'étoit le mets délicieux. Il s'aviſe donc d'un tour de ſoupleſſe, pour exprimer celle de Cléon par rapport à l'affaire de Pyle. Il feint qu'il voit arriver des députés chargés d'argent. Où ſont-ils, dit vivement Cléon? Agoracrite profite de ce moment de curioſité pour le ſupplanter; & il préſente au peuple le plat que lui deſtinoit ſon compétiteur. L'alluſion eſt viſible, & Ariſtophane comptoit bien qu'on la ſentiroit parfaitement. Auſſi Cléon avoue-t'il qu'il eſt vaincu en fait d'impudence.

L'autre pour le confondre par un dernier effort de génie propoſe au vieillard de fouiller leurs mannes. Celle d'Agoracrite ſe trouve vuide. Il avoit tout donné au peuple. Mais celle du Paphlagonien eſt toute remplie; il n'en avoit preſque rien tiré pour régaler le peuple. « Et voilà ce qu'il a tou- » jours fait (dit Agoracrite.) Il vous a donné » peu, & s'eſt tout réſervé. » Sur cela le peuple veut ôter à Cléon la couronne dont il l'a orné, pour la donner au nouveau favori. Mais Cléon dit à haute voix qu'il n'en ſera rien, parce qu'il a un oracle de Delphes qui lui marque les qualités de celui qui le ſupplantera. Ce ſera moi-même, répond Agoracrite; & j'ai tout ce qu'il faut pour cela. En effet Cléon l'interroge à-peu-près comme Œdipe queſtionne le berger de Laïus dans Sophocle,

Sophocle *, & à chaque réponſe il reconnoît peu-à-peu ſon ſucceſſeur dans ce nouveau rival. Les queſtions & les réponſes ſont ſingulieres; car elles aboutiſſent à montrer qu'Agoracrite eſt un homme vil, un vendeur de viandes cuites, un voleur, un parjure, un impoſteur, un coquin fieffé, & par conſéquent le véritable & digne ſucceſſeur de Cléon. Cléon le reconnoît par l'interprétation de l'oracle, & imitant toujours Œdipe. « Hélas, s'écrie-t'il, » l'oracle eſt accompli : cachez le malheureux » Cléon. Adieu, chere couronne, je te quitte à » regret, un autre te portera, ſinon plus grand » voleur que moi, du moins plus fortuné ». Ces derniers vers ſont une parodie d'un des plus beaux endroits de l'Alceſte ¶ d'Euripide. Il y a encore, dans le reſte, des parodies de quelques autres morceaux d'Euripide que nous n'avons plus. Quoique les ſcholiaſtes ne diſent rien de celle de Sophocle, elle eſt trop viſible pour ne pas l'appercevoir; & il eſt bon de ne pas l'oublier, & de conclure qu'Euripide n'a pas été le ſeul des trois poëtes tragiques qu'Ariſtophane ait maltraité.

Le nouveau tréſorier eſt déclaré vainqueur, & ſalué comme tel. On lui livre le Paphlagonien pour en faire ce qu'il voudra. Agoracrite promet au peuple, qui ſe recommande à lui, un retour

* Parodie de la plus brillante ſcene de SOPHOCLE, vol. III.

¶ Voyez ALCESTE, vol. VI.

parfait & un soin particulier de la VILLE DES SOTS *. Ainsi appelle-t'il Athenes par un mot métaphorique †. Tandis que le vainqueur s'en retourne avec le peuple, le chœur fait son office comique de médire, ou plutôt de déchirer le public & les particuliers en dévoilant impudemment les choses les plus exécrables.

ACTE V.

Agoracrite revient brusquement, mais en homme triomphant. Il demande silence comme pour annoncer une grande nouvelle. On l'écoute : « J'ai » refondu, dit-il, le peuple, & je vous le rends » honnête homme de scélérat qu'il étoit. Il habite » l'ancienne, la véritable Athenes, & il est de» venu tel qu'il fut autrefois du tems des Miltiades » & des Aristides ». On ouvre les portes, le peuple rajeuni paroît au milieu des acclamations du chœur. Il remercie Agoracrite du bienfait qu'il vient d'en recevoir ; & comme s'il eût perdu la mémoire de tout ce qui lui étoit arrivé du tems de Cléon, il demande qu'on l'en instruise. Agoracrite lui raconte sans façon une partie des folies qui sont échappées au vieillard, comme dans un délire, par exemple, de s'être livré à des séducteurs qui le

* Aristophane dit ici & ailleurs que le peuple a toujours la bouche béante, comme un sot.

† Χαίνω, hisco.

flattoient pour le piller, & chofes pareilles. Le peuple rougit de fes fautes paffées. Mais le nouveau queſteur les attribue moins à lui qu'à ceux qui l'ont trompé. Il lui fait cependant des queftions fur la maniere dont il fe comportera déformais. En perfonnage fage, répond le peuple. Cette efpece d'interrogatoire eft très fatyrique, ainfi que toute la fcene. Enfin, pour furcroît de fatyre & de comique extraordinaire, Agoracrite produit deux femmes qu'il dit être les anciennes alliances d'Athenes avec Lacédémone, que Cléon tenoit captives chez lui, & il les remet entre les mains du peuple devenu fenfé. « Mais que ferez-vous, dit ce dernier » perfonnage, de ce coquin de Paphlagonien qui » a tant fait de mal » ? Agoracrite ne voit pas de plus grande punition que de rendre l'échange parfait, & de lui donner le métier qu'il quitte lui-même pour prendre fa place.

Voilà ce qu'il y a de plus curieux dans cette piece, dont le goût & la conduite repréfentent parfaitement la bizarrerie, l'acrimonie, la hardieffe des comiques grecs, & le génie des fpectateurs qui aimoient les vérités crues & les traits fanglans, fût-ce contre eux-mêmes.

PERSONNAGES.

DÉMOSTHENE.

NICIAS.

UN VENDEUR DE BOUDINS.

CLÉON.

CHŒUR de Chevaliers.

UN VIEILLARD.

DEUX FEMMES, perſonnages muets.

La ſcene eſt dans le marché d'Athenes.

LES CHEVALIERS,

COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

DÉMOSTHENE, NICIAS.

DÉMOSTHENE.

Aïe, aïe! Que de miseres! Aïe [1]! Pestiféré Paphlagonien! Maudite acquisition qu'on vient de faire! Que les dieux le confondent avec tous ses beaux avis! Depuis que, sous de fâcheux auspices, il s'est introduit dans la maison, il roue de coups les esclaves.

NICIAS.

Oh! oui, qu'il périsse misérablement ce chef Paphlagonien, & avec lui toutes ses calomnies!

DÉMOSTHENE.

Ah! Pauvre malheureux! Comment t'en va?

[1] Ιατταταιάξ τῶν κακῶν, ἰατταταί.

NICIAS.

Pas mieux que toi : fort mal.

DÉMOSTHENE.

Approche donc, & lamentons-nous ensemble comme deux flutes qui jouent un air d'olympe [1].

ENSEMBLE.

Mù mû, mù mû, mù mû, mù mû, mù mû, mù mû [2].

DÉMOSTHENE.

Laissons ces pleurs inutiles. Songeons plutôt aux moyens de nous délivrer; & ne nous plaignons pas davantage.

NICIAS.

Quels moyens de salut pouvons-nous avoir? Dis-le donc.

DÉMOSTHENE.

Dis-le, toi : je ne veux pas t'en ôter la gloire.

NICIAS.

J'en jure par Apollon. Je ne parlerai pas le pre-

1 Voyez au sujet d'olympe les chapitres IX, XVI, XVII, XVIII, XXIV, XLIII & L, du Traité de la musique de Plutarque, avec les notes & les observations du nouvel éditeur sur ces divers endroits, dans la nouvelle édition, tom. XXII. Paris, Cussac. J'ai suivi ici l'interprétation de M. Burette; elle se trouve dans les Mémoires de l'académie des inscriptions & belles lettres, tom. X, pag. 256.

2 « Ils prononcent ensemble un vers ïambe pur, composé de la » syllabe μυ, répétée douze fois avec l'accent grave & le circonflexe » mis alternativement; ce qui forme une espece de miaulement ou de » chant plaintif des plus risibles. » M. Burette, ib.

mier. Commence donc hardiment, & je m'expliquerai ensuite.

DÉMOSTHENE.

QUE NE PEUX-TU ME PRÉVENIR, ET DIRE TOI-MÊME CE QU'IL FAUT QUE JE DISE [1] !

NICIAS.

Je n'oserois oser. Comment le dirois-je finement & à la maniere d'Euripide ?

DÉMOSTHENE.

Fi donc, fi ! Foin des drogues de cette boutique [2] ! Chante plutôt un air pour engager à fuir loin d'un tyran [3].

NICIAS.

Eh bien, répete tout d'une haleine : FUYONS.

DÉMOSTHENE.

Soit. FUYONS.

NICIAS.

Maintenant ajoute EN à FUYONS.

DÉMOSTHENE.

EN.

NICIAS.

Fort bien. A présent, (vas-y d'abord doucement

1 Vers parodié, tiré de l'Hipolyte d'Euripide, v. 346. Voyez tom. VI, pag. 131.

2 μὴ διασκανδικίσῃς : Ne vas pas me donner du scandix : c'est-à-dire, des herbes sauvages au lieu de bonnes. Voyez t. X, p. 384.

3 Le traducteur italien a lu un peu différemment : Non mi, non mi. Non haves paura, ne timidita, & non volere essere negligente ; ma truova qualche partenza da'l patrone.

comme font ceux qui ſe grattent,) répete lentement FUYONS : puis fréquemment en y joignant la particule EN.

DÉMOSTHENE.

FUYONS NOUS.... EN.... FUYONS-NOUS, ENFUYONS-NOUS.

NICIAS.

Hem! N'eſt-ce pas charmant?

DÉMOSTHENE.

Oui, j'en conviens avec toi. Mais je crains pour ma peau. Tu as parlé de ſe gratter?

NICIAS.

Qu'y a-t'il à cela?

DÉMOSTHENE.

C'eſt qu'on s'écorche en ſe grattant [1].

NICIAS.

Ce ſeroit donc bien fait à nous, eu égard à notre poſition, de nous refugier à quelque autel des dieux.

DÉMOSTHENE.

Autel? Quel autel? Dis-moi, eſt-ce que tu tiens qu'il y a des dieux?

NICIAS.

Oui.

1 Grec : τὸ δέρμ' ὅτιὴ τῶν δεφομένων ἀπέρχεται. Il eſt inutile de rendre l'obſcénité du mot δέφω : il n'ajoute rien à la penſée : il la rend plus ſale & moins naturelle. D'ailleurs, ce mot ſignifie auſſi S'ÉCORCHER.

DÉMOSTHENE.

Quelles ſont tes raiſons ?

NICIAS.

Parce qu'ils me perſécutent injuſtement.

DÉMOSTHENE.

Je ſuis aiſément de ton avis.

NICIAS.

Mais cherchons d'autres moyens.

DÉMOSTHENE.

Veux-tu que j'expoſe le tout aux ſpectateurs ?

NICIAS.

Ce ne ſera pas hors de propos. Mais avant tout, prions-les de nous témoigner par leur air ſi notre ſujet & nos propos leurs ſont agréables.

DÉMOSTHENE.

Je vas m'en acquitter tout de ſuite. Nous avons un maître dur, mangeur de feves, homme colere & emporté, Pnycitien de nation, vieillard difficile & un peu ſourd. Il y a quelque temps qu'il s'eſt aviſé d'acheter un eſclave Paphlagonien, corroyeur, homme intriguant & délateur fieffé. Ce frippon, connoiſſant bien ſon vieillard, a fait le chien couchant, & s'eſt étudié à le flatter, à le gagner, à être toujours de ſon avis, enfin à le ſéduire & à le mener par le bout du nez, à l'aide de ſes courroies. Peuple d'Athenes, lui diſoit-il, repoſez-vous après les jugemens, buvez, mangez, prenez le triobole [1] :

[1] Le triobole ou trois oboles. L'obole valoit un peu plus de deux ſous & demi de notre monnoie.

voulez-vous ſouper chez moi ? Il fait plus : il s'appropie le fruit des peines d'un chacun, & s'en fait un mérite aux yeux de notre maître, pour qui je préparois dernierement auprès de Pylle, un gâteau à la Lacédémonienne : & je ne ſçais par quel artifice diabolique ce maraud a ſçu me circonvenir, me l'eſcamoter, & l'offrir lui-même. Il nous tient tous loin du maître, & ſe réſerve a lui ſeul de lui prodiguer ſes careſſes. Il a toujours le fouet de cuir en main [1], pour empêcher les orateurs d'approcher du vieillard pendant ſes repas. Il lui dit des oracles : ce vieillard ſe laiſſe capter par ces prophéties : & quand le peu de raiſon qui lui reſte en eſt intercepté, le Paphlagonien met en œuvre toutes ſes fourberies : il l'obſcede, nous calomnie, nous menace, & tire de nous des préſens, en criant : Voyez comme j'ai traité Hylas. Si vous ne donnez, vous mourrez dès ce jour. Que faire ? Il faut donner. Car autrement, le vieillard irrité nous écraſeroit & tireroit de nous huit fois davantage. Maintenant, cher camarade, voyons quel parti prendre, & quel eſt notre reſſource.

NICIAS.

Il ne nous reſte pas de meilleure reſſource que celle que j'ai propoſée : FUYONS.

1 *βυρσίνην* eſt là pour *μυρσίνην*, jeu de mots. *μυρσίνην* eſt la branche de myrthe avec laquelle les eſclaves chaſſoient les mouches

DÉMOSTHENE.

« Mais le Paphlagonien s'en appercevra : car il a l'œil à tout. Il a un pied à Pyle & l'autre au barreau ». Il ſçait ſi bien écarter les cuiſſes, que ſon derriere eſt au pays des Bayeurs [1] aux corneilles, tandis que ſes deux mains ſont en Ætolie [2], & ſon eſprit en la Clopidie [3].

NICIAS.

« Il nous faut donc mourir. » Aviſe par conſéquent pour que nous mourions en braves gens.

DÉMOSTHENE.

Dis toi-même, dis le moyen de nous en tirer du mieux qu'il convient à de braves gens.

NICIAS.

Le meilleur parti eſt de prendre du ſang de taureau. « Eſt-il rien de plus deſirable que le ſort de Thémiſtocle ».

de deſſus les plats pendant les repas. Au lieu de branche de myrthe, Ariſtophane arme ici Cléon, corroyeur, d'un fouet de cuir, *βυρσίνην*.

1 Ἐν χαόσι. Alluſio ad verbum χαίνω, quia ſic divaricatis cruribus podex hiat. Forte etiam his verbis Cleonem ut impudicum traducere voluit comicus. (Note de M. Brunck.)

2 Αἰτωλοῖς. Alluſion au mot αἰτεῖν, demander.

3 Ἐν Κλωπιδῶν au lieu de Κρωπιδῶν. Κρωπία étoit un bourg de l'Attique. Κλωπία fait alluſion à κλὼψ, κλέπτης, volerie, pillage. Ariſtophane aime beaucoup ces jeux de mots, tirés des noms de pays qu'il invente. Note de M. Brunck. Voyez la note II du tome I des Morales de Plutarque, page 410, nouvelle édition d'Amyot.

DÉMOSTHENE.

Ah ! Point de ſang : mais bien du vin que notre bon génie nous fera trouver. Peut-être cette liqueur nous donnera-t'elle quelques bonnes idées ?

NICIAS.

Bon, du vin ! S'agit-il donc ici de boire ? A quoi un ivrogne peut-il être bon ?

DÉMOSTHENE.

Voilà donc, ô inſenſé buveur d'eau ! comme tu déraiſonnes, comme tu oſes refuſer au vin la propriété d'aiguiſer l'eſprit ? Connois-tu cependant rien de plus merveilleux que le vin ? Juges-en. Quand on en boit, on eſt riche, on fait des affaires, on gagne ſes procès, on eſt heureux, on eſt bienfaiſant. Allons, vas me chercher un conge plein de vin, pour que j'arroſe mon imaginative, & que j'y faſſe éclore quelque bonne idée.

NICIAS.

Hélas ! Hélas ! Que nous procurera ta boiſſon ?

DÉMOSTHENE.

De bonnes idées. Apporte toujours ; puis je m'étendrai à mon aiſe. Une fois que j'aurai une pointe de vin, je te débiterai ſur tout ceci une foule de petits conſeils, de petits adages, & de petites raiſons.

NICIAS ſort un inſtant & revient ſur le champ avec du vin.

Oh, quel bonheur pour moi de n'avoir pas été ſurpris à voler ce vin !

DÉMOSTHENE.

Dis-moi, que fait le Paphlagonien ?

NICIAS.

« L'infame est plongé dans un sommeil d'ivresse, après s'être gorgé de confiscations : il est couché sur un cuir » le nez en l'air.

DÉMOSTHENE.

Cela étant, verse à grands flots.

NICIAS.

Tiens, prends, & bois à ton bon génie. Hume, hume cette liqueur du dieu de Pramnium [1].

DÉMOSTHENE avec un air d'étonnement après avoir bu.

O bon génie ! Quelle idée ! Elle ne peut venir que de vous.

NICIAS.

Dis vîte, qu'y a-t'il ?

DÉMOSTHENE.

Il faut que tout de suite tu t'empares des oracles du Paphlagonien pendant qu'il dort.

NICIAS.

J'ai grand'peur que cette inspiration ne vienne de ton mauvais génie.

DÉMOSTHENE.

Allons, vas : je me verserai seul à boire, pour

1 Pramnio (vino), quod idem Homerus celebravit (ILIAD. XI, 638), etiam nunc honos durat. Nascitur Smyrnæ regione, juxta delubrum Matris deûm. Plin. HIST. NAT. XIV, 6.

que j'arrose mon imaginative & que j'y fasse éclore quelque bonne idée.

NICIAS revenu sur le champ.

Comme le drôle ronfle & pete ! Il ne m'a pas été difficile de lui enlever cet oracle, quoiqu'il l'eût bien serré.

DÉMOSTHENE.

O adresse admirable ! Donne que je lise. Verse, verse du vin. Je veux voir ce que contiennent ces oracles. (Il lit.) Quel oracle ! Du vin, du vin !

NICIAS.

En voilà. Que dit l'oracle ?

DÉMOSTHENE après avoir bu.

Encore du vin.

NICIAS.

Lis-tu dans l'oracle, ENCORE DU VIN.

DÉMOSTHENE.

O Bacis [1] !

NICIAS.

Qu'y a-t'il ?

DÉMOSTHENE.

A boire, vîte à boire.

NICIAS.

Ce Bacis-là faisoit un grand usage de ta recette.

1 Le plus ancien des devins de la Béotie. Voyez Pausanias, page 828. Il y a eu deux devins du même nom, voyez Ælian. VARR. HISTOR. XII, 35.

DÉMOSTHENE.

O infâme Paphlagonien ! Voilà donc ce qui te faisoit garder si soigneusement ces oracles ? Tu redoutois d'ébruiter celui qui te regarde.

NICIAS.

Comment ?

DÉMOSTHENE.

On voit ici quelle sera sa fin.

NICIAS.

Quelle sera-t'elle ?

DÉMOSTHENE.

Quelle sera-t'elle ? L'oracle s'explique très clairement :

D'abord un vendeur de toile gouvernera l'état.

NICIAS.

Bon, voilà déjà un vendeur. Voyons, que dit de plus l'oracle ?

DÉMOSTHENE.

A celui-là succédera un vendeur de moutons.

NICIAS.

Et de deux. Sçachons ce que devient celui-ci.

DÉMOSTHENE.

Il gouvernera, & ne périra qu'au moment où un plus méchant lui succédera : ce successeur, sera le vendeur de cuir, le Paphlagonien, le brouillon, le vorace, l'homme à voix bruyante comme un charlatan [1].

[1] Κυκλοβόρου. Aristophane en fait un nom propre.

NICIAS.

Il eſt donc écrit que le vendeur de moutons ſeroit étranglé par le vendeur de cuir ?

DÉMOSTHENE.

Sans doute.

NICIAS.

Malepeſte ! Quelle autre eſpece de vendeur viendra donc à notre ſecours ?

DÉMOSTHENE.

Oh, il y en a encore un autre plus fin que tout cela.

NICIAS.

Dis-moi, je t'en prie, quel eſt-il ?

DÉMOSTHENE.

Le dirai-je ?

NICIAS.

Certainement.

DÉMOSTHENE.

C'eſt un vendeur de boudins qui nous déferа de ce dernier.

NICIAS.

Un vendeur de boudins ? O Mercure ! La belle profeſſion ! Mais où trouver cet homme ?

DÉMOSTHENE.

Il faut le chercher.

NICIAS.

Oh, en voici un qui vient au marché. Les dieux nous l'envoyent.

DÉMOSTHENE.

DÉMOSTHENE.

O heureux vendeur de boudins ! Accours, accours, mon très cher. Viens, toi, qui dois être notre libérateur & celui de la république.

SCENE II.

LES MÊMES, LE VENDEUR DE BOUDINS.

LE VENDEUR DE BOUDINS.

Qu'est-ce ? Que me voulez-vous ?

DÉMOSTHENE.

Venez apprendre de nous combien vous êtes heureux & fortuné.

NICIAS.

Débaraſſe-le de ſon établi, & fais-lui connoître l'eſprit de l'oracle : je vais pendant cela examiner ce que fait le Paphlagonien.

SCENE III.

LE VENDEUR DE BOUDINS, DÉMOSTHENE.

DÉMOSTHENE.

Allons, dépoſez d'abord tout cet attirail : enſuite adorez la terre & les dieux.

LE VENDEUR DE BOUDINS.

Eh bien, ſoit : qu'eſt-ce que tout cela veut dire ?

DÉMOSTHENE.

O l'heureux, le riche perſonnage ! O vous, qui n'êtes rien aujourd'hui, & demain ſerez tout ! O libérateur d'Athenes la fortunée !

LE VENDEUR DE BOUDINS.

Pourquoi, mon ami, vous moquer de moi, m'empêcher de laver mes tripes & de vendre mon boudin ?

DÉMOSTHENE.

Ignorant, eſt-il queſtion de tripes. « Voyez-vous tout ce peuple nombreux ? »

LE VENDEUR DE BOUDINS.

Je le vois.

DÉMOSTHENE.

Vous en ſerez le maître & l'arbitre ſouverain. Vous diſpoſerez à votre gré du marché, des ports & de la tribune aux harangues. Vous mettrez le ſénat à vos pieds ; vous révoquerez, maltraiterez, empriſonnerez même les généraux d'armée ; & vous ferez du prytanée un lieu de débauche [1].

LE VENDEUR DE BOUDINS.

Moi ! Dites-vous ?

DÉMOSTHENE.

Vous-même : & ce n'eſt pas encore là tout.

1 Ne'l pritaneo potrai cortigianare.

Montez ſur votre établi, & jetez vos regards ſur toutes ces îles d'alentour.

LE VENDEUR DE BOUDINS.

Je regarde.

DÉMOSTHENE.

Que voyez-vous ? Des ports & des vaiſſeaux nombreux ?

LE VENDEUR DE BOUDINS.

Oui.

DÉMOSTHENE.

Comment ne ſeriez-vous pas heureux ? Tournez maintenant l'œil droit du côté de la Carie, & l'autre du côté de la Chalcédoine.

LE VENDEUR DE BOUDINS.

Je ſerai donc heureux, ſi je parviens à loucher ?

DÉMOSTHENE.

Ce n'eſt pas cela. Vous le ſerez, parce que vous pourrez vendre tout ce que vous voyez. Car vous deviendrez un très grand perſonnage, comme l'annonce l'oracle.

LE VENDEUR DE BOUDINS.

Mais, dites-moi. Comment donc, moi, ſimple boudinier, deviendrai-je homme de conſéquence ?

DÉMOSTHENE.

Bon ! C'eſt à cauſe de cela même que vous deviendrez un grand homme. Vous êtes groſſier, méchant, de la lie du peuple ; c'eſt tout ce qu'il faut.

LE VENDEUR DE BOUDINS.

Je ne puis me croire dans le cas de parvenir ſi haut.

DÉMOSTHENE.

O ciel ! Pourquoi préſumer que vous êtes hors d'état de parvenir ? Vous me paroiſſez ruminer quelque bonne idée. Tiendriez-vous à des parens honnêtes & bien élevés ?

LE VENDEUR DE BOUDINS.

Je ſors de tout ce qu'il y a de pire.

DÉMOSTHENE.

Mortel fortuné ! Comme la nature a pourvu dans vous aux qualités néceſſaires pour gouverner l'état !

LE VENDEUR DE BOUDINS.

Mais, mon cher, toute mon éducation ſe borne à ſçavoir lire ; & encore, je lis aſſez mal.

DÉMOSTHENE.

C'eſt trop encore, de ſçavoir même mal lire. Le gouvernement de la république, ne doit plus être confié à des gens habiles & doués de mœurs honnêtes, mais à des groſſiers, à des vauriens. Ainſi ne dédaignez pas ce que les dieux vous annoncent par leur oracle.

LE VENDEUR DE BOUDINS.

Comment s'explique donc cet oracle ?

DÉMOSTHENE.

Fort bien, j'en jure. Il eſt renfermé dans une énigme claire & ingénieuſe.

« Mais quand l'aigle corroyeur, avec ſon bec » crochu, aura ſaiſi par la tête le ſerpent ſtupide, » inſatiable de ſang, alors l'odieuſe lie [1] des Pa- » phlagoniens ſera détruite, & le ciel comblera de » gloire les vendeurs de boudins, à moins qu'ils » ne préfèrent leur premier état. »

LE VENDEUR DE BOUDINS.

Montrez-moi comment tout cela me regarde ?

DÉMOSTHENE.

L'aigle corroyeur, eſt le Paphlagonien.

LE VENDEUR DE BOUDINS.

Pourquoi dites vous que cet aigle eſt armé d'un bec crochu ?

DÉMOSTHENE.

C'eſt par alluſion aux doigts crochus & rapaces du Paphlagonien.

LE VENDEUR DE BOUDINS.

Mais que ſignifie le ſerpent.

DÉMOSTHENE.

Rien de plus clair. Le ſerpent eſt fort long, le boudin l'eſt auſſi. L'un & l'autre ſe rempliſſent de ſang. Or, l'oracle prononce que l'aigle corroyeur ſera vaincu par le ſerpent, ſi celui-ci ne ſe laiſſe pas gagner par de belles paroles.

LE VENDEUR DE BOUDINS.

Voilà qui me regarde. Mais je ne puis revenir

1 Grec : La ſaumure à l'ail.

de mon étonnement, tant je me crois peu né pour gouverner.

DÉMOSTHENE.

Pauvre homme ! Rien de plus facile : vous n'aurez qu'à faire votre métier. Il n'y a qu'à user d'enveloppes, tout brouiller, attirer le peuple par des caresses de cuisine, & le duper. Vous avez outre cela d'autres excellentes qualités pour le peuple ; la voix forte, l'éloquence impudente, le génie malin, & la charlatanerie du marché. Croyez-moi, vous avez tout ce qu'il faut pour le gouvernement de la république. Les oracles, même celui d'Apollon, s'accordent sur ce point. Courage, couronnez-vous de fleurs, & faites une libation au dieu de la Folie [1], & mettez-vous en devoir d'attaquer vigoureusement le Paphlagonien.

LE VENDEUR DE BOUDINS.

Mais qui me prêtera main-forte ? Les riches le respectent, & les pauvres le craignent.

DÉMOSTHENE.

Mais il y a mille Chevaliers, gens de bien, ses ennemis déclarés, qui vous seconderont. Vous aurez également l'assistance de tout ce qui, parmi les citoyens, conserve encore quelques principes d'honnêteté & de vertu : vous aurez celle des spectateurs encore attachés aux bonnes mœurs, la mienne, & celle des dieux. Au reste, ne vous laissez point effrayer : « Car ce n'est point le Paphlagonien lui-

1 Κοαλέμῳ, à Coalemus. Aristophane personifie la Folie.

même qui paroîtra, puiſqu'aucun artiſte n'a voulu faire ſon maſque. » Mais on le reconnoîtra très bien : les ſpectateurs ſont ſi pénétrans !

SCENE IV.

NICIAS, CLÉON, LES MÊMES.

NICIAS *en courant.*

O MALHEUR ! Voici le Paphlagonien.

CLÉON.

J'en jure par les douze grands dieux, la conjuration que vous tramez depuis ſi long-tems contre la république ne reſtera pas impunie. Que ſignifie ce vaſe de terre de Chalcide ? Vous ne pouvez vous défendre des ſoupçons de ſolliciter ceux de cette province à la révolte. Couple infâme, vous mourrez ; vous périrez.

DÉMOSTHENE.

Hé bien, charmant vendeur de boudins, pourquoi vous enfuir ? Vous ne tiendrez pas bon ? N'allez pas trahir nos intérêts. Chevaliers, accourez; voici le moment. Simon, Panætis, paſſerez-vous donc à l'aîle gauche ?.... Preſſons l'ennemi..... (*au vendeur de boudins*) Allons, bonne contenance auſſi, & faites volte-face. La pouſſiere qui s'éleve, nous annonce que nous allons être attaqués. Mais ſoyez ferme, chaſſez l'ennemi & mettez-le en fuite.

SCENE V.

LES MÊMES, LE CHŒUR.

LE CHŒUR.

FRAPPEZ, frappez ce fourbe, cet ennemi des Chevaliers & du peuple, ce puits de malices, ce gouffre de rapines, ce ſcélérat, ſcélérat, ſcélérat. Oui, je lui donnerai ſouvent cette épithete; car il en ſuit les maximes plus d'une fois chaque jour. Frappez-le, chaſſez-le, effrayez-le, pourſuivez-le, tombez ſur lui; comme nous, accablez-le de toute votre indignation, & preſſez-le avec de grands cris. Prenez garde qu'il n'échappe; car il ſçait les routes détournées d'Eucrate [1].

CLÉON.

O vieillards triobolaires, qui rendez la juſtice dans la place publique [2], vous que je nourris par mes délations ab hoc & ab hac, venez à mon ſecours, & ſauvez-moi des coups de ces conjurés.

1 Grec : Il ſçait les voies détournées par leſquelles Eucrate s'eſt ſauvé ſous des tats de grains. L'Italien traduit : Perche ſa le vie, che Eucrate ha fugito di lungo de le paglie.

2 Ἡλιασταὶ de Ἡλιαία, place publique où on rendoit la juſtice à Athenes en plein air.

LE CHŒUR.

Tu t'es bien attiré ce traitement, toi, qui t'appropries, avant tout partage, les choses auxquelles chaque particulier a droit; qui traites & presses les malheureux accusés, comme des figues, après avoir examiné ceux qui sont ou seront en état de faire résistance ou non; qui t'attaches aux citoyens doux comme des agneaux, riches, impropres aux affaires, ennemis des procès, & sur-tout à ces oisifs, toujours bâillant, nouveaux débarqués de la Chersonnese: tu t'en saisis, tu les dépouilles, ensuite tu leur tournes le dos & tu les honnis.

CLÉON.

Voilà comme vous vous élevez tous contre moi: & cependant, mes amis, je ne suis maltraité par ces gens-ci que parce que j'allois ouvrir dans le sénat un avis qui tendoit à vous faire ériger un monument en mémoire de votre bravoure.

LE CHŒUR.

Qu'il est vain & souple en même tems! Voyez comme il veut nous séduire & nous duper par les moyens qui lui réussissent si bien auprès des vieillards. Mais les mêmes moyens qui lui prosperent, lui deviendront funestes; & quelque parti qu'il prenne, il s'y cassera le nez 1.

1 Grec: Il se heurte à la jambe.

CLÉON.

O peuple ! O citoyens ! Quels animaux féroces m'arrachent les entrailles, à force de coups !

LE CHŒUR.

Tu cries donc à ton tour, toi qui te plais à remplir notre ville d'un deuil continuel ?

LE VENDEUR DE BOUDINS, qui s'étoit tenu par crainte à l'écart, reparoit avec audace.

Laissez-moi faire, je me charge de le dérouter par mes cris plus forts que les siens.

LE CHŒUR.

Si ta voix l'emporte sur la sienne, nous te célébrerons par des cris de victoire : & si tu le surpasses en impudence, la palme [1] est à nous.

CLÉON.

Je dénonce cet homme : je soutiens que d'intelligence avec les Péloponnésiens, il en tire de quoi soutenir son commerce [2]

LE VENDEUR DE BOUDINS.

Mais moi, j'accuse celui-ci, en présence des dieux, d'aller à jeun au prytanée, & d'en revenir bien repu.

DÉMOSTHENE.

Hé, parbleu ! il y a bien plus : il s'y charge

1 La palme de la ruse, de la supercherie. ΘΕΞ. V. 94.

2 Grec : Il tire des triremes des Péloponnésiens, ses assaisonnemens, ses jus.

de pain, de viande, de morceaux de poiſſon, qu'il emporte : choſe très défendue & qui n'a jamais été permiſe même à Périclès.

CLÉON.

Vous ne tarderez pas tous à avoir une mauvaiſe fin.

LE VENDEUR DE BOUDINS.

J'éleverai la voix trois fois plus haut.

CLÉON.

Les éclats de ma voix t'aſſommeront.

LE VENDEUR DE BOUDINS.

Mes cris perçans te déchireront [1].

CLÉON.

Je te calomnierai dès que tu ſeras parvenu au généralat.

1 Le grec peint la choſe au point de pouvoir ſe faire une idée de l'effet de la voix de ces deux combattans.

ΚΛΕΩΝ.

Καταβοήσομαι βοῶν σε.

ΑΛΛΑΝΤΟΠΩΛΗΣ

Κατακεκράξομαί σε κράζων.

Voyez comme l'expreſſion grecque différentie chaque eſpece de voix, & en détermine le genre. Le traducteur italien a joué ſur les mots.

CLEONE.

Io gridarò chiamandoti.

ALLANTOPOLE.

Io ti chiamarò gridando.

LE VENDEUR DE BOUDINS.

Et moi, je te mettrai le dos en capilotades.

CLÉON.

Je te ferai baisser le ton.

LE VENDEUR DE BOUDINS.

Je déconcerterai tous tes projets.

CLÉON.

Regarde-moi bien fixément.

LE VENDEUR DE BOUDINS.

J'ai été élevé aussi au marché.

CLÉON.

Je t'abîme, si tu bronches.

LE VENDEUR DE BOUDINS.

Je te couvre le visage d'ordure, si tu parles.

CLÉON.

Pour moi, j'avoue que je suis un frippon. En dis-tu autant de toi ?

LE VENDEUR DE BOUDINS.

Oui : & je jure par Mercure, dieu du commerce, qu'on m'a pris à voler.

CLÉON.

Tu as du goût pour le bien d'autrui. Eh bien, je te dénoncerai au prytanée comme possesseur de boyaux sacrés dont la dîme n'a pas été payée aux dieux.

LE CHŒUR.

Infame, scélérat, déclamateur odieux! tout ce pays & toute cette place publique, maisons de

finances, de scribes & de justice, tout retentit de ton audace? O sale immondice, plus vile que la boue! Toi qui as brouillé toute notre ville, qui as étourdi notre chere Athenes par tes clameurs, qui, juché en l'air, guettes continuellement nos revenus publics, comme le font les pêcheurs, du haut des rochers, pour voir les thons.

CLÉON.

Je sais d'où viennent toutes ces injures, ressavetées depuis un siecle.

LE VENDEUR DE BOUDINS.

Si tu ne te connoissois pas en saveterie, je ne me connoîtrois pas non plus en andouilles. C'est bien toi qui vendois aux laboureurs du cuir d'un bœuf malade, dont tu avois piqué & déchiqueté la peau, pour qu'elle parût plus épaisse : ces pauvres malheureux ne s'étoient pas servi de ce cuir plus d'un jour, qu'il s'allongeoit de deux palmes.

DÉMOSTHENE.

J'ai fait une triste expérience de la même fripponnerie, qui m'a exposé aux brocards de tous mes concitoyens & amis : dès avant d'arriver à Pergase [1], je me serois mis à la nage dans mes souliers.

LE CHŒUR.

Nieras-tu que dès le commencement tu ne te sois exercé à l'impudence, qui est l'unique ressource des rhéteurs? Que ce ne soit à l'aide de ce bel art

1 Bourg de l'Attique. Voyez Meursius au mot Περγασή.

que tu dévaliſes les plus riches des étrangers, bien aſſuré de primer parmi eux. Le fils d'Hippodame n'a pu te repliquer que par des larmes. Mais ce qui me conſole, c'eſt que voici un homme bien plus ſcélérat que toi, qui te débuſquera : & qui, comme on en peut juger par le ton qu'il vient de prendre, te ſurpaſſera en aſtuce, en audace, & en flagorneries. (au vendeur de boudins) O toi, qui as été élevé où ſe forment les véritables hommes, montre-nous l'inutilité de rechercher ce qu'on appelle UNE ÉDUCATION HONNÊTE.

LE VENDEUR DE BOUDINS en ſe montrant.

Apprends ce que vaut ce citoyen-ci.

CLÉON.

Me laiſſeras-tu parler ?

LE VENDEUR DE BOUDINS.

Non certes, car je ſuis un vaurien auſſi. Mais voyons, diſcutons un peu enſemble qui doit parler le premier.

LE CHŒUR.

S'il n'acquieſce à cette propoſition, ajoute que tu es en outre fils de vaurien.

CLÉON.

Tu ne me céderas pas ?

LE VENDEUR DE BOUDINS.

Non, par Jupiter.

CLÉON.

Si, par Jupiter.

LE VENDEUR DE BOUDINS.

Non, par Neptune.

CLÉON.

Ah ! je creve de dépit.

LE VENDEUR DE BOUDINS.

Non, je ne le permettrai pas.

LE CHŒUR.

Eh, laiſſe-le, au nom des dieux, laiſſe-le crever.

CLÉON.

Qu'eſt-ce qui te donne aſſez de confiance pour croire que tu puiſſes me contrarier ?

LE VENDEUR DE BOUDINS.

C'eſt que je ſuis expert dans l'art de parler & d'aſſaiſonner.....

CLÉON *interrompant le vendeur de boudins.*

Toi ? Dans l'art de parler ! Je conçois que tu te tirerois à merveille de certaines choſes dont on te chargeroit, tu hâcherois cela & le manipulerois comme il faut. Mais ſçais-tu ce que je prévois qui te ſera arrivé ? C'eſt ce qu'on voit journellement. Tu auras eu l'avantage en diſputant contre quelque étranger, tu y auras rêvé toute une nuit, tu t'en ſeras entretenu ſeul dans les rues, tu auras avalé de l'eau, tu auras répété les geſtes, tu en auras caſſé les oreilles de tes amis ; & voilà, mon fat, d'où il t'arrive de te croire poſſéder l'art de parler.

LE VENDEUR DE BOUDINS.

Mais toi, à l'aide de quelle liqueur es-tu parvenu à nous étourdir de ta loquacité [1] au point de nous ôter la parole ?

CLÉON.

Mais quoi ! Est-il un antagoniste qu'on puisse m'opposer, à moi, qui, après avoir dévoré sans difficulté un thon tout chaud, & avoir bu pardessus un conge de vin pur, vas faire tourner la tête à tous les généraux devant Pyle.

LE VENDEUR DE BOUDINS.

Eh bien moi, s'il m'arrivoit de manger un bon gras-double de bœuf, & un ventre de coche, & de humer en outre du brouet sans me laver, je tortillerois le cou à tous les rhéteurs, & je mettrois Nicias hors de lui-même.

LE CHŒUR.

J'aime assez tes propos ; mais je n'aime pas t'entendre dire qu'il n'y aura de brouet que pour toi.

CLÉON.

Tu ne fâcheras pas les Miléfiens, si tu es affamé de loups de mer [2].

[1] κατεγλωττισμένη : Expression qui peint très bien cet étourdissement.

[2] Le traducteur italien, qui a lu différemment ce vers, le met dans la bouche du chœur, qui continue ainsi à parler au vendeur de boudins : Ma non mangiando pesci, disturberai i Milesi.

LE VENDEUR DE BOUDINS.

Si j'avois mangé quelques côtes de bœuf, je racheterois nos mines.

CLÉON.

Et moi, je vais me précipiter ſur le ſénat, & y mettre tout ſans deſſus deſſous.

LE VENDEUR DE BOUDINS.

Sois aſſuré que je te retournerai comme un boyau [1].

CLÉON.

Je te prendrai par les feſſes & te jetterai dehors.

LE CHŒUR.

Ah, par Neptune, vous nous en ferez donc autant !

CLÉON.

Comme je te tiendrai !

LE VENDEUR DE BOUDINS.

Comme je ferai voir ta poltronerie !

CLÉON.

Je veux couvrir des ſieges avec ta peau.

LE VENDEUR DE BOUDINS.

Je ferai de la tienne un ſac à voleurs.

CLÉON.

Je t'étendrai avec des pieux fichés en terre.

LE VENDEUR DE BOUDINS.

Je te mettrai en hachis.

1 Io poi commoverò il tuo culo, come veſica.

CLÉON.

Je t'arracherai les paupieres.

LE VENDEUR DE BOUDINS.

Je te creverai le jabot.

DÉMOSTHENE.

Et parbleu, enfonçons-lui un pieu dans la bouche, à la maniere des cuisiniers ; ensuite nous lui arracherons la langue, & nous regarderons à notre aise, lui tenant ainsi la bouche béante, s'il a mal au derriere.

LE CHŒUR.

Le feu n'est donc pas toujours la chose la plus brûlante! L'impudence qui regne en cette ville, ne peut donc pas s'arroger toute supériorité! Et ceci mérite qu'on y fasse attention. (Au vendeur de boudins) Mais pressez-le, agitez-le, ne faites rien à demi; car à présent vous le tenez. Lorsque vous aurez une fois le dessus, vous ne trouverez que poltronerie : je connois sa maniere.

LE VENDEUR DE BOUDINS.

Et cependant, lui, qui n'a jamais été qu'un poltron, a passé un instant pour brave, en recueillant où les autres avoient semé : maintenant même il veut qu'on lui tienne compte des épis qu'il a ravis, qu'il a liés ensemble, & qu'il a fait secher.

CLÉON.

Je ne vous crains pas, tant que le sénat subsistera, & que le peuple restera dans sa stupeur.

LE CHŒUR.

Voyez, comme il eſt impudent en tout point! On ne lui voit pas la moindre altération dans la figure.

CLÉON au vendeur de boudins.

Je préférerois ſervir de peau pour couvrir Cratinus & être obligé de réciter la tragédie de Morſimus [1], plutôt que de ne te pas déteſter.

LE CHŒUR à Cléon.

O toi qui vas quêter des préſens en t'arrêtant autour de tout & ſur tout ce que tu peux mettre à contribution, puiſſes-tu les rendre auſſi facilement que tu te les procure [2]! Alors ſeulement je chanterois : BUVEZ, BUVEZ AU MILIEU DE LA PROSPÉRITÉ. Alors je croirois que le fils d'Iulus, ce vieillard qui aime tant les jeunes gens à face blonde, chanteroit dans l'excès de ſa joie, des peans & des chanſons bacchilo-bacchiques [3].

CLÉON.

Plaiſe au bon Bacchus, que tu ne me ſur-

1 Morſimus & Mélanthius, fils de Philoclès, tous trois mauvais poëtes tragiques, maltraités par Ariſtophane.

2 Ariſtophane dit dans le grec que Cléon va ſe repoſer ſur toutes les fleurs qui peuvent lui être utiles, pour en tirer des bouchées qu'il voudroit lui voir rendre auſſi facilement qu'il les a priſes.

3 Le traducteur italien diffère un peu : Et penſo ſopra quel vecchio di Giulo guardiano de le buone mani, che alegraſi à cantar peone & bacco bacco.

paſſes pas en impudence ; ou que je ſois à jamais privé d'aſſiſter aux ſolemnités en l'honneur du Jupiter qui préſide aux marchés.

LE VENDEUR DE BOUDINS.

Je jure par les coups de poing que j'ai fréquemment reçus, pour mille raiſons, dès ma tendre jeuneſſe, & par les eſtafilades dont j'ai été abîmé, que j'eſpere te ſurpaſſer en cela. Ce ſeroit donc envain que j'aurois pris cet embonpoint que je dois à ces pâtées [1] préparées avec mes mains craſſeuſes ?

CLÉON.

Des pâtées ! O le vilain ! Tu as donc été nourri comme un chien ? Et comment, après cela, prétends-tu te meſurer avec un cynocéphale ?

LE VENDEUR DE BOUDINS.

Crois que je ſçais plus d'une ruſe : dès ma jeuneſſe, j'attrapois très adroitement les cuiſiniers. Je leur diſois : Eh, eh ! BONS GARÇONS, REGARDEZ DONC : EST-CE QUE VOUS NE VOYEZ PAS ? VOICI LE PRINTEMPS, ON VOIT DÉJA DES HIRONDELLES. Ils levoient le nez en l'air, & je profitois de ce moment pour leur eſcamoter quelques lopins de viande.

1 παρὰ δὲ ἄλλοις καὶ ἀπομαγδαλία καὶ ἀπομαγδαλὶς, dit Euſtathius ſur l'ODYSS. p. 1857. ψωμὸς, εἰς ὃν ἐκματτόμενοι τὰς χεῖρας μετὰ δεῖπνον, ἐῤῥίπτουν κυσί. Ce ſont là de vrais pâtés à la craſſe.

LE CHŒUR.

O quel maître filou ! Comme tu sçavois pressentir le bon moment ! Tu faisois comme pour les orties : tu recueillois avant l'arrivée de l'hirondelle [1].

LE VENDEUR DE BOUDINS.

Cela m'arrivoit souvent à leur insçu. Mais si quelqu'un d'eux m'appercevoit, je prenois les dieux à témoin que je n'avois pas dérobé ce que je venois de cacher sous le coxis. C'est ce qui fit dire un jour à un rhéteur qui m'avoit pris sur le fait :

IL EST IMPOSSIBLE QUE CE JEUNE HOMME NE RÉUSSISSE PAS A DEVENIR LE PREMIER ADMINISTRATEUR DE LA RÉPUBLIQUE.

LE CHŒUR.

Excellent pronostiqueur ! Mais il est aisé de voir qu'il avoit de très bons moyens pour cela : c'est votre art à nier vos larcins comme un beau diable, & à cacher si parfaitement ce que vous dérobiez [2].

CLÉON.

Je réduirai ton audace au silence ; & j'en imposerai à ces deux-ci également (Nicias & Démos-

1 Les anciens, dit Casaubon cité par M. Brunck, mangeoient des orties à l'époque où elles commencent à pousser, vers l'approche du printemps. C'est à cet usage que le chœur fait allusion, en disant que le faiseur de boudins avoit observé l'arrivée du printemps ou de l'hirondelle pour faire ses larcins, comme l'observent ceux qui veulent se procurer des orties tendres, en aliment.

2 Et il culo haveva la carne.

thene). Car, comme un vent violent formé au haut des airs, je me précipiterai avec impétuosité ici-bas, & je bouleverserai affreusement terre & mer.

LE VENDEUR DE BOUDINS.

Et moi, je ferai un paquet de mes boudins, sur lesquels je m'abandonnerai à des flots propices pour te forcer à de longs regrets.

DÉMOSTHENE.

Pour moi, j'obſerverai dans le fond de cale s'il ne s'y fait pas quelque voie d'eau.

CLÉON.

Il ne ſera pas dit, je te le jure par Cérès, que la ſouſtraction de tous ces talens faite aux Athéniens, reſte impunie.

LE CHŒUR.

Voyons, cédons un peu à la circonſtance. Voilà un vent d'Eſt qui ſouffle déjà la calomnie.

CLÉON.

Oui, je ſçais pertinemment que tu as tiré dix talens de la Potydéé.

LE VENDEUR DE BOUDINS.

Eh bien donc? Tais-toi, & tu auras un de ces talens.

LE CHŒUR.

Il l'accepteroit bien volontiers: mais il ne faut pas tant ſe roidir contre la tempête.

LE VENDEUR DE BOUDINS.

Auſſi-bien le vent commence-t'il à fraîchir.

CLÉON.

Je ſoutiendrai qu'on peut te faire reſtituer juſqu'à quatre cents talens.

LE VENDEUR DE BOUDINS.

Mais on en exigera de toi une vingtaine pour avoir abandonné tes drapeaux, & plus de mille pour crime de péculat.

CLÉON.

Tu m'as tout l'air d'être iſſu de quelqu'un de ceux qui ont profané le temple de la déeſſe.

LE VENDEUR DE BOUDINS.

Je prétends que ton aïeul a été un des ſatellites....

CLÉON.

Dis, de qui?

LE VENDEUR DE BOUDINS.

De Byrſina, femme d'Hippias [1].

CLÉON.

Tu es un impoſteur.

LE VENDEUR DE BOUDINS.

Tu es un fieffé fourbe.

LE CHŒUR.

Roſſez-moi-le, ſans pitié.

CLÉON.

Iou! Iou! Ces conjurés me rouent de coups.

1 Hippias eut pour femme Myrrhine, fille de Callias. Du mot Myrrhine Ariſtophane a fait méchamment le mot Βυρσίνη de βύρσα, pour faire alluſion au premier métier de Cléon. Voyez, MEURSII PISISTAT. cap. XVII.

LE CHŒUR.

Frappez encore plus fort ; abbattez-lui sa bedaine à coups de boyaux & d'intestins, & tâchez de me le corriger........ O vaste corpulence ! O mâle courage, qui paroissez au milieu de nous pour notre salut & pour celui de la république, comme vous avez de l'avantage sur lui par vos propos fermes & adroits ! Puissions-nous vous louer autant que nous le desirons !

CLÉON.

Par Cérès, je n'ignorois rien de tout ce qui se charpentoit contre moi. Je sçavois même la maniere dont on lioit & rassembloit tous les griefs.

LE CHŒUR.

Hélas donc ! Tu n'empruntes aucune expression du métier de châron ?

LE VENDEUR DE BOUDINS.

Je connois toutes ses menées dans Argos. Il a l'air de s'occuper à attirer les Argiens dans notre parti : mais le fait est qu'il a dans cette ville des conférences avec les Lacédémoniens : & je sçais pourquoi ; car tout cela se forge en faveur des captifs.

LE CHŒUR.

Fort bien. Que ne forgez-vous, de votre côté pendant qu'il charpente ?

LE VENDEUR DE BOUDINS.

En voilà quelques-uns qui ne s'accordent pas

mal. Mais toi (à Cléon), tu me donnerois de l'argent & de l'or, mes amis viendroient ſe jetter à mes pieds, rien ne m'empêcheroit de dénoncer toute ta conduite aux Athéniens.

CLÉON.

Je me tranſporte dans l'inſtant au ſénat : je vais y dénoncer de mon côté vos complots & vos aſſemblées de nuit contre la république, votre intelligence avec le roi de Perſe, & tout ce que vous avez machiné chez les Béotiens.

LE VENDEUR DE BOUDINS.

Quel eſt, chez eux, le prix du fromage?

CLÉON.

Je t'étendrai, comme un cuir, à l'aide d'Hercule.

LE CHŒUR.

Allons, rappelez ici tout votre cœur & tout votre courage, vous qui, d'après votre aveu, ſçaviez ſi bien autrefois cacher ce que vous dérobiez : il faut courir en hâte au ſénat ; car celui-là va s'y précipiter : il nous y calomnieroit tous, & feroit crier haro contre nous.

LE VENDEUR DE BOUDINS.

J'y cours : mais je veux auparavant me débarraſſer ici de ces boyaux & de ces couteaux.

LE CHŒUR.

Prenez ſeulement cette graiſſe ; vous vous en

frotterez le cou, pour qu'on vous saisisse plus difficilement en cas de calomnie.

LE VENDEUR DE BOUDINS.

Merveilleuse prévoyance ! Les lutteurs n'y manquent pas.

LE CHŒUR.

Prenez-moi aussi ces gousses d'ail & avalez-les.

LE VENDEUR DE BOUDINS.

Pourquoi donc ?

LE CHŒUR.

Mon ami, c'est pour vous donner plus de force dans le combat : allons, au plus vîte.

LE VENDEUR DE BOUDINS.

Donnez donc.

LE CHŒUR.

Ressouvenez-vous de le déchirer, de le terrasser, de lui arracher la crête, & de ne revenir ici qu'après lui avoir enlevé tout l'ornement de sa tête [1]. Allez donc avec allégresse & remplissez nos vœux. Que Jupiter, le dieu des marchés, vous accorde sa surveillance : & revenez nous retrouver ici chargé de couronnes.

1 Grec : Après lui avoir enlevé ses barbes. Tout ceci fait allusion au combat des coqs. Les barbes sont cette chaire rouge qui pend au coq au-dessous du bec.

INTERMEDE.

LE CHŒUR PARTAGÉ EN DEUX BANDES.

Ier DEMI-CHŒUR.

Pour vous, ſpectateurs, verſés dans toutes ſortes de connoiſſances, daignez accorder quelque attention à nos anapeſtes.

Si quelqu'un des vieux poëtes comiques, nous eut engagé à vous jouer ſa piece, il eût difficilement réuſſi à nous faire monter ſur le théâtre : mais l'auteur de celle-ci mérite que nous faſſions tout pour lui : il hait les mêmes gens que nous haiſſons; il dit avec fermeté tout ce qui lui paroît juſte; & il ſe préſente avec courage aux tourbillons & aux ouragans. Voici la réponſe qu'il nous a chargés de faire à pluſieurs d'entre vous, qui ſont venus le trouver pour lui témoigner, nous a-t-il dit, leur étonnement & leurs regrets, de ce que depuis long temps il étoit reſté ſans demander qu'on lui donnât un chœur [1]. Il a été retenu à différer ainſi,

[1] Une repréſentation. Il y avoit à Athenes, dit l'abbé Vatry, des gens appelés CHOREGES, chargés de faire les frais des repréſentations; & c'eſt ce qu'on appeloit DONNER LE CHŒUR. La tragédie ne fut, comme on ſçait, dans ſon origine, qu'un chœur qui récitoit des hymnes en l'honneur de Bacchus. On en doit dire autant de la comédie. Quand les poëtes eurent acquis des lumieres plus sûres &

non par des idées ridicules, mais parce qu'il regardoit l'art comique comme une chose des plus épineuses; car, parmi plusieurs qui s'y sont exercés, on en distingue peu qui aient excellé : d'ailleurs, il connoit de longue-main votre caractere plein de fantaisies, qui vous fait abandonner les poëtes dès qu'ils commencent à venir sur le retour de l'âge. Il n'ignore pas que, ni les avantages de Magnès sur les chœurs de ses adversaires, ni le mélange de toutes sortes de voix, ni ses joueuses de luth, ni ses spectacles à rôle périlleux, ni ses Lydiens, ni ses jeux lascifs [1], ni son art à se peindre la figure en couleur de grenouille, n'ont pu fixer votre goût pour lui dès que vous l'avez vu grisonner. Ce n'est pas dans la jeunesse que vous l'avez abandonné : mais c'est lorsque le sel de ses plaisanteries a commencé à être émoussé par son grand âge. De plus, notre poëte a encore présent l'exemple de Cratinus : la gloire de celui-ci, semblable à un torrent qui, débordé dans une immense plaine, entraîne avec lui & chênes & platanes, a fait totalement oublier celle de tous ses rivaux: il y a mieux,

plus vraies, ils introduisirent, pour soulager le chœur, des interlocuteurs qui, par la suite, devinrent l'objet principal des drames, ce qui fit que les chœurs n'en furent à leur tour que l'accessoire ; mais on conservoit souvent aux représentations le nom primitif de chœur. L'Italien traduit : Et cercare, che non lungamente accusasse.

[1] ψηνίζων, poliendosi.

c'eſt qu'alors, il n'eût pas été permis dans un feſtin, de chanter, d'autres chanſons que les ſiennes, comme :

O doro aux ſouliers de figuier :

Ou

Auteurs de charmans couplets.

Tant ſa muſe étoit en voque ! Mais aujourd'hui qu'il eſt dans l'enfance, & qu'il reſſemble à un inſtrument de muſique, ſans cheville [1], ſans corde & tout disjoint, vous ne concevez pour lui aucun ſentiment de pitié. On le voit ſe promener ſeul, ne jouiſſant d'aucune conſidération, comme ce Connas [2], qui, le front ceint d'une couronne toute deſſéchée, eſt mort de ſoif, quoiqu'il eut mérité par tous ſes anciens triomphes, de boire à ſon aiſe dans le Prytanée, & de paroître aux Dyoniſiales tout parfumé, bien loin de reſter dans l'aviliſſement. Et Cratès, quelles bouraſques, quelles avanies n'a-t-il pas éprouvées de votre part ? Lui ſeul cependant vous a ſuffi : quelquefois applaudi, d'autres fois pas, il vous récréoit à peu de frais, & vous débitoit de la maniere la plus agréable les maximes les mieux choiſies. Ce ſont toutes ces cataſtrophes

1 Ἐκπιπτουσῶν τῶν ἠλέκτρων· ἠλέκτροι, ſignifieroit plutôt des ornemens. Mais les chevilles étoient dorées & enjolivées.

2 On ne ſçait trop ſi ce Connas (Κοννᾶς ou Κόννας) eſt le même que ce joueur de flûte ou de cithare, qui a donné lieu au proverbe Κόννου θρῖον ou ψόφος. Voyez les GUÊPES, v. 675.

qui ont retenu si long-temps l'auteur de cette piece dans le silence : il a coutume de dire, qu'il faut passer de la rame au gouvernail, puis à la proue; ensuite à l'observation des vents pour parvenir à savoir bien gouverner un navire. Sa prudence qui l'a empêché d'avoir la témérité de nous réunir pour des riens, mérite, d'après toutes ces considérations, que vous lui prodiguiez vos applaudissemens. Que vos acclamations bachiques [1] lui tiennent lieu d'autant de rames, pour le conduire au port en gaité, avec la satisfaction de vous avoir plu, & le front rayonnant de joie.

IIe DEMI-CHŒUR.

O Neptune, dieu des Chevaliers, vous qui aimez entendre retentir le fer des pieds des chevaux, & leur hennissement, qui vous plaisez à voir fendre l'onde par de riches vaisseaux marchands, dont la proue est toute azure, & qui animez l'ardeur des jeunes gens, que l'amour des chevaux conduit à leur perte, se pavanant de pousser à l'envi leurs chars dans une course, venez au milieu de nous, ô vous distingué par un trident d'or, qui commandez aux dauphins, qui êtes révéré à Sunium [2] & à Ge-

1 Grec : Acclamations lénéennes. Cette piece a été jouée pendant les fêtes lénéennes. Voyez la sçavante dissertation de Ruhnkenius dans le supplément des corrections faites sur Hésychius, au mot Διονύσια. C'est le seul bon ouvrage à consulter sur cet article, comme l'observe M. Brunck.

2 Promontoire à quarante-cinq milles du Pirée (Plin. IV, 11.),

ræste [1], fils de Saturne, ami de Phormion, ô divinité la plus chere de toutes aux Athéniens.

Ier DEMI-CHŒUR.

Nous voulons honorer nos ancêtres parce qu'ils furent dignes de ce pays & des honneurs du Peplos [2]. Quelle gloire pour notre ville d'avoir

à la pointe formée par les côtes orientale & méridionale de l'Attique. Sur ce promontoire, étoit un bourg, de la tribu Léontide, célebre par le temple de Minerve Suniade, d'ordre dorique. On suppose que les dix-neuf colonnes qui subsistent encore, sont un reste de ce temple. Au reste, c'est pour cela que ce promontoire se nomme CAPO COLONNI. C'est dans ce bourg qu'il y avoit un temple de Neptune, comme on le déduit de ce vers d'Aristophane. Voyez tom. X, pag. 50.

1 Voyez ib. & tom. II des Vies de Plutarque, édit. de M. Brotier, not. II, pag. 111.

2 Grec : Dignes de ce pays & du Peplos. L'Italien met : Digni erano di questa terra, & di questo peplo. Le traducteur latin a : Digni hoc solo, & ut eorum facta in peplo pingerentur. Cette derniere version donne, par le peu qu'elle ajoute au texte, l'explication de l'objet du Peplos. J'ai cru devoir me rapprocher de la précision de la phrase grecque, & conserver la dénomination grecque au Peplos πέπλος. C'est ce que j'observe toutes les fois qu'il s'agit de quelque objet d'antiquité : & même je ne me fais nullement un scrupule de sacrifier à cette attention, l'élégance de la traduction. Le Peplos (en latin Peplus ou Peplum) étoit une grande piece d'étoffe qu'on avoit coutume, à Athenes, de consacrer à Minerve tous les cinq ans aux grandes panathénées : on voit un précieux vestige de cet usage antique dans le MERCATOR de Plaute, act. I, scen. I, v. 66.

Neque nisi quinto anno quoque posse tum visere
Urbem, atque extemplo inde, ut spectavisset peplum,
Nos rursum confestim exigi solitum a patre.

eu des généraux, comme eux, partout & toujours triomphant ſur terre & ſur mer ! Aucun, à la vue des ennemis, ne cherchoit à en ſavoir le nombre : leur courage étoit diſpoſé à faire face à tout. Quelqu'un pouſſé rigoureuſement étoit-il jetté ſur le côté ; il ſecouoit la pouſſiere, & ne convenoit nullement de ſa chûte : bien plus, il revenoit à la charge. Cleænete n'a jamais vu un ſeul de ces anciens chefs d'armée, intriguer auprès de lui pour obtenir d'être nourri aux frais du gouvernement ; tandis qu'à préſent ils refuſent de ſe montrer à

Virgile nous rappelle dans l'ÆNÉIDE, liv. I, v. 483, cette conſécration faite par les femmes Troyennes :

Interea ad templum non æquæ palladis ibant
Crinibus Iliades paſſis, peplumque ferebant
Suppliciter triſtes, & tunſæ pectora palmis.

On voit la même conſécration dans Homere, ILIAD. VI, 288. Il nous y apprend d'où viennent ces Peplos, & de qui ils étoient l'ouvrage :

Αὐτὴ (Hecube) δ' ἐς θάλαμον κατεβήσετο κηώεντα,
Ἔνθ' ἔσαν οἱ πέπλοι παμποίκιλοι, ἔργα γυναικῶν
Σιδονίων, τὰς αὐτὸς Ἀλέξανδρος θεοειδὴς
Ἤγαγε Σιδονίηθεν. . . . .

On repréſentoit ſur ce Peplos les actions des grands hommes qui avoient rendu des ſervices importans à la république. C'eſt ainſi qu'en rapprochant leurs noms & leurs beaux faits, du culte rendu aux dieux, l'antiquité parvenoit à leur procurer une plus grande célébrité, & à imprimer à leur mémoire une idée de grandeur & de reſpect, que des monumens iſolés ne ſont pas faits pour inſpirer. C'eſt à ce Peplos qu'Ariſtophane fait ici alluſion.

la tête des troupes si on ne leur accorde cet avantage & toutes les places d'honneur. Quant à nous, nous faisons serment de déployer tout notre courage pour nos autels & nos dieux pénates : notre unique ambition est, qu'à la paix, quand nous nous remettrons des fatigues de la guerre, vous ne trouviez pas à redire à nos chevelures que nous laisserons croître, & au soin que nous prendrons de nous tenir très proprement.

IIe DEMI-CHŒUR.

O déesse tutélaire d'Athenes, ô Pallas! Vous qui régnez en souveraine sur le pays le plus religieux, le plus riche, & le plus fécond en grands hommes dans l'art militaire & dans la poésie, venez à nous accompagnée de la victoire notre coopératrice dans les armées & dans les combats, notre amie, qui partage tous nos sentimens contre nos ennemis. Montrez-vous dans ce moment : voici l'instant où il importe, plus que jamais, aux Chevaliers, de remporter d'une maniere ou d'une autre, un avantage signalé.

Ier DEMI-CHŒUR.

Il convient aussi que nous disions des chevaux, tout ce que nous en savons ; ils méritent que nous fassions leur éloge. Ils nous ont secondé dans plusieurs de nos incursions & de nos combats. Ils n'ont rien fait, à nos yeux, de bien merveilleux sur terre : mais c'est quand ils se sont embarqués, en s'élançant

comme l'eussent fait des hommes vigoureux, qu'ils ont été vraiment étonnans. Ils ont fait usage de tasses militaires, d'ail & d'oignons : ils ont manœuvré avec les rames, aussi adroitement que des hommes, & s'écrioient dans leur ardeur : HIPPAPAI ! QUI PRENDRA DONC DES RAMES ? ALLONS, PLUS D'ARDEUR. QUE FAISONS-NOUS ? O SAMPHORA[1], NE PRENDRAS-TU PAS DE RAMES. Ils firent avec nous une descente à Corinthe : les plus jeunes s'y creuserent des lits avec leurs pieds, & se procurerent des couvertures. Au lieu des paturages de Médie, ils se repaissoient des cancres qui sortoient de l'eau, ils plongeoient même à leur poursuite jusques dans le fond de la mer. Aussi Théorus fait-il dire à un cancre de Corinthe : IL EST AFFREUX, O NEPTUNE ! QUE JE NE PUISSE AVOIR DE RETRAITE CONTRE LA VORACITÉ DES CHEVALIERS, NI SUR TERRE, NI SUR MER, NI DANS LA PROFONDEUR DE L'ABÎME.

1 Nom donné à des chevaux marqués avec une lettre grecque. Voyez les NUÉES.

ACTE II.

SCÈNE PREMIERE.

LE CHŒUR, LE VENDEUR DE BOUDINS.

LE CHŒUR.

O le plus chéri & le plus valeureux de nos amis, que d'inquiétudes nous avons eu ſur votre compte pendant votre abſence! Contez-nous donc, maintenant que vous voilà de retour ſain & ſauf, comment ſe tout s'eſt paſſé.

LE VENDEUR DE BOUDINS.

A-t'il pu ſe paſſer rien au ſénat, qui ne fût à mon avantage?

LE CHŒUR.

Voilà bien l'occaſion pour nous tous de témoigner notre joie. O vous qui dites de ſi bonnes choſes, & qui en faites encore de meilleures, ayez la complaiſance de nous mettre clairement au fait de tout dans le plus grand détail. Il nous ſemble que vous nous meneriez où vous voudriez pour vous entendre. Parlez donc avec confiance, ô très excellent citoyen, nous ſommes tous diſpoſés à vous féliciter.

LE VENDEUR DE BOUDINS.

Il est vraiment à propos que vous sachiez cela. J'ai donc suivi de près notre homme[1] : à peine entré dans le sénat, il a fait entendre des éclats de voix, semblables à ceux du tonnere ; il lançoit contre les Chevaliers les traits de la calomnie la plus ingénieuse à imaginer des horreurs ; il détachoit contre eux des montagnes[2] ; il les accusoit de conjuration. L'assemblée lui prêtoit attention, comme si ce qu'il disoit eût été très vraisemblable : ses fourberies la séduisoit avec une facilité incroyable[3] ; elle prenoit déjà un air dur, & le front de chacun se refrognoit. Dès que je me suis apperçu de l'effet que produisoient ses propos, & de l'erreur générale : À MOI, me suis-je dit, DIEUX DE LA CANAILLE, DE L'INJUSTICE, DE LA FOLIE, DES SUPERCHERIES, DE LA JONGLERIE, ET DU MARCHÉ OU J'AI FAIT MON ÉDUCATION, DONNEZ-MOI DE L'AUDACE, DE LA LOQUACITÉ ET DE L'IMPUDENCE.... J'ai été interrompu par un jeune débauché : il étoit à ma droite, & il a lâché un vent

1 Cléon.

2 Je lis Ἐρείπων, au lieu d'Ἐρείδων, qui ne se sera glissé dans le texte, comme le conjecture très bien M. Brunck, que par l'ignorance des copistes.

3 Grec : Elle a été imbue de ses mensonges aussi promptement que l'arroche sauvage prend sa croissance. ἀτράφαξυς δ' εἶδος λαχάνου, ὃ ταχέως εἰς μέγεθος αὔξεται.

qui m'a obligé de le ſaluer ; après quoi, j'ai donné du derriere dans la barriere, l'ai fait ſauter, & me ſuis écrié en ouvrant une bouche énorme : « GRANDE NOUVELLE, SÉNATEURS, NOUVELLE INTÉRESSANTE ! HÉ QUOI ! DEPUIS QUE NOUS AVONS GUERRE, JAMAIS LES ANCHOIS N'ONT ÉTÉ A SI GRAND MARCHÉ ! A ce mot vous euſſiez vu la ſérénité reparoître ſur tous les viſages ; on m'applaudit, on me couronne : » & dans la vue d'en venir plus vîte au but, je leur ai dit mon ſecret pour ſe procurer une bonne quantité d'anchois à une obole, & en remplir tous les baſſins qu'ils voudroient acheter : auſſi-tôt ils ont redoublé d'applaudiſſemens, & m'ont regardé la bouche béante. Mais notre homme, le Paphlagonien j'entends, voyant ce changement, & étant parfaitement au fait du ton le plus propre pour amadouer le ſénat, a propoſé ainſi ſes idées. O MAGISTRATS, JE SUIS D'AVIS, D'APRÈS CE QUI M'A ÉTÉ ANNONCÉ DE FLATEUR, QU'ON FASSE UNE HÉCATOMBE A MINERVE A CAUSE DE LA BONNE NOUVELLE : déjà le ſénat lui prêtoit attention : mais pour moi ne voulant point être en reſte, j'ai demandé deux hécatombes, & même un ſacrifice de mille chevres en l'honneur de Diane, ſi demain l'on crioit à une obole le cent de ſardines. Tous les yeux ſe ſont ſur le champ reportés ſur moi. Le Paphlagonien interdit de mes propoſitions & commençant à

balbutier, a été entraîné par les prytanes & les licteurs qui se précipitoient en foule autour d'un vendeur de sardines : il les supplioit d'attendre un peu, JUSQU'A CE QUE, disoit-il, UN DÉPUTÉ DE LACÉDÉMONE AIT OBTENU L'AUDIENCE QU'IL VIENT DEMANDER : IL EST CHARGÉ DE PARLER DE PAIX... Tout le monde alors s'est écrié : QUOI, IMBÉCILLE, PARLER DE PAIX, TANDIS QUE LES ENNEMIS SAVENT QUE LES ANCHOIS SONT ICI A VIL PRIX ? NOUS NE VOULONS POINT DE PAIX, QUE LA GUERRE AILLE SON TRAIN. Aussi-tôt les prytanes ont rompu l'assemblée : & chacun de sauter pardessus les barrieres. Pour moi, je me suis échappé par un chemin détourné, & j'ai acheté tout le poireau & toute la coriandre qui se trouvoit au marché : ensuite j'en ai distribué à ceux qui en vouloient pour assaisonner leurs anchois, & j'ai donné le tout GRATIS. Chacun m'a comblé de louanges & de caresses ; de sorte que me voici, avec la satisfaction d'avoir gagné tout le sénat pour une obole de coriandre.

LE CHŒUR.

Vous vous êtes conduit là en homme vraiment inspiré. Ce fourbe Paphlagonien en a trouvé un autre bien plus riche que lui en fourberies, en ruses de toute espece, & en flagorneries. Préparez-vous maintenant à terminer le plus heureusement possible cet assaut contre lui. Vous sçavez depuis

long-temps que nous vous ſeconderons de tout notre pouvoir.

LE VENDEUR DE BOUDINS.

Mais le voici : il s'avance comme s'il faiſoit effort contre les vagues, troublant & brouillant tout. Il ſemble qu'il va m'engloutir. Il veut épouvanter.

SCENE II.

LES PRÉCÉDENS, CLÉON.

CLÉON.

Que je périſſe de tous les genres de ſupplices, ſi tu ne ſuccombes de cette fois-ci, pourvu qu'il me reſte quelques veſtiges de mon ancienne fourberie.

LE VENDEUR DE BOUDINS.

J'aime tes menaces. Les fumées de ta jactance me font rire. Allons, fais quelques gambades, je vais chanter à la façon des coucous.

CLÉON.

J'en jure par Jupiter, que je ne reſpire plus, ſi je ne te fais diſparoître en te croquant.

LE VENDEUR DE BOUDINS.

Si tu ne me croques ? Et moi, que je meurs ſi je ne t'avale comme une raſade, & ſi je n'en creve après.

CLÉON.

Je te perdrai. Oui, j'en jure par la place élevée que Pyle m'a valu.

LE VENDEUR DE BOUDINS en montrant le haut du marché.

La voilà la place élevée. Puisses-tu être rejeté du haut de celle-ci, jusqu'à la plus basse du théatre.

CLÉON.

J'en prends le ciel à témoin ; oui, je t'attacherai à un pieu.

LE VENDEUR DE BOUDINS.

Comme tu es colere ! Eh bien, que veux-tu manger ? Qu'est-ce qui seroit le plus de ton goût ? La caisse publique ?

CLÉON.

Je t'arracherai les boyaux avec les ongles.

LE VENDEUR DE BOUDINS.

Et moi je rognerai comme on rogne des ongles, la portion qu'on t'envoie du prytanée.

CLÉON.

Pour avoir raison de toi, je te citerai pardevant le peuple.

LE VENDEUR DE BOUDINS.

Je t'y citerai aussi, & je te chargerai de bon nombre de méfaits.

CLÉON.

Mais, scélérat, « le peuple ne te croira pas. Pour moi, je le tourne comme il me plaît.

LE VENDEUR DE BOUDINS.

Voyez comme il ſe joue du peuple, qu'il ſe vante d'avoir à lui.

CLÉON.

C'eſt que je ſçais de quel mets il le faut régaler. »

LE VENDEUR DE BOUDINS.

Oui, tu imites les mauvaiſes nourrices : tu ne lui préſentes qu'une très petite portion, après en avoir ſucé plus des trois quarts.

CLÉON.

Mon induſtrie eſt telle que je ſçais étendre ou reſſerrer le peuple à mon gré.

LE VENDEUR DE BOUDINS.

Beau prodige ! J'ai le même pouvoir ſur mon derriere.

CLÉON.

Ne penſe pas, mon ami, me turlupiner comme dans le ſénat. Allons au peuple.

LE VENDEUR DE BOUDINS.

Rien n'empêche. Allons, va. Point de délai.

CLÉON.

O peuple ! O mon pere ! Venez ici : je vous en conjure par Jupiter.

LE VENDEUR DE BOUDINS.

Sortez, cher petit peuple, mon très cher.

SCENE III.

LES MÊMES, UN VIEILLARD qui fait le personnage du peuple.

LE VIEILLARD.

Qui ſont ceux qui font ce bruit ? Ne vous retirerez-vous pas de ma porte ? Vous avez fait tomber le rameau d'olivier qui la décoroit.

CLÉON.

Paroiſſez, & jugez des injures que je reçois.

LE VIEILLARD.

Ah, c'eſt toi Paphlagonien ? Par qui es-tu injurié ?

CLÉON.

Par ce compagnon-ci, & par ces jeunes gens qui me moleſtent à cauſe de vous.

LE VIEILLARD.

Pourquoi ?

CLÉON.

Parce que je vous honore, & que je vous ſuis attaché.

LE VIEILLARD au vendeur de boudins.

Mais vraiment qui es tu ?

LE VENDEUR DE BOUDINS.

Je ſuis rival de celui-ci. Je vous aime de longue-

main ; je desire vous être utile ; & en cela je vas de pair avec plusieurs autres gens de bien & d'honneur : mais celui-ci met notre bonne volonté dans l'impuissance. Vous ressemblez à ces jeunes gens qui ont des amis : vous éloignez les honnêtes gens, & vous vous livrez à des marchands de lanternes [1], à des ouvriers qui cousent, taillent & débitent du cuir.

CLÉON.

Le peuple a raison. Je lui suis utile.

LE VENDEUR DE BOUDINS.

Déduis-nous de quelle maniere ?

CLÉON.

J'ai supplanté les généraux de Pyle, après m'y être transporté, & j'en ai ramené les Lacédémoniens (chargés de fers.)

LE VENDEUR DE BOUDINS.

« Et moi, en me promenant, j'ai escamoté un potage qu'un autre avoit fait. »

CLÉON.

Convoquez au plus vîte, cher peuple, l'assemblée générale, pour que vous sçachiez lequel de lui ou de moi vous est le plus attaché : & prononcez sur celui qui mérite le plus de retour de votre part.

1 C'est d'Hyperbolus dont il est ici question. Aristophane revient souvent sur le compte de cet homme. Voyez LES NUÉES & LA PAIX.

LE VENDEUR DE BOUDINS.

Permettez, je vous en prie, jugez ici & non dans le pnyx.

LE VIEILLARD.

Il faut que l'assemblée se tienne dans le pnyx, comme de coutume : je ne délibérerai point ailleurs.

LE VENDEUR DE BOUDINS.

C'est fait de moi ! Je suis perdu ! Ce bonhomme-ci est très-sensé chez lui ; mais quand il est rassemblé autour de ce tertre, il n'est pas moins stupéfait qu'un attacheur de figues, à qui la queue reste à la main [1].

LE CHŒUR.

Allons, voici l'instant de mettre toutes voiles dehors, & d'user de toute la sagacité, de toute la présence de votre esprit, & d'argumens captieux pour enferrer votre ennemi. C'est un maître rusé, qui se tire aisément des plus mauvaises affaires. C'est pourquoi faites tous vos efforts pour l'accueillir avec toute la vigueur dont vous êtes capable. Soyez bien

1 Il faut observer, dit le sçavant Casaubon, qu'à Athenes on retiroit des figues un très grand revenu. On les exposoit au soleil pour les faire sécher, & on les appeloit ἰσχάδας. Pour les exposer ainsi au soleil, on les suspendoit par la queue avec des fils, ou autres attaches. Il arrivoit souvent à celles qui étoient trop mures, que la queue se détachoit : c'étoit alors un grand embarras pour les attacher. Or, Aristophane compare ici fort heureusement le peuple vacillant & ne sçachant à quelle opinion se fixer, avec celui qui attache des figues dont la queue lui reste à la main. Rien de plus connu que le proverbe tiré de cet usage chez les Athéniens.

ſur vos gardes ; & avant qu'il vienne contre vous à l'abordage, tenez votre grapin [1] élevé, & précipitez-vous ſur lui.

CLÉON.

O Minerve protectrice de cette ville, puiſqu'après Lyſiclea [2], Cynna & Salabaccha [3], rien ne m'eſt plus cher que le peuple Athénien, je vous conjure de permettre que je ſois toujours nourri au prytanée, ſans en être plus digne que je ne l'ai été juſqu'à préſent. Si j'étois capable de vous haïr, & de ne pas prendre votre défenſe, par ma ſeule effronterie, que je périſſe, que l'on me ſcie le dos, & que de ma peau on faſſe des courroies.

LE VENDEUR DE BOUDINS.

Et moi, mon cher peuple, je conſens à être cuit après avoir été haché en très petits morceaux, ſi je ne vous chéris & révere : & ſi vous n'ajoutez pas foi à ces aſſurances, j'aime autant qu'on me râpe ici comme du fromage, ſur un gâteau, & qu'on me ſaiſiſſe par l'endroit [4] le plus ſenſible, pour me traîner au Céramique [5].

1 Δελφῖνας. Le ſcholiaſte explique ſur le vers 762, ce que c'eſt que Δελφῖνες. Cela revient à notre grapin.

2 Cette Lyſiclea eſt le vendeur de moutons dont il eſt queſtion, (act. I, ſcen. I.) dans l'oracle rapporté par Démoſthene. Voyez Héſychius au mot προβατοκάπηλος.

3 Deux fameuſes courtiſanes.

4 Per i teſticoli.

5 Le Céramique, dit Thucydide, eſt un monument public au plus

CLÉON.

Mais, ô peuple, comment peut-il y avoir quelqu'un qui vous aime plus que moi ? Moi qui ai ſçu vous diriger de maniere à augmenter votre fiſc, en extorquant celui-ci, en égorgeant celui-là, en tourmentant les autres. Je ne faiſois nul cas des particuliers, pourvu que je vous fuſſe agréable.

LE VENDEUR DE BOUDINS.

Cher peuple, il n'y a rien de merveilleux en cela : j'en ferai tout autant, moi. J'arracherai à un chacun ſon pain & vous le ſervirai. Mais je veux avant tout vous démontrer que l'amour & la bienveillance qu'il prétend avoir pour vous, viennent uniquement de ce qu'il ſe chauffe à vos dépens. Quoi ! C'eſt vous, peuple, qui avez ſi bravement combattu en faveur de ce pays contre les Perſes à Marathon, & qui par votre victoire nous avez mis à même de faire retentir nos exploits, qu'il laiſſe aſſeoir ſur la pierre ! Il n'y fait pas attention, comme moi, qui vous apportes ce couſſin que je vous ai fait. Allons, levez-vous, & aſſeyez-vous plus mollement, pour que vous n'ajoutiez pas aux fatigues de Salamine [1].

beau fauxbourg de la ville (d'Athenes), où l'on a renfermé de tout temps ceux qui ſont morts à la guerre, hormis ceux de Marathon, qui, par leur rare valeur, furent enterrés au champ de bataille. Liv. II, traduct. de Perrot-Ablancourt.

1 ἵνα μὴ τρίβῃς τὴν ἐν Σαλαμῖνι. Facile ex ipsâ ſententiâ & præ-

LE VIEILLARD.

Qui êtes-vous, mon ami? Ne ſeriez-vous pas de la race d'Harmodius? Cette attention eſt charmante & pleine de zele pour le peuple.

CLEON au vendeur de boudins.

Que tu te fais là une réputation de bienveillance à peu de frais!

LE VENDEUR DE BOUDINS.

Tu l'as leurré avec des apats de bien moindre valeur.

CLÉON.

Allez, peuple, je parie ma tête qu'il n'y a jamais eu perſonne qui ait mieux pris votre parti, & qui vous ait plus aimé que moi.

LE VENDEUR DE BOUDINS.

Toi! Tu aimes le peuple que tu vois ſans pitié depuis ſept ans accomplis [1], loger dans des tonneaux, dans des antres, & dans les tourelles des remparts [2]! Toi! Qui as éloigné toutes les voies

cedente verſu ſuppletur, τετριμμένην πυγήν. Ne nates atteras, quæ, cum in prælio ad Salaminem remum agebas, ſatis jam attritæ fuerunt. M. Brunck.

1 Grec : Voilà maintenant la huitieme année qu'il habite ici.

2 Voyez Thucydide, liv. II, il en parle en deux endroits de ce livre, & en décrivant l'état de la ville d'Athenes à l'époque de l'entrée de l'ennemi ſur le territoire Attique, & en décrivant cette horrible contagion qui fit tant de ravages, & qui dût une partie de ſes progrès aux retraites mal-ſaines que les habitans de la campagne s'étoient pratiquées dans la ville.

d'accommodement offertes par Archeptoleme [1]; qui as donné du pied dans le derriere aux ambassadeurs chargés de traiter avec nous, & les as ainsi chassé de cette ville.

CLÉON.

Mais, ô peuple! c'est pour que vous fassiez la loi à toute la Grece. Car il est écrit dans les oracles que l'on distribuera cinq oboles [2] aux juges, qui auront la patience de concourir à la prise de l'Arcadie. Pour vous, mon cher peuple, je vous nourrirai & soignerai tant que je pourrai, & je prendrai des moyens, justes ou non, pour vous procurer le triobole.

LE VENDEUR DE BOUDINS.

Non certes, ton objet n'est pas d'étendre la domination d'Athenes sur l'Arcadie : tu ne te proposes au contraire que de piller davantage, & d'exiger des villes nombre de rétributions : tu veux que le peuple, plongé dans le tourbillon de la guerre, ne s'apperçoive pas de tes friponeries; & que, pressé par la nécessité, par le besoin, & par le desir de recevoir sa paye, il attende, la bouche béante, tout son salut, de toi. Que si un jour, de retour dans son champ, il goûte les fruits de la

1 Lacédémonien envoyé à Athenes pour y traiter des moyens de faire la paix, & de lever le siege de Sphacterie.

2 Apât merveilleux pour des gens qui aimoient juger, & qui n'avoient que trois oboles.

paix

paix, & peut ſe refaire en mangeant du bled nouveau & en retrouvant nos olives ! Il jugera de quels biens tu l'as privé pour le fixer à la paye. Il ſortira de là plein de fureur & de rage, & demandera les voix contre toi. Tu prévois tout cela : auſſi le retiens-tu dans l'erreur, & le berces-tu de tes vains projets.

CLÉON.

N'eſt-il pas affreux que tu oſes t'exprimer ainſi à mon ſujet, & me noircir aux yeux des Athéniens & du peuple, moi qui, j'en jure par Cérès, ai rendu plus de ſervices à la république que Thémiſtocle même ?

LE VENDEUR DE BOUDINS.

O CITOYENS D'ARGOS ! ENTENDEZ CE QU'IL OSE DIRE[1]. Ne te compares-tu pas à ce Thémiſtocle, qui trouvant notre ville aſſez bien garnie, l'a comblée juſqu'à regorger ; qui, en lui faiſant faire bonne chere, l'a confondue avec le pyrée[2] ; &

1 Le ſcholiaſte prévient que ceci eſt parodié du Télephe d'Euripide, & de ſa Médée, v. 169.

2 M. Dacier obſerve avec raiſon qu'Ariſtophane en paroiſſant louer Thémiſtocle, fait véritablement une ſatyre contre lui : il lui reproche d'avoir broyé, mêlé, confondu (προσέμαξεν) la ville avec le pyrée, c'eſt-à-dire d'avoir fait de toute la ville un port où regne la licence. Plutarque a fort bien compris le ſens du poëte, & comme l'avertit le même M. Dacier : il faut lire dans la vie de Thémiſtocle προσέμαξεν, & non προσέμιξεν, il ajouta : Amyot a ſuivi cette derniere leçon, qui eſt vicieuſe. Voyez HOMMES ILLUSTRES de Plutarque, par M. Dacier, tom. II, pag. 55, & ŒUVRES de Plutarque, traduction d'Amyot, tom. II, pag. 45, in 8°. Paris, Cuſſac.

qui, loin de rien retrancher de nos anciennes jouiſſances, nous en a procuré de nouvelles en poiſſon? Mais toi, tu n'as cherché qu'à diminuer le nombre des citoyens, par la diviſion que tu mets dans notre ville, & par les oracles dont tu la leures; toi, oui toi, qui te compares à Thémiſtocle. Il ſut contraint de s'exiler, & tu te repais ici de la nourriture la plus ſucculente [1].

CLÉON.

N'eſt-il pas dur, ô cher peuple, d'entendre de tels propos de la part de cet homme, parce que je vous ſuis attaché!

LE VIEILLARD.

Allons, tais-toi, & trève à tes injures. Voilà bien aſſez long-temps que je ſuis ta dupe.

LE VENDEUR DE BOUDINS.

O cher petit peuple, c'eſt le plus grand des vauriens! Il a fait bien du mal, tant qu'il nous a tenu dans l'admiration: il a détruit un pouvoir qui le gênoit [2], il a tout englouti, &, puiſant

1 σὺ δ'Ἀχιλλείων ἀπομάττει. C'eſt un proverbe grec. Voyez les interpretes d'Ariſtophane ſur ce 819ᵉ vers, & les obſervations d'Ezéchiel Spanheim ſur le 14ᵉ vers de l'hymne de Callimaque, ΕΙΣ ΔΗΛΟΝ.

2 Τῶν εὐθυνῶν. εὔθυνος, ſorte de magiſtrats à Athenes, chargés de faire rentrer l'argent des concuſſionnaires. Voyez Gulielmi Poſtelli, DE MAGISTRATIB. ATHENIENS. cap. XVII.

avec ſes deux mains, il a totalement abſorbé les richeſſes de l'état.

CLÉON.

Ne te réjouis pas tant : je peux prouver que tu as fait plus de trente mille vols.

LE VENDEUR DE BOUDINS.

Pourquoi crier ſi fort ? Pourquoi tant de bruit ? Dis, vrai fléau de l'Attique. Je montrerai, oui, par Cérès, ou j'en creverai plutôt, que tu as reçu plus de quarante mines dans l'affaire de Mytilene.

LE CHŒUR.

O que je vous félicite volontiers de votre éloquence, VOUS QUI PAROISSEZ AUJOURD'HUI COMME LE BIENFAITEUR COMMUN DES HUMAINS [1] ! Si vous continuez, vous deviendrez le premier parmi nous. Seul, vous gouvernerez la république ; armé du trident, vous ferez la loi aux alliés, vous recueillerez de grandes ſommes d'argent, en agitant & brouillant tout. Mais ne donnez pas de répit à votre adverſaire, à préſent qu'il vous a donné priſe ſur lui : vous acheverez aiſément de le réduire avec les poumons que vous avez.

CLÉON.

Non, ô bonnes gens, non, par Neptune, les choſes n'en ſont pas à ce point. J'ai pardevant moi une action aſſez éclatante pour fermer la

1 Parodie du 618ᵉ vers du PROMÉTHÉE d'Eſchyle, t. I, p. 329, lign. 12.

bouche à tous mes ennemis, tant qu'il reftera encore quelques boucliers enlevés à Pyle.

LE VENDEUR DE BOUDINS.

Tais-toi fur l'article des boucliers; ils me donnent affez beau jeu. Tu n'aurois pas dû, fi tu aimes le peuple, permettre qu'ils fuffent fufpendus dans les temples avec leurs braffieres. Mais, ô peuple! fon deffein eft par-là de fe précautionner en cas que vous veuilliez le punir. Vous voyez comme toute cette troupe de jeunes corroyeurs lui eft dévouée: près d'eux habitent les marchands de miel & de fromage; & tous font ligués enfemble. Du moment que vous montrerez les dents à Cléon, & que vous le menacerez de l'oftracifme, ils enleveront de nuit ces boucliers & courront s'emparer de nos magafins de bled.

LE VIEILLARD.

Que je fuis à plaindre! Les braffieres font donc après? O fcélérat, que tu m'as trompé & dupé!

CLÉON.

O adorable, ne vous laiffez point aller à ces propos, & ne croyez pas pouvoir jamais trouver un meilleur ami que moi. J'ai feul éteint les conjurations. Aucune confpiration ne fe trame fans que j'en fois inftruit, & je fonne auffi-tôt l'alarme.

LE VENDEUR DE BOUDINS.

Tu te conduis tout comme les pêcheurs d'anguilles. Ils ne prennent rien quand l'eau eft calme:

mais ils prennent, quand ils ont bien troublé l'eau en agitant la vase. Tu prends également en mettant tout en désordre dans la ville...... Je veux sçavoir une chose de toi : Lorsque tu vendois tant de cuir, as tu, de ce qui t'appartenoit, jamais donné une seule fois au peuple, que tu dis tant aimer, une semelle pour lui faire des souliers ?

LE VIEILLARD.

Non, par Apollon, non.

LE VENDEUR DE BOUDINS.

Vous voyez, sans doute, maintenant ce que vaut cet homme. Eh bien ! voilà une paire de souliers que j'ai achetés ; je vous les cede pour votre usage.

LE VIEILLARD.

Vous êtes, autant que je puis en juger, celui de tous qui ayez le mieux mérité du peuple, & votre bienveillance est des plus utiles à la république, de la tête aux pieds.

CLÉON.

N'est-il pas outrageânt qu'une paire de souliers, excite à ce point votre reconnoissance, & que vous perdiez de vue mes services ? Moi qui ai réprimé les excès de la débauche, en faisant périr Gryttus !

LE VENDEUR DE BOUDINS.

N'est-il pas outrageant que ton inspection se soit portée jusques-là [1], & que tu aies réprimé la

[1] Certo questo non ti è grave servarti il culo, & pasentare è movesti.

débauche ? Au reſte, c'eſt la jalouſie qui t'a fait agir ainſi, pour qu'il n'y ait plus déſormais aucun orateur... Mais as-tu jamais fait préſent, en hiver, à ce vieillard, d'un vêtement à manches [1], quoique tu le voies ſans tunique ? Tiens, peuple, prends celui-ci.

LE VIEILLARD.

Jamais Thémiſtocle n'a eu d'auſſi bonnes idées. Quoiqu'on doive admirer les fortifications du pyrée, je ne vois pas que cela ſoit au-deſſus de ce manteau.

CLÉON.

Ah, que je ſuis malheureux ! Par quelles ruſes infernales tu me tracaſſes ?

LE VENDEUR DE BOUDINS.

Point du tout. Je fais ce qui arrive journellement aux buveurs, quand ils éprouvent un preſſant beſoin [2] : j'emprunte tes manieres, de même qu'ils ſe ſervent des ſouliers d'autrui [3].

CLÉON.

Au reſte, tu ne me ſurpaſſeras pas en mignardiſe. Je vais lui donner cette tunique. Ainſi déſole-toi, méchant.

1 ἀμφιμάσχαλος.

2 Quando hà voglia di cacare.

3 Les anciens prenoient leurs repas couchés ſur des lits, & quittoient leur chauſſure avant de ſe mettre à table. On conçoit que pluſieurs étant ſur le même lit, celui qui étoit preſſé par quelque beſoin urgent, prenoit les ſouliers qui lui tomboient les premiers ſous la main pour ſortir.

LE VIEILLARD.

Fi! N'iras-tu donc pas au diable? Tu m'infectes avec ton odeur de cuir.

LE VENDEUR DE BOUDINS.

C'est à dessein qu'il vous a revêtu de sa tunique; c'est pour vous étouffer. Il vous a déjà tendu des piéges: vous vous rappellez, je pense, cette tige de selfione [1] qu'il vous vendit à si vil prix [2]?

LE VIEILLARD.

Je me rappelle cela.

LE VENDEUR DE BOUDINS.

Il avoit ses vues en mettant cette denrée à vil prix: il vouloit vous en faire acheter à tous, pour qu'après en avoir mangé, vous vous assassinassiez de pets les uns & les autres, lorsque vous siégeriez dans le forum [3].

[1] σιλφίου. Ab his proximum dicetur auctoritate clarissimum Laserpitium, quod græci Silphion vocant, in Cyrenaicâ provinciâ repertum. HISTOR. NATUR. Plin. XV, 19. M. l'abbé Brotier, de l'Académie des Inscriptions & Belles-Lettres, observe dans ses notes sur cet endroit de Pline, qu'en 1706 M. le Maire trouva près le port de Cyrene (maintenant Derne) du Laserpitium, connu sous le nom de Selfione, ou Serpissione, & appelé par les Arabes Cesie ou Zerra. Tom. IV, pag. 431.

2 Quò minus omittendum videtur....... Cæsarem dictatorem initio belli civilis, inter aurum argentumque protulisse ex ærario Laserpitii pondo CXI. Le Selfione n'est pas également estimé par-tout. Celui de Perse est puant & est désigné par le nom d'Assa fœtida. En Allemagne, on appelle cette plante Teufelsdreck, merde du diable.

3 Ηλιαία. C'étoit une place publique, où l'on jugeoit en plein

LE VIEILLARD.

Par Neptune, cela eſt vrai : il me ſouvient qu'un certain quidam [1] m'a dit la même choſe.

LE VENDEUR DE BOUDINS.

Eſt-ce que vous n'étiez pas dans ce moment honteux de vous infecter mutuellement [2] ?

LE VIEILLARD.

Et certes, Pyrrandre avoit uſé de ce ſtratagême.

CLÉON.

O malheureux ! par quelles bouffoneries tu me caſſes les oreilles.

LE VENDEUR DE BOUDINS.

La déeſſe m'a ordonné de te ſurpaſſer en futilités.

CLÉON.

Tu n'y réuſſiras pas... Je te préviens, ô peuple, que je te donnerai même les jours de repos, un potage en guiſe de récompenſe.

LE VENDEUR DE BOUDINS.

Et moi je vous donne cette boëte pleine d'onguent pour mettre ſur les ulceres de vos jambes.

CLÉON.

Moi, je le rajeunirai en lui arrachant ſes cheveux blancs.

air. Pline nous dit (ibid.) au ſujet de l'effet qu'Ariſtophane attribue au Selſione : Poſt folia amiſſa, caule ipſo & homines veſcebantur decocto, aſſo, elixoque : eorum quoque corpora XL primis diebus purgante a vitiis omnibus.

1 L'huomo che è curatore de cacatori.

2 A l'hora quando pettezzavate.

LE VENDEUR DE BOUDINS.

Tenez, prenez cette queue de lievre, pour vous nétoyer les yeux.

CLÉON.

Quand vous vous moucherez, o peuple, essuyez vos doigts après mes cheveux.

LE VENDEUR DE BOUDINS.

Après les miens, plutôt, après les miens.

CLÉON.

Je travaillerai pour que tu équipes une trireme à tes frais, & pour que tu en aies une bien vieille, qui exige continuellement des dépenses & des raccommodages. Je ferai ensorte que les voiles soient pourries.

LE CHŒUR au vendeur de boudins.

Cet homme (Cléon) est en fureur. Appaisez, appaisez ce feu. Retirez-en un peu de bois, & mettez fin à ses menaces.

CLÉON.

Je tirerai vengeance de toi, en t'écrasant d'impôts : je vais aviser à te faire passer pour un homme opulent.

LE VENDEUR DE BOUDINS.

Tiens, je ne te ferai plus de vaines menaces; je me borne à te souhaiter, qu'au moment où tu te disposeras à parler en faveur des Milesiens, dans le dessein de gagner un talent, tu aies sur le feu une pleine poële de seiches à frire, & que, te

dépêchant de les avaler avant de paroître à l'assemblée, quelqu'un vienne t'interrompre : puisse-tu alors, crainte de perdre ton talent, t'étrangler à force de te hâter.

CLÉON.

Fort bien, j'en atteste Jupiter, Apollon & Cérès.

LE VIEILLARD.

Cet homme me paroît évidemment devoir être un excellent citoyen, tel qu'on n'en a trouvé aucun jusqu'à ce jour, parmi tous ces gens à une obole. Pour vous, Paphlagonien, qui m'avez si fort molesté, en me disant que vous m'êtes attachés, rendez-moi l'anneau que vous portez, en qualité de questeur, vous n'occuperez plus dorénavant cette place.

CLÉON.

Le voilà. Sachez cependant, que si vous m'ôtez le gouvernement de la république, mon successeur sera encore plus pervers que moi.

LE VIEILLARD.

Cet anneau-là ne peut pas être le mien : il ne porte pas la marque ordinaire, à moins que j'aie la berlue.

LE VENDEUR DE BOUDINS.

Quelle est donc la marque ordinaire ?

LE VIEILLARD.

Une feuille grillée dans de la graisse de bœuf.

LE VENDEUR DE BOUDINS.

Mais ce n'eſt pas cela.

LE VIEILLARD.

Ce n'eſt pas une feuille ? Et qu'eſt-ce donc ?

LE VENDEUR DE BOUDINS.

C'eſt une mouette [1] ſur un rocher, le bec ouvert comme pour haranguer.

LE VIEILLARD.

Que je ſuis malheureux !

LE VENDEUR DE BOUDINS.

Qu'y a-t-il ?

LE VIEILLARD.

Rejettez-moi cet anneau : ce n'eſt point là le mien, mais celui de Cléonyme. Acceptez de moi celui-ci, & chargez-vous de la queſture.

CLÉON.

N'en faites rien, cher maître, je vous en conjure, avant d'avoir entendu les oracles.

LE VENDEUR DE BOUDINS.

Et les miens donc.

CLÉON au vieillard.

Si vous vous en rapportez à lui, il faudra que vous vous prêtiez à ces goûts dépravés.

LE VENDEUR DE BOUDINS.

Et ſi vous le croyez, il faudra que vous faſſiez voir tout ce que vous portez.

[1] Λάρος, gavia. Plin. X, 95.

CLÉON.

Mes oracles portent que vous ſerez couronné de roſes, & que vous commanderez à toute la terre.

LE VENDEUR DE BOUDINS.

Et les miens diſent, que, revêtu d'une ſaye de pourpre, brodée à l'aiguille, & le front ceint d'une couronne, vous pourſuivrez, ſur un char tout doré, Smicytheſſe & ſon mari[1].

CLÉON.

Allons, vas chercher tes oracles, pour qu'il en entende la lecture.

LE VENDEUR DE BOUDINS.

Fort bien : vas chercher auſſi les tiens.

CLÉON.

J'y vais.

LE VENDEUR DE BOUDINS.

J'y vais auſſi, rien n'empêche.

[1] Σμικύθην καὶ κύριον. L'Italien traduit : Smicita & Cirio. Il a fait un nom d'homme de κύριον : mais κύριος, remarque très bien M. Brunck, ſe rapportant à un nom de femme, ſignifie toujours UN MARI. Or, Ariſtophane a donné au nom de Smicythès, roi de Thrace, une terminaiſon féminine : je l'ai conſervée dans ma traduction, avec la ſignification propre au mot κύριος en pareille circonſtance : c'eſt une plaiſanterie très mordante.

INTERMEDE.

LE CHŒUR seul.

Quel beau jour que celui-ci, pour nous & pour nos descendans, si l'on perd ce Cléon ! Nous avons cependant oui certains vieillards très difficiles qui disoient au contraire dans le rendez-vous [1] des plaideurs : Si cet homme-là n'étoit venu à la tête des affaires, jamais nous n'eussions eu deux ustensiles commodes dans une ville, un pilon & une spatule [2]. Mais nous admirons sur-tout son éducation toute animale [3]. Les enfans qui ont fréquenté avec lui les gymnases, disent qu'il n'a jamais pu tirer de sa flûte que des sons dans la seule harmonie dorique [4], & qu'il n'avoit jamais voulu en apprendre d'autre : ils ajoutent que le maître l'avoit chassé de chez lui, en disant : Ce jeune homme est incapable d'apprendre d'autre genre d'harmonie, que la dorique [5].

1 ἐν τῷ δείγματι τῶν δικῶν.

2 L'un pour écraser, l'autre pour brouiller tout.

3 Son éducation de porc.

4 Dont le nom a rapport aux dons, donations, Δωριστί : jeu de mots.

5 Δωροδοκηστί, que celle dont le nom parle de dons, présens, &c. le même jeu de mots. C'est comme si nous disions, qu'il ne vouloit apprendre que l'air des donneurs.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

CLÉON, LE VENDEUR DE BOUDINS, LE VIEILLARD, LE CHŒUR.

CLÉON.

Hem, regardez : & ce n'eſt pas encore là tout.

LE VENDEUR DE BOUDINS.

Hélas, hélas ! Je n'en puis plus ! Et cependant je n'ai pas tout.

LE VIEILLARD.

Qu'as-tu là ?

CLÉON.

Les oracles.

LE VIEILLARD.

Y ſont-ils tous ?

CLÉON.

Vous êtes étonné ? Mais j'en ai en vérité une caſſette encore pleine.

LE VENDEUR DE BOUDINS.

Tout le haut de ma maiſon & deux chambres en ſont garnis.

LE VIEILLARD à Cléon.

Apprenez-moi de qui ſont ces oracles.

CLÉON.

Les miens ſont de Bacis.

LE VIEILLARD au vendeur de boudins.

Et les vôtres, de qui ?

LE VENDEUR DE BOUDINS.

De Glanis, frere aîné de Bacis.

LE VIEILLARD à Cléon.

Sur quoi roulent-ils ?

CLÉON.

Sur Athenes, ſur Pyle, ſur vous, ſur moi, ſur toutes choſes.

LE VIEILLARD au vendeur de boudins.

De quoi traitent les vôtres ?

LE VENDEUR DE BOUDINS.

D'Athenes, de lentilles, de Lacédémone, de maquereaux, de ceux qui vendent le grain à fauſſe meſure, de vous, de moi. Qu'il ſe ronge les doigts [1].

LE VIEILLARD à Cléon.

Voyons, liſez-moi d'abord l'oracle qui me regarde, dont j'ai ſujet de me réjouir ; celui où

1 Queſto morderà il membro virile.

où il eſt dit que je dois comme un aigle planer dans les airs.

CLÉON.

Ecoutez & apportez toute votre attention. Voici, ô deſcendant d'Erechthée, les termes de l'oracle qu'Apollon a inſpiré dans ſon ſanctuaire, par le trépied ſacré. Il vous ordonne de conſerver le chien précieux armé de dents aiguës, qui, aboyant d'avance, & hurlant horriblement pour votre défenſe, vous vaudra quelque bonne récompenſe : s'il ne s'acquitte de ſon devoir, il ſera mis à mort. La jalouſie fait aſſez croaſſer de choucas contre lui.

LE VIEILLARD.

En vérité, ſi j'entends ce que cela veut dire. Quel rapport Erechthée peut-il avoir avec des choucas & un chien ?

CLÉON.

Moi, je ſuis le chien : car j'aboye pour vous : or, Apollon vous déclare de me conſerver à ce titre.

LE VENDEUR DE BOUDINS.

Il n'y a rien de cela dans l'oracle : le vrai eſt que ce chien ronge vos oracles comme vos portes. J'ai un autre oracle où l'on voit au juſte ce qui concerne ce chien.

LE VIEILLARD.

Voyons-le : mais je vais me munir d'une pierre

pierre pour n'être pas déchiré par un oracle où il est question de chien [1].

LE VENDEUR DE BOUDINS.

Méfie-toi, ô Erechthide, de ce cerbère qui tient les hommes en esclavage : il te flatte de la queue quand tu es à table; il mangera ce qu'on t'aura servi, si tu détournes la tête pour regarder ailleurs; & de nuit il se glissera secretement dans la cuisine, & il y léchera avec une voracité vraîment canine, plats & marmites [2].

LE VIEILLARD.

Par Neptune, je préfère les oracles de Glanis.

CLÉON.

O débonaire! écoutez & vous jugerez après : UNE FEMME DANS CETTE VILLE SAINTE, METTRA AU MONDE UN LION QUI DÉFENDRA LE PEUPLE CONTRE

1 Plaute a quelque chose de semblable, act. III, scen. II, v. 43 & 44, ASINARII.

LIBANUS.

. . . .

Nimis vellem habere perticam.

LEONIDA.

Quoi rei ?

LIBANUS.

Qui verberarem

Asinos, si forte occœperint clamare hinc ex crumina.

2 Grec : νήσους & îles. Parce que la principale richesse des Athéniens leur venoit des îles qui étoient en leur possession. Le traducteur italien met : Lecca le pugnatte & le olle.

LA FOULE DES MOUCHERONS, COMME S'IL S'AGISSOIT DE DÉFENDRE SES PETITS : PRENEZ-EN GRAND SOIN, RENFERMEZ-LE DANS DES MURAILLES DE BOIS ET DANS DES TOURS DE FER.

LE VIEILLARD au vendeur de boudins.

Sçavez-vous ce que cela ſignifie ?

LE VENDEUR DE BOUDINS.

Non, certes.

CLÉON.

Le dieu vous déclare ouvertement de me conſerver . car je ſuis le lion.

LE VIEILLARD à Cléon.

Et comment, à mon inſçu, me tenez-vous lieu d'un lion ?

LE VENDEUR DE BOUDINS.

Il vous cèle à deſſein un point eſſentiel de cet oracle : c'eſt le pourquoi, ces murs de fer & de bois, dans leſquels la prophétie veut qu'on le renferme.

LE VIEILLARD.

Que veut donc dire cet oracle ?

LE VENDEUR DE BOUDINS.

Qu'il faut l'attacher ſur un bois à cinq trous.

LE VIEILLARD.

Je veux bien accomplir cet oracle.

CLÉON.

Ne croyez pas cela : les corneilles jalouſes croaſſent : mais reſſouvenez-vous d'aimer l'épervier, qui a ſçu réduire en captivité les petits corbeaux des Lacédémoniens.

LE VENDEUR DE BOUDINS.

Mais, c'eſt une folie digne de l'ivreſſe, pour le Paphlagonien, d'avoir fait cette téméraire entrepriſe. Et pourquoi, ô inſenſés enfans de Cécrops, regardez-vous cela comme une grande action? Tous les jours une femme porte fort bien un fardeau, ſi quelque homme l'aide à s'en charger: elle ne ſe montreroit pourtant pas au combat; elle feroit tout ſous elle ſi elle y paroiſſoit.

CLÉON.

Mais remarquez ce qu'il dit de Pyle: PYLE EST AVANT PYLE.......

LE VIEILLARD.

Que veut dire, EST AVANT PYLE?

LE VENDEUR DE BOUDINS.

C'eſt-à-dire qu'il enlevera toutes les baignoires des bains [1].

LE VIEILLARD.

Je reſterai donc aujourd'hui ſans me baigner.

LE VENDEUR DE BOUDINS.

Sans doute, puiſqu'il a volé les baignoires. Mais voici ce qu'un de mes oracles dit au ſujet de la flotte: il faut que vous y apportiez toute votre attention.

1 Cléon rappelle toujours le ſouvenir de Pyle, & veut citer là un ancien oracle ſur Pyle: mais le vendeur de boudins entend méchamment πύελον baignoire, au lieu de πύλον Pyle.

LE VIEILLARD.

Je vous écoute : dites-moi donc d'abord comment venir à bout de fournir à la paye des matelots ?

LE VENDEUR DE BOUDINS.

FILS D'ÆGÉE, VEILLEZ A NE PAS TOMBER DANS LES PIEGES DU CHIEN-RENARD [1], ET A N'EN ÊTRE POINT MORDU EN TRAITRE. IL EST RUSÉ, FIN, ADROIT. Entendez-vous ceci ?

LE VIEILLARD.

Philoſtrate eſt le chien-renard.

LE VENDEUR DE BOUDINS.

Point du tout : mais l'oracle déclare qu'il faut refuſer à Cléon les triremes bonnes voilieres qu'il déſireroit monter pour recueillir l'argent dû par les inſulaires.

LE VIEILLARD.

Et quel rapport d'une trireme à un chien-renard ?

LE VENDEUR DE BOUDINS.

Quel rapport ? Mais la trireme & un chien ſont d'une vîteſſe ſemblable.

LE VIEILLARD.

Et pourquoi joindre le RENARD au CHIEN ?

LE VENDEUR DE BOUDINS.

L'oracle déſigne les ſoldats par les renards : les uns & les autres mangent les raiſins dans les campagnes.

1 κυναλώπεκα.

LE VIEILLARD.

Soit : eh bien, où trouver de l'argent pour ces renards-là ?

LE VENDEUR DE BOUDINS.

J'en trouverai, moi, dans trois jours..... Ecoutez encore cet oracle, où le dieu vous prefcrit d'éviter Cyllene [1], pour n'en être pas la dupe.

LE VIEILLARD.

Quelle Cyllene ?

LE VENDEUR DE BOUDINS.

C'eft la main de Cléon qu'il entend par-là, & avec raifon ; puifque ce Paphlagonien a coutume de dire : JETTEZ DANS CYLLEN [2].

CLÉON au vieillard.

Cette explication eft mauvaife. Phœbus défigne la main de Diopethès par ce mot CYLLENE. Mais j'ai un oracle, pour ainfi dire, aîlé ; le voici : VOUS DEVIENDREZ AIGLE, ET VOUS RÉGNEREZ SUR TOUTE LA TERRE.

LE VENDEUR DE BOUDINS au vieillard.

J'en ai un qui porte que vous donnerez des loix à la terre, à la mer Erythrée, & à Ecbatane où vous ferez bonne chere.

1 Sobriquet donné à un Philoftrate, débaucheur de jeuneffe.

2 C'eft un jeu de mots continuel : c'eft-à-dire, jettez dans le creux de ma main. χειρί eft fous-entendu. Cyllene étoit auffi une ville confidérable de Grece. Le Diopethès de Cléon étoit κυλλὸς manchot.

CLÉON.

Mais j'ai eu un ſonge où la déeſſe elle-même me ſembloit verſer ſur ce peuple richeſſe & ſanté.

LE VENDEUR DE BOUDINS.

J'en ai eu un auſſi, oui par Jupiter : la déeſſe elle-même, ayant une chouette ſur ſa tête, me paroiſſoit deſcendre de la citadelle, elle verſoit avec un grand vaſe [1] ſur votre tête (au vieillard) de l'ambroiſie, & ſur celle de celui-ci (à Cléon), de la ſaumure à l'ail.

LE VIEILLARD au vendeur de boudins.

Iou, iou ! Rien n'a égalé la ſcience de Glanis. Oh, je me mets ſous votre direction, prenez ſoin de mes vieux ans, & inſtruiſez-moi de nouveau comme un enfant.

CLÉON.

Ne vous rendez pas encore, de grâce : un peu de patience. Je vous nourrirai, & vous fournirai de grains journellement.

LE VIEILLARD.

Je ne puis entendre parler de grains. J'ai ſouvent été leuré par Théophane & par toi.

CLÉON.

Je te donnerai même la farine toute préparée.

LE VENDEUR DE BOUDINS au vieillard.

Mais pour que vous puiſſiez manger tout de

1 ἀρύβαλλος : vaſe d'une grande capacité, avec lequel on verſoit de l'eau ſur le corps de ceux qui ſe baignoient. Voyez M. Brunck ſur le 1094e vers.

ſuite & ſans délai, je vous donnerai des petits gâteaux tout broyés & des poiſſons rôtis.

LE VIEILLARD.

Allons, hâtez-vous tous les deux de m'apporter ce que vous voudrez. Je laiſſerai gouverner le pnyx par celui dont je ſerai le plus content.

CLÉON au vendeur de boudins.

Je vais te devancer.

LE VENDEUR DE BOUDINS.

Non, certes. C'eſt bien moi.

SCENE II.

LE VIEILLARD, LE CHŒUR.

LE CHŒUR.

O VIEILLARD! Quel magnifique pouvoir réſide en vos mains! Tout le monde vous craint comme un maître; mais vous êtes facile, & vous vous laiſſez gagner volontiers par les flatteurs, & par les ſuborneurs. Vous êtes tout ſtupéfait, quand on vous harangue, quoique votre eſprit ſoit bien loin dans ce moment-là.

LE VIEILLARD.

Le bon ſens n'abonde gueres ſous vos cheveux, ſi vous penſez que j'extravague. Or, voici comme

j'extravague. Mon plaisir à moi, est de gobelotter tous les jours, & de soutenir un fripon seul à la tête de mes finances ; & quand il s'est bien garni, j'aime le fustiger en le suspendant.

LE CHŒUR.

Rien de mieux en vérité, si dans cette conduite vous calculez autant que vous nous le faites entendre ; si, dis-je, vous les engraissez exprès dans le pnyx, comme autant de victimes publiques ; & si ensuite, lorsque les provisions vous manquent, vous immolez & mangez celui qui se trouve dans un meilleur embonpoint.

LE VIEILLARD.

Jugez donc, si je m'entends à éprouver ceux qui se flattent d'en sçavoir long & de me tromper. Je ne les perds jamais de vue ; & je fais semblant de n'y rien voir quand ils me volent : puis quand ils se sont bien repus à mes dépens, je leur fait dégorger le tout [1], en leur mettant dans la bouche un bâillon au lieu d'une plume.

1 Maxime cruelle & qui prouve combien les Athéniens étoient atteints du vice infâme de l'avarice. C'est le seul qui ait flétri la mémoire de Vespasien ; « On prétend qu'il choisissoit à dessein pour ses » agents dans les finances, des hommes d'une avidité reconnue, afin » de les condamner ensuite quand ils se seroient enrichis, se servant » d'eux, disoit-on, comme d'éponges qu'il humectoit quand elles » étoient seches, & qu'il séchoit ensuite quand elles etoient hu- » mectées. » Suétone, HIST. DES XII CÉSARS, X, 17, traduction de Henri Ophellot de la Pause.



A. Borel del. 1788. L. Petit Sculp.

O vieillard, me voici tout prêt
à vous montrer mon zèle.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

CLÉON, LE VIEILLARD, LE VENDEUR DE BOUDINS, LE CHŒUR.

CLÉON.

Loin d'ici. Va-t'en à tous les diables.

LE VENDEUR DE BOUDINS.

Vas-y toi-même, ô infâme !

CLÉON.

O vieillard, me voici depuis TROIS FOIS LONG-TEMPS, tout prêt à vous montrer mon zele pour vous.

LE VENDEUR DE BOUDINS.

Et moi j'attends depuis DIX FOIS LONG-TEMPS, & DOUZE FOIS LONG-TEMPS, & MILLE FOIS LONG-TEMPS, & LONG-TEMPS, LONG-TEMPS, LONG-TEMPS.

LE VIEILLARD.

Pour moi qui attend depuis TRENTE MILLE FOIS LONG-TEMPS, je vous déteste, & long-temps auparavant, long-temps, long-temps.

LE VENDEUR DE BOUDINS.

Sçavez-vous donc ce que vous avez à faire ?

LE VIEILLARD.

Vous me le direz, si je ne le sçais pas.

LE VENDEUR DE BOUDINS.

Donnez-nous, comme dans une lice, le ſignal pour qu'à l'envi l'un & l'autre nous vous manifeſtions notre zele.

LE VIEILLARD.

Je le veux bien. Allons, éloignez-vous.

CLÉON.

Soit.

LE VIEILLARD.

Partez à préſent.

LE VENDEUR DE BOUDINS.

Je ne me laiſſerai pas devancer [1].

LE VIEILLARD.

Pour cela, je compte bien aujourd'hui, à l'aide des bons offices de ces deux adorateurs, jouir d'un bonheur parfait, ou je ferai bien le renchéri [2].

CLÉON.

Voyez-vous ? Je ſuis le premier à vous offrir un ſiege.

LE VENDEUR DE BOUDINS.

Mais tu ne donnes pas de table : j'offre celle-ci bien avant toi.

1 ὑποθεῖν, ſupplanter. Mais j'ai voulu conſerver l'eſpece d'alluſion au mot du vieillard θεῖτ' ἄν, partez maintenant. Le grec, comme l'on voit, donne un vrai jeu de mots.

2 ἦ 'γὼ θρύψομαι, niſi delitias faciam : ou il faudra que je ſois bien difficile. Vel, ou je ferai bien le renchéri. Vim verbi non reddiderat Berglerus vertens, aut profecto obtundar. M. Brunck.

CLÉON.

Je vous apporte ce petit gâteau fait avec de la farine que j'ai rapportée de Pyle.

LE VENDEUR DE BOUDINS.

Voici des croûtes [1], que Cérès a creusées avec ses doigts d'ivoire.

LE VIEILLARD.

O déesse, quelle longueur de doigts !

CLÉON.

Voici de la purée de pois, exquise & d'une belle couleur. Pallas couronnée des lauriers de Pyle, l'a passée elle-même.

LE VENDEUR DE BOUDINS.

O vieillard ! Cérès n'a des yeux que pour vous : elle étend toujours sur vous une main propice [2].

LE VIEILLARD.

Pensez-vous qu'on eût pu subsister depuis si long-temps dans cette ville, si la déesse n'eût étendu continuellement son bras au-dessus de nous.

CLÉON.

Voici un tronçon de poisson que vous donne Pallas, l'épouvante des armées.

LE VENDEUR DE BOUDINS.

La déesse, fille du grand dieu vivant [3], vous

1 μυστίλη, du pain dont on a ôté la mie pour y mettre de la viande, du jus, & autres choses.

2 ὑπερέχε τὴν χύτραν. χύτραν au lieu de χεῖρα. Façon de parler usitée chez les Grecs pour exprimer la protection des dieux.

3 ὀβριμοπάτρα, épithete tirée des poëtes épiques, & employée ici ironiquement.

envoie cette viande cuite dans du jus, & cette portion d'inteſtins, de gras-double, & de ventricule.

LE VIEILLARD.

C'eſt bien fait à elle de ſe reſſouvenir du peplos.

CLÉON.

La déeſſe, décorée d'une tête de gorgone & d'une aigrette, vous ordonne de manger de cette galette longue, pour que vous ſoyez en état de bien manier la rame [1].

LE VENDEUR DE BOUDINS.

Prenez encore ceci.

LE VIEILLARD.

Et que ferai-je de ces tripes ?

LE VENDEUR DE BOUDINS.

La déeſſe vous les envoye exprès pour que vous puiſſiez en garnir le fond de vos vaiſſeaux [2] ; car elle ne perd pas de vue notre flotte. Prenez & buvez ce ſage mélange de trois meſures contre deux [3].

1 Ἐλαύνωμεν fait ici jeu de mots avec ἐλατῆρος, genre de gâteau. Voyez les ACHARNIENS, v. 245.

2 Il y a encore ici jeu de mots : τριήρεις ἐντερονείαν.

3 Le grec n'en dit pas davantage. Le meilleur commentaire de cet endroit, eſt dans Plutarque, Propos de Table, liv. III : queſt. IX. Il y examine, que ſignifie ce vieil proverbe : BOY CINQ OU TROIS, ET NON PAS QUATRE. « Mais la meſlange, y dit-il, de deux (de vin) à trois (d'eau) eſt la plus gentille & la plus muſicale proportion de toutes, faiſant gracieuſement dormir l'homme, & oublier tous les

LE VIEILLARD.

O dieu ! Quel bon vin ! Comme il porte bien les trois mesures d'eau.

LE VENDEUR DE BOUDINS.

En effet, la déesse Tritogene a triplé [1] cette derniere mesure.

CLÉON.

Recevez de moi ce morceau de gâteau bien beurré.

LE VENDEUR DE BOUDINS.

Et de moi recevez-en un tout entier.

CLÉON.

Tu n'auras pas de lievre à lui offrir, & moi j'en ai.

LE VENDEUR DE BOUDINS.

Peste de moi ! Où trouverai-je du lievre ? Allons, mon imaginative il faut trouver ici quelque échapatoire.

ennuis, comme celle bonne & fertille terre d'Hésiode (Opera & dies, v. 462.)

Tous les ennuis du laboureur chassant,
Et ses enfans doucement nourrissant.

Elle appaise & endort toutes les plus superbes & plus violentes passions qui soient dedans notre cœur, y induisant une paix & tranquillité profonde.

[1] Τριτογενὴς… Ἐνετριτώνισε. Jeu de mots dont approche un peu ma traduction. Minerve est surnommée Tritogene. Voyez-en les raisons multipliées dans les mythologistes.

CLÉON.

Vois-tu celui-ci, mon drôle ?

LE VENDEUR DE BOUDINS.

Je m'en moque. Ne voilà-t'il pas des gens qui viennent à moi ?

CLÉON.

Et quels gens ?

LE VENDEUR DE BOUDINS.

Des ambassadeurs qui ont leurs bourses pleines d'or.

CLÉON retourne la tête pour voir ces nouveaux arrivans.

Où sont-ils ? Où sont-ils ?

LE VENDEUR DE BOUDINS profite de ce moment pour enlever le lievre de Cléon.

Qu'est-ce que cela te fait ? Ne laisseras-tu pas ces étrangers ?.... O cher petit vieillard ! Voyez-vous le lievre que je vous apporte ?

CLÉON.

Malheureux que je suis ! Scélérat, tu m'as supplanté !

LE VENDEUR DE BOUDINS.

Et certes, n'est-ce pas ce que tu as fait à Pyle ?

LE VIEILLARD.

Dites-moi, de grâce, par quelle imaginative vous l'avez ainsi supplanté ?

LE VENDFUR DE BOUDINS.

Cette imaginative me vient de la déesse ; & le vol est mon ouvrage.

CLÉON.

Mais ce lievre m'a coûté des ſueurs pour le prendre.

LE VENDEUR DE BOUDINS.

Et à moi, pour le rôtir.

LE VIEILLARD à Cléon.

Retirez-vous. Je ne peux ſçavoir de gré qu'à celui qui me l'a ſervi.

CLÉON.

Infortuné que je ſuis! Je ſerai vaincu en fait d'impudence.

LE VENDEUR DE BOUDINS.

Pourquoi ne prononcez-vous donc pas, ô vieillard, lequel de nous deux vous a le mieux ſervi & vos appétits?

LE VIEILLARD.

Comment m'y prendrai-je, pour paroître aux ſpectateurs avoir prononcé avec équité entre vous deux?

LE VENDEUR DE BOUDINS au peuple, à l'oreille.

Le voici. Levez-vous & fouillez, ſans en prévenir, dans ma manne & dans celle du Paphlagonien, pour voir ce qui y reſte. C'eſt un moyen ſûr de bien juger.

LE VIEILLARD au vendeur de boudins.

Allons, voyons ce qu'il y a dans votre manne.

LE VENDEUR DE BOUDINS.

Vous voyez, bon papa, qu'elle eſt toute vide; je vous ai donné tout ce qu'il y avoit dedans.

LE VIEILLARD.

C'eſt-là une manne patriotique.

LE VENDEUR DE BOUDINS.

Viſitez donc auſſi celle du Paphlagonien. Eh bien voyez-vous?

LE VIEILLARD.

Ah dieux! Comme elle eſt remplie de mets différens! Voyez quel énorme gâteau? Et il m'en donnoit ſi peu!

LE VENDEUR DE BOUDINS.

Et voilà ce qu'il a toujours fait. De tout ce qu'il ſaiſiſſoit, il vous en donnoit très peu, & ſe réſervoit la meilleure portion.

LE VIEILLARD.

C'eſt donc ainſi, ô ſcélérat, que tu m'eſcamottois le fruit de tes larcins, tandis que je te chargeois de couronnes & de preſens?

CLÉON.

Je ne me permettois ces vols que pour l'avantage de la république.

LE VIEILLARD.

Quitte vîte cette couronne pour que j'en décore celui-ci.

LE VENDEUR DE BOUDINS.

Allons vîte, couronne bas, fripon.

CLÉON.

CLÉON.

Il n'en fera rien ; parce que j'ai un oracle de Delphes, qui déſigne celui qui doit me ſupplanter.

LE VENDEUR DE BOUDINS.

Il déſigne aſſez clairement mon nom.

CLÉON.

Et bien je vais voir ſi l'oracle te concerne : & je te ferai d'abord cette queſtion : Quelles ſciences as-tu cultivées dans ton enfance ?

LE VENDEUR DE BOUDINS.

On me formoit à coups de poings dans les cuiſines.

CLÉON.

Que dis-tu ? Ah ! Comme je ſuis frappé de cette application de l'oracle ! Enſuite ; chez le maître d'exercice qu'as-tu appris ?

LE VENDEUR DE BOUDINS.

A voler, à nier le vol, & à démentir les témoins en face.

CLÉON.

O PHŒBUS, APPOLLON LYCIEN, QUELS REVERS ME MENACENT [1] ! Quel métier as-tu fait depuis que tu as été en âge ?

LE VENDEUR DE BOUDINS.

J'ai vendu du boudin.

1 Parodie du TÉLEPHE d'Euripide, ſuivant le témoignage du ſcholiaſte.

CLÉON.

Quoi de plus ?

LE VENDEUR DE BOUDINS.

Je m'abandonnois au libertinage [1].

CLÉON.

O malheur des malheurs ! Je ne ſuis plus rien. J'ai cependant encore un léger eſpoir qui me ſoutient. Dis-moi ſeulement : Vends-tu tes boudins dans le marché ou à l'entrée de la ville.

LE VENDEUR DE BOUDINS.

A l'entrée de la ville, où l'on expoſe en vente les ſalaiſons.

CLÉON.

C'eſt fait de moi. L'oracle eſt accompli. (Il tombe.) TRAINEZ-MOI DANS MA MAISON [2]. « Adieu, chere couronne, je te quitte à regret, un autre te portera, SINON PLUS GRAND VOLEUR QUE MOI, DU MOINS PLUS FORTUNÉ [3].

1 Et me'l faceva cacciar di dietro.

2 Parodie d'un vers du BELLOROPHONT d'Euripide, ſuivant le ſcholiaſte.

3 Parodie des 179e & 180e vers de l'ALCESTE d'Euripide. Voyez tom. VI, pag. 299, lign. 1 & 2.

SCENE II.

LES MÊMES, excepté CLÉON.

LE VENDEUR DE BOUDINS.

O JUPITER, dieu de la Grece, je te dois cette victoire.

LE CHŒUR.

Vous êtes vainqueur, & nous vous saluons en cette qualité. Ressouvenez-vous que nous vous avons fait ce que vous êtes. Nous vous demandons une bien foible récompense, c'est la place de solliciteur, de greffier des jugemens.

LE VIEILLARD.

Dites-moi maintenant quel est votre nom?

LE VENDEUR DE BOUDINS.

AGORACRITE : parce que j'ai été élevé dans la place aux jugemens.

LE VIEILLARD.

Je me recommande donc moi-même à Agoracrite, & je lui livre ce Paphlagonien.

AGORACRITE.

Mon cher vieillard, j'aurai des soins tout particuliers de vous, & vous serez contraint d'avouer

que vous n'avez jamais vu personne plus affectionnée pour les bayeurs aux corneilles.

INTERMEDE.

LE CHŒUR PARTAGÉ EN DEUX BANDES.

Ier DEMI-CHŒUR.

Il est bien plus louable, au commencement ou à la fin d'une action, de chanter les louanges de celui qui a sçu mettre un frein au cheval [1] fougueux, que de déchirer de gaîté de cœur un Lysistrate ou un Thoumantis sans asyle : ce dernier-ci, en effet, ô divin Appollon, tourmenté de la faim & baigné de ses larmes, ne quitte pas votre temple de Delphes, où il vous supplie, en embrassant votre carquois, tant il est pressé par le besoin.

IIe DEMI-CHŒUR.

Il n'y a rien d'odieux dans la satyre qu'on exerce contre les méchans : elle mérite au contraire les éloges de tout homme de bien, qui sçait en juger

1 M. Brunck cite ici, d'après les scholiastes, quatre vers de Pindare, dont trois sont les mêmes, mot pour mot, que ceux d'Aristophane qui paroîtroit n'avoir fait que copier.

ſainement. Si ce malheureux que nous devrions immoler dans nos vers, jouiſſoit de quelque célébrité, nous ne rappellerions ici aucun autre de nos amis. Pour ce qui eſt d'Arignotus, il eſt connu de quiconque ſçait diſtinguer le blanc du noir, & connoît l'air orthien. Il a un frere, qui ne lui appartient point quant aux mœurs, c'eſt l'infâme Ariphrade, qui eſt tel avec connoiſſance de cauſe & avec réflexion. Il ne ſe borne pas à être un libertin, ou un vaurien achevé, car il n'eût pas fait alors de ſenſation; mais il a inventé un genre particulier: ſa langue & ſa figure ſont ſouillées de la fange des voluptés où il ſe vautre [1], il s'exerce aux airs polymneſtiens [2], & vit avec un Œonichus. Quiconque n'a pas un pareil monſtre en exécration, ne boira jamais avec moi dans une même coupe.

Ier DEMI-CHŒUR.

LES LONGUES NUITS M'ONT SOUVENT VU OCCUPÉ A RECHERCHER LA CAUSE [3] de la voracité

1 Perche s'offende la ſua lingua de turpi voluttà, ne i bordelli leccando la roſciata iſpudata, & macchiandoſi la barba, & diſturbando i fuogheri, & facendo molti meſtieri, ſtando con Eonicho.

2 Voyez dans la nouvelle édition du PLUTARQUE d'Amyot, Paris, Cuſſac, les notes & le texte ſur Polymneſte, tom. XXII, pag. 173, 183, 184, 189, &c.

3 Parodie du 378e & 379e vers de l'HYPPOLITE d'Euripide. J'ai employé les propres expreſſions de la traduction du P. Brumoy, tom. VI, pag. 134, lig. 1 & 2.

insatiable de Cléonyme. On dit de lui, que semblable aux animaux, dès qu'il a la tête dans la panetiere des riches, on ne peut l'en retirer, & qu'ils sont obligés de le supplier de leur laisser de quoi manger à leur tour : Daignez, lui disent-ils prosternés à ses pieds, sortir & épargner un peu notre table.

IIe DEMI-CHŒUR.

On raconte que nos triremes ont eu une conférence ensemble, & que l'aînée de toutes a dit à ses cadettes : N'avez-vous point oui parler, mes sœurs, de ce qui se passe dans la ville ? On dit qu'un quidam, un mauvais citoyen, ce pervers Hyperbolus a demandé une centaine d'entre nous, pour une expédition en Chalcédoine. On ajoute que les triremes avoient été choquées de cela, & avoient jugé la chose impossible; enfin qu'une d'elles, qui n'avoit jamais eu de commerce avec aucun homme, avoit parlé en ces termes : O dieux, loin de nous pareil malheur; jamais, non jamais, il ne sera mon pilote; je préférerois, s'il le falloit, être rongée dans ce port par les artisons, & y tomber en pourriture : Que je ne sois pas non plus, ô dieux, non que je ne sois pas commandée par ce Nauphante, fils de Nauson [1] ! Puisque je suis encore

1 οὐδέ Ναυφάντης γε, τῆς Ναύσωνος, οὔ, δῆτ', ὦ θεοί, Frischlin traduit ainsi ce vers :

At ne Nauphantes quidem nausonis imperitet mihi.

bien garnie de bois & de poix. Si les Athéniens ne désapprouvent pas mon idée, nous n'avons point de meilleur parti que de fuire vers le temple de Théfée ou des Euménides, & de les fupplier en notre faveur. Non, fier de nous commander, il ne tournera pas nos citoyens en dérifion : qu'il navigue feul pour fa perte, s'il le veut, & qu'il fe contente de conduire les chaloupes où il vendoit des lanternes.

La verfion latine qui eft à la fuite de la belle édition de M. Brunck, a :

Nec Nauphantæ Naufonis filiœ navarchus ille fit, ne fit, inquam, o dii.

L'italien a lu différemment cet endroit :

Et che una dice, che non era venuta appreffo à gli huomini, che rimuove i mali : tu non mi fignoregiarai mai : ma fe'l farà forzà, marcendo ne le miferie quì m'invecchierò, ne fopraftante di nave à una nave utile, non per certo ò dei.

Je préférerois le fens de cette traduction, fi elle ne faifoit pas un peu violence au texte, tel que les meilleures éditions nous les repréfentent aujourd'hui.

ACTE V.

SCÈNE PREMIERE.

AGORACRITE, LE CHŒUR.

AGORACRITE.

Qu'on fasse silence, qu'on ait bouche close ; qu'on s'abstienne d'appeler qui que ce soit en témoignage, que tous les tribunaux qui sont les délices ordinaires de cette ville soient fermés ; voici le moment, à cause des nouvelles prospérités, où il convient que nos théâtres retentissent des louanges d'Appollon.

LE CHŒUR.

O vous, qui venez pour le bonheur des îles sacrées, & pour servir de lumiere dans Athenes, quelle bonne nouvelle nous apportez-vous ? Et devons-nous faire fumer, de joie, notre encens dans les places publiques ?

AGORACRITE.

« J'ai refondu le peuple, & je vous le rends honnête-homme, de scélérat qu'il étoit. »

LE CHŒUR.

Et où est-il maintenant, ô merveilleux auteur de ce changement ?

AGORACRITE.

Il habite cette antique Athenes couronnée de violettes.

LE CHŒUR.

Comment pourrions-nous le reconnoître ? Quel est son costume ? Et comment est-il fait ?

AGORACRITE.

« Il est devenu tel qu'il fut autrefois, du temps des Miltiade & des Aristide. » Vous allez le voir : j'entends qu'il ouvre les portes du vestibule : félicitez la ville d'Athenes d'avoir recouvré ses anciennes mœurs ; cette Athenes, dis-je, admirable, si vantée, où un peuple célèbre a fixé sa demeure.

SCENE II.

LES MÊMES, LE PEUPLE rajeuni.

LE CHŒUR.

O BELLE ET BRILLANTE ATHENES, TOUTE COURONNÉE DE VIOLETTES, MONTREZ-NOUS LE MAITRE DE CE PAYS ET DE TOUTE LA GRECE [1] !

1 Parodie d'un endroit de Pindare, cité par le scholiaste.

AGORACRITE.

Reconnoiſſez-le à la cigale qui orne ſes cheveux, à l'éclat de ſon ancienne ſplendeur, il eſt plein d'amour pour la paix & de dégoût pour les ſuffrages; en un mot, il eſt tout parfumé de myrrhe.

LE CHŒUR.

Salut au roi des Grecs : nous vous félicitons; car vous éprouvez une révolution digne de cette ville & des trophées de Marathon.

LE PEUPLE.

Approchez, ô Agoracrite, le plus chéri des mortels. De quels biens vous m'avez comblé en me refondant!

AGORACRITE.

Moi, dites-vous? Mais, cher ami, vous ignorez encore ce que vous étiez auparavant, & ce que vous feſiez : car vous me regarderiez comme un dieu.

LE PEUPLE.

Qu'ai-je donc fait ci-devant? Inſtruiſez-moi de l'état où j'étois?

AGORACRITE.

Premierement, ſi quelqu'un vous diſoit en vous haranguant : O peuple, je t'aime, je t'adore, tes intérêts me ſont à cœur, & je veux ſeul te con-

duire par mes conſeils : oui, ſi quelqu'un débutoit ainſi, vous ſautiez de joie & vous vous rengorgiez.

LE PEUPLE.

Moi, vraîment ?

AGORACRITE.

Enſuite l'orateur ſe retiroit après vous avoir dupé.

LE PEUPLE.

Dites donc ? j'étois joué de la ſorte ſans m'en appercevoir ?

AGORACRITE.

Vos oreilles s'étendoient & ſe plioient comme un paraſol.

LE PEUPLE.

Quoi, la vieilleſſe m'a réduit à cet état de folie & de délire ?

AGORACRITE.

Eh par Jupiter, ſi deux orateurs haranguoient, l'un pour qu'on équipât une flotte, & l'autre pour payer les honoraires aux juges ; celui-ci ſe retiroit après avoir eu l'avantage ſur celui-là..... Eh bien, pourquoi baiſſez-vous la tête ? Ne reſterez-vous donc pas ?

LE PEUPLE.

En vérité, j'ai honte de toutes mes anciennes ſotiſes.

AGORACRITE.

Ne nous chagrinez pas : on doit moins vous en imputer la faute qu'à ceux qui vous ont induit en erreur. Répondez maintenant à ceci : Si quelque orateur un peu bouffon vous disoit : Point de pain pour les juges, si telle cause n'est perdue : que lui feriez-vous ? Là, dites-moi ?

LE PEUPLE.

Je le précipiterois de dessus quelqu'élévation dans un abyme profond, après lui avoir suspendu Hyperbolus [1] au cou.

AGORACRITE.

C'est fort bien & sagement pensé : mais par la suite, comment gouvernerez-vous la république? Voyons, dites-moi cela ?

LE PEUPLE.

J'ordonnerai que les rameurs des vaisseaux de guerre reçoivent toute leur paye en entrant dans le port.

AGORACRITE.

Ce sera d'un grand avantage à cette foule de cul-secs.

1 C'est de cet Hyperbolus qu'on lit dans Plutarque (VIE D'ALCIBIADE, chap. XX, tom. II.) « Il estoit si deshonté, & se soucioit » si peu de bruit qu'on luy donnast, qu'il ne luy chaloit d'estre vitu- » péré, ny ne se mouvoit aucunement pour chose que l'on dist de » luy, ce qu'aucuns appellent hardiesse & fermeté de courage, là où » ce n'est que vraye impudence, mauvaistié effrontée, & désespérée » meschanceté. »

LE PEUPLE.

De plus, nul des citoyens inſcrit ſur le catalogue de ceux qui ſont deſtinés au ſervice militaire, ne pourra ſe faire mettre, à l'aide de certains protecteurs, ſur celui d'un autre ordre: mais ſon nom reſtera ſur le premier tableau où il avoit été inſcrit.

AGORACRITE.

Cléonyme en mordra ſon bouclier de rage[1].

LE PEUPLE.

Nul jeune-homme ne pourra ſe trouver à l'aſſemblée.

AGORACRITE.

Où Cliſthene & Straton ſe tiendront-ils donc?

LE PEUPLE.

Quoi, ces jeunes efféminés qui ne ſortent pas des boutiques des parfumeurs, qui jaſent ſi fort à leur aiſe! Quel charmant homme que Phœax[2],

1 Parce que c'étoit un lâche qui ne pouvoit reſter inſcrit ſur le catalogue des honnêtes gens.

2 Ce Phœax, peint ſi fort ironiquement par Ariſtophane, & repréſenté par Plutarque, ibid. comme « eſtant bien de bonne mai-» ſon, mais ayant au demourant faulte de pluſieurs choſes, & » notamment entre autres, d'éloquence, parce qu'il eſtoit plus » propre à deviſer & diſputer en privé, qu'à plaider & haranguer en » matiere contentieuſe publiquement devant le peuple, ayant, comme » dit Eupolis,

» Parole aſſez, mais d'éloquence point. »

disent-ils, comme il est instruit ! Il sçait parfaitement fixer sur lui l'attention de ses auditeurs, il vient à bout de tout ce qu'il veut : ses discours sont nourris de maximes ; il est clair, il touche, & le calme succede aux émeutes dès qu'il parle.

AGORACRITE.

N'êtes-vous pas l'infâme complaisant de ces débauchés.

LE PEUPLE.

Non, par Jupiter : mais je les forcerai de s'absenter de l'assemblée, & d'aller prendre leurs ébats à la chasse.

AGORACRITE.

D'après cela recevez ce pliant, & ce jeune garçon bien constitué pour vous le porter : si cela vous plaisoit, vous pourriez même faire un siége de ce petit drôle.

LE PEUPLE.

O que je suis heureux de recouvrer mon premier état !

AGORACRITE.

Ce sera bon à dire, quand je vous aurai remis des armistices de trente ans. O armistices, paroissez.

SCENE III.

LES MÊMES, DEUX FEMMES personnages muets, qui repréſentent les armiſtices.

LE PEUPLE.

O GRAND dieu, quelles ſont belles ! Au nom des dieux, dites, peut-on s'en approcher [1] ? Comment, je vous prie, ſont-elles venues en votre poſſeſſion ?

AGORACRITE.

Ce Paphlagonien ne les tenoit-il pas cachées dans ſa maiſon, pour que vous ne fuſſiez pas tenté de les lui ravir ? Or, moi, je vous en fais don, pour que vous les emmeniez avec vous à la campagne.

LE PEUPLE.

Quelle punition infligerez-vous à ce Paphlagonien qui a commis ces excès ?

AGORACRITE.

Je ne lui ferai rien de plus, ni autres choſes que de le condamner à exercer mon ancien métier ;

1 καταπριακοντουτίσαι : che hanno licentia di farla per trenta anni.

à vendre ſeul des boudins aux portes de la ville; à débiter de la chair d'âne mêlée avec celle de chien; à dire, dans l'ivreſſe, des injures aux proſtituées; & à n'avoir, pour étancher ſa ſoif, que de l'eau puiſée dans les baignoires.

LE PEUPLE.

Fort bien imaginé. Voilà de quoi le mettre aux priſes avec les proſtituées & les maîtres de bains. En récompenſe des ſervices que vous m'avez rendus, je vous invite à venir au Prytanée, pour y prendre la place qu'occupoit ce ſcélérat. Suivez-moi après vous être revêtu de cet habit vert. Quant à lui, qu'on le conduiſe ſur le champ au lieu où il doit faire ſon nouveau commerce, afin que les étrangers qu'il maltraitoit ſi fort par ſes propos, jouiſſent de ſa confuſion.

INTERMEDE.

LE CHŒUR.

CETTE SCENE MANQUE DANS LE TEXTE.

RÉFLEXIONS

RÉFLEXIONS SUR LES CHEVALIERS, COMÉDIE.

Je ne sçais si quelqu'un aura remarqué, avant moi, qu'Aristophane développe dans les Chevaliers, une vérité morale qui devroit être méditée journellement, & qui devroit faire la base & la regle invariable de la conduite de tout homme & de tout gouvernement animés du desir de se procurer des droits solides à la réputation de sagesse.

La liberté ou la libre disposition de suivre les premiers mouvemens de sa volonté, est le plus grand de tous les esclavages.

Voilà cette vérité que le poëte a voulu mettre dans le plus grand jour, aux yeux de ces Athéniens légers, inconséquens, qui ne sçavoient pas qu'on n'est jamais plus esclave que lorsqu'on s'abandonne sans frein & sans examen, à la premiere impulsion du vouloir. Autant Aristophane met d'art, de sel & de comique pour faire ressortir une vérité aussi utile, autant le plus grand philosophe de nos jours, Shaftesbury, met de logique & d'évidence

dans la maniere dont il la démontre [1]. En effet, ceux qui ſuivent le premier mouvement de leur volonté, & qui ſont libres de donner leur conſentement aux premieres inſinuations ou ſuggeſtions d'une imagination préoccupée & de la premiere idée qu'ils ſe font du bien ; ceux-là, dis-je, ſont perpétuellement les dupes des plus grands fourbes qui ſoient dans le monde, de leurs propres paſſions ; & ils ne conſervent que le nom de liberté dans leurs choix les plus importans. On peut même aſſurer avec confiance, que la folie la plus complette eſt celle de ces gens qui, ſe faiſant illuſion à eux-mêmes, ſe perſuadent que dans leurs affaires de la plus grande conſéquence, ils ſavent parfaitement les choſes qu'ils ont le moins étudiées, & ſur leſquelles ils ſont dans la plus profonde ignorance [2].

Or, cette vérité ne fut nulle part plus utilement miſe en action que ſur le théâtre de ces Athéniens, qui ne jugeoient de la préſence de leur liberté, que par l'abus qu'ils en faiſoient. Auſſi les CHEVALIERS ſont encore plus une cenſure amere & une dériſion continuelle de la ſervitude dans

1 The moraliſts, a philoſophical rhapſody, part. II, ſect. 1.

2 « I think one may ſay with aſſurance, That the greateſt of fools » is he who impoſes on himſelf, and in his greateſt concern thinks » certainly he knows that which he has leaſt ſtudy'd, and of which » he is moſt profoundly ignorant. » Shaftesbury, ib. t. II, p. 151.

laquelle gémiſſoit ce peuple libre, qu'une ſatyre violente contre Cléon. Les lecteurs ſuperficiels ne ſe ſont attachés qu'à cette derniere idée, & ont jugé d'après cela très déſavantageuſement d'une piece qui peut devenir le modele de mille autres ſur nos théâtres. Que de riches bourgeois, pour ne point parler de ceux d'un plus haut étage, qui ſont les dupes d'un homme d'affaires, d'une femme, d'un valet ! Que de moyens employés par ces eſclaves adorateurs, bien moins du maître que de la bourſe qui doit bientôt échoir au plus adroit ! Que de teſtamens excroqués ! Que de gens honnêtes, que d'enfans même écartés, éliminés & préſentés comme ſuſpects !

Les enfans n'ont jamais d'ennemi plus terrible,
Que l'imbécillité d'un pere trop flexible.

Rouſſeau, le FLAT. act. III, ſc. II.

Il me ſeroit très aiſé de tracer ici le cannevas d'une piece où l'on verroit un riche, vieillard ſur-tout, qui ſeroit la dupe & l'eſclave même du premier venu, & qui, ſous prétexte de conſerver ſa liberté, rejetroit les conſeils des perſonnes honnêtes, ſages & inſtruites. En général, cette idée-ci pourroit fournir des comédies de caracteres ſans nombre, parce que la cupidité prend tous les jours de nouvelles formes, & que les ridicules de l'homme qui, ne ſe connoiſſant pas lui-même, veut cependant donner

une idée avantageuse de sa sagacité & de l'usage de sa raison, ne sont que trop multipliés. Voilà ce qui mériteroit d'être fréquemment joué sur le théâtre. Il seroit essentiel d'y fixer d'avance la jeunesse sur la foiblesse, les sotises & les ridicules d'un âge qui se fait souvent encore plus respecter par le sacrifice d'une liberté qui lui échape, que par le ridicule usage qu'il s'efforce continuellement d'en faire. On démasqueroit ces fourbes hypocrites qui se glissent dans les sociétés, sous les dehors officieux & trompeurs de l'amitié, des prévenances, & des soins.

On n'est point à l'abri d'une fausse tendresse;
Et tel homme à la cour, où l'on voit tant d'adresse,
Fait tous les jours tomber son maitre en ses filets,
Qui tombe le premier dans ceux de ses valets.

Rousseau, ib.

Les grandes villes, sur-tout, sont remplies de ces sortes d'intriguans, & il est très peu de maisons où on n'en rencontre au moins un d'établi, & souvent à l'insçu des plus clairvoyans.

De-là le champ vaste qu'Aristophane ouvre à tous ceux qui voudront s'exercer dans un genre utile, & pour lequel les CHEVALIERS deviennent un très bon modele, quoi qu'il faille convenir avec Fontenelle [1]: « Qu'ils sont un peu ennuyeux, parceque c'est

1 Dans les remarques déjà citées.

» toujours la même chose, toujours la dispute de
» Cléon & d'Agoracrite, toujours des scenes d'in-
» jures de l'un contre l'autre : mais, à cela près,
» cette piece-là est une satyre fort plaisante
» de la facilité qu'avoit le peuple d'Athenes à se
» laisser gouverner par des gens de rien & par
» des fourbes : car Cléon, qui gouvernoit alors,
» étoit tanneur ; & Aristophane pour lui donner
» un rival digne de lui, lui oppose un chaircutier.
» Toutes les qualités qu'il trouve à ce chaircutier
» pour être le premier homme de la république,
» comme d'être ignorant, accoutumé à couper &
» à trancher de tort & de travers, à survendre
» sa marchandise, à brouiller tout dans les bou-
» dins qu'il fait, tout cela est très bien imaginé. »
» J'aime bien encore, » continue notre académi-
cien, « les contestations de Cléon & d'Agoracrite, à
» qui criera le plus haut & sera le plus méchant, les
» carresses & les présens qu'ils font au peuple,
» &c. Ce gâteau à la Lacédémonienne que Dé-
» mosthene dit qu'il avoit préparé, & que Cléon
» lui a dérobé, représente fort bien l'affaire de
» Pyle. Cléon est encore fort bien comparé aux
» nourrices qui mâchent du pain pour leurs en-
» fans ; mais qui en avalent trois fois plus qu'elles ne
» leur en donnent. Je m'étonne » ajoute le même
observateur, « que le peuple d'Athenes, qui étoit
» maître absolu, souffrit qu'on le jouât en sa

» présence, qu'on l'appellât mille fois sot & im-
» bécille, & qu'on lui fît voir qu'on le menoit
» par le nez tant qu'on vouloit, & qu'on le pre-
» noit par des niaiseries comme un enfant. » Tous ceux qui ont parlé de cette piece, ont témoigné le même étonnement. Ils ne réfléchissoient pas qu'elle a un double mérite; d'abord, celui d'offrir aux yeux de la partie saine de la république, une vérité morale qu'il devenoit de jour en jour plus nécessaire d'exposer avec art à un peuple plus enclin à abuser qu'à user de sa liberté [1]; ensuite, celui d'enchaîner le reste de la nation, à l'aide du charme de la poésie, souillée souvent par le ton & le langage des passions & du libertinage d'une populace qui aimoit le plaisir par-dessus tout [2], & de ramener ainsi cette partie mobile de la république [3] sur ses égaremens, sur ses bévues, de lui découvrir l'artifice grossier des gens dont elle étoit la dupe [4], & de l'en faire rougir même [5]. Eh! Qui peut ignorer qu'il n'est rien de plus facile que

1 Vulgus ad deteriora promptum, comme Tacite l'observe au sujet des Romains. Voyez Politica C. C. Taciti, cap. XIII, ex edit. Gabriel. Brotier.

2 Cupiens voluptatum, & si eòdem princeps trahat, lœtum. Ib.

3 Cujuscumque motûs novi cupidum. Ib.

4 Neminem sine Æmulo sinit. Ib.

5 Vulgus credulum. Pronum ad suspiciones. Ib.

d'exciter les riſées de la multitude ſur les choſes les plus ſérieuſes & ſouvent les plus graves, à plus forte raiſon ſur les partis auxquels elle s'eſt déterminée ſans réflexion [1]? Tous les jours un ſeul bon mot lâché à propos dans notre parterre, fait ſiffler une piece qui aura ſoutenu l'attention du public, & mérité ſes applaudiſſemens dans les premiers actes.

On pourroit aiſément trouver quelques traits de reſſemblance avec les CHEVALIERS dans le FLATTEUR du grand Rouſſeau. Ce n'eſt pas que je prétende trouver dans le poëte françois un copiſte du poëte grec. Je ſuis éloigné d'avoir pour mon auteur cet enthouſiaſme qui me feroit voir ſes penſées, ſon ton, ſa maniere dans tous ceux qui auroient ſuivi la même carriere. Mais je remarque, avec plaiſir, que ces deux grands poëtes ſe ſont raprochés pour peindre des ridicules dignes de leur pinçeau. Rouſſeau a ordinairement moins de comique, moins de ſel & moins de chaleur qu'Ariſtophane; mais il ne peint cependant pas moins énergiquement que celui-ci, l'imbécille crédulité d'un vieillard & les tours de ſoupleſſe d'un flatteur. Voyez ſi l'on ne retrouve pas le vieillard-peuple dans ce portrait de Chriſante :

JUSTINE.

Voilà
Un brave homme de pere. Il eſt par-ci par-là

1 Sine rectore præceps, pavidum, ſocors. Vacuum curis, & ſine falſi verique diſcrimine ſolitas adulationes edoctum.

Quelquefois un peu fou notre monſieur Chriſante ;
Et ſon humeur ſouvent eſt aſſez mal plaiſante :
Mais dans le fond il eſt bon homme autant qu'on peut,
Et quand on ſçait le prendre, on en fait ce qu'on veut.

Act. I, ſc. I.

AMBROISE à Chryſante.

. . . .

Je ne dis pas qu'au fond vous ne ſoyez brave homme :
Vous avez un bon cœur ; j'en conviens : mais en ſomme,
Vous êtes quelquefois un vieillard fort ſanguin,
Fort inconſidéré, fort brutal.

Ib. ſcene IV.

C'eſt dans cette même ſcene que le flatteur Philinte exagérant les belles qualités du fils de Chriſante, s'écrie :

Mon dieu, l'aimable enfant, l'aimable enfant !

AMBROISE à part.

Fort bien.
Il eſt begue & boſſu.

Dans l'acte II, ſcene premiere :

FRANCISQUE.

. . . .
. . . .

Voulez-vous que Chriſante ait le cerveau perclus,
Au point de s'engendrer d'un cadet, tout au plus,
Qui ne poſſede rien qu'un peu de bonne mine,
Et dont il ne connoît que la ſimple origine ?

PHILINTE.

Pauvre eſprit ! C'eſt par-là, ne le vois-tu pas bien,
Que je puis à ſes yeux me parer d'un grand bien,
Et faire à la faveur de quelques apparences,
Pour des réalités paſſer mes eſpérances.

Mes careſſes, mes ſoins, ma trompeuſe ferveur
M'ont de cet homme-là ſçu gagner la faveur;
Et je me crois en droit quand nous ſommes enſemble,
De lui perſuader tout ce que bon lui ſemble.
A quoi me ſerviroit le talent précieux,
Le don ſurnaturel que j'ai reçu des cieux,
De tourner à profit la foibleſſe des hommes?
Tu le ſçais mieux que moi, dans le ſiecle où nous ſommes,
L'amour de la louange & l'imbécille orgueil,
De leur foible raiſon ſont l'ordinaire écueil;
Et j'ai mis le grand art, où je ſuis maître,
A les tromper par-là, puiſqu'ils le veulent être.
Je ſçais m'accommoder à leurs foibles divers,
Flatter leurs paſſions, & même leurs travers.
Sur leurs ſeuls mouvemens je me regle à toute heure.
Sont-ils joyeux? Je ris. Sont-ils triſtes? Je pleurs.
Et par-là ſans riſquer qu'un peu de bonne foi,
Je les mets hors d'état de ſe paſſer de moi.
J'aſſujétis leurs cœurs, j'aſſervis leur prudence,
Et les enchaîne aux fers de ma condeſcendance.
C'eſt ainſi qu'un eſprit adroit & pénétrant,
Sçait mettre en intérêt la ſottiſe d'un grand;
Et cette unique porte, aujourd'hui ſi commune,
Sert d'entrée au palais de la bonne fortune.
Du métier que je fais, tu vois quel eſt le fruit,
Et ce que ma ſoupleſſe au beſoin me produit.
Enfin, qui n'eſt pas né prophête en ſa patrie,
Doit à ſon mauvais ſort oppoſer l'induſtrie.
Je n'ai ni fonds, ni rente, il faut bien l'avouer:
Mais mille ſots en ont, & je les ſçais louer.
Voilà ma terre. On doit la cultiver ſoi-même.
Mais le produit en eſt d'une abondance extrême;

Et crois moi, mon ami, la vanité des fous
Eſt le fonds le plus sûr des ſages comme nous.

FRANCISQUE.

J'y conſens : mais malgré votre ardeur complaiſante,
Voilà pourtant Damon d'accord avec Chriſante,
Et mes gages réduits par conſéquent à rien.

PHILINTE.

. . . .
. . . .
. . . .
. . . . de mon aſcendant je connois le pouvoir.
Nous ajuſterons tout, & je n'ai qu'à vouloir.
N'as-tu point remarqué la joie inexprimable,
Qu'il ſentoit dans le temps que nous étions à table,
De mes attentions à cultiver ſon goût,
De mon empreſſement à lui ſervir de tout ?

AMBROISE à Chriſante.

. . . .
Monſieur, monſieur, ſçachez que qui ſe fait brebis
Le loup le mange. Un jour vous vous mordrez les pouces
D'avoir eu ſi long-temps des flatteurs à vos trouſſes.

PHILINTE.

Vous perdez le reſpect, bonhomme.

AMBROISE.

Le reſpect ?
Je ne vous en dois point. Si je vous ſuis ſuſpect,
C'eſt parce que j'inſtruis ce bon vieux gentilhomme,
Qui ne vois pas plus loin que ſon nez, le pauvre homme.

Act. III, ſc. III.

Ib. Scene IV.

AMBROISE ſeul.

C'eſt une choſe étrange,
De voir comme mon maître a l'eſprit mal tourné !
Au lieu de profiter de mon ſens rafiné,

Il ſe fâche toujours, il s'échauffe, il tempête.
C'eſt ce maudit flatteur qui lui tourne la tête.
Ah, que ce philoſophe avoit un bon cerveau,
Qui diſoit qu'un flatteur eſt comme le corbeau,
Que cajole un renard pour avoir ſon fromage!
Morbleu, je ne veux plus rien lire davantage;
J'ai trop d'eſprit.

Le portrait de Cléon ne ſe retrouve pas moins dans celui du flatteur Philinte. On vient de voir comme ce dernier a fait valoir ſon art & ſes talens pour ſéduire & en impoſer, ſur-tout lorſqu'il avoit affaire à des ſots & à des gens crédules de l'eſpece de Chriſante. Ambroiſe & Juſtine vont achever ce portrait, & y mettront les touches fortes & caractériſtiques propres à le raprocher de Cléon. Voici comme Juſtine s'explique ſur la brouillerie ſurvenue entre Chriſante & Damon, amant d'Angélique, fille de Chriſante:

JUSTINE.

Pour moi, je n'ai jamais ſçu par qui ni comment
Ils ont pu ſe brouiller: mais naturellement
Je crois qu'à raſſembler toutes les apparences,
On pourroit parier pour l'homme aux révérences.

ANGÉLIQUE.

Qui? Philinte?

JUSTINE.

Et qui donc! Votre pere aujourd'hui
Ne conſulte, n'entend, ne fréquente que lui:
Lui ſeul dans la maiſon taille, rogne, gouverne,
C'eſt l'ame, le reſſort, & le mobile interne

De tout ce qui s'y fait : que diantre sçai-je, moi?
Voulez-vous parier une chose ?

ANGÉLIQUE.

Et bien, quoi ?

JUSTINE.

Je pourrois par hazard me tromper : mais je gage
Que le drôle a son but, & qu'il vous envisage
Comme un bien qu'il seroit ravi de confisquer
A son très cher ami, pour se l'hypotéquer.

Act. I, scen. I.

ANGÉLIQUE à Ambroise.

Qu'as-tu fait de mon pere ? Est-il demeuré ?

AMBROISE.

Non :
Mais il a rencontré là-bas son factoton,
Philinte ; & moi, j'ai fait trois ou quatre gambades,
Pour n'être pas témoin de leurs complimens fades.

JUSTINE.

Cet homme a résolu d'assiéger la maison.

ANGÉLIQUE.

Tu lui veux bien du mal.

AMBROISE.

Elle a morbleu raison.
Je suis de son avis. Ces diseurs de fadaises,
Qui châtouillent les gens pour les faire bien aises,
Ne sont bons qu'à noyer ; c'est moi qui vous le dit.

Ib. scen. II.

Dans la scene III du même acte, Ambroise traite Philinte d'enjoleux, de Judas : scene IV, il

l'appelle bon apôtre, & dit à Chriſante au ſujet des propos de Philinte :

Je ne ſçaurois ſouffrir
Qu'on ſe moque de vous avec des fariboles.
Et je vois clairement que toutes ſes paroles
Sont des brides à veaux. Je n'ai pas la façon
De m'exprimer. Je ſuis un malheureux garçon.
Mais j'ai de la morale, & je fais conſcience
De voir qu'à tout propos un homme vous encenſe,
Et qu'il vous vienne, avec des diſcours ſatinés,
Bailler de l'encenſoir tout au travers du nez.

Et dans le troiſieme acte, Ambroiſe, après s'être exprimé un peu durement contre Chriſante, dit de Philinte :

Le traître ?

PHILINTE.

Mais on ne parle point de la ſorte à ſon maître,
Mon cher.

AMBROISE.

Et maugrebleu, je ſçais ce que je dis,
Et je n'ai pas beſoin de prendre vos avis.

CHRISANTE.

Encore ?

AMBROISE.

Tout ſon babil n'eſt qu'une happelourde,
Pour vous faire en douceur avaler quelque bourde.
Scen. III.

LE MÊME à Damon au ſujet de Philinte.

Je vous le diſois bien qu'il vouloit vous ſéduire,
Et que ce gaillard-là n'avoit ni foi, ni loi.

DAMON.

Je ne te comprens point.

AMBROISE.

Je me comprens bien, moi.
J'entends ce que je dis, & je ſuis un vieux reître.....
Et oui, riez, riez. Philinte avec mon maitre
Vous préparent enſemble un petit impromptu,
Qui vous fera bien rire autrement.

DAMON.

Que dis-tu?

AMBROISE.

Je dis que je les ai ſurpris en conférence,
Qui faiſoient leur complot, parlant par révérence,
Afin de vous ſouffler votre femme.

Scen. V.

LE MÊME à Philinte qui ſurvient.

Ah, ah, voici le reſte
De notre écu. Je veux n'en pas faire à demi.
Tenez, monſieur, voilà votre dupe d'ami,
A qui j'ai raconté tout de fil en aiguille,
Comme vous lui voulez débaucher notre fille.

Scen. VI.

ANGÉLIQUE.

Eh, mon pere,
Craignez tout d'un eſprit qui n'a rien de ſacré,
Que le ſeul intérêt dont il eſt enivré,
Qui ſous de beaux ſemblans déguiſant ſon audace,
Peut trahir ſes amis pour ſe mettre en leur place;
Et qui vous impoſant par d'indignes ſoupçons......

Act. V, ſcen. VII.

Dans la même ſcene, Juſtine fait très adroi-

tement connoître à Chriſante tout le fonds pervers du caractere de Philinte : ſi on pouvoit le convaincre, dit-elle, de toutes les indignités qu'on lui prête, il

Seroit un impoſteur, un ſcélérat, un traître,
Un coquin, qu'il faudroit jetter par la fenêtre,
N'eſt-il pas vrai, monſieur ?

CHRISANTE.

Oui : mais pour tout cela,
Philinte n'a rien fait de ce que tu dis-là.

JUSTINE.

Ce n'eſt pas ce qu'on dit. Mais, ſi par aventure,
On pouvoit lui prouver une telle impoſture,
Tout Philinte qu'il eſt vous permettriez bien
De dire qu'il ſeroit un inſigne vaurien.

. . . .

Et plus bas :

Voilà comme on eſt fait : parce qu'on s'imagine
Qu'il eſt perfide, ingrat, né pour le mal d'autrui,
Et qu'effectivement les faits ſont contre lui ;
On ſe met dans l'eſprit, ſans remords ni ſcrupule,
Qu'il faut s'en défier ; voyez le ridicule.

CHRISANTE.

Cela fait frémir.

JUSTINE.

C'eſt un garçon d'honneur,
Qui ſur votre bien ſeul fonde tout ſon bonheur,
J'en ſuis sûre. (à Angél.) Oui, madame, il ne faut pas ſourire,
Parce que chacun ſçait que c'eſt un pauvre ſire,
Sans fortune & ſans biens, on voudroit ſuppoſer
Que c'eſt par intérêt qu'il veut vous épouſer ;

Et moi je gagerois que ce qu'il en veut faire,
N'eſt que pour l'amitié qu'il porte à votre pere.

. . . .

AMBROISE.

Et puis, je vous obſtine
Que cet homme eſt un fourbe & des plus ſignalés.

On parvient enfin à deſſiller les yeux de Chriſante. On s'y attendoit dès le commencement de la piece. Le vertueux Damon ne pouvoit devenir la victime du pervers Philinte. On aime voir triompher la vertu en pareil cas. Ariſtophane au contraire oppoſe un intriguant à un autre, & ſans aucune eſpece d'imbroglio il réuſſit à intéreſſer infiniment les ſpectateurs, en développant ſucceſſivement les moyens de ſéduction & d'injuſtice employés par les deux perſonnages qu'il met en ſcene. Ces aſſauts de fourberies prêtent infiniment plus au comique que la lutte de la vertu contre le vice, ſur-tout quand il s'agit d'en impoſer à quelqu'un qui, connoiſſant à fond ceux qui veulent le tromper, reconnoît que c'eſt pour lui un plaiſir exquis d'enrichir des brigands qui le flattent, & de leur faire enſuite rendre leur proie. Car telle étoit la maxime du peuple d'Athenes.

PRÉFACE

PRÉFACE

SUR LES NUÉES[1],

COMÉDIE D'ARISTOPHANE.

« LES NUÉES sont la plus belle & la plus ingénieuse de toutes les comédies d'Aristophane. Il y déploye le VIS COMICA d'une maniere admirable, soit dans l'invention de son sujet, soit dans la distribution de toutes les parties. Mais la gloire d'un pareil chef-d'œuvre est presqu'entierement éclipsée : le ridicule dont cette piece couvre So-

1 Aristophane fit représenter les NUÉES la premiere année de la quatre-vingt neuvieme olympiade, 424 ans avant J. C. Il fit représenter encore une autre comédie dans cette même olympiade. Voici les titres de ces deux pieces, tels qu'ils se trouvent, à leurs vraies époques, dans l'ordre chronologique donné par M. Brunck.

OLYMPIADE LXXXIX.

Années.	Archontes.	Noms des comédies.
1.	Isarchus.	ΝΕΦΕΛΑΙ Α.
2.	Aminias.	ΣΦΗΚΕΣ.

crate, a valu des reproches au poëte, dans les siecles passés, & lui en attire sur-tout dans le nôtre, où tant de gens se croient philosophes, parce qu'ils font retentir partout le mot de philosophie [1]. » On a poussé la fureur jusqu'à vouloir qu'Aristophane fût cause de l'arrêt de mort porté contre Socrate. Le P. Brumoy, comme on le verra tout à-l'heure, a parfaitement fait sentir le peu de fondement de toutes ces suppositions ridicules, & qui décelent l'ignorance la plus complette. Aristophane ne vouloit pas plus la mort de Socrate que celle d'Alcibiade, de Cléon, de Périclès, de Phryné, de Lamachus, d'Euripide, & autres qu'il a joués sans influer sur la mort des uns ni des autres. M. Hardion expose très bien les motifs de la guerre excitée entre les philosophes & les poëtes comiques. Voici comme il s'en explique [2]. « L'éloquence grecque,

1 Ceci est traduit mot pour mot de la préface latine que M. Brunck a mise à la tête des NUÉES d'Aristophane, tom. II, pag. 63.

2 Dans la sixieme dissertation sur l'origine & les progrès de la rhétorique dans la Grece, tom. XIII des MÉM. DE L'ACAD. DES INSCR. ET BELL. LETT. pag. 153 & suiv.

» qui, dans l'hiſtoire d'Hérodote & dans
» les harangues de Periclès, s'étoit montrée
» ſi belle, ſi majeſtueuſe, ſi décemment
» parée, penſa tout-à-coup devenir la proie
» du faux bel-eſprit, & d'une orgueilleuſe
» métaphyſique. Autant que l'étude de la
» philoſophie eſt profitable aux bons eſprits,
» pour les faire marcher d'un pas plus
» ferme & plus aſſuré dans les routes que
» la droite raiſon leur a ouvertes, autant
» eſt-elle dangereuſe pour ceux que le dé-
» réglement de l'imagination & la perverſité
» du cœur rendent incapables de connoître
» & d'aimer la vérité. Bien loin de les
» délivrer des ténebres où ils ſe plaiſent à
» errer, cette étude ne ſert qu'à les y
» plonger plus avant. Ils employent, pour
» établir le menſonge, les moyens qu'elle
» fournit pour les détruire; & leur au-
» dace, ſoutenue d'un langage flatteur &
» ſéduiſant, impoſe aux petits eſprits, tou-
» jours avides de ce qui a un air de nou-
» veauté & de ſingularité, & prévaut auprès
» d'eux, ſur le langage ſimple & modeſte
» de la raiſon & du bon ſens.

» Tels furent ces faux & présomptueux
» philosophes qui, vers le temps de Pé-
» riclès, vinrent de toutes parts inonder
» la ville d'Athenes, & y répandirent une
» doctrine aussi contraire à la vraie élo-
» quence qu'à la saine philosophie. »

Voilà les circonstances où Aristophane parut sur le théatre d'Athenes, & qui durent fournir à ce poëte quantité de traits pour combattre & ridiculiser les nouveaux philosophes & tous leurs sectateurs. Socrate & Platon jouoient de son temps le rôle le plus considérable parmi les innovateurs ; ils vouloient même élever leur école sur les débris de celles qui pouvoient rivaliser avec la leur. L'éloquence du second & l'ironie du premier n'eurent presque d'autre objet que d'établir leurs principes en dénigrant les philosophes leurs contemporains. Ainsi Zénon, auteur de l'art éristique [1], fut accusé d'une complaisance criminelle pour Parménide ; mais Athénée accuse durement Platon d'avoir inventé cette

1 M. Hardion, ib.

calomnie [1] : de plus celui-ci introduisoit les philosophes dans ses DIALOGUES, & les faisoit toujours succomber à l'adversaire qu'il leur opposoit. Dans son fameux Dialogue, intitulé GORGIAS, on voit le philosophe de ce nom aux prises avec Socrate. Mais Gorgias ne fut nullement ému de se voir indignement travesti dans cet ouvrage : il disoit froidement qu'il ne se reconnoissoit point aux discours qu'on lui faisoit tenir; qu'au surplus l'auteur s'entendoit fort bien à faire des satyres. Un philosophe satyrique! C'est tout comme chez nous. Le PROTAGORAS, autre Dialogue de Platon, est également satyrique en bien des endroits. Denys d'Halicarnasse [2] ne peut pardonner à Platon les censures dont il accable Protagoras. En général, celle qu'il « avoit exercée sous le » nom de Socrate, (car celui-ci jouoit un » rôle dans tous ses Dialogues, ou comme » ami ou comme interlocuteur,) contre » les plus célebres sophistes, & les ridi- » cules qu'il s'étoit appliqué à leur donner,

1 Id. ib.

2 Dans le caractere de Thucydide & dans l'épître à Pompée.

» lui ont attiré, de la part de quelques an-
» ciens écrivains, de violens reproches de
» malignité, de présomption, d'injustice &
» de mauvaise foi..... Cicéron n'a pu se dé-
» fendre d'en avoir du soupçon, on voit que
» son amour-propre en souffroit, & que
» son respect pour Platon a retenu ses plain-
» tes » au sujet du Dialogue intitulé le GORGIAS DE PLATON [1]. N'en étoit-ce pas plus qu'il n'en falloit pour susciter des ennemis à Platon, & à Socrate sur-tout, de qui l'ironie amere & mordante irritoit plus encore contre lui en particulier? Aussi ces deux grands hommes avoient contre eux d'abord tous les autres philosophes qui florissoient en même-temps qu'eux, & en outre les poëtes comiques qui tournoient en ridicule les disputes inutiles, les questions oiseuses, les recherches vaines, les perpétuels débats de tous les philosophes en général : c'étoit une revanche des poëtes contre ceux-ci, qui de leur côté déclamoient contre l'impudence, l'obscénité & la licence des comiques. C'est au nom de ces derniers qu'Aristophane,

1 M. Hardion, ib. tom. XV, pag. 176.

Amipſias, & autres, ont joué les philoſophes & leurs partiſans. Ces poëtes ſe ſont attachés particulierement à Socrate & à Platon, comme chefs de la philoſophie de leur ſiecle, & ont mis ſur leur compte toutes les abſurdités des différentes ſectes. C'eſt ce que j'aurai occaſion de faire ſouvent remarquer dans les NUÉES ſur-tout, & dans les HARANGUEUSES où Platon n'eſt gueres plus épargné que Socrate dans la premiere.

En un mot, ſi Ariſtophane eût contribué le moins du monde à la condamnation de Socrate, Platon eût-il introduit l'un & l'autre comme interlocuteurs dans ſon BANQUET? Eût-il fait pour le poëte une épitaphe auſſi flatteuſe que celle que tout le monde connoît?

« Voltaire, dit M. Brunck [1], ignoroit toutes ces particularités; auſſi perſonne n'a montré plus d'injuſtice à l'égard d'Ariſtophane qu'il n'avoit jamais lu en grec, & contre qui néanmoins il s'eſt expliqué à tort & à travers en quantité d'endroits de la vaſte & indigeſte collection de ſes œu-

1 Ib.

vres. Je ne citerai que les ſeuls articles ATHÉE & ATHÉISME de ſon DICTIONNAIRE PHILOSOPHIQUE, intitulé depuis LA RAISON PAR ALPHABETH : au milieu de beaucoup d'erreurs ſur Ariſtophane, on y lit entr'autres: CE POËTE COMIQUE, QUI N'EST NI COMIQUE, NI POËTE, N'AUROIT PAS ÉTÉ ADMIS PARMI NOUS A DONNER SES FARCES A LA FOIRE SAINT LAURENT. Je veux bien paſſer cela à l'ingénieux vieillard: mais les éditeurs de Kheil ſe couvriront d'opprobres, s'ils ne rejettent pas de pareils morceaux, comme apocryphes & indignes de Voltaire. Car, ſi Ariſtophane n'eſt pas poëte, qu'on nous diſe donc quel eſt celui qui en mérite plus le titre. S'il n'a pas le ſtyle comique, qu'on nous indique encore dans quel auteur il eſt poſſible de trouver une ſource plus abondante de ſel, de railleries & de plaiſanteries. Toutes les perſonnes également verſées dans la littérature ancienne & moderne, & douées du jugement néceſſaire pour comparer les ouvrages d'eſprit, ſçavent combien il ſeroit facile de tourner contre Voltaire ce qu'il a dit de

cet ancien comique. Cicéron, qui étoit assurément un bon juge, reconnoît Aristophane pour LE MEILLEUR POËTE DE L'ANCIENNE COMÉDIE : Platon n'en jugeoit pas différemment. Mais pour terminer cette discussion, je vais rapporter en faveur d'Aristophane, le témoignage de Quintilien, ce grand maître en fait d'éloquence, auquel personne, je crois, ne sera tenté de comparer Voltaire. » « Antiqua comœdia cum » sinceram illam sermonis attici gratiam » prope sola retinet, tum facundissimæ » libertatis, etsi est in insectandis vitiis » præcipua, plurimum tamen virium etiam » in cæteris partibus habet. Nam & grandis, » & elegans, & venusta, & nescio an ulla, » post Homerum tamen, quem, ut Achil- » lem, semper excipi par est, aut similior » sit oratoribus, aut ad oratores faciendos » aptior. Plures ejus auctores : ARISTO- » PHANES tamen, & Eupolis, Cratinusque » præcipui. »

Cette préface est un peu longue ; mais il me semble qu'elle est nécessaire pour faire connoître le véritable intérêt des

NUÉES, pour écarter l'odieux qu'on voudroit jeter ſur leur auteur, & pour mieux faire apprécier le véritable but de cette piece. Je ne donnerai point une nouvelle traduction. Je profiterai de celle de mademoiſelle Le Fevre : je me permettrai ſeulement d'y faire tous les changemens qui conviennent au plan de traduction que je me ſuis fait.

LES NUÉES,

COMÉDIE D'ARISTOPHANE.

Jouée pour la premiere fois ſous l'archonte Iſarchus, la neuvieme année de la guerre du Péloponneſe, la premiere de l'olympiade quatre-vingt-neuf, aux fêtes dionyſiales; pour la ſeconde fois, avec des changemens, ſous l'archonte Aminias, la deuxieme année de la même olympiade quatre-vingt-neuf; retouchée enfin pour la troiſieme fois (& non repréſentée) l'année ſuivante, ſous l'archonte Alcée.

Il n'y a perſonne qui ne connoiſſe cette comédie au moins de nom. C'eſt une des plus diſtinguées d'Ariſtophane. Le grand Socrate qu'on y déchire impitoyablement, l'a rendue un monument précieux à toute la poſtérité. En effet comme dit Deſpreaux:

Aux accès inſolens d'une bouffonne joie,
La ſageſſe, l'eſprit, l'honneur furent en proie.
On vit par le public un poëte avoué
S'enrichir aux dépens du mérite joué;

Et Socrate par lui dans un chœur de Nuées,
D'un vil amas de peuple attirer les huées *.

Plus cette comédie est intéressante, plus il me paroît nécessaire d'en bien fixer l'époque, afin de juger précisément, si & jusqu'à quel point il est vrai que Socrate fut la victime de cette comédie. Le silence de Platon, de Thucydide, d'Aristote, en un mot, des auteurs contemporains sur un article si considérable, m'avoit toujours paru étonnant, & me rendoit un peu suspecte l'opinion de ceux qui croyent qu'en effet cette comédie coûta la vie à Socrate. Il est vrai qu'Elien paroît le dire nettement; mais après tout Elien vivoit sous l'empereur Antonin le Débonnaire, & il est le premier qui ait avancé ce fait, que d'autres comme Eunapius & quelques scholiastes ont pris de lui. Ses paroles méritent toutefois d'être pesées. Voici le chapitre entier [1].

» Anytus & ceux de son parti, cherchoient avec » soin les moyens de perdre Socrate, pour les rai» sons que nous avons alléguées ailleurs; mais ils » redoutoient les Athéniens; ils se défioient de la » maniere dont le peuple pourroit prendre une ac» cusation grave contre un homme qui par bien des » raisons avoit un grand crédit dans l'état, & par-

* Despreaux, ART POET. chant III.

1 Ælian. VARIA. HISTORIAR. lib. II, 13.

» ticulierement parce qu'il décrioit les ſophiſtes,
» qui ne ſçavoient & n'enſeignoient rien qui en
» valût la peine. Ils commencerent par ſonder cette
» eſpece de gens ſur le projet qu'ils méditoient d'ac-
» cuſer Socrate : car ils ne jugeoient pas qu'il fût sûr
» de précipiter les choſes, non-ſeulement à cauſe
» de ce que je viens de dire, mais par la crainte
» qu'ils avoient que les amis & les ſectateurs de
» Socrate n'aigriſſent l'eſprit des juges, & ne fiſſent
» retomber toute la confuſion ſur les accuſateurs
» d'un homme, qui après tout n'étoit pas coupable,
» & qui faiſoit l'ornement de ſon ſiecle. Qu'ima-
» ginent-ils? Il vont trouver Ariſtophane le fai-
» ſeur de comédies, grand rieur de profeſſion,
» vrai Turlupin, & qui faiſoit gloire de l'être. Ils
» le gagnent & lui perſuadent de traduire Socrate
» en ridicule en plein théâtre, ſur les choſes qu'on
» lui reprochoit fauſſement, comme d'être un ſé-
» ducteur éloquent, capable de changer le blanc
» au noir, & de donner une entorſe au bon droit,
» homme à ſentimens ſinguliers & dangereux, qui
» vouloit introduire de nouveaux génies à la place
» des dieux qu'il mépriſoit, homme enfin propre
» à inſpirer ſes erreurs à quiconque l'approchoit.
» Ariſtophane ſaiſit vivement ce ſujet, y répand
» le ſel de la plaiſanterie & l'agrément des vers,
» ſans rougir de prendre pour l'objet de ſes riſées le
» meilleur de tous les Grecs. Car ce n'étoit pas

» un Cléon qu'il se proposoit de déchirer, ni les
» Lacédémoniens ou les Thébains; mais un sage
» chéri des dieux, & particulierement d'Apollon *.
» Socrate mis en spectacle public surprit d'abord
» étrangement les Athéniens qui ne s'attendoient
» à rien moins: mais parce qu'ils étoient natu-
» rellement défians & soupçonneux à l'égard des
» hommes extraordinaires & distingués, soit dans
» le maniement des affaires publiques, soit dans
» les talens & dans la régularité de la conduite,
» cette comédie des NUÉES commença à leur plaire
» au point qu'ils donnerent plus d'applaudissemens
» au poëte qu'on n'en avoit donné à aucun spec-
» tacle. Ils le proclamerent vainqueur §, & ils
» contraignirent les juges de ces jeux, à mettre
» au premier rang le nom d'Aristophane. Tel fut
» le succès de cette comédie.

» Quant à Socrate, il alloit rarement aux spec-
» tacles, excepté quand Euripide disputoit le prix
» par des tragédies nouvelles; car il ne manquoit
» pas de s'y trouver. Il assistoit de même à ses com-

* C'est qu'Apollon à Delphes l'avoit déclaré par un oracle, le plus sage des hommes. Socrate expliqua lui même l'oracle aux Athéniens avec autant d'esprit que de modestie, en leur disant qu'ils croyoient tout sçavoir & ne sçavoient rien, au lieu que lui ne sçavoit rien, & croyoit aussi ne rien sçavoir.

§ Donc le peuple se trouvoit aussi avec les commissaires nommés pour décider des prix.

» bats au Pyrée. En effet, il aimoit ce poëte tragique » pour sa sagesse & pour la beauté de ses piéces » toutes vertueuses. Cependant Alcibiade † & Cri- » tias ¶ le contraignirent d'aller quelquefois aussi » à la comédie. Mais loin de se plaire à ce di- » vertissement, il avoit un souverain mépris pour » les comédiens §, philosophe comme il l'étoit, » & homme de bien, il ne pouvoit goûter des » gens qui faisoient profession de mordre, d'ou- » trager, de déchirer tout le monde, & de ne » rien dire d'utile. Ce furent là les causes secrettes » du dépit qui donna lieu à la comédie des Nuées, » sans compter les suggestions d'Anytus & de Mé- » litus. Il est même vraisemblable * qu'Aristophane » se laissa corrompre par argent dans cette con- » joncture; car vu l'ardeur & l'empressement des » uns à calomnier Socrate devant les tribunaux, » vu la pauvreté & la méchanceté du poëte, est-il » étrange de croire qu'il ait reçu de l'argent pour » cette mauvaise affaire? Mais il sçait ce qui en est. » Enfin la comédie des Nuées procura beaucoup de

† Fils de Clinias.

¶ Fils de Callischrus.

§ Ces paroles sont remarquables, car elles sont conformes à celles des anciens, qui ne parlent point de l'instigation d'Anytus au sujet de cette piece. Le mépris de Socrate pour Aristophane étoit, selon les apparences, le vrai motif qui engagea le poëte à se venger du philosophe.

* Elien n'assure pas; il ne donne son sentiment que pour vraisemblable.

» gloire à son auteur : car le mot de Cratinus eut
» lieu plus que jamais en cette occasion ; à sçavoir
» que le théâtre gâtoit † les esprits. Comme on cé-
» lébroit alors les Dionysiales, il y étoit accouru une
» grande multitude de Grecs étrangers. Lors donc
» qu'on balottoit & qu'on bernoit le malheureux
» Socrate, à ce nom si fréquemment répété, & à
» sa figure que les faiseurs de masques avoient par-
» faitement imitée, les étrangers qui ne sçavoient
» de qui il s'agissoit, faisoient du bruit dans l'assem-
» blée, à force de demander qui étoit donc ce
» Socrate. Il le remarqua ; car il y étoit venu tout
» exprès sçachant bien qu'il étoit le bouffon de la
» comédie ; & il s'étoit placé dans un lieu, d'où
» il pouvoit être vû de tous les spectateurs. Il affecta
» de tirer les étrangers d'embarras ; il se leva, &
» durant tout le sepectacle il se tint debout, tant
» il montra de mépris pour cette satyre, & pour
» tous les Athéniens assemblés ! »

Il faut ajouter à ce récit d'Elien deux des cinq expositions ou préfaces de cette comédie. C'est la seconde & la cinquieme *. Elles en parlent comme Elien ; mais sans doute sur son autorité. Or, il n'y a ici qu'une chose à faire voir, qui est qu'on doit compter évidemment vingt-deux ou vingt-trois ans

† Les rendoit malades.

* Thomæ magistri.

au moins d'intervalle entre cette comédie & la mort de Socrate; d'où il s'ensuivroit (à en croire M. Paulmier) que l'histoire d'Elien & de ses copistes n'est qu'une fable; & qu'Aristophane n'a pas été plus complice de cette mort qu'Eupolis qui déchira aussi impitoyablement Socrate, ni que Cratès * & Diphilus, l'un & l'autre poëtes comiques, le premier à l'égard d'Hippon, & le second par rapport à Beda, tous deux philosophes livrés comme leurs pareils à la censure & à la licence des anciens comiques ennemis déclarés de la philosophie & de quiconque en faisoit profession. Cette conclusion se tire naturellement des scohliastes, des anciens faiseurs de préfaces grecques, & du morceau d'Elien que nous venons de citer, où il est fait mention de la haine personnelle d'Aristophane contre Socrate & Euripide, tandis que les autres nous instruisent de l'antipathie générale des poëtes comiques & des philosophes, qu'ils disent avoir été l'origine de cette comédie. Je ne tirerai pas une conséquence aussi étendue que M. Paulmier; mais en constatant les époques, tant de la comédie des

* Cratès, Athénien, fut d'abord acteur de Cratinus, & ensuite poëte de la vieille comédie. Il fut, dit-on, le premier qui introduisit des ivrognes sur la scene. A l'égard de Diphilus le Comique, il étoit à peu-près contemporain de Ménandre, & il composoit dans le même goût. Ainsi on doit entendre ici Diphilus le Tragique, poëte extrêmement mordant, & qui fit une satyre contre le grand Pompée, au rapport de Cicéron à Atticus, & de Valere Maxime, l. VI, c. 2.

NUÉES que de la mort de Socrate, je concluerai qu'on peut accorder Elien avec la vérité, en disant qu'Aristophane ne prétendit pas procurer la mort à Socrate; que peut-être même il ne fut pas suborné par Anytus; mais qu'il n'en fut pas moins coupable, aussi bien qu'Eupolis, d'avoir été la cause éloignée de l'injuste procès qu'Athenes fit au plus sage de tous les païens. Il fut en effet condamné pour les mêmes crimes qu'Aristophane lui avoit imputé faussement; cela n'arriva toutefois que plusieurs années après que le poëte eut tâché de le faire siffler par toute la Grece dans la piece qu'il dit avoir le plus travaillée. Venons aux preuves. Elles sont essentielles. Je ne les tirerai que d'Aristophane, qui doit en être cru sur les dates, beaucoup plus qu'Elien. Cette voie d'interpréter un auteur par lui-même est plus sûre que tous les commentaires.

Il est certain d'abord que nous avons les NUÉES de la premiere, de la seconde, & peut-être de la troisieme façon; c'est-à-dire, retouchées, & non différentes pour le fonds. Il n'est pas moins certain que cette unique piece, où l'on reconnoît trois façons, a été jouée & retouchée dans les trois premieres années de la quatre-vingt-neuvieme olympiade: car sans avoir égard aux anciens faiseurs d'expositions *, sans compter quelques vers

* Voyez le quatrieme ancien argument, & les autres.

cités par Athénée, ſoit des premieres, ſoit des ſecondes NUÉES, vers, qui ſe trouvent dans la comédie que nous avons *, Ariſtophane parle dans un endroit de Cléon comme vivant †, & dans un autre, il parle du même Cléon comme mort ¶. On le verra par le détail de la piece. Or, Cléon mourut certainement la dixieme année § de la guerre du Péloponneſe, ſous l'archonte Aminias, la deuxieme année de l'olympiade quatre-vingt-neuf. Donc les ſecondes Nuées n'ont pu être repréſentées au plutôt que cette même année : & les premieres n'ont pu l'être qu'auparavant. Or dans les GUÊPES, qu'on joua cette même année ſous l'archonte Aminias, Ariſtophane ſe plaint d'avoir été vaincu injuſtement par ſes rivaux, en donnant la comédie des NUÉES pour la premiere fois l'année précédente, je veux dire la premiere de l'olympiade quatre-vingt-neuf. Il fait à-peu-près la même plainte aux ſpectateurs dans le diſcours des ſecondes NUÉES. Donc les premieres & les ſecondes ont roulé dans les

* Athénée, l. IV, cite cinq vers des premieres NUÉES qui ſe trouvent dans cette comédie, v. 198. Il cite encore des ſecondes NUÉES un paſſage qu'on lit dans cette piece, v. 559. Donc nous avons la même comédie retouchée & jouée deux fois.

† Vers 590.

¶ Vers 549. Ajoutez encore qu'il cite la piece d'Eupolis, intitulée MARICA, où l'on ſuppoſoit Cléon mort.

§ Thucyd. & Diodor.

années premiere, ſeconde & tout au plus troiſieme de la même olympiade quatre-vingt-neuf. Si l'on joint à ce raiſonnement l'autorité des préfaces grecques, il n'y aura plus de difficulté, & l'on trouvera qu'Ariſtophane eſt d'accord avec ſes commentateurs, du moins pour la premiere repréſentation, dont il s'agit principalement.

D'un autre côté, Socrate âgé de ſoixante-dix ans, ne fut accuſé par Anytus & Melitus, puis condamné par les Athéniens à s'empoiſonner, que ſous l'archonte Lachès, la premiere année de l'olympiade quatre-vingt-quinze *, c'eſt-à-dire vingt-trois ans après la mort de Cléon. Donc la date de la mort de Socrate étant certaine, & celle de la comédie des NUÉES ne l'étant pas moins, il y a eu un intervalle de plus de vingt-trois années entre cette comédie & cette mort. Conclurons-nous avec M. Paulmier qu'Elien eſt entierement récuſable dans l'hiſtoire qu'il raconte; non pas tout-à-fait : car après tout, il s'accorde avec les autres ſur la haine des comédiens contre les philoſophes, & en particulier contre Socrate. Il en fait même la principale cauſe de cette ſatyre. Il y ajoute à la

* Diog. Euſeb. Véritablement quelques-uns ne donnent à Socrate que ſoixante ans, & par-là ils avancent ſa mort de dix ans, de ſorte que ſuivant leur idée Socrate ſeroit mort treize ans après Cléon. C'en eſt aſſez pour le ſentiment que je ſoutiens; mais il faut ajouter que la date de la mort de Socrate, âgé de ſoixante-dix ans, eſt la plus ſûre & la plus univerſellement reçue.

vérité l'instigation d'Anytus & de Mélitus ; en quoi il pourroit bien s'être trompé : mais à cela près, son récit ne semble défectueux que pour n'avoir pas marqué le long intervalle qui se passa entre la représentation des NUÉES & la condamnation de Socrate. Concluons qu'Aristophane décria Socrate par les mêmes motifs qu'il avoit décrié Cléon ; c'est-à-dire, par haine personnelle, & apparemment sans concert avec Anytus. Ajoutons que, bien que sa comédie n'ait pas porté le dernier coup à Socrate, elle a pu indisposer les esprits, puisque les accusations comiques devinrent des accusations très sérieuses, qui perdirent enfin le plus sage des Grecs par le moyen d'Anytus & de ses partisans. Il y a encore un article répréhensible dans le récit d'Elien ; c'est qu'il parle des NUÉES comme d'un spectacle extrêmement applaudi, tandis qu'Aristophane qui en doit être cru se plaint deux fois du mauvais accueil & de l'injustice que lui firent les juges, qui lui préférerent les pieces de Cratinus & d'Amipsias. Il est vrai qu'Aristophane dit beaucoup de bien de sa comédie, & qu'à force de la vanter, il vint peut-être à bout de la faire applaudir une seconde fois ; mais ce n'est-là qu'une conjecture qui ne justifie pas tout-à-fait Elien. J'ai cru devoir entrer dans ce détail après MM. Paulmier & Spanheim, & plus encore sur la confrontation d'Aristophane avec lui-

même, afin de marquer précisément ce qu'on doit penser de l'opinion trop générale où l'on est, qu'Aristophane tourna à cette occasion les esprits pointilleux des Athéniens, & les engagea à faire mourir sur le champ Socrate : ce qui n'est pas, ni ne sçauroit être. Les Athéniens, quoique défians & jaloux de toute sorte de mérite extraordinaire, n'alloient pas certainement si vîte sur la foi de leurs orateurs & de leurs poëtes comiques. Ils rioient de tout, & permettoient tout à l'éloquence & à la satyre ; mais on ne voit pas que Périclès, Cléon, Lamachus, Alcibiade & tant d'autres des premieres personnes de l'état qui valoient bien Socrate simple philosophe, ayent été les victimes de railleries sanglantes, & des accusations horribles d'Aristophane, qui nous dit en plus d'un endroit que ses concurrens en faisoient à son exemple autant que lui & aussi impunément.

PERSONNAGES.

Strepsiade, homme riche & endetté, Phidippide, jeune dissipateur, fils de Strepsiade ; leur valet ; Socrate & son valet ; un chœur des Nuées ; le bon & le mauvais droit ; deux usuriers, Pasias & Amunias ; Chairéphon * ami de Socrate. La scene est près de la maison de Socrate à Athenes.

* Prononcez Cairéphon.

ACTE PREMIER.

Strepſiade couché ſur un canapé peu loin de ſon fils, ne fait que ſe tourner & ſe retourner en attendant le jour. Il parle en lui-même, fort inquiet ſur les dettes que lui fait contracter le luxe de ſon fils & de ſa femme. Il éveille ſon valet, demande de la lumiere, ſaute du lit, & s'entretient ſeul de ſes affaires †. « Douze mines » à Paſias! D'où ai-je contracté cette dette! Ah! » c'eſt pour ce cheval de prix que j'achetai à mon » diſſipateur de fils... Item, trois mines à Amunias » pour rajuſter un char. » L'on croit qu'Ariſtophane donne ici & ailleurs ſur les doigts à Aminias Archonte de la deuxieme année de l'olympiade 89; mais qu'il déguiſe un peu ſon nom, par égard à la loi qui défendoit de jouer ſur le théâtre le premier magiſtrat. Que cela ſoit ou non, il cenſure ſouvent Amunias.

Strepſiade qui avoit paſſé ſa vie à la campagne, ſe repent d'avoir quitté ſes terres & ſa vie champêtre * pour épouſer une femme de la race de Mégaclès & d'Alcmæon §, une femme dépenſiere, délicate & coquette, dont il a eu un fils du même

† Moliere a imité ce monologue dans la premiere ſcene du MALADE IMAGINAIRE, où Argante fait tout ſeul ſes comptes, comme s'il étoit avec ſon apothicaire & ſon médecin.

* Comme dans la comédie du MARI CONFONDU chez Moliere.

§ Maiſon des plus illuſtres d'Athenes.

génie. Il faut remarquer que durant ce monologue on entend Phidippide, le fils de ce bourgeois, qui rêve tout haut sur son lit. Il ne parle que de chevaux & de courses de char ¶: ce qui rend le monologue du pere plus piquant & plus comique. Car cette manie de chevalerie est justement ce qui le désespere.

Après avoir fait ainsi le caractere de son fils, il va l'éveiller, mais doucement ; car il l'aime malgré sa mauvaise conduite. Il veut lui persuader de suivre une pensée qui vient de lui tomber dans l'esprit. C'est d'aller dans un logis voisin qu'il lui montre, chez ces gens qui prouvent que le ciel est un four, & que les hommes sont des charbons; parodie ridicule des comparaisons que faisoit Socrate ; car c'est de la maison de Socrate qu'il s'agit. Le fils traite ces philosophes, à sçavoir le maître & son disciple Chairéphon, de visionnaires, de fous, & de piedplats * ; mais le pere en pense bien autrement. Ce qui montre que les philosophes d'Athenes avoient leurs partisans & leurs censeurs outrés. La scene qui se passe entre le pere & le fils, à ce sujet, peint de toutes ses couleurs, un enfant gâté & un pere trop indulgent. Ménandre

¶ Il falloit être bien riche à Athenes pour se procurer ces divertissemens. Les républicains naturellement gens d'épargne, ne souhaitoient pour dernier malheur à leurs ennemis que celui de nourrir des chevaux.

* Ils alloient nuds pieds.

& Térence ne firent pas mieux depuis. Strepſiade n'ayant pu gagner ſur Phidippide qu'il ſe fît diſciple de Socrate pour en apprendre l'art de payer ſes dettes en gambades, & de prouver qu'il fait jour quand il eſt nuit, trouve ce ſecret trop beau pour le négliger. Il prend le deſſein d'aller lui-même à cette école, bien perſuadé qu'après une teinture de philoſophie Socratique, il ſe tirera d'affaire avec ſes créanciers & ne les payera qu'en paroles.

Il heurte donc à la porte de Socrate, dont le valet ſort bruſquement d'un air rêveur & fâché, de la même maniere que le valet d'Euripide dans les ACHARNIENS, ou celui d'Agathon dans les FÊTES DE CÉRÈS *: car Ariſtophane ſe répete quelquefois; & l'avantage que je me flatte de procurer au public par ces analyſes de toutes les comédies du poëte Athénien, c'eſt de faire connoître tout ſon eſprit, & de donner lieu aux lecteurs de le confronter avec lui-même: ce que n'ont pu faire ceux qui ſe ſont contentés de donner quelques-unes de ſes comédies en françois †.

* Voyez les ACHARNIENS, tom. X, & les FÊTES DE CÉRÈS au commencement du XIIe volume.

† Madame Dacier a traduit PLUTUS & les NUÉES, & M. Boivin les OISEAUX. Je ne rougirai point de profiter de leurs lumieres ni de l'avouer, à condition toutefois de ne pas m'aſſervir à leur maniere de traduire, ni à toutes leurs penſées, ſans les examiner en elles-mêmes, ſur ARISTOPHANE & ſur ceux dont ils les ont tirées.

Le valet de Socrate est donc une espece de valet philosophe, comme ceux d'Euripide & d'Agathon sont des valets-poëtes. Ces trois scenes de trois diverses comédies se ressemblent, comme d'autres dont nous parlerons. Ce valet bel esprit peste contre la rusticité de Strepsiade, qui en heurtant trop fort lui a fait perdre le fil d'une grande & belle réflexion. Ce sont-là des traits de maître qui caractérisent d'un seul mot les personnages ridicules qu'on va produire. Strepsiade lui fait d'humbles excuses, & lui demande modestement quelle est l'idée qu'il a malheureusement interrompue.

LE VALET.

Il n'est permis de révéler ces mysteres qu'aux personnes initiées.

STREPSIADE.

Dites donc hardiment ; car je viens pour m'initier à cette école.

LE VALET.

Je me rends ; mais au moins songez que ce sont là de grands mysteres. Socrate demandoit tout-à-l'heure à Chairéphon combien une puce sautoit de longueurs de ses petites pattes : car il faut noter qu'une puce s'étoit attachée au sourcil de Chairéphon, & avoit sauté de-là sur la tête de Socrate.

STREPSIADE.

Et comment a-t'il mesuré cela ?

LE VALET.

On ne peut pas plus ingénieusement ; car ayant fait fondre de la cire, il a plongé les pattes de l'insecte qui s'est trouvé avoir des souliers. La cire refroidie, on s'en est servi pour mesurer l'espace.

STREPSIADE.

O Jupiter, que de finesse d'esprit !

LE VALET.

Ce seroit bien autre chose, si vous sçaviez une admirable réflexion de Socrate.

STREPSIADE.

Quelle ? Dites-la moi je vous conjure.

C'est une autre fadaise de même goût, qui est de sçavoir d'où vient le bruit que font les cousins en volant ; si c'est de leur trompe ou d'ailleurs, & une explication physique de leur intestin rempli de vent *. Le valet fait encore mention d'une plaisanterie au sujet de Socrate qui observoit la lune la bouche ouverte, tandis qu'un animal laissa tomber son ordure. Mais le tableau le plus satyrique & le plus marqué, c'est celui qu'il fait de son maître dérobant subtilement un manteau. « Hier nous n'avions rien à souper, dit-il. »

STREPSIADE.

Cela est fâcheux. Comment se tira-t'il de cette affaire-là ?

* C'est comme si l'on plaisantoit sur les raisonnemens physiques d'aujourd'hui.

LE VALET.

Il répandit de la pouſſiere ſur la table, & tandis qu'il amuſoit ſes auditeurs avec un compas d'une main, de l'autre il décrocha adroitement un manteau avec un fer recourbé.

STREPSIADE.

Ma foi, Thalès n'y faiſoit œuvre. Allons, ouvrez-moi promptement cette école de ſageſſe. Montrez-moi Socrate; car je brûle d'être adepte. Ouvrez donc. (*on ouvre.*) O Hercule, qui ſont ces animaux-là?

LE VALET.

Le voilà bien étonné. A qui les comparez-vous, s'il vous plaît.

STREPSIADE.

Aux priſonniers de Pyle *: ils en ont en vérité tout l'air. D'où vient qu'ils ont les yeux fixés en terre?

LE VALET.

Ils cherchent ce qu'elle a dans ſes entrailles.

STREPSIADE.

Ils cherchent donc des oignons, &c.

* Le poëte parle des Lacédémoniens pris dans l'île de Sphacterie par Démoſthene & Cléon. (Voyez les CHEVALIERS.) Comme ils avoient beaucoup ſouffert, ils arriverent à Athenes dans une ſituation pitoyable. Ils y reſterent aſſez long-temps, & on ne les rendit que tard. Les philoſophes affectoient d'être pâles & défigurés comme eux, de marcher ſans chauſſure, & de mener une vie fort auſtere.

Tandis que le valet eſt en humeur de faire le ſçavant, Strepſiade l'interroge ſur divers inſtrumens qu'il voit, des globes, des ſpheres & choſes ſemblables.

STREPSIADE.

Qu'eſt-ce que ceci ?

LE VALET.

C'eſt l'aſtronomie en perſonne *.

STREPSIADE.

Et cela ?

LE VALET.

La géométrie.

STREPSIADE.

Ouais, à quoi ſert cette machine-ci.

LE VALET.

A meſurer la terre.

STREPSIADE.

La terre ! Quoi celle qu'on diſtribue au ſort après les conquêtes † ?

LE VALET.

Non, ce qui s'appelle la terre, toute la terre.

STREPSIADE.

Grande nouvelle, parbleu ? Bonne choſe pour l'état ! Quoi l'on nous partagera toute la terre ?

* Il fait le montreur de curioſités du cabinet.

† C'étoit l'uſage des Athéniens de partager au ſort les terres conquiſes aux colons qu'ils y envoyoient ; ainſi partagerent-ils quelques terres de Mitylene après ſa défection (Thucyd. l. III.) ainſi le firent-ils à Samos, (Ariſt. RHET. l. II, c. VI.) & en Eubée, (Thucyd. l. I.)

LE VALET.

Tenez, voici ſon contour. Voyez-vous? Voilà Athenes.

STREPSIADE.

Oh, pour le coup je ne vous crois pas; car je n'y vois point de juges aſſis *.

LE VALET.

Il ne faut point railler : voilà tout le domaine de l'Attique.

STREPSIADE.

Où ſont donc mes chers compatriotes les Cicynniens? (Cicynne eſt le pays de la tribu Acamantide dans l'Attique.)

LE VALET.

Les voici; & voilà l'Eubée : vous n'en pouvez pas douter. Vous voyez combien elle s'écarte de nous en longueur.

STREPSIADE.

Oui, elle s'écarte de nous; je ne le ſçai que trop : c'eſt Périclès qui nous l'a ainſi aliénée en la ſubjuguant & en l'accablant d'impôts §; mais où eſt Lacédémone?

* Trait contre la fureur que les Athéniens avoient de délibérer & de juger. C'étoit leur maladie qu'Ariſtophane leur reproche ſur tout dans les GUÊPES & ailleurs.

§ Après l'avoir ſubjuguée il partagea quelques terres aux Athéniens; & depuis l'Eubée fut toujours extrêmement chargée (Thucyd. l. I.) au reſte il y a dans ce paſſage un jeu de mots qu'on ne ſçauroit rendre.

LE VALET.

Ici proche.

STREPSIADE.

Oui, trop proche de nous. Croyez-moi, tâchez de l'éloigner tant que vous pourrez †.

LE VALET.

Cela ne se peut.

STREPSIADE.

Tant pis pour vous, il vous en prendra mal : mais dites-moi quel est cet homme guindé en l'air dans une corbeille.

LE VALET.

C'est lui.

STREPSIADE.

Qui lui ?

LE VALET.

Socrate.

STREPSIADE.

Ah, Socrate, Socrate, &c. (Il le prie de descendre.)

Le philosophe abîmé dans une profonde méditation, paroît d'abord ne rien entendre. On crie à pleine tête ; il revient à lui & répond. L'entretien du valet avec le bourgeois avoit déjà préparé Socrate comme un ridicule achevé ; mais ce n'étoient que les premiers traits en comparaison de cette scene, & le ridicule croît toujours jusqu'à son comble dans tout le cours de la comédie.

† Ce mot est impayable pour le temps & les conjectures. Les Lacédémoniens étoient les mobiles de la guerre du Péloponnese.

Ariſtophane fait rendre d'abord à Socrate une impertinente raiſon de ce qu'il ſe hiſſe ainſi en l'air. « C'eſt, dit-il, que la terre attire toutes les » penſées ſubtiles de l'eſprit, comme le creſſon » ſauvage tire à lui toute l'humeur deſtinée aux » plantes voiſines. » Comparaiſons familieres dont uſoit Socrate pour rendre ſes raiſonnemens ſenſibles : car il eſt peint ici au naturel ; & je ne crois pas que le P. Rapin ait tout-à-fait eu raiſon de dire que Socrate entendoit mieux la fine raillerie qu'Ariſtophane qui le railloit. Ils étoient l'un & l'autre d'un génie à ne ſe rien céder ſur l'article : mais l'un railloit en philoſophe égayé, & l'autre en comique libertin ; ce qui fait la différence de leur génie railleur.

Le bourgeois, en ignorant malin, prend de travers la penſée de Socrate, pour la tourner en plaiſanterie, puis il revient au fait. Son deſſein eſt d'apprendre d'un ſi habile voiſin le moyen de payer ſes dettes, ſans qu'il lui en coûte rien. Il ne s'agit que de lui enſeigner l'art de parler ; « car, » dit-il, les uſuriers me menent grand train, & » la maladie des chevaux m'a perdu, maladie qui » en a conſumé bien d'autres. Je vous conjure donc » par les dieux de m'aider en ceci. » Socrate l'interrompt pour lui demander par quels dieux il jure, ajoutant que dans ſon école on ne reconnoiſſoit

noiſſoit point les dieux du pays*. L'autre le prie de lui dire par quels dieux on jure dans ſon école, ſi c'eſt par des dieux de fer, comme ceux de Bizance, paſſage qui montre que les Bizantins ſe ſervoient de monnoye de fer. Après cette premiere inſinuation qu'Ariſtophane veut faire comme la premiere leçon d'impiété que donne ſon philoſophe, il lui fait faire un ſecond pas : c'eſt d'interroger le nouveau diſciple ſur ſes diſpoſitions aux ſpéculations philoſophiques, & de le ſonder pour ſçavoir, s'il veut entrer en rapport avec les grandes déeſſes de l'école de Socrate, c'eſt-à-dire, les Nuées : malice d'Ariſtophane, pour faire entendre que Socrate & ſes ſectateurs n'avoient pour objet de leur culte & de leurs contemplations que de pures chimeres. On verra qu'il impute la même choſe à Euripide, ami du philoſophe, & à tous ceux qui le pratiquoient, hormis au grand Alcibiade, quoiqu'il le pince dans ſes comédies.

Strepſiade conſent à tout pour ne pas payer ſes dettes. Son maître lui ordonne pour premiere épreuve de prendre une couronne & de ſe jetter ſur un lit : choſe qui donne lieu au diſciple de badiner ſur ce myſtere qui a l'air d'un ſacrifice, comme ſi on vouloit l'immoler. On le raſſure en lui remontrant que ce ſont là les initiations de

* C'étoit le fondement de l'accuſation contre Socrate ; & c'eſt de quoi il ſe juſtifie dans ſon apologie chez Platon.

l'école. En effet, Socrate fait une invocation burlesque à l'air & aux Nuées, comme aux divinités suprêmes. Il les conjure de se rendre visibles & de paroître aux yeux du nouvel adepte, qui a regret de n'avoir pas apporté son double manteau, de peur d'être mouillé. C'est ainsi qu'Aristophane entrelarde de plaisanteries, bonnes ou mauvaises, tous les mots sérieux de Socrate, pour les rendre encore plus impertinens, que ceux qu'il lui met dans la bouche.

L'invocation est redoublée; & les Nuées en habits de femmes avec des masques singuliers, commencent à se montrer en l'air sur des machines figurées en nuages. C'est-là qu'elles font ce beau chœur que madame Dacier admire avec raison. Ces sortes de chœurs étoient toujours les endroits les plus travaillés & les plus poëtiques des tragédies & des comédies grecques. Ceux d'Aristophane tiennent du sérieux & du comique, & quelquefois du sublime & du trivial: souvent ce sont des parodies. On a beau se replier pour les rendre: comme ils sont entierement dépendans de la versification & de la musique grecque, on ne peut les faire goûter aux François ni en vers ni en prose.

Socrate dans son enthousiasme se sent ou se prétend exaucé. Le bruit du tonnerre, & la vue des déesses le frappent. Mais, malgré leurs chants redoublés, Strepsiade a l'esprit si bouché, & la

vue si peu philosophique, qu'il ne peut ni les entendre ni les voir. « Sont-ce des héroïnes, dit-il; » non, répond Socrate, ce sont les déesses des » paresseux. Ce sont elles qui donnent de l'esprit, » du sens, du jugement, l'art de parler d'une » maniere extraordinaire, imposante comme la » nôtre, & capable de captiver les cœurs. »

STREPSIADE.

« En effet, à peine ai-je entendu leur voix, que mon cœur a tressailli d'ardeur de philosopher. Oui je brûle de raisonner sur la fumée, de bâtir & de renverser des argumens opposés, & de contredire tout ce qu'on dira.

Le villageois en disant cela ne voit pas encore les Nuées; mais il prie Socrate de les lui faire voir. Celui-ci a de la peine à en venir à bout, vû la grossiereté de son disciple; ce qui fait un jeu de théâtre aussi satyrique qu'il est vif, pour montrer que les éleves n'avoient pas tous les mêmes dispositions à voir les chimeres philosophiques. Enfin les Nuées descendent de leurs machines, remplissent tout le théâtre, & sont vues de Strepsiade qui les adore. « Tu ignorois, dit le philosophe, » que c'étoient là des déesses. Quoi, tu ne sçavois » pas qu'elles nourrissent les sophistes, les devins, » les médecins, les poëtes, &c. » Strepsiade est fort étonné de leur voir des figures de femmes,

lui qui avoit cru bonnement que ce n'étoit que du brouillard. Sur cela Socrate lui fait comprendre avec sa maniere ordinaire de philosopher, c'est-à-dire, par des questions réitérées, que les Nuées prennent toutes les formes qu'on veut & qu'elles veulent. De cette fadaise Aristophane tire une satyre des plus fines qui se puissent, & désignant plusieurs des spectateurs, « quand par exemple » elles voyent (dit-il) Simon ce voleur public, » elles se métamorphosent en loups. »

STREPSIADE.

C'est donc pour cela qu'appercevant hier le lâche Cléonyme *, elles se déguisoient en cerfs.

SOCRATE.

Oui, & présentement comme vous voyez, parce qu'elles apperçoivent l'efféminé Clisthene, elles se sont transformées en femmes.

STREPSIADE.

Je vous adore donc, ô puissantes déesses : si jamais vous daignâtes faire entendre votre voix à quelque mortel, je vous supplie de m'accorder cette grace.

Elles la lui accordent en faveur de Socrate, qu'elles veulent particulierement obliger ainsi que Prodicus. Prodicus étoit un sophiste fort intéressé,

* Celui qui jeta ses armes à la guerre. On en a parlé.

& fou de ſon prétendu ſçavoir; Ariſtophane ne le met ici en parallele avec Socrate que pour faire plus de peine au vrai ſage par la comparaiſon qu'il en fait avec un fou.

De cette faveur des Nuées Socrate prend occaſion de débiter des impiétés, & de traiter Jupiter de chimere. Il eſt incompréhenſible qu'on le ſouffrît, quoique ce fut pour faire regarder Socrate comme un impie. Le raiſonnement de ce philoſophe, pour prouver qu'il n'y a point de Jupiter, c'eſt que ce ſont les Nuées ſeules qui donnent de la pluie, & qu'on n'a jamais vu Jupiter pleuvoir ſans elles *. L'explication du tonnerre, conforme à celle de Deſcartes, eſt la ſuite de cette leçon. Mais elle dégénere en poliçonnerie, choſe que ne manque jamais Ariſtophane, ſoit qu'il en trouve occaſion ou non. Enfin, toute la ſcene aboutit à exiger de Strepſiade qu'il renonce aux dieux du pays, pour ne reconnoître de divinités que les Nuées. On veut faire entendre que c'étoit le premier ſacrifice que Socrate exigeoit de ceux qui vouloient être ſes diſciples, & qu'il l'obtenoit

* Voyez la belle médaille d'Antonin le Débonnaire, T. AIΛ. K. ANTONEINOC, avec un Jupiter qui pleut ſans nuages. Aſſis ſur ſon trône, il laiſſe tomber de la corne d'abondance une pluie féconde ſur la terre qui eſt à ſes pieds. C'eſt un monument de la piété & de la tendreſſe des Ephéſiens envers Antonin. ΕΥΣΕΒΩΝ ΕΦΕΣΙΩΝ, PIORUM EPHESIORUM. Cette médaille eſt chez le Roi.

aiſément : car le bourgeois en paſſe par tout ce qu'on veut de lui, dans l'eſpoir de ne pas payer ſes créanciers. A cette condition, jointe à celle de mener une vie dure & philoſophique, les Nuées lui accordent ſa demande, qui eſt de corrompre le bon droit pour emprunter & ne rien payer. Laiſſez-vous, diſent-elles, conduire par Socrate, & vous réuſſirez.

Strepſiade eſt content de tout ce qu'on lui propoſe, d'être vêtu de haillons, de ſouffrir la faim, la ſoif, le chaud, le froid, les outrages, tout; d'être philoſophe en un mot, pourvu qu'on lui apprenne l'art qu'il deſire de ſçavoir. Le maître commence par flater ſon éleve d'une gloire pareille à la ſienne, comme d'être conſulté d'une foule d'admirateurs, & choſes ſemblables, ſans compter le gain * réel qui en reviendra; puis il l'exerce, & le ſonde par l'avis du chœur : ſcene plaiſante. Car le bourgeois interrogé ſur ſes talens, ſur ſa mémoire & ſur ſa diſpoſition à la fine éloquence, jure qu'il n'a de mémoire que pour ſe ſouvenir de ce qu'on lui doit, & de diſpoſition qu'à tromper ceux à qui il doit. Socrate pour l'éprouver veut en venir aux coups d'étrivieres. Il lui fait mettre bas ſon manteau, & le bourgeois gardant toujours ſon caractere d'innocent très railleur, balance un moment entre la crainte &

* Accuſation injuſte : Socrate étoit fort déſintéreſſé.

l'eſpoir de reſſembler à Chairéphon, le plus cher, mais le plus pâle des diſciples de Socrate. Il conſent toutefois d'entrer dans l'école du maître, & ſe ſoumet à toutes les épreuves.

Ici commence cette belle diſgreſſion * du chœur qui eſt double, une partie appartenant aux ſecondes Nuées, & l'autre aux premieres. Il eſt bon de donner ce morceau tout entier, parce qu'il jette un grand jour ſur tout ce qui regarde Ariſtophane, & en particulier ſur la date & le ſort de cette piece. Immédiatement après que Socrate a fait entrer ſon diſciple chez lui, c'eſt-à-dire, dans l'antre de Trophonius †, comme l'appelle plaiſamment Strepſiade, pour railler cette école de gens qui ne rioient jamais, non plus que ceux qui avoient été dans l'antre, le chœur dit un mot au maître & à l'éleve; puis ſe tournant vers les ſpectateurs, il leur parle en ces termes:

* Παράβασις.

† Trophonius étoit un homme qui s'étoit érigé en donneur d'oracles qu'il rendoit du fonds d'une caverne près de Delphes. Cet antre devint célebre dans la ſuite. On y alla toujours depuis chercher des oracles : mais comme c'étoit un repaire de ſerpens, on y jettoit quelques gâteaux emmiellés par précaution ou par cérémonie ſuperſtitieuſe ; & c'eſt ce qui fait dire à Strepſiade qu'il devroit avoir des gâteaux avant que d'entrer dans la maiſon de Socrate. On dit qu'on ne rioit plus au retour de l'antre de Trophonius. Cela paſſe en proverbe.

« Messieurs, j'atteste Bacchus *, mon pere & » mon maître, que je vous dirai la vérité. Puissai-je » être vainqueur en ces jeux, & passer dans votre » esprit pour aussi bon écrivain, que je vous crois » bons connoisseurs ! Aussi vous ai-je déjà donné » cette comédie comme la meilleure que j'eusse » faite, en vous priant de l'entendre avec autant » d'application & de soin que j'en avois mis à la » composer. J'eus pourtant le malheur d'être » vaincu par d'indignes concurrens §, destinée » que je ne méritois pas. C'est de cela même » que j'ose me plaindre à vous & aux honnêtes » gens pour qui seul je travaille ; non que je veuille » vous abandonner : car je n'ai pas oublié le » succès que vous donnâtes à ma premiere comé- » die ¶, & l'accueil que vous fites au jeune » homme sage & au jeune débauché qui en font » le jeu †, comme je n'étois pas encore dans » l'âge prescrit par les loix ⁂ pour donner des » pieces de théâtre, j'exposai incognito ce pre- » mier fruit de mes veilles. On le releva, & vous

* Il atteste Bacchus comme le dieu des poëtes comiques, parce que les comédies se jouoient aux fêtes de Bacchus.

§ Cratinus & Amipsias. Ils en disoient apparemment autant d'Aristophane.

¶ Les Daïtaliens, peuple de l'Attique.

† Galien en a conservé un fragment qui confirme cela.

⁂ Il falloit avoir trente ou quarante ans.

» le reçûtes favorablement. Depuis cette faveur, » j'ai toujours compté sur vos suffrages. Or je » viens aujourd'hui, messieurs, vous offrir une » comédie, qui, comme une autre Electre §, » cherche à reconnoître ses amis. Si elle trouve » les cheveux de son frere, elle les reconnoîtra » bien *. Jugez, je vous prie, par vous-même de » la décence avec laquelle mon Electre (MA COMÉDIE) paroît. Elle ne vient point avec des » habits déchirés pour faire rire les enfans †. Elle » ne s'avilit point par des railleries fades sur les » chauves, & moins encore par des danses dès-» honnêtes. Vous ne la verrez point introduire » un vieillard qui frappe de son bâton tout ce » qui se présente pour faire plus aisément passer » ses mauvaises plaisanteries. Elle ne paroît point » avec des flambeaux comme une furie, & ne » s'amuse point à faire des hélas ridicules. Elle » vient appuyée de son seul mérite & de sa propre » beauté. Je ne me glorifie pourtant pas de ces » avantages. Je cherche beaucoup moins à vous » tromper en répétant deux ou trois fois la même » chose. Je produis toujours des images nouvelles

§ Allusion satyrique à la reconnoissance d'Electre & d'Oreste dans Eschyle. Voyez la seconde partie.

* Il veut dire qu'elle reconnoîtra au moindre signe d'approbation les spectateurs qui ont autrefois applaudi aux DAÏTALIENS.

† Traits satyriques contre les poëtes ses concurrens.

» différentes les unes des autres, & toutes singu-
» lieres. Je puis me vanter d'avoir terrassé le
» redoutable Cléon *. Mais je ne l'ai pas insulté
» depuis sa mort †. La conduite de mes rivaux
» est bien différente : depuis qu'Hyperbolus a
» donné prise, ils ne mettent sur le théâtre
» qu'Hyperbolus & sa mere. Eupolis a donné
» d'abord à ce sujet sa comédie MARICA ¶, où il
» n'a pas rougi de piller mes CHEVALIERS, en y
» ajoutant seulement de sa façon une vieille qui
» fait une danse déshonnête; encore a-t'il volé
» cette vieille à Phrynicus, qui la faisoit dévorer
» par un monstre marin. Le poëte Hermippus est
» venu ensuite : voilà encore Hyperbolus en jeu.
» Enfin, tous à la file tombent sur Hyperbolus ⁂,
» & me dérobent mes anguilles § le plus subti-

* Dans la comédie des CHEVALIERS, & ailleurs.

† κειμένῳ, jacenti; mort ou terrassé. Le terme est véritablement équivoque. Mais la suite le détermine à signifier mort. Madame Dacier a cru devoir en juger autrement, sur ce qu'Aristophane dit qu'il ne donne pas la même chose. Mais cette raison prouve tout au plus qu'il y avoit beaucoup de changemens dans les secondes NUÉES, pour lesquelles ce discours étoit fait.

¶ Les scholiastes assurent que dans cette comédie d'Eupolis, il étoit parlé de Cléon comme mort.

⁂ Homme de basse naissance, faiseur de lampes de cuivre. Il avoit trouvé comme Cléon, le secret de se rendre redoutable jusqu'à oser attaquer les premieres têtes de l'état.

§ Il parle d'anguilles dans sa comédie des CHEVALIERS. Ce sont

» lement qu'ils peuvent. Que ceux qui rient à
» leurs pieces ne se divertissent pas aux miennes !
» C'est tout le mal que je leur souhaite. Pour
» vous, messieurs, si vous prenez goût à mes
» idées, je vous donne parole de croire désormais
» que vous êtes fins connoisseurs. »

Il est visible 1°. que ce discours a été fait pour la seconde représentation des Nuées ; 2°. que c'étoit la premiere comédie revue, corrigée, & augmentée ; 3°. que Cléon étoit mort quand on la représenta la seconde fois. La seule citation de MARICA où Eupolis parloit de Cléon mort, est une preuve sans réplique. Donc en joignant à ce discours un endroit des GUÊPES, où il est dit que la premiere comédie des Nuées fut jouée un an auparavant, il est évident que les deux représentations se firent dans les années que nous avons assignées. Et quand même les Scholiastes nous tromperoient après s'être trompés eux-mêmes sur le fait de la comédie MARICA qui suppose Cléon mort, cela ne prouveroit autre chose, sinon que les deux représentations des NUÉES se sont faites avant la mort de ce général, ou avant la dixieme année de la guerre du Péloponnèse : & par conséquent cette comédie n'en seroit pas moins éloignée de la mort de Socrate, comme le fut en effet

les anguilles délicieuses du lac Copaye en Béotie. On avoit fait apparemment sur cela des allusions dont nous n'avons point la clef.

la premiere représentation. Car voici le discours que le chœur y fit aux spectateurs, & qu'on lit après le premier à la suite d'une invocation.

« Messieurs, écoutez-nous bien, je vous prie, » (ce sont les Nuées qui parlent) nous sommes » fort en colere contre vous; & n'avons-nous » pas raison? Est-il un de vos dieux qui vous » enrichisse autant que nous le faisons? Toutefois » point de libations, point de sacrifices pour nous, » qui sommes vos déesses tutélaires. En effet, vous » mettez-vous en campagne mal-à-propos? Sur le » champ le tonnerre ou la pluye surviennent pour » vous faire rentrer. Par exemple, quand vous » vous avisâtes de mettre à la tête de vos armées » ce Paphlagonien, ce corroyeur, ce Cléon, nous » fronçâmes le sourcil, nous fîmes du fracas, la » foudre tomba, la lune quitta sa route *, le » soleil retira son flambeau, & vous menaça de » ne plus luire pour vous, si vous élisiez Cléon » pour général. Vous l'élûtes pourtant. C'est le » proverbe : les délibérations vont ici tout de tra- » vers, & les dieux réparent tout §. Or, voulez- » vous sçavoir comment tout sera réparé. Le voici. » Prenez-moi cet oiseau de proye †, ce voleur de

* Il y eut une éclipse de lune vers le temps où Cléon fut envoyé à Pyle en qualité de général. Aristophane en parle dans ses CHEVALIERS. Quelque-temps après il y en eut une de soleil.

§ Démosthene en dit autant aux Athéniens, dans ses harangues.

† Larus, oiseau aquatique fort vorace, dit Suidas.

» Cléon, & mettez-le au pilori ¶. Alors tout re-
» viendra dans ſon premier état, & vos fautes
» ſe tourneront en heureux ſuccès. »

Dans le premier morceau, Cléon étoit mort; dans le ſecond, il étoit plein de vie. Ces deux morceaux ont donc été faits en deux années différentes. Mais quelque tour qu'on veuille y donner, il ſera toujours vrai de conclure d'Ariſtophane ſeul, que cette piece fut faite & jouée entre l'époque de l'affaire de Pyle ſous Cléon, & celle de la mort de Cléon : donc entre la ſeptieme & la dixieme année de la guerre du Péloponnèſe : donc plus de vingt-trois ans avant la condamnation de Socrate *. Cela eſt démontré.

Il y a encore un troiſieme morceau adreſſé aux ſpectateurs. Mais c'eſt une plaiſanterie bien moins importante que celle que nous venons de voir. Les Nuées diſent qu'elles ſaluent les Athéniens de la part de la lune, qu'elle eſt pourtant un peu picquée contr'eux, de ce que malgré tous les biens dont elle les comble, ne fût-ce que d'épargner leurs flambeaux †, elle n'éprouve d'eux que de l'ingrati-

¶ Serrez-lui le cou dans une piece de bois trouée.

* Ou du moins treize ans avant cette mort, ſi Socrate mourut ſexagénaire, comme quelques-uns l'ont écrit : ſentiment peu ſuivi.

† Il paroît par-là, & par beaucoup d'autres endroits où Ariſtophane raille l'épargne des Athéniens, qu'ils étoient en effet fort épargnans.

tude, parce que toutes les fètes ſont dans une horrible confuſion, & qu'on s'en prend à elle; que les dieux, par exemple, s'attendent à des ſacrifices qui ne viennent point au jour marqué, qu'on voit des jeûnes au lieu de feſtins, & des procès au lieu de vacations, que dans l'olympe on fait un bruit horrible contr'elle, comme ſi elle étoit la cauſe du peu de ſoin des Athéniens à bien ranger leur calendrier.

Il n'eſt pas aiſé de rendre raiſon de cette confuſion des fètes dont parle Ariſtophane, les diverſes conjectures qu'on apporte n'étant que de pures conjectures, & trop longues à développer. Soit que le nombre d'or, ou le cycle de Méton fût alors introduit ou non, il y a toujours des difficultés: & il ſembleroit vraiſemblable que le déſordre dont on parle, ſeroit plutôt venu d'avoir voulu ajuſter les fètes à ce Cycle, qu'autrement *. Nous aurons moins lieu de nous étendre beaucoup ſur le reſte de cette comédie.

* Voyez le ſçavant M. Ezech. Spanheim dans l'édition d'Ariſtophane de M. Kuſter: c'eſt ſon ſentiment que je rapporte ici. Il y a pourtant apparence que le cycle de Méton ne fut adopté que depuis cette piece. Les Grecs, pour retrouver le même point de rencontre du ſoleil avec la lune, avoient pris d'abord huit années, puis onze, toujours avec erreur conſidérable. Méton s'aviſa le premier en mettant huit & onze de fixer le terme de dix-neuf ans, où le retour de la lune & du ſoleil ſe trouva ſans erreur ſenſible pour ces temps-là.

ACTE II.

Socrate après avoir dépouillé ſon diſciple de ſon manteau, apparemment pour s'en accommoder, & après lui avoir donné quelques commencemens d'inſtruction, le ramene ſur le théâtre en jurant par le chaos & l'air qu'il n'a pas encore trouvé d'eſprit ſi épais que Strepſiade. Mais Strepſiade eſt, comme on l'a vu, un bourgeois de bon ſens & malin, qui ſans paroître y toucher tourne ſon maître en ridicule. Ariſtophane veut faire entendre qu'un ſens droit que les philoſophes traitent de groſſier, eſt rétif à la philoſophie, tant elle eſt oppoſée au ſens commun.

Le maître appelle ſon éleve pour continuer ſa leçon, & lui ordonne de tirer ſon canapé & de s'y coucher. L'autre obéiſſant malgré lui, badine ſur les Corinthiens qui le prennent au collet, & qui concourent avec Socrate à le piller. Il appelle ainſi certains inſectes dont il ſoupçonne que les meubles philoſophiques de ſon maître ſont infeſtés. Toute la ſcene roule ſur quantité d'impertinences qu'on fait dire à Socrate ſuivant ſa maniere de philoſopher, & à Strepſiade pour les relever par un contraſte comique : par exemple, Socrate commence à-peu-près comme le maître de philoſophie dans le BOURGEOIS-GENTIL-

HOMME *. « Çà que ſouhaitez-vous d'apprendre ? » Les meſures, l'harmonie, la cadence ? »

STREPSIADE.

Oui parbleu les meſures. Car il n'y a pas long-temps qu'un homme m'a trompé par une fauſſe meſure.

Socrate pourſuit ſon diſcours & Strepſiade le ſien, l'un & l'autre répondant toujours à ſa penſée. Le dernier vient au fait, & demande à quoi lui ſervira l'harmonie. « Pour faire l'agréable » dans les compagnies ? C'eſt bien là de quoi il » s'agit. Je ne me ſoucie, dit-il, ni de Pyrrhi- » ques, ni de Dactyles. Apprenez-moi à culbuter » le bon droit. »

Plus Strepſiade va au fait, plus Socrate affecte de s'en éloigner, & de lui faire voir qu'il faut acquérir auparavant bien d'autres connoiſſances. Il lui donne une leçon de grammaire ; mais bien maligne. Car en lui enſeignant à diſtinguer les noms des choſes qui appartiennent aux hommes & aux femmes, il donne ſur les doigts à quelques Athéniens notés pour leur lâcheté ou leurs débauches, particulierement à Cléonyme & Amunias.

Socrate ordonne enſuite tout de bon au diſciple de ſe coucher, de méditer, de s'attacher à une penſée, & s'il ne peut la démêler, de paſſer

* Moliere a viſiblement imité la ſcene d'Ariſtophane.

à

à une autre, de fixer ſon imagination, de diviſer, de définir, de contempler, enfin de chercher dans ſa tête le moyen de fruſtrer ſes créanciers. Ce jeu de théâtre, qui exprime toutes les petites façons des méditatifs d'alors, leurs grimaces ſçavantes, & les tours de ſoupleſſe qu'on leur imputoit, anime extrêmement cet acte. Mais ſi les FEMMES SÇAVANTES de Moliere ont eu d'abord de la peine à plaire au monde poli à cauſe de leur caractere ſingulier, il n'eſt pas poſſible d'eſpérer que celui des philoſophes Athéniens lui plaiſe, quelque finement qu'il ſoit repréſenté. Pourſuivons ſans nous arrêter conſidérablement ſur chaque choſe.

STREPSIADE.

Que voulez-vous donc que je cherche dans mon eſprit ?

SOCRATE.

Dites-moi vous-même ce que vous voulez trouver.

STREPSIADE.

Je vous l'ai dit mille fois, le moyen de ne point payer.

Voilà la vraie maniere de Socrate, quoique traveſtie. Il faiſoit éclore les penſées d'autrui ſans dire les ſiennes ; ce qui le faiſoit appeler LA SAGE-FEMME DES ESPRITS.

Le bourgeois las de se tourner sur son lit dit enfin qu'il a trouvé le secret qu'il cherchoit. C'est une plaisanterie à laquelle on ne s'attend point. « Si j'achetois, dit-il, une sorciere de Thessalie, » que par son moyen je prisse la lune, & que » je l'enfermasse dans un étui comme un mi- » roir...... »

SOCRATE.

Hé bien qu'en arriveroit-il ?

STREPSIADE.

S'il n'y avoit plus de lune, je ne payerois plus d'intérêts.

SOCRATE.

Comment cela ?

STREPSIADE.

La chose est toute claire. Il n'y auroit plus de mois, & par conséquent plus de payement au bour.

Socrate lui propose à son tour une autre subtilité de même force. Il demande comment il se tireroit d'affaire s'il étoit condamné à payer cinq talens. Le bourgeois rêve quelques momens, suivant le conseil de son maître qui lui dit de donner l'essor à son esprit, comme les enfans le font aux hannetons qu'ils attachent à un fil. C'est que Socrate disoit que l'ame avoit des aîles pour s'élever au-dessus des choses terrestres; de sorte que ce

comparaiſons lui étoient familieres. Strepſiade trouve enfin un expédient rare, qui ſeroit de ſe mettre derriere le greffier, d'expoſer un miroir ardent aux rayons du ſoleil, & de brûler toutes les écritures qu'on feroit contre lui. Je ne trouve pas qu'aucun commentateur ait dit un ſeul mot de ces cinq talens. Mais il s'agit viſiblement de ceux que Cléon fut condamné à payer pour crime de péculat *. Cela ſaute aux yeux. Mais que ſignifie l'alluſion du miroir ardent ? Je l'ignore. Il y en a bien d'autres que nous ne connoiſſons pas. Par exemple, pour éviter une condamnation par corps, Strepſiade n'imagine point d'autre ſecret que de s'aller pendre. Peut-être auſſi n'y a-t'il point d'autre fineſſe dans ces mots que la naïveté. Socrate ne pouvant rien tirer de plus du génie groſſier de ſon diſciple, déſeſpere d'en faire un philoſophe, & lui conſeille d'amener ſon fils en ſa place. L'autre y conſent en diſant que ſon fils avoit de l'eſprit étant enfant, ce qu'il prouve auſſi naïvement que le médecin Diafoirus au ſujet de ſon fils Thomas. Moliere a copié à beaucoup d'endroits de cette comédie.

ACTE III.

Strepſiade, comme poſſédé de l'eſprit Socratique & de l'enthouſiaſme des Nuées, pouſſe ſon fils

* Voyez les ACHARNIENS Tome X.

Phidippide hors du logis, & jure par les Nuées qu'il n'y restera pas plus long-temps. « Sors, dit-» il, coquin, & vas manger, si tu veux, les co-» lonnes de Mégaclès. » Apparemment que cette maison, à laquelle Strepsiade s'étoit allié, avoit dissipé tout son bien, hormis le palais de Mégaclès. Le sel comique de cette scene est précisément le même que celui du Bourgeois-Gentilhomme, qui veut instruire sa femme & sa servante des leçons qu'il a reçues de ses maîtres. La copie est plus conforme à nos mœurs ; mais elle est moins vive que l'original dont Moliere avoit bien étudié tous les traits. A la vérité, Strepsiade ne fait pas ici à son fils un récit tranquille, comme le Bourgeois-Gentilhomme à madame Jourdain & à Nicolle : mais il parle dans le même goût avec plus de vivacité. Car ayant la tête remplie des grands mysteres qu'il croit avoir appris chez Socrate, il en dit une partie sans suite ni liaison à son fils, en le contraignant d'aller promptement tenir sa place à la même école.

Phidippide qui croit que son pere extravague, le regarde du même œil que madame Jourdain fait son mari enharnaché en Turc. Il ne laisse pas d'obéir sans rien comprendre à ce qu'on lui dit ; & voilà tout le plaisant de ce dialogue. Dès les premiers mots le fils jure par Jupiter. Ce serment choque le pere, qui lui dit que cela étoit

bon autrefois, mais que depuis Socrate il n'y a plus de Jupiter.

PHIDIPPIDE.

Qui dit de pareilles impiétés !

STREPSIADE.

Qui ! Socrate, Diagoras le Mélien *, & Chairéphon qui sçait calculer les sauts des puces.

PHIDIPPIDE.

Quoi, mon pere, êtes-vous assez insensé pour croire ces bourrus atrabilaires ?

STREPSIADE.

Doucement, mon fils, s'il vous plaît. Ne dites point de mal de ces sages qui ont tant de lumieres, & qui portent l'épargne jusqu'à ne connoître ni barbiers, ni parfumeurs, ni baigneurs, tandis que tu me dévores les entrailles, comme si j'étois mort. Mais il ne s'agit plus de cela. Va les trouver, & devient leur disciple en ma place.

Il est aisé de reconnoître ici des traits du MALADE IMAGINAIRE, à l'égard des médecins.

PHIDIPPIDE.

Hé que peut-on apprendre de bon de ces animaux-là ?

* Diagoras étoit de Mélos. Ainsi quand Aristophane dit le Mélien, il faut entendre Diagoras. Il passoit pour athée, & les poëtes comiques vouloient donner cette idée des philosophes pour les perdre. Mais il s'en faut bien que Socrate niât la divinité. Il n'y a qu'à lire Platon.

STREPSIADE.

Tout ; les connoiſſances les plus eſtimées, la vérité même, par exemple que tu n'es qu'une bête & qu'un ſot. Mais attends un moment je reviens.

PHIDIPPIDE.

Mon pere a perdu l'eſprit. Quel parti dois-je prendre ? Dois je le faire déclarer fou en juſtice, ou le livrer aux bourreaux de médecins *, comme un homme à mettre en terre en peu de jours ?

Le pere revient avec un cocq & une poule qui s'expriment par le même mot grec. Socrate en avoit fait autant à ſon égard en lui donnant une leçon de grammaire. Il l'imite & demande à ſon fils ce que c'eſt que l'un & l'autre volatile. Le fils répond comme le pere avoit répondu à Socrate. « Vous n'êtes qu'une bête, lui dit Strepſiade, & » vous ne ſçavez pas les premiers élémens de la » grammaire. » Il y a là quelque raillerie cachée ſur quelque évenement, comme celle de Moliere dans le BOURGEOIS-GENTILHOMME, qui admiroit & répétoit la leçon qu'on lui avoit donnée ſur la maniere de prononcer les voyelles, les conſonnes & les ſyllabes, allusion maligne à un livre § qui

* Madame Dacier a paſſé ce vers. Le ſcholiaſte l'explique de ceux qui enterrent les morts. Le ſens que j'ai ſuivi me paroît le véritable.

§ Le livre de la parole.

avoit eu de la réputation dans le monde. L'original de ces traits eſt Ariſtophane. On perdra dans la ſuite la trace de pluſieurs bons mots de Moliere, comme des ſiens.

Strepſiade aſſure qu'il a appris bien d'autres belles choſes de cette nature ; mais que ſon grand âge lui ayant ôté la mémoire, il eſt à propos que ſon fils ſe mette en ſa place chez ces grands philoſophes.

Phidippide remarquant que ſon pere n'a ni manteau, ni ſouliers : « c'eſt donc pour toutes ces » ſubtilités, dit-il, que vous avez perdu votre man» teau. »

STREPSIADE.

Oh non, je ne l'ai pas perdu ; mais je l'ai converti en pure philoſophie †.

PHIDIPPIDE.

Et vos ſouliers qu'en avez-vous fait ?

STREPSIADE.

Je les ai employés POUR LE BESOIN, comme Périclès le fit des tréſors de la citadelle.

Ceci regarde un fait ſingulier de Périclès. Suidas dit, qu'il employa une grande partie de ces tréſors pour la guerre du Péloponneſe, & qu'en rendant ſes comptes il ſe contenta de dire, au ſujet de cinquante talens, qu'il les avoit employés POUR LE

† Il veut faire entendre que Socrate étoit intéreſſé & voleur.

BESOIN. On ne le pressa pas davantage. Les Lacédémoniens l'ayant sçu, confisquerent les biens de Cléander, & condamnerent Plistoanax à une amende de cinq talens, prétendant que ces deux généraux de Lacédémone, dont l'un étoit leur roi, avoient épargné une partie de l'Attique, pour avoir été corrompus par des largesses secrettes ; & que Périclès n'avoit répondu si obliquement en rendant ses comptes, que pour épargner aux rois de Sparte la confusion de leur bassesse & de leur perfidie.

Le vieillard fait tout de bon marcher son fils chez Socrate, en lui disant : « Viens, mon en-
» fant, viens avec moi. Si tu fais mal, c'est moi
» qui t'y oblige : obéis seulement, & souviens-toi
» que je n'ai que trop eu d'égard moi-même à tes
» caprices dans l'enfance. La premiere obole *

* Aristophane l'appelle obole héliastique, ainsi nommée du lieu où se tenoient les plus nombreuses assemblées des Athéniens. On n'y donnoit d'abord aux assistans qu'une obole, ou la sixieme partie d'une dragme ; ensuite on en donna deux, & enfin trois à la réquisition de Cléon, qui se fit un mérite de cette augmentation. Le poete comique tourne par-tout & mille fois en ridicule cet honoraire, qui lui paroissoit sordide. C'étoit en effet peu pour chaque particulier, & beaucoup pour l'état, puisque les trois oboles valoient cinq sols de notre monnoie. M. Ezéch. Spanheim dans ses notes sur les NUÉES, nous a donné une suite de sept différentes monnoies depuis la dragme attique, jusqu'à la demi-obole inclusivement. Toute cette monnoie est d'argent. Il y en a eu d'airain : & Aristophane nous l'apprend quand on ne le sçauroit pas d'ailleurs. Ces sept pieces ont toutes d'un côté la tête de Pallas & de l'autre le hibou son oiseau, avec les deux ou

» que je reçus pour l'aſſemblée publique, je l'em-
» ployai à t'acheter un petit chariot aux fêtes de
» Jupiter. »

Phidippide dit à part que ſon pere ſe repentira de la violence qu'il lui fait ; & il lui tiendra en effet parole. Socrate paroît ; le pere lui livre ſon fils. « Je l'ai enfin parſuadé, dit-il, malgré qu'il » en eût. » Ce mot tombe à plomb ſur la maniere de philoſopher dont uſoit Socrate, qui mettoit les gens au point de ſe rendre malgré eux, en les faiſant donner dans des abſurdités, dont ils ne pouvoient ſe tirer ſans revenir à ſon ſentiment.

SOCRATE parlant de Phidippide.

C'eſt apparemment un innocent qui n'eſt pas encore fait à ſe tenir ſuſpendu en l'air comme nous *.

PHIDIPPIDE entre ſes dents.

Puiſſes-tu l'être tout de bon !

STREPSIADE.

Ah coquin, tu dis des injures à ton maître.

trois premieres lettres du nom de la déeſſe ; comme toutes les autres monnoies d'Athenes. La cinquieme eſt ſinguliere, en ce qu'elle porte d'un côté une double tête d'homme & de femme à viſages addoſſés en forme de Janus avec la couronne. C'eſt la figure de Cécrops, ancien roi d'Athenes. La tête de femme montre qu'il procura & facilita les mariages pour peupler l'Attique. Cette monnoie battue en ſon honneur pluſieurs ſiecles après lui, marque la vénération des Athéniens pour ſa mémoire.

* A méditer.

SOCRATE.

Voyez avec quelle grimace il a dit cette ſotiſe. Hé comment pourroit-il apprendre à éluder un procès, à chicaner ſa partie adverſe, & à jeter de la pouſſiere aux yeux des juges ? Hyperbolus * donneroit pourtant un talent pour en ſçavoir autant.

STREPSIADE.

Oubliez ſes impertinences, & daignez lui donner vos ſoins. Il a naturellement du génie : car n'étant encore qu'enfant, il faiſoit des petits châteaux, des vaiſſeaux, des chariots, des grenouilles, des grenades ; il falloit voir ! Qu'en penſez-vous † ? Ne croyez-vous pas qu'il puiſſe apprendre ces deux MOYENS ¶ favoris qui ſont les pivots de votre doctrine, le JUSTE & l'INJUSTE ? S'il ne les apprend tous deux, il aura du moins l'eſprit d'apprendre l'INJUSTE.

SOCRATE.

Je vais le donner à inſtruire à tous les deux.

STREPSIADE *prenant congé.*

Je ſuis votre valet. N'oubliez pas au moins de l'armer de pied en cap contre le JUSTE.

* C'eſt le faiſeur de lampes dont nous avons déjà parlé. Il y mettoit (dit-on) de mauvais alliage, & il s'enrichiſſoit par ſes friponneries, à en croire Ariſtophane.

† Voilà Thomas Diafoirus.

¶ Toute la philoſophie morale de Socrate rouloit ſur ces deux idées.

A peine le bourgeois s'eſt-il retiré, que le Juſte & l'Injuſte paroiſſent en perſonne. L'allégorie eſt hardie, & les perſonnages ſont bizarres, mais dignes d'Ariſtophane, & plaiſans pour qui connoiſſoit ou connoît Socrate & ſes diſcours éternels ſur le Juſte & l'Injuſte. Il faut donc imaginer ces deux choſes comme des acteurs que le poëte avoit apparemment orné d'un air auſſi groteſque, que ſes autres maſcarades.

Le Juſte défie ſon rival de paroître devant les ſpectateurs. Mais l'Injuſte qui connoît les Juges à qui il a affaire, ſe montre ſur-le-champ, bien aſſuré, dit-il, de l'emporter ſur ſon concurrent devant de tels arbitres; bon commencement de ſatyre qui dure pendant toute la ſcene; car le premier prétend être le plus fort*; & l'autre allegue qu'il eſt toujours victorieux quoique plus foible. L'un veut que ce ſoit chez les foux (en montrant les ſpectateurs ou les philoſophes) & l'autre prétend que c'eſt chez les ſages, en montrant les mêmes. L'un dit qu'il n'a qu'à ſe montrer pour triompher; l'autre nie qu'il ait au monde aucune ombre de juſtice. Quoi, pas même chez les Dieux? Non, pas même chez Jupiter. Cela eſt dit pour rendre les philoſophes exécrables par leurs

* κρείττων, le plus fort. C'eſt le nom du Juſte chez les philoſophes. ἥττων, le plus foible. C'eſt le nom de l'Injuſte. Il y a ici bien des anthitheſes qui portent ſur ces deux dénominations.

impiétés. Le Juſte accable en effet d'injures ſon rival, comme un impie : l'autre affectant un air de philoſophe, ne répond à chaque outrage que par des applaudiſſemens, comme Socrate & comme les ſergens de comédie, qui diſent bon cela à chaque inſulte qu'ils reçoivent. Auſſi l'Injuſte ajoute-t-il : « Hé, ne vois-tu pas que tu me pro- » digues de l'or à pleines mains ? » Les vivacités redoublées de l'un & de l'autre font un grand jeu de théâtre ; mais tout n'en eſt pas ſelon nos manieres. Les reproches que le premier fait au ſecond de corrompre les Athéniens & de perdre la jeuneſſe, les répliques du ſecond, & la diſpute des deux à qui ſe ſaiſira de Phidippide pour l'inſtruire, (comme la vertu & le vice par rapport à Hercule *,) ne montrent que trop à quel point les poëtes comiques portoient la liberté de dénigrer Athenes ; & juſqu'où les Athéniens entendoient raillerie, ſans s'embarraſſer de ce que la poſtérité penſeroit d'eux, & moins encore de ſe corriger de leurs défauts.

Le chœur eſt contraint de mettre le hola, tant la conteſtation s'échauffe. Il veut qu'elle devienne une diſpute réglée, & que chacun des concurrens expoſe au long ſes raiſons : « dont » dépend (dit-il) la deſtinée de la philoſophie, » & des querelles de nos amis les philoſophes. »

* Hercules in bivio.

Le Juſte fait le premier ſa harangue. Il décrit la ſévere diſcipline du vieux tems, où la Juſtice fleuriſſoit, la docilité des jeunes gens, leur aſſiduité, leur attention, leur reſpect à l'égard de leurs maîtres, leur éducation dure, leur modeſtie, la beauté de la muſique d'alors bien différente des tons efféminés introduits par Phrynis *, l'importance de cette auſtérité & ſes ſuites heureuſes, la pudeur, la bienſéance, & la ſobriété.

« Vraîment (dit l'Injuſte) cela étoit bon du » temps qu'on portoit des cigales d'or aux che- » veux, &c. » Ces bijoux, dont on a parlé ailleurs, étoient à la mode du temps des guerriers de Marathon. Les braves Athéniens de ce beau ſiecle ne laiſſoient pas d'être magnifiques. Celui qui fait le perſonnage de la Juſtice répond à ſon adverſaire, que la peinture qu'il a faite eſt celle des anciens héros, & non des jeunes gens du temps préſent élevés dans la molleſſe, ſans force, ſans vigueur, ſans ame. Il exhorte Phidippide à ſuivre de ſi belles leçons, à haïr le barreau ſource de chicanes, à ne rien faire de honteux, à reſpecter ſes parens, à honorer les vieillards, à éviter les danſeuſes ; enfin à être vertueux de tout point.

* Ce Phrynis avoit amolli la muſique ancienne ; & les anciens tiroient de grands préjugés de la qualité de la muſique pour ou contre la régularité des mœurs.

C'eſt un contraſte des anciennes & des nouvelles mœurs d'Athenes.

L'injuſte leve les épaules & rit en petit-maître, pour engager Phidippide à regarder ces diſcours-là comme des chanſons; mais le Juſte inſiſte, & montre à ce jeune homme, que s'il veut le croire il jouira d'une ſanté toujours parfaite, il ſe diſtinguera dans les exercices, il aura l'avantage de ne point dire ni entendre toutes les ſotiſes qu'on dit & qu'on entend au barreau; qu'il goûtera le plaiſir des promenades ſçavantes & utiles; qu'il ſera toujours ſage & heureux; qu'au contraire, s'il vit comme les autres jeunes gens de ſon âge, il deviendra miſérable, & que, pour comprendre tous les malheurs enſemble, il ſera auſſi infâme qu'Antimachus: mot ſanglant contre ce citoyen, à en juger par tout ce qui a précédé.

Quoique le chœur ſoit compoſé de Nuées, déeſſes imaginaires, il ne laiſſe pas ſuivant ſon office de louer les vertueuſes leçons que l'on vient de voir; mais l'Injuſte prend à ſon tour la parole. Il lui peſoit d'avoir gardé un ſi pénible ſilence. Il dit d'abord que les philoſophes l'ont appelé à tort LE PLUS FOIBLE, puiſqu'il a imaginé le premier l'art de s'oppoſer aux loix & au bon droit: ce qui méritoit des récompenſes ſans nombre *. « Car (dit-il) quoi de plus beau qu'un art,

* Plus de mille ſtateres.

» qui tout INFÉRIEUR qu'on l'appelle, eſt ſûr de » l'emporter dans les jugemens ? » Il adreſſe enſuite le diſcours à Phidippide, en s'arrêtant comiquement ſur les uſages d'Athenes qu'a blâmés ſon adverſaire. « Il a parlé (dit-il) de bains chauds : » grandes merveilles ! Hé Hercule aimoit-il les » bains froids ? » Défaite comique digne de l'art attribué ici à Socrate. Quelle que ſoit la tradition fabuleuſe, il eſt certain qu'on appeloit HÉRACLÉENS les bains chauds ; & c'eſt ce qui donne lieu à la pointe.

Le défenſeur de l'injuſtice paſſe enſuite à la fréquentation du barreau, & à l'art des harangues. « Neſtor n'étoit-il pas harangueur, ſelon le té» moignage d'Homere ? » L'Injuſte attaque la vertu & la ſageſſe par des raiſonnemens auſſi frivoles pour inſinuer que ce ſont ceux de la philoſophie de Socrate. « Car à quoi a jamais ſervi la vertu ? » A rien de bon. Quoi, à Pélée ? Le beau pré» ſent que lui firent les dieux, une épée * ! Hyper» bolus a bien mieux fait ſes affaires en faiſant » des lampes. Il a friponné ; il s'eſt enrichi aux » dépens du public. »

Fondé ſur ces principes, l'Injuſte demande à Phidippide, comment il ſe tireroit des aventures qui arrivent tous les jours aux jeunes gens, ſans

* Dans un danger qu'il courut, Mercure, dit-on, lui donna une épée pour ſe défendre.

l'art de tourner le blanc au noir ; & il l'exhorte à faire du pis qu'il pourra, bien assuré de trouver une ressource immanquable dans le secours que lui donnera son nouveau maître.

Le partisan de la justice demande à son tour ce qui arriveroit si ce jeune homme étoit noté d'infâmie, pour avoir suivi de si pernicieuses leçons. Cela fait naître une de ces satyres cyniques, qui rendent abominables les Athéniens censurés & leur censeur. Le tout est singulier.

L'INJUSTE.

Que diras-tu, si je viens à bout d'avoir raison contre toi ?

LE JUSTE.

J'avouerai que j'aurai tort, & je me tairai : voyons.

L'INJUSTE.

Dis-moi un peu, quels gens sont-ce que nos orateurs ?

LE JUSTE.

Des scélérats.

L'INJUSTE.

D'accord. Et nos faiseurs de tragédies ?

LE JUSTE.

Des scélérats.

L'INJUSTE.

Fort bien. Et nos magistrats ?

LE JUSTE.

Des ſcélérats.

L'INJUSTE.

On ne peut pas mieux. Tu vois donc bien que tu as tort. Compte à préſent les ſpectateurs : quel eſt le plus grand nombre ? Sont-ce les gens de bien ? Examine.

LE JUSTE en regardant de tous côtés.

Examinons.

L'INJUSTE.

Hé bien ?

LE JUSTE montrant divers ſpectateurs.

Les ſcélérats l'emportent. En voilà un que je connois. J'en vois encore là un autre...... & ce petit-maître là-bas......

L'INJUSTE.

Qu'as-tu à dire à préſent ?

LE JUSTE.

Que j'ai perdu. (Aux ſpectateurs.) Meſſieurs, prenez mon manteau *. Je vais paſſer de votre côté. Vous êtes les plus forts.

Socrate appercevant Strepſiade qui revient, lui demande s'il perſiſte à vouloir que ſon fils ſoit philoſophe de la bonne façon. « Oui, répond le » bourgeois ; inſtruiſez-le comme il faut ; châtiez-

* Il fait ſemblant de jetter ſon manteau, comme s'il vouloit ſauter dans le parterre.

» le, s'il est nécessaire : & sur-tout rendez-lui la
» langue aussi affilée qu'un glaive à deux tran-
» chans : l'un sera pour les menues babioles de
» chicane, l'autre pour les causes qui en valent
» la peine. »

SOCRATE.

Laissez-moi faire. Je vous le rendrai, sur ma parole, un des plus fins chicaneurs de l'Attique.

PHIDIPPIDE à part.

C'est à-dire, pâle, maigre, & philosophe accompli.

LE CHŒUR.

Phidippide, entrez. (à part.) Quelqu'un pourra s'en repentir.

Dès que le jeune homme est entré chez Socrate, les Nuées adressent la parole aux juges de la comédie, qui étoient apparemment dans un lieu distingué du cirque. Elles leur promettent que s'ils rendent justice au spectacle, elles procureront à leurs champs de la pluie ou du beau temps à propos, & une heureuse fertilité, résolues au reste de grêler sur leurs vignes & de desoler tout, s'ils s'avisent de dédaigner de si grandes divinités, & de juger de travers. Ce sont leurs termes.

ACTE IV.

Strepsiade fort inquiet rode autour de l'école en comptant les derniers jours du mois à la ma-

niere des Grecs *, « cinq, quatre, trois, deux, » de la troisieme dixaine du mois ; » & il sent approcher le jour redouté, à sçavoir le dernier du mois, appelé aussi la vieille & nouvelle lune. C'étoit le jour marqué pour le payement des intérets. Le sujet de son inquiétude, c'est que tous ses créanciers consignent de l'argent chez les juges pour les frais des poursuites, & menacent de le ruiner, s'il ne les paie promptement. Que faire? Car de payer il n'en est pas question. « J'ai beau, » dit-il, leur faire des propositions raisonnables, » & leur dire : Ecoutez. Des trois sommes que » je vous dois, ne prenez pas l'une, donnez du » temps pour l'autre, & quittez-moi de la troi» sieme †. Loin de se payer de cela, ils me » traitent de fripon, & me menacent de me » traîner au barreau. A la bonne heure : que » m'importe après tout, pourvu que Phidippide » soit devenu beau parleur. Voyons où il en est : » heurtons. »

* En rétrogradant : ainsi comptoient-ils les dix derniers jours du mois. Cela signifie, le 26, le 27, le 28, le 29 juillet. Scaliger dit que les anciens n'avoient d'abord que trois principaux nombres, ἓν un, δύο deux, τρία trois ; & qu'ensuite ils disoient, puis un autre encore, χ' ἅτερον, d'où vient, quatre : qu'au-delà ils disoient καὶ ἕν κε & un de plus, quinque, cinq. Le reste jusqu'à dix vint peu à peu.

† * Il paroît faire allusion au partage du lion dans la fable d'Esope.

Socrate se montre, & après avoir reçu un présent du bourgeois (c'est un sac de farine), il lui apprend que son fils en sçait déjà assez pour donner un soufflet au bon droit, & pour nier une dette, eût-elle été contractée devant mille témoins. Cette nouvelle fait triompher le vieillard, qui se moque par avance de ses créanciers, en leur opposant un éleve de Socrate. Phidippide paroît, & son pere l'embrasse avec transport. « Viens, mon » fils, viens que je t'embrasse. A ta pâleur je juge » que tu sçais contredire & nier hardiment; qu'en » un mot tu entends le fin de la chicane la plus » déliée, & que tu excelles dans les manieres de » ton pays. Que dis-tu là..... va je n'en doute » point. Tu m'as l'air de faire croire aux gens » qu'ils ont tort quand ils ont raison, & de le » leur soutenir en face. Oui, tu as maintenant » la mine d'un bon & franc Athénien. Aussi, » puisque tu m'as perdu, est-ce à toi de me » sauver. »

PHIDIPPIDE.

D'où vient donc cette crainte que vous témoignez ?

STREPSIADE.

Hé, hé, je l'avoue : je crains un peu cette vieille & nouvelle lune.

PHIDIPPIDE.

Beau sujet d'inquiétude ! Vieille & nouvelle ! Cela peut-il être ?

STREPSIADE.

Il faut bien que cela soit : car mes créanciers menacent de m'attaquer ce jour-là en justice, & de consigner.

PHIDIPPIDE.

Laissez-les faire. Ils perdront leurs consignations : car il n'est pas possible qu'un jour en soit deux.

STREPSIADE.

Comment ?

PHIDIPPIDE.

Comment ! Une femme peut-elle être jeune & vieille en même temps ?

STREPSIADE.

Mais nos créanciers alleguent la loi.

PHIDIPPIDE.

Ils ne prennent pas l'esprit de la loi.

STREPSIADE.

Quel est-il ?

PHIDIPPIDE.

Ma foi, Solon aimoit le peuple *.

STREPSIADE.

Cela ne fait rien à la vieille & la nouvelle lune.

* Trait indirect & malin (à ce que je crois) contre Solon & la démocratie qu'il avoit introduite. Il falloit qu'Aristophane fût un peu aristocratique : car il feint dans les OISEAUX qu'on le lui reproche.

Phidippide soutient qu'il y avoit deux différens jours marqués par les loix de Solon, à sçavoir, 1°. le dernier jour du mois ou de la vieille lune, afin que le débiteur pût comparoître & éviter les frais de la consignation; 2°. le lendemain ou le jour de la nouvelle lune *, auquel le procès se faisoit en forme contre les débiteurs négligens.

STREPSIADE.

Pourquoi donc les magistrats, sans attendre le premier jour du mois, commencent-ils le procès dès le trentieme du précédent, en recevant les consignations?

PHIDIPPIDE.

C'est qu'ils font comme les maîtres-d'hôtel, qui goûtent aux plats avant que de les servir.

STREPSIADE brusquement.

Hola, vous, messieurs les spectateurs, pourquoi vous tenez-vous là comme des dupes, tandis que mon fils & moi faisons nos affaires à vos dépens? &c.

Ce trait est vif, & l'on ne sçauroit imaginer une insulte plus à bout portant, si l'on peut parler ainsi: mais les Athéniens rioient de tout, & d'eux-mêmes les premiers. Il ne manquoit plus à Strep-

* Le premier jour du mois s'appeloit chez les Grecs NÉOMÉNIE, nouvelle lune ou nouveau mois. Ils ne connoissoient point les calendes; d'où vient le proverbe, AUX CALENDES GRECQUES.

ſiade que d'éprouver par les effets la ſcience que lui vient d'apprendre ſon fils. L'occaſion s'en préſente : car à peine a-t'il fait rentrer Phidippide chez lui pour le régaler, qu'il eſt arrêté lui-même par l'uſurier Paſias, à qui il devoit douze mines avec les intérets. Cet uſurier eſt accompagné d'un témoin. Il demande ſon argent, tout prêt à conſigner au jour de la vieille & de la nouvelle lune ; c'eſt-à-dire au trentieme. Mais Strepſiade ſe moque de lui, & faiſant uſage de ce qu'il a appris, il prend les gens à témoin qu'on l'appele en juſtice en deux jours différens, l'un de la vieille & l'autre de la nouvelle lune : il convient qu'à la vérité il avoit juré par Jupiter de rendre la ſomme ; mais que depuis on l'a inſtruit qu'il n'y avoit point de Jupiter. Il fait à Paſias la même queſtion de grammaire que lui avoit fait Socrate. Paſias ne répondant pas à la façon de Socrate, Strepſiade le met dehors, & ſe rit de ſes menaces, aſſurant que quand il a été aſſez bête pour promettre de payer, ſon fils ne ſçavoit point encore la philoſophie.

Paſias eſt ſuivi d'Amunias, autre créancier, qui après avoir fait, au ſujet d'un chariot briſé, des lamentations que Strepſiade compare malignement à celles des dieux dans une tragédie de Carcinus, prétend être payé du principal & des intérêts. Le bourgeois ſe tire de ce nouvel embarras par de nouvelles gambades. Il traite le créancier de fou,

& pour lui montrer qu'il n'eſt qu'une bête : « Que penſez-vous, dit-il, de la pluie ? Eſt-ce » de l'eau céleſte, ou attirée par le ſoleil ? Je ne » ſçais, ni ne m'en ſoucie, répond le créancier. » Vous ne méritez donc pas d'être payé, reprend » l'autre. »

AMUNIAS.

Compoſons. Si vous n'avez pas la ſomme entiere, payez au moins l'intérêt.

STREPSIADE.

L'intérêt ! Quelle bête eſt-ce là ?

AMUNIAS.

C'eſt le produit de l'argent, ne croît-il pas par jours & par mois ?

STREPSIADE.

Vous parlez d'or. Mais répondez un peu à une petite queſtion que je vais vous faire. Croyez-vous que la mer ſoit plus grande aujourd'hui qu'autrefois ?

AMUNIAS.

Non. Que fait cela ?

STREPSIADE.

Comment, ſcélérat, tu conviens que la mer ne croît pas malgré le concours des fleuves, & tu veux que ton argent croiſſe d'une maniere ſi exorbitante ! Veux-tu te retirer ? Qu'on m'apporte

un bâton ¶. (Il le chasse aussi-bien que le témoin qui l'accompagnoit, suivant l'usage ; & il rentre chez lui.)

Pour préparer le dénouement, le chœur déteste de pareilles friponneries, & l'art qui leur a donné lieu. Il en prédit la punition à l'égard de Strepsiade & des philosophes : car Aristophane, après avoir représenté tant d'impiétés & de crimes, ne pouvoit se dispenser de ménager un retour qui corrigeât ces fâcheuses impressions ; & c'est ce qu'il fait avec beaucoup d'art dans le cinquieme acte.

ACTE V.

Strepsiade accourt en criant au meurtre, & implorant du secours contre son fils qui le maltraite cruellement. Le fils le suit, & soutient de sang-froid qu'il a bien fait de battre son pere. Il montre qu'il a parfaitement retenu & pratiqué les leçons de l'Injuste : car il renouvelle cette scene, & à chaque injure, d'infâme, de parricide, &c. que lui dit son pere, il répond tranquillement : VOUS ME COMBLEZ DE JOIE, VOUS ME COUVREZ DE ROSES. Il fait en un mot le philosophe *, comme l'Injuste l'avoit fait à l'égard

¶ Grec : Un aiguillon.

* Plutarque, TRAITÉ DE L'ÉDUCATION DES ENFANS, traduction d'Amyot, dit : « Ne se courroucer du tout point, c'est bien une

de ſon rival qui l'outrageoit. Phidippide fait plus avec ſon air tranquille & ſocratique : car en prenant le chœur à témoin, il prétend prouver en forme à ſon pere, quelque moyen qu'il choiſiſſe des deux que Socrate enſeigne, que c'eſt avec juſtice qu'il l'a frappé.

Le pere raconte la cauſe de la querelle. C'eſt que Phidippide au lieu de chanter à table, comme on l'en prioit, quelques vers de Simonide, a traité cet uſage de ridicule *, & Simonide de méchant

» vertu ſinguliere : mais il n'y a que ceux qui ſont parfaitement ſages » qui le puiſſent du tout faire, comme eſtoit Socrate, lequel ayant » eſté fort outragé par un jeune homme inſolent & téméraire, juſ- » ques à lui donner des coups de pied, & voyant que ceux qui ſe » trouvoient lors autour de luy s'en courrouçoient amerement, & en » perdoient patience, & vouloient courir après : Comment, leur » dit-il, ſi un aſne m'avoit donné un coup de pied, voudriez-vous » que je luy en redonnaſſe un autre ? Toutefois il n'en demoura » pas impuni, car tout le monde luy reprocha tant ceſte inſolence, » & l'appella-l-on ſi ſouvent & tant, le regibbeur & donneur » de coups de pied, que finablement il s'en pendit & étrangla » luy-meſme de regret. Et quand Ariſtophane feiſt jouer la comédie » qu'on appelle les NUÉES, en laquelle il reſpand ſur Socrate toutes » les ſortes & manieres d'injures qu'il eſt poſſible, comme quelqu'un » des aſſiſtans à l'heure qu'on le farçoit & gaudiſſoit ainſi, lui de- » manda : Ne te courrouces-tu point, Socrate, de te veoir ainſi pu- » bliquement blaſonner ? Non certainement, répondit-il, car il m'eſt » advis, que je ſuis en ce théâtre ne plus ne moins qu'en un grand » feſtin, où l'on ſe gaudit joyeuſement de moi. »

* Ce mot eſt dit contre Euripide, qui dans ſa MÉDÉE fait dire à la confidente de cette princeſſe, que la muſique devroit être interdite des feſtins, où la joie eſt aſſez naturelle, ſans chercher à la ranimer.

poëte : que de plus il a eu l'insolence de préférer Euripide à Eschyle ; cet Euripide qui a osé parler d'incestes * dans ses tragédies. Strepsiade avoue qu'il n'a pu y tenir. La dispute s'est échauffée ; des paroles on est venu aux coups : & c'est le fils qui a frappé son pere. Celui-ci, au récit de cette insolence, fait de nouveaux reproches à Phidippide, en lui rappelant en détail tous les soins qu'il a eu de son enfance : morceau comique pour parodier ce que dit Phenix à Achille au neuvieme livre de l'ILIADE, ou plutôt ce que dit Euripide dans quelques-unes de ces tragédies, à l'imitation de cet endroit d'Homere.

« Je m'imagine, dit le chœur, que nos petits-» maîtres sont dans l'impatience de sçavoir ce » que va dire ce jeune homme, afin de s'en au-» toriser. » Il prend en effet la parole. « Quel » plaisir, dit-il, d'apprendre des nouveautés & » d'être en état de se moquer des loix ! Quand » je n'étois occupé que de chevaux, je ne pouvois » pas dire trois mots sans broncher ; mais à pré-

A l'égard du vieux Simonide, on le traite ici comme le Pibrac des Athéniens, & apparemment les gens à la mode trouvoient que Simonide n'y devoit plus être. Il étoit pourtant un des plus grands poëtes, & toujours estimé des gens de bon goût.

* Il entend les mariages de frere & de sœur de même mere. ὁμομητρίαν ἀδελφήν. Car les freres & sœurs de même pere & de différentes meres pouvoient s'épouser par les loix de Solon.

» ſent que mon pere m'a guéri de cette manie;
» & m'a rendu philoſophe, je ſuis sûr de lui
» prouver à lui-même qu'un fils a droit de battre
» ſon pere. »

Les raiſons du jeune homme ſont ajuſtées au théâtre, comme l'on peut croire, afin de faire tomber tout l'odieux de cette pernicieuſe doctrine ſur celle de Socrate, comme s'il enſeignoit ces belles choſes. Phidippide dit, par exemple, qu'un pere bat ſon fils parce qu'il l'aime. Or, un fils ne doit-il pas aimer ſon pere & lui prouver ſon amour? Il ajoute que les vieillards ſont doublement enfans, & qu'ils méritent d'autant plus d'être châtiés, que leurs fautes ſont plus conſidérables; qu'en vain on allegue les loix; que celui qui les a portées étoit homme; qu'il a perſuadé aux autres de les admettre; que tout homme raiſonnable a les mêmes droits que le légiſlateur; & pareils raiſonnemens, tous imaginés pour faire haïr Socrate & ſes ſectateurs. Le pere allegue vainement Jupiter & les dieux. Phidippide lui réplique: « Hé
» c'eſt de vous-même que j'ai appris qu'il ne faut
» reconnoître d'autres dieux que les tourbillons
» & les Nuées. » Le pere déſeſpéré de voir l'eſprit de ſon fils entierement gâté & incorrigible, veut s'en prendre aux Nuées. Elles lui répondent que c'eſt ſa faute, puiſque c'eſt de lui-même qu'il

s'eſt porté à faire des injuſtices criantes, & à ne pas payer ſes créanciers.

STREPSIADE.

Hé, que ne m'avertiſſiez-vous ? Pourquoi trompiez-vous un homme ſimple tel que moi ?

LE CHŒUR.

Nous en uſons ainſi avec tes pareils, quand ils s'aveuglent juſqu'à devenir injuſtes & ſcélérats. Nous les plongeons dans l'infortune, afin de leur apprendre par une triſte expérience à craindre les dieux *.

Voilà Strepſiade puni par la cauſe, l'occaſion, & les complices de ſon injuſtice, c'eſt-à-dire, par ſon fils, les Nuées, & le commerce avec Socrate. Dans la douleur où il eſt plongé, il ſe repent d'avoir abandonné les dieux pour ſuivre une dangereuſe philoſophie. Il demande grâce à Mercure; & feignant d'en être inſpiré, il appelle ſes gens, fait apporter des échelles, des haches & des torches, monte ſur le toît de l'école de Socrate, & y fait appliquer le fer & le feu. Socrate & Chairéphon, avec une ſuite de philoſophes, en ſortent tout enfumés & tout déſolés. Strepſiade les con-

* Mot remarquable pour faire voir qu'Ariſtophane n'étoit pas un athée déclaré, comme quelques-uns l'ont prétendu. Athenes ne l'auroit pas ſouffert.

gédie d'un air comique : les Nuées se retirent, & le spectacle finit brusquement pour ne pas donner lieu aux spectateurs d'examiner de trop près le peu de vraisemblance qu'il y a dans cet incendie théâtral.

LES NUÉES,

COMÉDIE D'ARISTOPHANE

PERSONNAGES.

STREPSIADE.

PHIDIPPIDE.

VALET de Strepſiade.

SOCRATE.

DISCIPLE I de Socrate.

DISCIPLE II de Socrate.

CHÆRÉPHON, ami de Socrate.

CHŒUR de Nuées.

LE JUSTE.

L'INJUSTE.

PASIAS.

AMUNIAS.

UN TÉMOIN.

QUELQUES PERSONNAGES MUETS.

La ſcene eſt près de la maiſon de Socrate à Athenes.

LES

LES NUÉES,

COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

STREPSIADE, PHIDIPPIDE, LE VALET DE STREPSIADE.

STREPSIADE.

HAÏ, haï, grand dieu, que les nuits ſont longues [1] ! Le jour ne paroîtra-t'il donc jamais ? Il

[1] Grec : Que l'hiſtoire (la choſe) des nuits eſt interminable ! Soſie ſe plaint également dans Plaute de la longueur des nuits. AMPHIT. II, 123.

Neque ego hac nocte longiorem me vidiſſe cenſeo :
Niſi item unam, verberatus quam dependi perpetem.

Le Soſie de Moliere ſe plaint auſſi de la nuit. AMPHIT. act. I, ſc. I.

Quoi ! Si pour ſon prochain il avoit quelque amour,
M'auroit-il fait partir par une nuit ſi noire ?
Et, pour me renvoyer annoncer ſon retour,
Et le détail de ſa victoire,
Ne pouvoit-il pas bien attendre qu'il fût jour ?

y a déjà long-temps que j'ai ouï le chant du coq & mes valets ronflent encore comme s'il n'étoi que minuit ! Ils n'en usoient pas ainsi autrefois Que maudit soit la guerre, pour mille raisons mais principalement parce qu'il ne m'est pas permis de châtier ces coquins [1] ! Et ce brave fils que j'ai, là s'est-il éveillé de toute la nuit ? Ne ronfle-t'il pas aussi, empaqueté dans ses cinq couvertures ? Mais voyons un peu, enfonçons-nous aussi dans le lit.... Hélas, il n'y a pas moyen [2] de dormir par l'idée de la dépense à faire, des chevaux à entretenir, & des dettes à payer, & le tout à cause de ce beau fils. (s'entretenant seul.) Voyons donc l'état de mes dettes. Quant à lui il ne pense qu'à entretenir ses cheveux, pour briller soit à cheval soit sur un char ; il ne rêve que chevaux, & moi je meurs de chagrin, car voici le jour qu'il faut payer les intérêts [3]. Hola, garçon, allume m

1 Aristophane met les esclaves au nombre de ceux auxquels la guerre étoit avantageuse, voyez la PAIX, v. 451, parce que pendant la guerre il leur étoit facile, au moindre mauvais traitement de leur maître, de passer chez l'ennemi.

2 Les gens endettés dorment difficilement. Aussi Menæchme répond au médecin, dans Plaute, Menæch. act. V, sc. V, v. 30 :

MED.

Perdomiscin' usque ad lucem ? Facilen' tu dormis cuban

MEN.

Perdomisco, si resolvi argentum, quoi debeo.

3 Grec : Car la lune amene le vingtieme jour du mois, auquel il faut payer les intérêts. Voyez Salmasi, DE MODO USURARUM, p. 54

lampe & donne-moi mon livre, afin que je voie combien & à qui je dois, & que je ſuppute les intérets. Douze mines à Paſias ! Pourquoi ces douze mines à Paſias ? A quoi les ai-je employées ? Ho, c'eſt le prix de ce cheval [1]. Ah, que je ſuis malheureux ! N'étoit-il pas préférable pour moi de perdre ce jour-là un œil d'un coup de pierre ?

PHIDIPPIDE. Il rêve.

Ha, Philon, il y a là de la ſupercherie; gardez votre rang.

STREPSIADE.

Voilà ce qui me tue. Même en dormant, il s'occupe de courſes de chevaux !

PHIDIPPIDE. (il continue à rêver.)

Combien faut-il que ces chariots faſſent de courſes ?

STREPSIADE.

Ma foi, tu en fais bien faire à ton pere, des courſes ! Mais, quelle dette y a-t'il après celle de Paſias ! Trois mines à Amunias pour des roues & un char.

PHIDIPPIDE. (il continue à rêver.)

Fais rouler ce cheval ſur le ſable & l'emmene au logis [2].

1 Grec : Du coppatia. Les Grecs marquoient leurs chevaux avec différentes lettres, & leur donnoient différens noms.

2 Après de grandes courſes, quand les chevaux étoient couverts de ſueur, on les faiſoit rouler ſur le ſable avant de les rentrer à l'écurie.

STREPSIADE.

Eh, ta ſotte dépenſe ſera cauſe qu'il nous en faudra bientôt ſortir [1] du logis, car je ſuis à la merci des autres à cauſe de mes dettes. On menace de tout ſaiſir chez nous.

PHIDIPPIDE.

D'où vient, mon pere, que vous vous tourmentez tant, & que vous n'avez fait toute la nuit que vous tourner de côté & d'autre ?

STREPSIADE.

L'idée des ſergens [2] me chaſſe du lit.

PHIDIPPIDE.

Hé laiſſez-moi dormir, je vous en prie.

STREPSIADE.

Ho bien, dors donc; mais auparavant ſçache que toutes mes dettes retomberont ſur toi. Haï ! Que toutes ſortes de malheurs puiſſent arriver à celle qui ſe mêla de me marier, & de me faire

1 Grec : Rouler hors du logis. ἐξήλικας, jeu de mots, avec ἐξαλίσας, qui ſignifie le lieu où l'on faiſoit rouler les chevaux ſur le ſable.

2 δήμαρχοι, démarque, chef d'un bourg. M. Brunck cite au ſujet de ce mot une ſcholie d'un manuſcrit de la bibliotheque du roi, dont Guil. Poſtel paroît avoir eu connoiſſance. Il obſerve, ainſi que le ſcholiaſte, qu'Ariſtophane fait alluſion ici aux punaiſes. Les démarques tenoient regiſtre de toutes les dettes des habitans du bourg auquel ils étoient prépoſés : & ils ſaiſiſſoient ceux qui négligeoient de payer au terme fixe. Voyez Guil. Poſtel, DE MAGISTRAT. ATHEN. cap. XVI. Il y cite & commente ce vers d'Ariſtophane.

épouser ta mere ! Avant cela je passois les jours les plus heureux à la campagne. Sans recherche dans mes habits & dans mes manieres, j'avois des ruches, des brebis & du marc d'olives en abondance. Mais depuis que j'ai été assez sot pour prendre à la ville une femme dépensiere, délicate & plus glorieuse que la superbe Cœsyra [1], enfin la niece de Mégaclès, de ce grand Mégaclès, moi qui étois un bon villageois, je n'ai pas eu un moment de bon temps. Quand je l'eus épousée, je portois dans mon lit auprès d'elle l'odeur de vin nouveau, de figues seches, & de laine de brebis; elle de son côté ne sentoit qu'essences précieuses, que coquetterie, que dépense, que festins [2]. Je ne dirai pas qu'elle fut oisive, elle travailloit plus que je ne voulois [3],

1 Suidas dit, d'après les anciens scholiastes, que cette Cœsyra avoit été femme du tyran Pisistrate : mais suivant d'autres, elle fut femme d'Alcmœon, ce qui s'accorderoit avec le 614e vers des Acharniens, où Mégaclès est désigné sous le nom de Cœsyra.

2 Illa vero unguentum, crocum, collabellata oscula, sumtus, heluationes, coliadem & genetyllidem. Voyez les scholies manuscrites dans les notes de M. Brunck : l'italien traduit ainsi : Ma lei poi d'odoriferi ontioni, di zaffrano, di cose che ella teneva in bocca di gran spendere, d'essere troppo liberale, d'esser venusta, di gentil sangue.

3 ἐσπάθα, elle pressoit les fils avec une baguette, une spatule, un peigne.... Terme de hautelisserie pour désigner un morceau de bois dur, en forme de couteau, dont le dos est de plusieurs pouces d'épaisseur, qui va toujours en diminuant jusqu'au tranchant avec lequel on frappe sur les fils de la tapisserie pour les rapprocher. Aristophane

& quelquefois en lui montrant ce manteau, je prenois prétexte de lui dire : Ma mie, vous pressez trop les fils.

LE VALET.

Je viens vous dire qu'il n'y a plus d'huile dans la lampe.

STREPSIADE.

Ha, coquin, pourquoi m'avoir allumé une lampe qui consume tant d'huile ? Viens ici que je te fasse pleurer.

LE VALET.

Eh, pourquoi ?

STREPSIADE.

Parce que tu mis hier une trop grosse mèche..... Quand mon fils fut venu au monde, nous eûmes dispute ma femme & moi touchant le nom que nous lui devions donner. Elle ne choisissoit que de grands noms, comme Xantippe, Carippe, Callipide ; car elle y vouloit toujours de la chevalerie [1]. Et moi je voulois lui donner le nom de son grand pere Pheidonide [2]. Nous fûmes long-temps à disputer ; mais à la fin nous trouvâmes un mi-

Joue ici sur la double signification de ce mot, qui veut dire aussi prodiguer.

1 Grec : Elle vouloit que dans son nom on y fît entrer le mot cheval... Xantippe, qui a des chevaux roux ; Carippe, qui aime les chevaux ; Callipide, bel homme de cheval.

2 Ménager.

lieu, & nous convînmes qu'on l'appelleroit Phidippide [1]. Sa mere lui disoit en le pressant sur son sein: Mon fils, quand te verrai-je, monté sur un char & vêtu de pourpre, entrer triomphant dans la ville comme Mégaclès ? Moi je lui disois : Quand te verrai-je enveloppé dans une peau, ramener des chêvres du haut du mont Phellée. Mais il n'a point suivi mes conseils : au contraire, sa passion des chevaux est venue mettre le désordre dans ma fortune. C'est pourquoi ayant ruminé toute cette nuit, j'ai enfin trouvé un expédient infaillible. Ha, si je puis le faire goûter à ce dormeur, me voilà trop bien. Mais il faut que je l'éveille tout-à-l'heure. Comment m'y prendrai-je pour l'éveiller agréablement ? Oui comment ? Phidippide, cher petit Phidippide.

PHIDIPPIDE.

Que vous plaît-il, mon pere ?

STREPSIADE.

Baise-moi, mon fils, & mets-là ta main droite [2].

1 D'un nom où cheval & épargne se trouveroient réunis.

2 Il lui présente en même-temps la sienne. Maniere dont les anciens engageoient leur foi dans leurs conventions mutuelles, & qui a toute sa vigueur dans le fond de nos campagnes, où les mœurs conservent encore leur premier caractere de pureté. La scholie manuscrite rapportée par M. Brunck, cite Homere à ce sujet, (Ιλ. ζ'. 233.)

PHIDIPPIDE.

La voilà. Que voulez-vous ?

STREPSIADE.

Dis-moi un peu, m'aimes-tu ?

PHIDIPPIDE.

Oui, par Neptune le dompteur de chevaux.

STREPSIADE.

Ah, ne me parle jamais de ce Neptune, il eſt la cauſe de tous mes maux. Mais, mon fils, s'il eſt vrai que tu m'aimes de tout ton cœur, crois-moi, fais ce que je m'en vais te dire.

PHIDIPPIDE.

Que voulez-vous donc que je faſſe ?

STREPSIADE.

Change déſormais ta maniere de vivre, viens écouter les conſeils que j'ai à te donner.

PHIDIPPIDE.

Allons, voyons. Parlez.

STREPSIADE.

Mais les ſuiveras-tu ?

PHIDIPPIDE.

Oui, j'en jure par Bacchus.

STREPSIADE.

Tiens, regarde. Vois-tu cette petite porte, cette maiſonnete [1] ?

1 τᾠκίδιον eſt pour τὸ οἰκίδιον : de même dans les GRENOUILLES, v 511. κᾦνον eſt pour καὶ οἶνον.

PHIDIPPIDE.

Oui : hé bien, mon pere, de quoi s'agit-il ?

STREPSIADE.

C'eſt-là le lieu des méditations de ces ames ſages qui prouvent que le ciel eſt un four qui nous environne, & que nous en ſommes les charbons [1]. Ces gens-là, moyennant quelqu'argent, enſeignent à gagner les cauſes, juſtes ou non [2].

PHIDIPPIDE.

Qui ſont-ils donc ?

STREPSIADE.

Je ne ſçais pas bien leur nom, mais ce ſont de bonnes gens, livrés aux grandes méditations.

PHIDIPPIDE.

Oh, je vois. Ce ſont ces miſérables, ces vrais

1 Mademoiſelle Le Fevre remarque avec raiſon dans cet endroit, qu'Ariſtophane met ſur le compte de Socrate toutes les rêveries des autres philoſophes. C'eſt Hippon, célebre athée, Samien, de la ſecte des Pythagoriciens, qui a le premier avancé cette doctrine ſur le ciel ; & le poëte comique Cratès l'a joué ſur cela dans ſa piece intitulée PANOPTÆ. Voyez Plutarque, tom. XX, p. 403, Paris, Cuſſac. Et HISTOR. PHILOSOPH. Stanleii, Venetiis 1731, à l'article de Pythagore, part. VIII, cap. XXIV.

2 Voici une nouvelle occaſion de faire la remarque précédente. Tout le monde ſçait que Socrate ne mit jamais ſes leçons à prix. Protagoras fut le premier à exiger de l'argent pour ſes inſtructions. Il ſe faiſoit donner cent mines par tous ceux qui étoient curieux de l'entendre. Périclès fut du nombre. Mais Socrate étoit d'un déſintéreſſement connu du moindre particulier d'Athenes ; & chacun des ſpectateurs ſçavoit fort bien que ce reproche ne pouvoit tomber que ſur la dénomination de philoſophe & non ſur la perſonne de Socrate.

charlatans à visages pâles, aux pieds nuds; ce Socrate entr'autres & ce Chæréphon.

STREPSIADE.

Ah, ah, tais-toi, n'extravague point ici. Mais si tu te soucies tant soit peu des intérets de ton pere, associe-toi à ces gens-là, & envoie promener toute la chevalerie.

PHIDIPPIDE.

Par Bacchus je ne le ferois pas, quand vous me donneriez tous les faisans de Léogoras [1].

STREPSIADE.

Vas, je t'en prie, vas le plus chéri des mortels; & permets qu'ils t'instruisent.

PHIDIPPIDE.

Qu'apprendrai-je donc là?

STREPSIADE.

On dit qu'ils enseignent deux sortes de moyens, le juste & l'injuste. Que le dernier, quand on sçait bien s'en servir, peut faire gagner les plus méchantes causes. Si tu veux donc apprendre ce moyen, je ne payerai pas une obole de toutes les dettes que j'ai faites pour toi.

PHIDIPPIDE.

Je ne puis vous obéïr. Car si j'étois pâle & défait comme ces gens-là, je n'oserois seulement regarder mes camarades d'équitation.

1 Léogoras étoit le Lucullus des Athéniens. Le poëte comique Platon l'a joué sur sa friandise. Mademoiselle Le Fevre.

STREPSIADE.

Par Cérès, tu n'as donc qu'à chercher qui te nourrira, toi, tes chevaux de voiture & de selle, je n'en veux plus entendre parler, va-t'en au diable.

PHIDIPPIDE.

Mais le grand Mégaclès ne me souffrira pas sans chevaux. Je m'en vais au logis, je ne me soucie gueres de vos menaces.

SCENE II.

STREPSIADE seul.

QUOIQUE j'aie eu là du dessous, je ne me croirai pas vaincu [1]; & après avoir invoqué les dieux, je m'en vais à l'école de ces grands philosophes, me mettre à étudier les belles choses qu'ils enseignent. Mais, vieux, pesant & sans mémoire, comment pourrai-je apprendre les plus fines subtilités de toutes ces belles sciences? Allons, il ne faut pas se désespérer, heurtons à cette porte. Hola, garçon.

1 Grec : Mais je ne resterai pas étendu par terre, quoique j'aie été terrassé.... Métaphore ingénieuse, remarque M. Brunck, tirée de l'exercice de la lutte, où on ne réputoit vaincu que celui qui avoit été terrassé trois fois. Celui qui avoit été jetté par terre avoit le droit de se relever la premiere & la seconde fois, & de retourner au combat.

SCENE III.

STREPSIADE, LE DISCIPLE DE SOCRATE.

LE DISCIPLE.

Au diable donc : qui frappe là-bas ?

STREPSIADE.

Strepſiade, fils de Phidon, du bourg de Cicynne.

LE DISCIPLE.

Tu es bien groſſier de venir, ſans aucune conſidération, donner du pied dans cette porte [1], & faire avorter les conceptions de mon eſprit [2].

STREPSIADE.

Excuſez-moi, car j'habite dans le fond des cam-

1 Métaphore : C'eſt ainſi que Plaute en emploie une tirée d'animaux qui ne frappent pas des pieds, mais de la tête. Trucul. 1. II. 2, 1.

Quis illic eſt, qui tam proterve noſtras ædes arietat ?

2 Mademoiſelle Le Fevre trouve ceci fort plaiſant dans la bouche D'UN PORTIER, dit-elle. Mais μαθητὴς ne ſignifie ni valet, ni portier, mais uniquement un diſciple, un auditeur. Socrate n'étoit pas homme à avoir portier ou valet. Il travailloit pour ſuffire à ſes beſoins les plus urgens. Il ne faut chercher le plaiſant de ceci, que dans l'expreſſion du poëte, ἐξήμβλωκας : métaphore & alluſion mordante au métier de la mere de Socrate, qui étoit accoucheuſe, & au titre que ſe donnoit ſouvent ce philoſophe, qui s'appeloit ACCOUCHEUR DES PENSÉES. Voyez à ce ſujet la premiere des Queſtions Platoniques, parmi les œuvres mêlées de Plutarque.

pagnes. Mais dites-moi ce que je peux vous avoir fait perdre de vue.

LE DISCIPLE.

Il n'eſt permis de dire ces choſes qu'aux diſciples.

STREPSIADE.

Vous n'avez qu'à me les dire ſans craindre ; car je viens ici pour être diſciple.

LE DISCIPLE.

Soit. Mais au moins, ſongez que ce ſont là des myſteres. Tout-à-l'heure une puce a piqué Chæréphon au ſourcil, & de là étant ſautée ſur la tête de Socrate, ce dernier a demandé à Chæréphon combien il croyoit que cette petite bête ſautoit de longueurs de ſes petites pattes.

STREPSIADE.

Et comment a-t'il pu meſurer cela ?

LE DISCIPLE.

Fort adroitement. Il a fait fondre de la cire, & ayant pris la puce, il lui a trempé les pattes dedans, & lorſque cette cire a été refroidie, la puce s'eſt trouvé avoir des ſouliers. On les lui a ôtés, & par leur moyen on a meſuré ſans peine l'eſpace qu'elle avoit ſauté [1].

1 Voilà une plaiſanterie dont toute la ville d'Athenes voyoit l'alluſion : on ſçavoit parfaitement qu'elle avoit rapport au ſujet d'une des conférences de Périclès avec Protagoras, comme le remarque très bien M. Hardion (dans ſa Diſſertation ſur l'Origine & les Progrès

STREPSIADE.

Grand dieu, quelle ſubtilité d'eſprit !

LE DISCIPLE.

Que diriez-vous donc, ſi je vous révélois une autre belle idée de Socrate.

STREPSIADE.

Quelle ? Dites-la moi, je vous en prie.

LE DISCIPLE.

Chæréphon le Sphettien lui ayant demandé ſi le bruit des couſins, en volant, vient de leur trompe ou de leur derriere...

STREPSIADE.

Hé bien, qu'a-t'il répondu touchant ces couſins ?

LE DISCIPLE.

Il lui a dit que ce petit animal a l'inteſtin fort étroit, & que le vent y paſſant avec violence, il faut de toute néceſſité que le derriere du couſin faſſe ce bruit.

STREPSIADE.

Le derriere du couſin eſt donc une trompette ?

de la Rhétorique dans la Grece, tome XV des Mémoires de l'Académie des Inſcriptions & Belles-Lettres, p. 157.) Xantippe, l'aîné des fils de Périclès, tournoit volontiers ces longues conférences en ridicule, « & contoit que pendant la célébration des jeux publics, un athlete » ayant tué par mégarde d'un coup de javelot le cheval d'Epitimius » de Pharſale, Périclès & Protagoras avoient paſſé une journée en» tiere à chercher s'il falloit imputer cet accident ou au javelot ou » à la main qui l'avoit lancé, ou aux ordonnateurs des jeux. » Socrate devoit être le premier à rire d'une pareille plaiſanterie.

Oh, que celui qui a fait cette belle découverte eſt heureux ! Oh, qu'un accuſé ſe moqueroit bien de ſes juges avec ces belles connoiſſances !

LE DISCIPLE.

Il y a quelque-temps qu'un lézard vénimeux [1] lui fit perdre une belle penſée.

STREPSIADE.

Comment, je vous prie ?

LE DISCIPLE.

Comme il obſervoit le cours & les révolutions de la lune, & qu'il avoit la bouche ouverte, cette bête y fit tomber ſon ordure du haut du toît.

STREPSIADE.

Ah, le charmant lézard qui fait dans la bouche de Socrate !

LE DISCIPLE.

Hier, nous n'avions rien pour ſouper.

STREPSIADE.

Eh bien, quel remede trouva-t'il à cela ?

LE DISCIPLE.

Se trouvant au lieu deſtiné pour la lutte, « il répandit de la pouſſiere ſur la table, & tandis qu'il amuſoit ſes auditeurs avec un compas d'une main,

1 ὑπ' ἀσκαλαβώτου. Stellio lacerti genus, dit le P. Hardouin, eſt, quo Galli, Germani, Anglique carent. Plin. tom. I, pag. 606. Voyez lib. HISTOR. NATUR. XXIX, 28.

de l'autre il décrocha ſubtilement un manteau avec un fer recourbé. »

STREPSIADE.

Thalès, après cela, n'eſt plus une ſi grande merveille [1]. Ouvrez, ouvrez-moi bien vîte cette école & montrez-moi Socrate à l'inſtant ; car je brûle d'être adepte. Mais ouvrez donc. (on ouvre.) O Hercule ! Quelles bêtes ſont-ce là !

LE DISCIPLE.

De quoi vous étonnez-vous ? A qui trouvez-vous donc qu'ils reſſemblent ?

STREPSIADE.

Aux priſonniers de guerre que l'on prit à Pyle ſur les Lacédémoniens. Mais pourquoi regardent-ils à terre ?

LE DISCIPLE.

Ils cherchent ce qu'elle a dans ſon ſein.

STREPSIADE.

Ils cherchent donc des oignons ? Mes pauvres gens, ne vous mettez pas en peine, je ſçais où il y en a des plus gros & des meilleurs. Mais que font tous ceux-là qui ſont tout-à-fait panchés ?

1 Plaute a imité ce vers, CAPTIV. II, 2, 24:

Eugepœ ! Thalem talento non emam Mileſium.
Nam ad ſapientiam hujus nimius nugator fuit.

LE DISCIPLE.

Ils veulent pénétrer jusqu'au plus profond du Tartare.

STREPSIADE.

Et leur derriere, pourquoi regarde-t'il le ciel?

LE DISCIPLE.

Il apprend de lui-même l'astronomie. Mais entrez, de peur que Socrate ne vous trouve ici.

STREPSIADE.

Ha, pas encore, pas encore; qu'ils demeurent ici, afin que je leur communique une petite affaire que j'ai.

LE DISCIPLE.

Mais ils ne peuvent pas demeurer si long-temps à l'air.

STREPSIADE.

Dites-moi, au nom des dieux, ce que c'est que tout cela?

LE DISCIPLE.

C'est là l'astronomie.

STREPSIADE.

Et cela?

LE DISCIPLE.

La géométrie.

STREPSIADE.

Et à quoi cela est-il bon?

LE DISCIPLE.

A mesurer la terre.

STREPSIADE.

Quoi, celle que l'on diſtribue après la victoire ?

LE DISCIPLE.

Ho non ; toute la terre univerſelle.

STREPSIADE.

Charmante nouvelle ! Idée merveilleuſement utile pour l'état !

LE DISCIPLE.

Tiens, voilà tout le tour de la terre. Le vois-tu ? Regarde, voilà Athenes.

STREPSIADE.

Que dites-vous là ! Je n'en crois rien, car je n'y remarque point de juges ſur leurs ſieges.

LE DISCIPLE.

Voilà pourtant tout le territoire de l'Attique.

STREPSIADE.

En quel endroit ſont les Cicynniens mes compatriotes ?

LE DISCIPLE.

Les voici. Et voilà l'Eubée. Comme tu vois, cette île eſt d'une très grande étendue [1].

STREPSIADE.

Oui, Périclès & vous, l'avez rendue d'une grande étendue pour le revenu [2]. Mais où eſt Lacédémone ?

1 παρίταταται eſt d'une grande étendue.

2 παρετάθη, l'avez chargée d'impôts. Jeu de mots, comme l'on voit, ſur la double ſignification du mot grec παρατείνεσθαι, qui veut dire être étendu & être chargé d'impôts.

LE DISCIPLE.

Où elle eſt ? La voilà.

STREPSIADE.

Ho, ho ! Elle eſt bien près de nous ! N'allez pas oublier de l'éloigner bien loin d'ici.

LE DISCIPLE.

Il n'y a, de par tous les dieux, pas moyen.

STREPSIADE.

Tant pis pour vous. Mais quel eſt cet homme juché en l'air dans un panier [1] ?

LE DISCIPLE.

C'eſt lui-même.

STREPSIADE.

Qui ? Lui-même.

LE DISCIPLE.

Socrate.

STREPSIADE.

O ! Socrate ! Allez me l'appeler tant que vous pourrez.

LE DISCIPLE.

Appelez-le vous-même ; pour moi, je n'en ai pas le temps.

1 Ariſtophane nous a également repréſenté Euripide élevé au haut d'une machine de théâtre. Voyez les ACHARNIENS.

SCENE IV.

STREPSIADE, SOCRATE.

STREPSIADE.

SOCRATE, ô Socratino.

SOCRATE.

Que veux-tu, chétif mortel ?

STREPSIADE.

Avant toutes choſes, je vous prie, dites-moi ce que vous faites là.

SOCRATE.

Je me promene dans les airs, & je contemple le ſoleil.

STREPSIADE.

C'eſt-à-dire que vous ne pourriez d'ici-bas jeter vos regards [1] ſur les dieux comme vous le faites d'où vous êtes, ſi toutes fois [2].....

SOCRATE.

Il eſt vrai : je n'ai jamais bien pénétré, comme il faut, les choſes céleſtes, que quand j'ai ſuſpendu

1 Jeu de mots. περιφρονέω, je regarde, je conſidere. ὑπερφρονεῖς, vous regardez du haut en bas, vous mépriſez.

2 La ſcholie manuſcrite ajoute, pour completter la phraſe : Si toutes fois il eſt permis de conſidérer les dieux.

LES NUÉES.

T. XI P. 161



Socrate et Strepsiade.

mon eſprit & mêlé mes penſées les plus déliées avec l'air le plus ſubtil. Etant à terre & voulant contempler de là des choſes ſi élevées, il eſt impoſſible de faire la moindre découverte, car malgré qu'on en ait, la terre attire à elle tout ce que l'eſprit a de ſubtil & d'épuré. Le creſſon en fait autant.

STREPSIADE.

Comment ! Le creſſon tire à lui tout ce que l'eſprit a de ſubtil[1] ? Ha, deſcendez, cher petit Socrate, pour m'inſtruire ſur ce qui m'amene ici.

SOCRATE.

Pourquoi donc es-tu venu ?

STREPSIADE.

C'eſt que je veux apprendre la rhétorique, car je ſuis accablé de dettes, & furieuſement tourmenté par mes créanciers : tous les jours encore je ſuis obligé de leur donner des gages.

SOCRATE.

Comment t'es-tu endetté comme cela, ſans t'en apercevoir ?

STREPSIADE.

C'eſt une certaine maladie de chevaux qui m'a perdu ; une maladie qui dévore tout dans un moment. Apprenez-moi donc bien vîte un des deux moyens que vous enſeignez, ce moyen avec lequel

1 Grec : Comment ! L'eſprit attire le plus ſubtil ſur le creſſon ?

on fait voir qu'on ne doit rien ; & je vous jure par les dieux que je vous donnerai tout ce que vous ſouhaiterez.

SOCRATE.

Et par quels dieux jures tu ? Car il faut que tu ſçaches que nous n'en reconnoiſſons point.

STREPSIADE.

Comment jurez-vous donc ? Eſt-ce par le fer comme les Byſantins [1] ?

SOCRATE.

Veux-tu connoître les choſes céleſtes parfaitement, veux-tu ſçavoir ce qu'elles ſont ?

STREPSIADE.

Oui, certes, ſi tant eſt qu'il y en ait.

SOCRATE.

Veux-tu avoir quelqu'entretien avec les Nuées, nos déeſſes ?

STREPSIADE.

Oui, aſſurément.

SOCRATE.

O bien aſſies-toi ſur ce lit ſacré.

STREPSIADE.

M'y voilà aſſis.

SOCRATE.

Prends cette couronne.

1 Equivoque & jeu de mots ſur νόμισμα, qui ſignifie coutume reçue, monnoie publique. Strepſiade prend ce mot dans cette derniere ſignification.

STREPSIADE.

Eh, à quoi bon cette couronne ? N'allez pas, ô Socrate, me ſacrifier comme Athamas [1].

SOCRATE.

Non, non, n'aie point de peur ; nous en uſons toujours ainſi avec ceux que nous initions à nos myſteres.

STREPSIADE.

Mais, de grâce, quel bien me reviendra-t'il de tout cela ?

SOCRATE.

On n'entendra plus que toi parler : tu ſeras plus briſé [2] aux affaires : demeure là ſeulement.

STREPSIADE.

Parbleu vous avez raiſon ; ſi cela continue, je ſerai moulu.

SOCRATE.

Bon homme, il faut ſe tenir dans un ſilence

1 Alluſion à une piece perdue de Sophocle, intitulée ATHAMAS COURONNÉ, où Athamas, le front ceint d'une couronne, aux pieds de l'autel de Jupiter, alloit être ſacrifié aux manes de Phryxus qu'on croyoit mort.

2 τρίμμα, κρόταλον, παιπάλη. Tous ces mots ſont équivoques, remarque très bien mademoiſelle Le Fevre. Le premier ſignifie une choſe briſée, & un homme rompu dans les affaires ; le ſecond ſignifie une caſtagnette, un grand cauſeur, & un homme briſé à force de coups ; le troiſieme déſigne la fine fleur de la farine, un homme fin & ruſé, & un homme réduit en poudre. Pendant que Socrate employoit ces expreſſions, il laiſſoit tomber des petites pierres ſur la tête de Strepſiade, en guiſe de farine dont on aſpergeoit les victimes.

religieux, & écouter attentivement ma priere. O air immense, grand roi qui tenez la terre suspendue; vous, ciel lumineux; & vous, vénérables déesses, Nuées, redoutables meres de la foudre & des tonerres, levez vous, apparoissez à un philosophe.

STREPSIADE.

Non pas encore, non pas encore, il faut auparavant que j'aie mis mon manteau en double sur ma tête, afin que je ne sois pas mouillé. Que je suis malheureux de n'avoir pas apporté de chez moi de quoi me couvrir.

SOCRATE.

Venez donc bien vîte, grandes Nuées, faites-vous voir à cet homme, soit que vous soyez sur les sommets glacés du divin Olympe, soit que vous dansiez avec les nymphes dans les jardins de l'Océan votre pere, ou que vous puisiez de l'eau avec vos urnes d'or aux embouchures du Nil; soit enfin que vous soyez aux Palus Mœotides ou sur le haut du Mimas que la neige couvre toujours, écoutez mes prieres, & recevez favorablement nos sacrifices.

SCENE V.

CHŒUR DE NUÉES, SOCRATE, STREPSIADE.

LE CHŒUR.

Nuées, éternelles divinités, faiſons nous voir; nous, qui par la légéreté & par la liquidité de nos corps, ſortons du ſein du bruyant Océan notre pere, & nous élevons au-deſſus du ſommet des montagnes ombragées par les forets, pour voir de-là les promontoires les plus éloignés, les tréſors des campagnes, les caſcades des fleuves, l'étendue de la terre, & la vaſte & orageuſe mer. Le grand œil du monde brille d'une éclatante lumiere. Eloignons donc les nuages obſcurs qui nous environnent, & faiſons voir en terre nos corps immortels en nous montrant égales à toute la terre.

SOCRATE.

Très vénérables Nuées, vous avez manifeſtement oui mes prieres. Et toi, as-tu entendu la voix divine au travers des tonerres?

STREPSIADE.

Oui, je vous révere, grandes déeſſes, & je ſuis ſi épouvanté du bruit que vous venez de faire en-

tendre, que je ne puis m'empêcher de tonner[1] aussi de mon côté, & permis ou non, je veux me mettre à mon aise[2] ?

SOCRATE.

Ne raille pas, & ne vas pas faire comme ces misérables comiques; mais exprime les louanges des déesses, car elles y prennent toutes un singulier plaisir.

LE CHŒUR.

Allons, meres des tempêtes & des pluies, allons dans le pays fertile de Pallas, allons voir cette terre de Cécrops, féconde en grands hommes: c'est-là qu'il y a des mysteres sacrés[3]: c'est-là qu'on voit la maison sacrée destinée aux saintes cérémonies[4]; les présens offerts aux dieux du ciel; les temples élevés & les statues: là on a toujours un accès facile auprès des immortels; les autels y sont couverts de fleurs, & en tout temps on y fait des sacrifices & des festins. Là, on célebre, au printemps, la fête de Bacchus, & l'air y retentit de la cadence des danseurs, & du son éclatant des flutes.

1 Tirar corezze.

2 Hò voglia di cacare.

3 Il parle des mysteres de Cérès, qu'il étoit défendu de divulguer sous peine de la vie. Mademoiselle Le Fevre.

4 Le temple de Cérès qui étoit à Eleusyne. La même.

STREPSIADE.

Au nom de Jupiter, Socrate, je vous prie de me dire qui ſont ces femmes qui viennent de dire ces belles choſes, ſont-ce quelques héroïnes ?

SOCRATE.

Non, ce ſont les Nuées céleſtes, les grandes divinités des pareſſeux [1] : elles nous donnent des connoiſſances, de l'eſprit, de l'éloquence, l'art des preſtiges, la loquacité, la ruſe & l'intelligence.

STREPSIADE.

Depuis que leur voix s'eſt fait entendre, mon ame n'a cherché qu'à s'élever, & brûle d'envie de s'épancher en raiſonnemens ſubtils, de philoſopher ſur la fumée ; & de contredire à tout, en avançant de petites maximes en oppoſition à celles qu'on auroit établies. Je ſouhaite donc paſſionnément de voir ces déeſſes, s'il eſt poſſible.

SOCRATE.

Regarde de ce côté-ci, vers le mont Parneth [2],

1 Des philoſophes occupés uniquement à la vie contemplative.

2 Montagne, maintenant Casha, au midi de l'Attique. Il y a dans le grec πρὸς τὴν Πάρνηθ'. On ne ſçait dans l'édition de Kuſter ſi on doit y lire τὸν ou τὴν, tant l'abbréviation y eſt ambigue : auſſi l'édition de Hollande faite d'après celle de Kuſter, porte τὸν. M. Brunck fait à ce ſujet une réflexion bien digne du zele dont il eſt animé pour le progrès des lettres, & qui devroit être goûtée dans ce moment ſur-tout où l'on ſe propoſe de ranimer l'étude du grec en réimprimant les auteurs claſſiques. Il eſt certain, dit ce ſçavant académicien, que les ligatures, liaiſons & abbréviations uſitées dans le

car je vois ces déesses qui s'avancent tout doucement.

STREPSIADE.

Où, je vous prie ? Montrez les moi.

SOCRATE.

En voilà une grande troupe ; elles viennent de côté par ces fondrieres & par ces forets.

STREPSIADE.

Qu'est-ce donc que ceci, d'où vient que je ne les vois pas ?

SOCRATE.

Tiens : à l'entrée.

STREPSIADE.

A peine enfin commencé-je à les voir.

SOCRATE.

Tu dois maintenant les voir fort bien, à moins que tu n'aies dans les yeux de la chassie grosse comme une citrouille.

grec, & qui en rendent la lecture si difficile, n'ont été imaginées par les scribes avant l'imprimerie, que pour multiplier leur gain & accélérer leur besogne, & pour transcrire les manuscrits à moindre frais en employant moins de parchemin ou de papier. Mais à présent que l'imprimerie a levé tous ces obstacles, on ne devroit pas avoir recours à ces notes difformes, inventées par le besoin & la disette. Il seroit à souhaiter, continue M. Brunck, que M. F. A. Didot, qui porte aujourd'hui l'imprimerie à un si haut degré de perfection, n'eût point adopté ces caracteres de l'ancienne barbarie. Il n'y a qu'un homme de mauvais goût qui ait pu lui conseiller de les conserver.

STREPSIADE.

Oui, je les vois : elles rempliſſent tout cet endroit. O vénérables déeſſes !

SOCRATE.

Tu ignorois que c'étoient là des déeſſes, & tu ne les mettois pas au nombre des divinités ?

STREPSIADE.

Non, je vous jure, je croyois que c'étoit ſimplement du brouillard, de la roſée & de la fumée.

SOCRATE.

Tu ne ſçavois donc pas qu'elles nourriſſent nombre de ſophiſtes, de devins, de médecins, d'efféminés[1], de poëtes dithyrambiques, de diſcoureurs ſur les météores ; en un mot elles nourriſſent tous ces pareſſeux, parce qu'ils font des vers à la louange de ces déeſſes.

STREPSIADE.

C'eſt donc pour cela qu'ils chantent dans leurs vers : LE COURS IMPÉTUEUX DES NUÉES HUMIDES ÉCLIPSANT LA LUMIERE ; LES TEMPÊTES FURIEUSES, QUI SONT LES CHEVEUX DE CES TYPHONS A CENT TÊTES ; CES OISEAUX AËRIENS LIQUIDES ET ARMÉS DE SERRES CROCHUES, QUI PLANENT DANS LES AIRS, ENFIN LES PLUIES DES EAUX DES HUMIDES

1 σφραγιδονυχαργοκομήτης. Mot composé, obſerve le grand étymologiſte, ἀπὸ τοῦ σφραγὶς, καὶ ὄνυξ, καὶ ἀργὸς, καὶ κόμη, qui déſigne un pareſſeux uniquement occupé de ſes cheveux & de garnir avec des bagues ſes doigts juſqu'aux ongles.

NUÉES [1] ! C'eſt pour ces beaux vers qu'ils mangent DES TRONÇONS DE GROS ET EXCELLENS CISTRES [2] ET LES CHAIRS DES GRIVES AILÉES.

SOCRATE.

Cela n'eſt-il pas juſte ?

STREPSIADE.

Mais dites-moi, je vous prie, ſi elles ſont véritablement des Nuées, comment ſe fait-il qu'elles reſſemblent à des femmes : elles ne le ſont pourtant pas ?

SOCRATE.

Que ſont-elles donc ?

STREPSIADE.

Je ne ſçais pas bien : je trouve qu'elles reſſemblent à des flocons de laine, mais nullement à des femmes, pas en la moindre choſe. Elles ont pourtant des nez.

SOCRATE.

Réponds un peu à ce que je vais te demander.

STREPSIADE.

Demandez vîte tout ce qu'il vous plaira.

1 Tout ce morceau eſt écrit en ſtyle dithyrambique, & veut être lu dans l'original même.

2 κεστρα. J'ai conſervé la forme du mot grec, à l'inſtar du traducteur italien. Héſychius diſtingue le ciſtre ou κεστρα du κεστρευς, ou mulet, cabot.... Ces derniers mots ſoulignés ſont encore dithyrambiques. Voyez les Obſervations ſur le Traité de la Muſique dans Plutarque, au ſujet du dithyrambe.

SOCRATE.

En regardant le ciel n'as-tu jamais vu de Nuées reſſembler à un centaure, à un léopard, à un loup ou à un taureau ?

STREPSIADE.

Je l'ai vu mille fois. Hé bien qu'eſt-ce que cela dit ?

SOCRATE.

Elles prennent toutes les formes qu'elles veulent. Si elles voyent quelqu'un de ces corrupteurs de jeuneſſe [1] à grands cheveux & à poitrine velue, comme le fils de Xénophante ; auſſi-tôt pour ſe moquer de ſa débauche, elles prennent la figure de centaures [2].

STREPSIADE.

Et lorſqu'elles voyent Simon, qui a tant volé le public [3], que font-elles ?

SOCRATE.

D'abord pour faire voir le naturel du perſonnage, elles ſe transforment en loups.

1 ἄγρων. παιδοπίπαι δὲ, obſerve Euſtathius, pag. 1448, l. IV, οὓς ἀγρίους ἔφη σεμνότερον ὁ Κωμικὸς. Harpocration fait la même remarque d'après Æſchine.

2 Rien de plus laſcif & diſſolu que les centaures.

3 Eupolis avoit déjà reproché à ce Simon d'avoir volé le tréſor d'Héraclée.... Heureux les états où ces ſemonces publiques préviennent de plus grands abus !

STREPSIADE.

C'eſt donc pour cela qu'hier appercevant ce Cléonyme qui s'eſt débarraſſé de ſon bouclier pour mieux fuir, elles ont pris la figure de cerfs, parce qu'elles ſe ſont apperçues de ſa très grande lâcheté.

SOCRATE.

Et préſentement, tiens, vois-tu ? Parce qu'elles voyent Cliſthene, elles ſe ſont métamorphoſées en femmes.

STREPSIADE.

Bon jour, grandes déeſſes, je vous ſalue; & ſi vous avez jamais rompu le ſilence pour quelque mortel, je vous conjure de m'accorder la même grâce, & de me faire entendre votre voix.

LE CHŒUR.

Bon jour, vieillard, qui es au monde depuis ſi long-temps, vieillard qui pourchaſſes la ſageſſe; & toi, qui eſt le maître des plus ſubtiles bagatelles, dis-nous les choſes dont tu as beſoin, car de tous les ſophiſtes qui diſcourent des météores, il n'y a que Prodicus & toi que nous ſouhaitions d'obliger; Prodicus, à cauſe de ſa grande ſageſſe & de ſes belles connoiſſances, & toi, parce que tu marches dans les rues d'un air ſuperbe & majeſtueux en jetant les yeux de côté & d'autre, que tu ſouffres beaucoup à marcher nuds pieds, & que tu nous regardes avec reſpect.

STREPSIADE

STREPSIADE.

O terre, quelle voix! Qu'elle eſt ſainte, vénérable & prodigieuſe!

SOCRATE.

Ce ſont là les ſeules déeſſes; tout le reſte n'eſt que ſotiſe.

STREPSIADE.

Mais ce Jupiter Olympien, dites-moi, je vous prie, n'eſt-il pas dieu auſſi?

SOCRATE.

Quel Jupiter? Ne dis pas ces impertinences, il n'y a point de Jupiter.

STREPSIADE.

Que dites-vous là? Qui fait donc pleuvoir? Enſeignez-moi cela avant toutes choſes.

SOCRATE.

Ce ſont ces déeſſes, & je te le prouverai par bonnes raiſons. En effet, qui a jamais vu de la pluie ſans nuées? Si c'étoit ce dieu qui fît pleuvoir, il faudroit qu'il le fît pendant un temps clair & ſerein.

STREPSIADE.

Ah, par Apollon, vous avez bien touché ce point: avant que de vous avoir entendu, je croyois, lorſqu'il pleuvoit, que c'étoit Jupiter qui piſſoit dans un crible. Mais dites-moi, quel eſt celui qui tone? C'eſt une choſe qui m'épouvante terriblement.

SOCRATE.

Ce ſont les Nuées qui font ce bruit là en ſo roulant.

STREPSIADE.

Hé de quelle maniere, ô eſprit audacieux ?

SOCRATE.

Lorſqu'elles ſont pleines d'eau, & que ſuſpendues dans les airs elles ne peuvent plus ſoutenir leur poids, il faut néceſſairement qu'elles tombent les unes ſur les autres & qu'elles crevent. C'eſt ce choc qui fait le bruit que nous entendons.

STREPSIADE.

Mais qui les contraint de tomber ainſi & de crever, n'eſt-ce pas Jupiter ?

SOCRATE.

Nullement ; c'eſt Tourbillon [1].

STREPSIADE.

Tourbillon ? Voilà ce que j'avois ignoré, qu'il

1 Δῖνος : Démocrite & Protagoras, ſon diſciple, prétendoient que rien n'exiſtoit hors de nous. Ils établiſſoient que le mouvement eſt le principe général des choſes, & que tous les êtres que nous croyons appercevoir ſont produits par les différentes déterminations de ce mouvement, & par leur mèlange réciproque & continuel : c'eſt ce que Démocrite appeloit Δῖνην, & Protagoras Δῖνος. Or, cette doctrine n'appartenoit aucunement à Socrate qui la tournoit en ridicule, & qui la rendoit mépriſable aux yeux de tous ſes diſciples, qu'il préféroit attacher à l'étude de la ſageſſe & à la perfection des facultés intellectuelles. Voyez les Diſſertations de M. Hardion, tome XV des Mémoires de l'Académie des Inſcriptions & Belles-Lettres, pag. 149.

n'y eût point de Jupiter, & que Tourbillon régnât en sa place ? Mais vous ne m'avez pas encore éclairé sur le bruit du tonerre.

SOCRATE.

Tu n'as pas entendu te dire que les Nuées étant pleines d'eau, & tombant les unes sur les autres, elles font ce fracas à cause de leur DENSITÉ.

STREPSIADE.

Le moyen de croire cela ?

SOCRATE.

Je vais te le faire comprendre par toi-même. Pendant la fête des Panathénées, quand tu as mangé tout ton sou, & que tu as remué un peu ton corps, n'en a-t'il pas résulté aussi-tôt certains tonerres ?

STREPSIADE.

Ho oui, par Apollon, & de terribles ! La viande dont il est rempli fait un tintamarre épouvantable, & tout de même que le tonerre. D'abord il fait entendre ce petit bruit PAX, ensuite papax, puis après papappax ; & quand j'en viens à la décharge [1], il fait comme ces déesses papapappax.

SOCRATE.

Et bien, considere donc un peu, si ton ventre qui est si petit, fait tant de bruit, combien l'air, dont l'étendue est immense, doit-il toner terri-

1 Et quando caco.

blement, & c'eſt pour cela que les mots PÉTER & TONER ſont ſynonimes.

STREPSIADE.

Mais je vous prie de me dire d'où vient la foudre que nous voyons toute en feu, qui nous brûle quand nous en ſommes frappés, & qui quelquefois ne fait que nous toucher legérement? Il eſt évident que c'eſt Jupiter qui la lance ſur les parjures.

SOCRATE.

Hé le ſot extravaguant, tu es bien de l'autre monde [1] va. Et ſi Jupiter lançoit la foudre ſur les parjures, comment n'auroit-il pas déjà mis en cendre Simon, Cléonyme & Théorus? Au contraire, c'eſt ſur les propres temples de ce dieu que la foudre tombe le plus ſouvent, ſur le ſacré promontoire de Sunium, ou ſur les plus hauts chênes. Hé pourquoi cela, car un chêne n'eſt point parjure [2]?

1 Tu ſens bien le bon vieux temps, le temps de Saturne.

2 Lucrece a ſaiſi ce raiſonement, & l'a décoré de toutes les grâces de la poéſie latine :

Quod ſi Jupiter atque alii fulgentia divi
Terrifico quatiunt ſonitu cœleſtia templa,
Et jaciunt ignes, quo quoique eſt cumque voluptas,
Cur, quibus incautum ſcelus averſabile cumque eſt,
Non faciunt, icti flammas ut fulguris halent
Pectore perfixo, documen mortalibus acre?

Lucret. VI, 386.

STREPSIADE.

Je ne sçais pas Au reste, vous me semblez voir assez bien. Mais, je vous en prie, qu'est-ce que la foudre ?

SOCRATE.

Quand un vent sec s'est enfermé dans les Nuées, il les enfle comme une vessie, ensuite les rompant par sa véhémence, il en sort avec impétuosité, & il s'enflame de lui-même par sa propre agitation.

STREPSIADE.

Par ma foi j'ai fait, sans y penser, l'expérience de ce que vous dites là ; une fois pendant la fête de Jupiter je faisois griller des ventres de victimes pour toute ma parenté, & les ayant mis sur le feu sans les ouvrir, tout d'un coup le vent qui étoit dedans s'échauffe, les creve, me soufle aux yeux, & me brûle tout le visage.

LE CHŒUR.

Toi qui desires apprendre de nous les sciences & la sagesse, ô que tu seras heureux entre tous les

Et peu après, v. 416 :

Postremo cur sancta deûm delubra, suasque
Discutit infesto præclaras fulmine sedes :
Et bene facta deûm frangit simulacra ? Suisque
Demit imaginibus violento volnere honorem ?
Altaque cur plerumque petit loca ? Plurimaque hujus
Montibus in summis vestigia cernimus ignis ?

Athéniens & tous les Grecs, pourvu que tu aies de la mémoire & de l'application, & que tu puiſſes ſupporter les privations ; ſi tu ne te laſſes point ni en demeurant debout ni en marchant ; ſi tu peux ſouffrir le froid, ſi tu ne te ſoucies point de dîner, ſi tu t'abſtiens de vin, de tous les exercices du corps, & de toutes autres folies ; enfin, ſi tu es bien perſuadé, comme le doit être un homme d'eſprit, qu'il n'y a rien de plus beau que de mériter la ſupériorité par ſa conduite, par ſa prudence, & par ſon éloquence.

STREPSIADE.

N'ayez pas de doute ſur la fermeté & dureté de mon ame toujours rongée de ſoucis qui m'ôtent le ſommeil, ſur la frugalité de mon eſtomach, qui ſe contente même de ſariete, ſur ma vie pénible ; car en cas de beſoin, mon corps endurci ſerviroit d'enclume.

SOCRATE.

Aſſure-nous donc que déſormais tu ne reconnoîtras pas d'autres dieux que ceux que nous reconnoiſſons, à ſçavoir le Chaos [1], les Nuées & l'Eloquence ; ces trois là, dis-je.

STREPSIADE.

Non, ſans doute, & je pourrois trouver tous les autres dieux dans mon chemin, que je ne

1 C'eſt le même que le dieu Tourbillon.

leur parlerois pas ſeulement, que je ne leur ferois pas de ſacrifice, pas la moindre petite libation, & que je ne leur offrirois pas un grain d'encens.

LE CHŒUR.

Cela étant, dis-nous donc hardiment ce que tu deſires de nous, car ſi tu nous honores, ſi tu nous admires, & ſi tu cherches à devenir habile homme, nous ne te refuſerons rien.

STREPSIADE.

Grandes déeſſes, ce que je vous demande eſt tout-à-fait peu de choſe, faites que je paſſe de cent ſtades [1] tous les Grecs en éloquence.

LE CHŒUR.

Nous te l'accordons, de maniere que, perſonne, à commencer d'aujourd'hui, ne remportera d'auſſi fréquens avantages que toi, par les maximes dont tu pourras farcire tes plaidoyers.

STREPSIADE.

Oh, je ne cherche point à plaider les plus grandes cauſes, mais ſeulement à corrompre le bon droit & à me tirer des pattes de mes créanciers.

LE CHŒUR.

Tu ne ſouhaites pas grand'choſe, tu ſeras ſatisfait, laiſſe-toi donc conduire ſans crainte par nos miniſtres.

[1] Ch'io ſia'l miglior dicitore de Greci per cento ſtadii.

STREPSIADE.

Je ferai ce que vous me commandez, car la néceſſité me preſſe, & cela, à cauſe de tous ces chevaux que j'ai achetés, & de ce beau mariage qui m'a ruiné abſolument.

(A part.) Préſentement qu'ils faſſent de moi tout ce qu'ils voudront, je leur abandonne mon corps ; qu'ils faſſent pleuvoir ſur moi la faim, la ſoif, la miſere, le froid, qu'ils faſſent une outre de ma peau, pourvu que je ne paye point mes dettes. Qu'on m'appelle inſolent, babillard, effronté, impudent, infâme, menteur, répertoire de vieilles rubriques, vieux renard, ſcélérat, hypocrite, coquin, pendard, impie, pernicieux, vieux vilain ; pourvu encore une fois que chacun de ceux que je rencontrerai s'en tiene à ces injures, ces maîtres-ci peuvent faire de moi tout ce qu'ils voudront ; & s'ils le deſirent, j'en jure par Cérès, qu'ils farciſſent mes inteſtins, & qu'ils les ſervent aux philoſophes.

LE CHŒUR.

(A part.) Cet homme à l'eſprit fort, & au-deſſus de toute foibleſſe. Sâche donc qu'en apprenant de nous ce que tu deſires, tu acquerras entre les hommes une gloire qui t'élevera juſqu'au ciel.

STREPSIADE.

Que m'arrivera-t'il donc ?

LE CHŒUR.

Tu meneras ſeul avec nous, la vie la plus heureuſe pendant le reſte de tes jours.

STREPSIADE.

Sera-t'il poſſible que je voie tout cela ?

LE CHŒUR.

Au point que tu auras tous les jours à ta porte une foule de gens qui viendront pour s'entretenir avec toi, & pour te conſulter ſur des affaires embarraſſées & cela te vaudra beaucoup. (à Socrate.) Mais commencez à donner à ce bonhomme une leçon des choſes que vous voulez lui enſeigner. Réveillez les forces de ſon eſprit, & voyez de quoi il eſt capable.

SOCRATE.

O ça, dis moi un peu ton humeur, afin que te connoiſſant bien, je voie de quelles nouvelles machines je dois me ſervir.

STREPSIADE.

Hé, par tous les dieux, que voulez-vous dire avec vos machines ? Eſt-ce que vous avez deſſein de me prendre d'aſſaut ?

SOCRATE.

Non, mais je veux t'interroger un peu, & voir ſi tu as de la mémoire.

STREPSIADE.

C'eſt ſelon, parbleu; ſi quelqu'un me doit, je m'en ſouviens fort bien; mais ſi je dois à quelqu'un, j'ai la plus méchante mémoire du monde.

SOCRATE.

As-tu quelque diſpoſition naturelle à l'éloquence?

STREPSIADE.

A l'éloquence? Point du tout; mais je ſuis porté naturellement à tromper.

SOCRATE.

Comment pourras-tu donc apprendre?

STREPSIADE.

Aiſément: n'en ſoyez pas en peine.

SOCRATE.

O bien prépare-toi, afin que quand je te préſenterai une queſtion ſçavante ſur les choſes céleſtes, tu la ſaiſiſſes à l'inſtant.

STREPSIADE.

Eſt-ce que je ferai pour la ſcience comme les chiens pour tout ce qu'ils avalent.

SOCRATE.

Voilà un homme bien groſſier & bien ignorant. Bon homme, j'appréhende que tu n'aies beſoin de quelques coups de fouet. Voyons un peu ce que tu ferois ſi on te battoit?

STREPSIADE.

Je ferois battu : mais après avoir fouffert quelque temps, je prendrois des témoins, & un peu après je citerois en juftice.

SOCRATE.

Allons, mets bas le manteau tout préfentement.

STREPSIADE.

Quel mal ai-je fait ?

SOCRATE.

Aucun ; mais c'eft la coutume d'entrer tout nud.

STREPSIADE.

Mais je ne fuis point venu chercher un objet volé [1].

SOCRATE.

Ote-le donc, pourquoi tant barguigner.

STREPSIADE.

Dites-moi donc, je vous prie, fi je fuis dili-

1 Ceci, remarque très bien mademoifelle Le Fevre, fait allufion à une loi obfervée chez les Grecs, & depuis chez les Romains. Quand quelqu'un avoit été volé, & qu'il foupçonnoit que fes effets étoient récélés dans une maifon, il fe préfentoit à la porte de cette maifon pour chercher l'objet volé. Mais il étoit obligé avant d'entrer, 1°. de défigner parfaitement la chofe volée : 2°. de fe dépouiller tout nud & de ne garder qu'une chemife fans ceinture : 3°. de jurer par les dieux qu'il efpéroit trouver dans cette maifon l'objet volé. C'eft ce que les Romains appeloient QUÆRERE FURTUM PER LANCEM ET LICIUM. Il y a un article exprès fur ces recherches dans les XII Tables.

gent, & que j'aie de l'inclination à apprendre; auquel de vos disciples ressemblerai-je ?

SOCRATE.

Tu ressembleras tout-à-fait à Chæréphon.

STREPSIADE.

Ah, malheureux que je suis ! Je serai donc comme un mort ?

SOCRATE.

Non, non, tais-toi, suis-moi seulement tout-à-l'heure, dépêche, allons hâte-toi.

STREPSIADE.

Donnez-moi donc premierement un gâteau au miel. O que j'ai de peur en entrant là-dedans ! Il me semble que je descends dans l'antre de Trophonius [1].

SOCRATE.

Marche, pourquoi t'arrêtes-tu à cette porte ?

1 « Ce passage est fort plaisant : mais pour le bien entendre, il » faut sçavoir qu'un certain Grec, appelé Trophonius, homme fort » avide de gloire, s'étoit bâti dans la Béotie une petite cellule sous » terre, où il rendoit des oracles. Cet antre fut bientôt célebre dans » toute la Grece, & on y alloit de tous côtés. Après la mort de » Trophonius, ce ne fut plus qu'un repaire de serpens. Le peuple » superstitieux crut que ces serpens étoient l'ame du prophéte, & il » continua d'y aller avec la même dévotion ; mais ceux qui y des- » cendoient avoient soin de se munir de gâteaux au miel, qu'ils jet- » toient aux serpens pour en être garantis. Voilà pourquoi Strepsiade » demande un gâteau au miel..... On ne peut rien imaginer de plus » mordant. » Mademoiselle Le Fevre.

LE CHŒUR.

Entre. Tu dois tout eſpérer de ton courage.

INTERMEDE.

LE CHŒUR PARTAGÉ EN DEUX BANDES.

Ier DEMI-CHŒUR.

Que toutes ſortes de proſpérités arrivent à ce bon homme, qui bien que courbé ſous le faix des années a pourtant encore la force de s'appliquer à l'étude de la ſageſſe & des nouvelles découvertes. Spectateurs, je jure par Bacchus, dont je ſuis l'éleve, que je vais vous dire franchement tout ce que je penſe. Ainſi puiſſé-je vaincre mes rivaux & paſſer dans votre eſprit pour habile poëte : & comme je ſuis perſuadé que vous êtes fort équitables & bons connoiſſeurs, j'ai voulu vous donner la meilleure de toutes mes pieces, & celle que j'ai travaillée avec le plus de ſoin. Vous ſçavez que la premiere fois que vous en avez vu la repréſentation, j'ai eu le malheur d'être vaincu par des gens ineptes, deſtinée que je ne méritois pas. C'eſt de quoi je me plains aujourd'hui à tous les honnêtes gens de parmi vous, pour leſquels ſeuls

je prends la peine de compoſer. Vous voyez bien que cette injuſtice ne m'a point porté à vous récuſer pour juges ; je me ſouviens encore de l'approbation & des applaudiſſemens que vous donnâtes à ma premiere piece [1] ſans me connoître. Comme j'étois alors fort jeune & que les loix ne permettoient pas que j'élevaſſe cet enfant ſous mon nom, je fus contraint de l'expoſer, mais il trouva bientôt un pere qui le releva, qui vous le préſenta, & vous le reçûtes favorablement. Depuis ce temps-là j'ai toujours beaucoup eſpéré de votre jugement & de vos ſuffrages. Aujourd'hui donc, cette nouvelle piece paroît ſur la ſcene comme une ſeconde Electre pour voir ſi elle trouvera ſes anciens amis ; elle les reconnoîtra bientôt ſi elle apperçoit les cheveux de ſon Oreſte. Examinez ſa conduite & ſa chaſteté. Elle ne vient point avec des habits déshonnêtes, déchirés & ridicules pour faire rire les enfans. Elle ne s'amuſe ni à railler les chauves, ni à danſer la cordace [2] ;

1 Grec : A mon petit Modeſte & à mon petit Débauché. C'étoient deux perſonnages des DAÏTALIENS, premiere piece d'Ariſtophane.

2 M. Burette dans ſon ſecond Mémoire ſur la danſe des anciens (Mémoires de l'Académie des Inſcriptions & Belles-Lettres, tom. I pag. 126.) obſerve, d'après le témoignage d'Eunapius, qu'Ariſtophane eſt le premier qui ait mis ſur le théâtre la cordace & l'hyporchematie. Mais ce paſſage d'Ariſtophane nous prouve que ces ſortes de danſes avoient été introduites avant lui, puiſqu'il raille & tourne e

elle n'introduit point de vieillard qui en pronon-çant ſes vers frappe de ſon bâton tous ceux qu'il rencontre, pour les empêcher de prendre garde à ſes railleries fades. Elle ne vient point comme une furie avec des flambeaux, elle ne remplit point ce théâtre de hélas, hélas! Elle paroît devant vous en ſe confiant ſur ſa beauté & ſur ſes beaux vers. Pour moi, qui pourrois bien me glorifier de l'avoir faite, je n'en ſuis pas pour cela plus vain; je ne cherche pas non plus à vous tromper en vous préſentant deux ou trois fois la même choſe un peu déguiſée, j'étale toujours ſur la ſcene non-ſeulement de nouveaux ſujets, mais des ſujets qui ne ſe reſſemblent point & qui ſont toujours également intéreſſans. Vous êtes témoins que depuis que j'ai abattu le redoutable Cléon, je ne l'ai plus inſulté; mais depuis qu'Hyperbolus a donné priſe ſur lui, tous nos poëtes ne ceſſent de le fouler aux pieds, c'eſt toujours Hyperbolus & ſa mere qui ſont le ſujet de leurs pieces. Eupolis a porté d'abord ſur le théâtre ſa MARICA[1], où il a eu l'inſolence de piller mes CHEVALIERS,

idicule les auteurs qui y ont recours. Il eſt pourtant vrai de dire u'Ariſtophane a mis ces danſes ſur la ſcene dans les GUÊPES jouées uelque temps après les NUÉES; mais uniquement à titre de dériſion.

1 Titre d'une comédie qu'Eupolis fit contre Hyperbolus. μαρικᾶν, it Héſychius, κίναιδον· οἱ δὲ, ὑποκόρισμα παιδίου ἄῤῥενος βαρβαρικόν.

croyant avoir aſſez bien déguiſé ma piece en y ajoutant une vieille qui danſe la cordace, dont il a voulu vous régaler. Encore cette vieille n'eſt-elle pas de ſon invention, il l'a dérobée à Phrynichus, qui la faiſoit dévorer par un monſtre marin. Après Eupolis, Hermippus a auſſi joué Hyperbolus, & tous nos autres poëtes enſuite ſe ſont déchaînés contre ce miſérable, mais ils ont toujours ſuivi les idées & les images que j'ai données dans mes CHEVALIERS [1] : que ceux donc qui tient à leurs pieces ne ſe divertiſſent point aux miennes [2]. Sçachez cependant que de m'accorder vos ſuffrages & de voir cette comédie avec plaiſir, c'eſt le ſeul moyen de donner bonne opinion de vous à la derniere poſtérité.

IIe DEMI-CHŒUR.

Nous implorons pour ce chœur la protection du grand Jupiter, qui eſt le roi de tous les immortels, & celle du terrible dieu qui porte le trident, & qui du moindre coup en ébranle la terre & la mer d'une maniere ſi épouvantable. Nous le demandons auſſi à l'Air notre illuſtre & vénérable pere, de qui toutes les créatures tiennent la vie enfin, nous invoquons le dieu qui de ſes rayon

1 Voyez l'extrait du P. Brumoy.

2 ὅστις οὖν τούτοισι γελᾷ, τοῖς ἐμοῖς μὴ χαιρέτω.

Qui Bavium non odit, amet tua carmina, Mœvi.

rempli

remplit tout ce vaste univers, & dont le pouvoir est reconnu des dieux & des hommes.

Ier DEMI-CHŒUR.

O très sages spectateurs, écoutez attentivement ce que nous avons à vous dire : nous sommes ici devant vous pour nous plaindre de l'injustice que vous nous faites. Votre ville a reçu plus de bien de nous que de tous les autres dieux ensemble ; cependant nous sommes les seules divinités à qui vous n'offrez ni sacrifices, ni libations ; vous sçavez bien que c'est nous qui avons soin de vous, & qui veillons toujours pour votre conservation. Lorsque vous vous disposez mal à propos & à contretems à vous mettre en campagne pour aller attaquer vos ennemis, aussi-tôt nous tonons, & nous envoyons la pluie. En effet, lorsque vous prîtes pour votre général cet ennemi des dieux, ce corroyeur Paphlagon, nous fronçâmes le sourcil, & nous vous donnâmes des marques de notre indignation. Le tonerre sortit avec violence du milieu des éclairs, la lune quitta son chemin ordinaire, & le soleil retira son flambeau, & dit qu'il cesseroit de vous éclairer, si Cléon étoit à la tête de vos troupes. Cependant vous ne laissâtes pas de l'élire. On a donc raison d'assurer, Que les mauvais conseils regnent dans cette ville, mais que toutes les fautes que vous faites, les dieux

ont ſoin de les faire tourner à bien [1]. Nous allons vous enſeigner ce que vous devez faire pour corriger la derniere. Prenez ce Cléon, cette mouette vorace [2], & après l'avoir convaincu de rapine & de péculat, mettez-lui une muzeliere, & ſerrez lui le cou dans une travée. Par ce moyen vous reviendrez comme vous étiez auparavant, vos fautes même vous ſeront avantageuſes & tout vous proſpérera.

IIe DEMI-CHŒUR.

Venez, grand Apollon, qui êtes adoré ſur les hauts ſommets du Cynthius. Accourez, ô Diane, qui avez dans Epheſe un temple ſaint & magnifique, où vous êtes ſervie par les filles des Lydiens. Venez auſſi déeſſe tutélaire des Athéniens, Pallas, qui vous ſervez avec tant d'adreſſe de votre égide. Et vous, qui préſidez ſur le ſacré Parnaſſe, & qui, avec des flambeaux allumés, célébrez de nuit vos fêtes, ſuivi d'une multitude innombrable de femmes de Delphes, qui, toutes ſaiſies de fureur, danſent autour de vous, enjoué Bacchus, faites-nous ſentir les effets de votre protection.

1 Il étoit paſſé en proverbe, que les Athéniens étoient plus heureux que ſages. Eupolis avoit dit dans une de ſes comédies,

Ω πόλις πόλις, ὡς εὐτυχεῖς μᾶλλον ἢ καλῶς φρονεῖς.

2 Voyez les CHEVALIERS, v. 956.

Ier DEMI-CHŒUR.

En venant ici, nous avons trouvé ſur notre chemin la lune qui nous a d'abord chargées de ſaluer de ſa part les Athéniens & leurs alliés : puis nous a dit qu'elle eſt fort en colere des injures qu'elle reçoit tous les jours, nonobſtant les graces dont elle vous comble. Premierement, elle vous épargne tous les mois plus de demi-douzaine de flambeaux, car le ſoir en ſortant chacun dit à ſon valet, N'ACHETE PAS DE FLAMBEAU, LA LUNE ÉCLAIRE. Elle ajoute qu'elle vous fait encore mille autres biens. Vous êtes pourtant ſi ingrats, que vous n'obſervez point du tout les jours, & que vous les laiſſez aller confuſément & ſans ordre. Cela jete cette pauvre déeſſe dans une peine que vous ne ſçauriez vous imaginer, car toutes les fois que les dieux ſe voyent trompés, & que vous ne leur donnez ni les fêtes ni les ſacrifices qu'ils attendoient, ſelon l'ordre du calendrier, ils ne ſont pas plutôt de retour au ciel, qu'ils lui font un bruit épouvantable ; ils la querellent, & ils la menacent de la chaſſer. C'eſt auſſi véritablement une choſe horrible ; les jours que vous devriez faire des ſacrifices, vous mettez les criminels à la queſtion, & vous vous amuſez à rendre juſtice. Et d'un autre côté, pendant que nous autres dieux célébrons des jeûnes, & que nous pleurons la mort de Memnon ou de Sarpedon, ce ſont juſtement ces jours là que

vous vous réjouiſſez, & que vous faites vos libations & vos ſacrifices. C'eſt par cette raiſon qu'Hyperbolus ayant été député cette année à l'aſſemblée des amphictyons nous lui avons ôté ſa couronne, pour lui apprendre qu'il faut régler les jours ſelon le cours de la lune [1].

1 On voit dans ce diſcours du chœur aux ſpectateurs, une alluſion à l'avarice des Athéniens & à leur goût pour l'épargne. On en voit une autre très ingénieuſe dans le reproche que le poëte fait aux Athéniens ſur leur négligence à réformer leur calendrier, & ſur leur opiniâtreté à ſuivre l'ancien comput plein d'erreurs. C'eſt par ces alluſions fréquentes aux uſages du temps qu'un poëte peut être aſſuré de paſſer à l'immortalité, ne fut-ce que comme hiſtorien fidele.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

SOCRATE, STREPSIADE.

SOCRATE.

NON, je jure par les Vapeurs, par le Chaos & par l'Air, que je n'ai de ma vie vu un homme si grossier, si stupide, si sot & si oublieux : les jeux [1] les plus simples qu'on lui enseigne, il les oublie sur l'heure même. Je veux cependant le faire encore venir ici. Strepsiade, viens, & apporte ton petit lit.

STREPSIADE.

Je ne le puis, à cause des punaises.

SOCRATE.

Dépêche, mets-le là, & prends bien garde à ce que je vais te dire.

STREPSIADE.

Me voici.

SOCRATE.

O ça, par où veux-tu commencer, & que

[1] σκαλαθυρμάτια ; glossa, μικρὰ καὶ εὐτελῆ παίγνια. Allusion au jeu de fossette.

veux-tu apprendre, parle : t'enſeignera-t'on à connoître les meſures ou les vers, ou le rhythme.

STREPSIADE.

O parbleu les meſures, ſans difficulté ; car dernierement un marchand de farine me trompa de deux chœnix.

SOCRATE.

Ce n'eſt pas ce que je te demande ; je veux ſçavoir quelle meſure te paroît la plus belle, celle de trois ou celle de quatre ?

STREPSIADE.

Je n'en trouve pas de plus belle que le demi-ſeptier [1].

SOCRATE.

Çà ne veut rien dire, mon ami.

STREPSIADE.

Voulez-vous parier que le demi-ſeptier égale la meſure de quatre [2].

SOCRATE.

Vas te faire pendre, que tu es dur & groſſier ;

1 ἡμιεκτέον : pour comprendre ceci, il faut ſçavoir que le médimne contenoit quarante-huit chœnix. ἑκτεὺς, le ſeptier, en étoit la ſixieme partie & égaloit par conſéquent huit chœnix. Ainſi ἡμιεκτέον, le demi-ſeptier, égaloit quatre chœnix. Le chœnix peſoit un peu plus de deux livres. « Il contenoit, obſerve M. Brotier ſur le Numa de » Plutarque, à-peu-près ce qu'il falloit pour la nourriture journaliere » d'un homme. »

2 Le tetrametre, ou meſure de quatre.

mais peut-être apprendras-tu plutôt quelque chose sur le rhythme.

STREPSIADE.

Le rhythme me fera-t'il vivre ?

SOCRATE.

Il te rendra facétieux en compagnie, & tu sçauras quelles sortes de rhythmes ce sont que le rhythme guerrier, & le rhythme par le dactyle [1].

STREPSIADE.

Le rhythme par le dactyle ? Mais certes je le connois.

SOCRATE.

Voyons donc.

STREPSIADE.

Je n'en connois pas d'autre que celui-ci : & quand j'étois enfant, je me servois de celui-là [2].

SOCRATE.

Que tu es butor & grossier !

STREPSIADE.

Mais, pauvre homme, je ne veux rien apprendre de tout cela.

SOCRATE.

Que veux-tu donc apprendre ?

1 Voyez la troisieme observation sur le chapitre XIII du Traité de la Musique, de Plutarque, édition de Cussac, t. XXII, p. 480. Le rhythme dactylique y est expliqué.

2 Quis alius nisi penis hicce ? Ante hac vero quum puer essem, digitus hic presto mihi erat.

STREPSIADE.

Ce moyen, ce moyen, dis-je, de faire valoir la plus méchante cause.

SOCRATE.

Mais il faut que tu apprennes bien d'autres choses auparavant, & que tu connoisses quels sont les mâles parmi les quadrupedes.

STREPSIADE.

Est-ce que je ne connois pas les mâles, vous me prenez donc pour un fou ? Un belier, un bouc, un taureau, un chien, un merle [1], sont des mâles.

SOCRATE.

Vois-tu ce que tu fais là ? Tu appelles la femelle comme le mâle.

STREPSIADE.

Comment ?

SOCRATE.

Comment ? Un merle & un merle.

STREPSIADE.

Oui, par Neptune, ce n'est que trop vrai. Eh ! comment donc appeler la femelle ?

SOCRATE.

Une merlesse, sot ; & le mâle un merle.

1 ἀλεκτρυών, un coq. Mais je conserve la dénomination de Merle, employée exprès par mademoiselle Le Fevre, pour avoir un nom qui réponde en notre langue au mot grec qui se dit également du mâle & de la femelle.

STREPSIADE.

Une merlesse, dites-vous? Par le Chaos il a raison. Pour ce seul mot là, j'emplirai pour vous le huche de farine.

SOCRATE.

Ne voilà-t'il pas encore. Le huche [1]! Tu fais un mâle d'une femelle.

STREPSIADE.

Comment fais-je un mâle d'une femelle, en disant le huche?

SOCRATE.

Certainement. C'est comme le Cléonyme.

STREPSIADE.

Comment? Expliquez cela.

SOCRATE.

Huche & Cléonyme ne font qu'un.

STREPSIADE.

Mais, mon cher, Cléonyme n'avoit pas de huche, il broyoit sa farine dans un mortier rond. Comment est-ce donc qu'il faut dire?

SOCRATE.

Comment? La huche, comme tu dis la Sostrate.

STREPSIADE

Ah j'entends, la huche au féminin; c'est bien

1 Je conserve au mot Huche l'article masculin employé par mademoiselle Le Fevre, pour faire sentir le raisonnement de Socrate.

dit : & ce feroit encore mieux, si on disoit LA CLÉONYME, comme on dit la huche.

SOCRATE.

Il faut encore que tu sçaches les genres des noms, pour connoître les noms d'homme, & les noms de femme.

STREPSIADE.

Je connois fort bien quels sont les noms de femme.

SOCRATE.

Dis-les donc.

STREPSIADE.

Lucilla, Philinna, Clitagora, Demetria.

SOCRATE.

Et les noms d'homme.

STREPSIADE.

Je vous en dirai mille. Philoxene, Melesias, Amynias.

SOCRATE.

L'impertinent ! Ce ne sont pas des noms d'homme.

STREPSIADE.

Vous ne les regardez pas comme noms d'homme

SOCRATE.

Non : en effet, comment dirois-tu si tu rencontrois Amynias.

STREPSIADE.

Comment je dirois ? Je lui crierois : Approche, approche, belle Amynia.

SOCRATE.

L'apperçois-tu ? Voilà que tu en fais une femme.

STREPSIADE.

Ma foi j'ai raiſon ; auſſi que ne va-t'il à l'armée. Mais pourquoi m'amuſer à apprendre ce que nous ſçavons tous ?

SOCRATE.

Tu ne ſçais ce que tu dis. Mais couche-toi là.

STREPSIADE.

Pourquoi faire ?

SOCRATE.

Pour ſonger un peu à tes affaires.

STREPSIADE.

Ah, je vous en prie, ne me forcez pas de m'étendre ſur ce lit ; & s'il faut que je ſois couché pour méditer, qu'il me ſois libre de me coucher à terre.

SOCRATE.

Non, cela ne peut être autrement.

STREPSIADE.

Malheureux que je ſuis ! Que je vais avoir à ſouffrir aujourd'hui de ces punaiſes !

SOCRATE.

Médite présentement & réfléchis ; & comme tu as l'esprit lourd, tourne-toi souvent de côté & d'autre, & s'il te vient quelque pensée que tu ne puisses pas bien démêler à ta fantaisie, abandonne-là promptement & tâche d'en trouver une autre. Sur-tout que le doux sommeil ne vienne pas fermer tes paupieres.

STREPSIADE.

Haï, haï, haï !

SOCRATE.

Qu'as-tu donc, pourquoi cries-tu ?

STREPSIADE.

Je n'y puis tenir. Ces maudits Corinthiens [1] me font enrager : ils me dévorent les flancs, ils sucent tout mon sang, ils m'anéantissent, ils m'arrachent le derriere & me mettent à la mort [2].

SOCRATE.

Patience, mon ami, patience.

STREPSIADE.

Eh le moyen de prendre patience ? Mon argent s'en est allé, ma peau est dans un état méconnois-

1 οἱ Κορίνθιοι. Les Athéniens étoient pour lors en guerre avec les Corinthiens : & κόρεις, punaise, fait la moitié du nom des Corinthiens. Schol. manusc.

2 Et stirpanomi i testicoli, & mi forano il culo, & m'amazzano.

ſable, je n'ai plus ni ſang, ni ſouliers, & pour comble de miſeres, on me fait chanter ici à la belle étoile.

SOCRATE.

Hola, que fais-tu donc ? Ne veux-tu pas méditer ?

STREPSIADE.

Par Neptune, je médite de toute ma force.

SOCRATE.

Sur quoi médites-tu donc ?

STREPSIADE.

Sur ce que ces punaiſes me laiſſeront de reſte.

SOCRATE.

Tu périras miſérablement.

STREPSIADE.

Mais, ô mon cher, c'en eſt déjà fait de moi.

SOCRATE.

Il ne faut pas être ſi délicat, couvre ta tête. Il s'agit de trouver des ruſes & des ſtratagêmes.

STREPSIADE à part.

Hélas, qui me procureroit la reſource d'une peau de brebis pour me mettre à l'abri des punaiſes [1] !

1 Il y à ici un jeu de mots, appelé PARONOMASIE, qui ne roule que ſur le double ſens qu'on peut donner au mot ἀποστερητικὸς, frauduleux, capables de priver. Socrate dit donc à Strepſiade qu'il s'agit de trouver des moyens frauduleux, capables de priver (ſes créanciers) ἀποστερητικὸς. Mais Strepſiade plus occupé, pour le mo-

SOCRATE.

Voyons un peu ce qu'il fait. Hola, dors tu?

STREPSIADE.

Non, par ma foi, je ne dors pas.

SOCRATE.

N'as-tu rien trouvé encore?

STREPSIADE.

Non, parbleu.

SOCRATE.

Rien du tout?

STREPSIADE.

Rien du tout, si ce n'est mon ventre [1] que je tiens de la main droite.

SOCRATE.

Allons, ne te recouvriras-tu pas bien vîte pour réfléchir encore?

ment, du mal que lui font les punaises, que de celui que lui préparent ses créanciers; Hélas, s'écrie-t'il, qui pourroit me procurer la ressource (γνώμην) d'une peau de mouton garnie de sa laine (ἐξ ἀρνακίδων,) pour que les punaises s'y attachent, pour les priver, les empêcher de me tourmenter (ἀποστερητρίδα). Je me suis étendu sus ce jeu de mots, d'après l'explication de la scholie grecque manuscrite. Mademoiselle Le Fevre ne l'avoit point entendu. De plus, je trouve occasion d'y faire remarquer une allusion à l'usage qu'avoient les Athéniens de se garantir des punaises en se couvrant de peaux de moutons garnies de leur laine.

1 Niente altro che un testicolo de la destra.

STREPSIADE.

Que voulez-vous que je cherche, dites-le moi donc, Socrate ?

SOCRATE.

Dis toi-même ce que tu veux trouver.

STREPSIADE.

Je vous l'ai déjà dit plus de mille fois; je veux trouver le moyen de ne point payer mes dettes.

SOCRATE.

Courage donc, couvre-toi bien; & en dégageant ton eſprit de la matiere, applique-le fortement à ton ſujet, regarde, examine, partage.

STREPSIADE.

Ah, malheureux que je ſuis !

SOCRATE.

Demeure là. Si tu ne trouves pas ton compte à une premiere penſée, abandonne-là promptement, & ſonge à autre choſe; un moment après reprends la même penſée & la tourne juſqu'à ce que tu aies trouvé.

STREPSIADE.

O mon très cher petit Socrate.

SOCRATE.

Qu'y a-t'il, mon bon homme ?

STREPSIADE.

Ma foi j'ai trouvé cette reſource frauduleuſe [1].

[1] γνώμην ἀποστερητικήν. Mademoiſelle Le Fevre a traduit : Ce

SOCRATE.

Voyons.

STREPSIADE.

Dites-moi un peu. Si je louois une ſorciere d Theſſalie, & que par ſon moyen je fiſſe deſcendr de nuit la lune, & que je la gardaſſe renfermé dans quelque boëte ronde comme un miroir.....

SOCRATE.

Quelle utilité en retirerois-tu ?

STREPSIADE.

Vous me le demandez ? Si la lune ne paroiſſoi plus nulle part, je ne payerois plus d'intérets.

SOCRATE.

Comment cela ?

STREPSIADE.

C'eſt que les intérets ſe payent à chacune de douze révolutions de la lune.

SOCRATE.

Fort bien : mais je m'en vais te propoſer un autre ſubtilité. Si tu étois condamné à une amend de cinq talens, comment ferois-tu pour éviter d payer ? Dis-moi.

STREPSIADE.

Comment ? Comment ? Je ne ſçais ; mais faut chercher.

ſtratagême privatif ; c'eſt-à-dire, capable de priver mes créanci d'être payés, ou de me mettre à l'abri de leurs pourſuites, ou de néceſſité de les payer.

SOCRAT

SOCRATE.

Ne retiens point ton esprit, ne le fixe pas opiniâtrement sur cet objet. Donne-lui l'essor, laisse-le voler où il voudra, comme le haneton attaché par la patte à un fil [1].

STREPSIADE.

J'ai trouvé un expédient des plus adroits, pour me mettre à l'abri de l'amende. Vous allez en convenir.

SOCRATE.

Dis donc.

STREPSIADE.

N'avez-vous jamais vu chez les droguistes cette pierre diaphane [2] avec laquelle ils allument du feu?

SOCRATE.

Tu veux dire du crystal [3]?

STREPSIADE.

C'est cela précisément.

1 Allusion ingénieuse aux jeux de l'enfance.

2 τὴν λίθον.

3 τὴν ὕαλον λέγεις; il s'agit ici de crystal. Pline nous dit que des médecins croyoient que le meilleur moyen pour pratiquer un cautere, étoit de se servir d'une boule de crystal placée à l'opposite des rayons du soleil. Invenio medicos, quæ sunt urenda corporum, non aliter utilius id fieri putare, quam crystalinâ pilâ adversis positâ solis radiis. HIST. NAT. XXXVII, 10. & liv. XXXVI, 67. Cum additâ aquâ vitreæ pilæ sole adverso, in tantum excandescunt, ut vestes exurant. Sur quoi le P. Hardouin cite Lactance.

SOCRATE.

Eh bien, que feras-tu ?

STREPSIADE.

Si en prenant ce cryſtal, lorſque le greffier écriroit la condamnation, & en me tenant un peu derriere, je l'expoſois au ſoleil & que je fiſſe fondre toutes les lettres de l'amende écrite contre moi 1.

SOCRATE.

Fort bien, j'en jure par les grâces.

STREPSIADE.

Que je ſuis ravi d'avoir fait diſparoître cette condamnation de cinq talens !

SOCRATE.

Allons, trouve encore promptement quelque choſe.

STREPSIADE.

Quoi ?

SOCRATE.

Le moyen d'éviter une condamnation par corps, ſans que tu euſſes des témoins qui dépoſaſſent en ta faveur.

STREPSIADE.

Il n'y a rien de plus aiſé.

1 Autre alluſion à la maniere d'écrire des anciens. Mademoiſelle Le Fevre & le P. Brumoy ont négligé d'y faire attention : ils ont traduit, DE FAIRE BRULER. Il n'eſt pas queſtion dans le grec de combuſtion, mais de fuſion, ἐκτήξαιμι. On écrivoit ces condamnations ſur des tablettes enduites de cire.

SOCRATE.

Dis-le donc.

STREPSIADE.

Le voici. Le jour qu'on devroit juger le procès avant qu'il fût mis sur le tapis, je monterois dans une voiture, & j'irois me pendre.

SOCRATE.

Ce n'eſt rien dire.

STREPSIADE.

Eh, parbleu, c'eſt tout; penſez-vous que l'on pourſuivît un mort ?

SOCRATE.

Que tu es ſot ! Va je ne t'enſeignerai pas davantage.

STREPSIADE.

Pourquoi ? Au nom des dieux, mon cher Socrate.....

SOCRATE.

Tu oublies dans un moment tout ce que tu as appris : voyons, dis-moi, quelle eſt la premiere choſe dont je viens de t'inſtruire.

STREPSIADE.

Que je voie un peu, qu'eſt-ce qu'il m'a dit d'abord.... Ce qu'il m'a dit d'abord....? Eh, où prépare-t'on la farine ?... Hai, ouais..... Comment cela s'appelle-t'il ?

SOCRATE.

La peſte ſoit du plus ſot & du plus oublieux de tous les vieillards.

STREPSIADE.

Hélas, que deviendrai-je donc? Je ſuis perdu ſans reſource, ſi je n'apprends à me bien ſervir de ma langue; que ferai-je? Grandes Nuées, donnez-moi quelque bon conſeil.

LE CHŒUR.

Vieillard, ſi tu as un fils, mets-le en ta place, c'eſt le conſeil que nous te donnons.

STREPSIADE.

Oui, j'en ai un fort beau & fort bien fait [1]; mais il ne veut rien apprendre. Que ferai-je?

LE CHŒUR.

Tu le ſouffres donc?

STREPSIADE.

Il ne ſonge qu'à faire le beau & qu'à ſe parer; il eſt de la race de Céſura, fils d'une de ces femmes du grand air. Mais je m'en vais lui parler: s'il refuſe de m'obéir, j'ai réſolu de le chaſſer. Socrate, au nom des dieux, allez m'attendre chez vous, je reviendrai dans un moment.

1 Mademoiſelle Le Fevre ajoute-là: Mais il eſt comme les grands ſeigneurs, il ne veut, &c.... Ce n'étoit pas là un reproche qu'on eût pu faire à la jeune nobleſſe d'Athenes. D'ailleurs il eſt ridicule de faire de ces ſortes d'interpolations, même dans les traductions.

SCENE II.

STREPSIADE, LE CHŒUR.

LE CHŒUR.

Tu vois que tu vas tirer mille biens de notre faveur & de notre protection, voilà ce grand philoſophe diſpoſé à faire tout ce que tu demandes de lui. Mets donc à profit autant & le plus vîte que tu pourras cet homme émerveillé, énorgueilli de l'eſpoir de te former ; car ces bonnes diſpoſitions ne durent preſque pas.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

STREPSIADE, PHIDIPPIDE.

STREPSIADE.

Non, par les Nuées, tu ne demeureras pas plus long-temps dans ma maiſon, vas-t'en manger les colonnes de Mégaclès.

PHIDIPPIDE.

Hélas! Mon pauvre pere, qu'avez-vous donc? Vous n'êtes pas en votre bon ſens; non, par le grand Jupiter Olympien.

STREPSIADE.

Voilà-t'il pas! Par Jupiter Olympien! Quelle extravagance à ton âge de croire qu'il y ait un Jupiter!

PHIDIPPIDE.

Eh, de quoi riez-vous donc?

STREPSIADE.

Je ris de ce que tu n'es qu'un enfant, un ſot, & que tu raiſonnes comme un homme de l'autre monde. Crois-moi, viens, afin que tu en ſçaches davantage; je t'apprendrai ce qui te mettra dans

le cas d'être un homme. Mais il ne faudra pas que tu communiques cela à perſonne, au moins.

PHIDIPPIDE.

Hé bien, quoi, qu'eſt-ce ?

STREPSIADE.

Tu viens de jurer par Jupiter.

PHIDIPPIDE.

Oui, ſans doute.

STREPSIADE.

Vois qu'il eſt avantageux de s'inſtruire : il n'y a point de Jupiter, mon cher Phidippide.

PHIDIPPIDE.

Qu'y a-t'il donc ?

STREPSIADE.

Tourbillon regne préſentement dans le ciel, & en a chaſſé Jupiter.

PHIDIPPIDE.

Bons dieux, quelle extravagance !

STREPSIADE.

Crois qu'il en eſt ainſi.

PHIDIPPIDE.

Eh, qui vous en a tant appris ?

STREPSIADE.

Socrate le Mélien & Chæréphon [1], qui ſçait meſurer le ſaut des puces.

1 Tous les Méliens, obſerve mademoiſelle Le Fevre, avoient la réputation d'être Athées depuis le philoſophe Diagoras, qui s'aviſa de nier la Divinité. Voilà pourquoi Ariſtophane donne ce nom à Socrate,

PHIDIPPIDE.

Quoi donc, mon pere, en êtes-vous à ce point de folie que de croire ces bourrus atrabilaires ?

STREPSIADE.

« Doucement, mon fils, ne dites pas de mal de ces ſages qui ont tant de lumieres, & qui portent l'épargne juſqu'à ne connoître ni barbiers, ni parfumeurs, ni baigneurs, tandis que tu me dévores les entrailles comme ſi j'étois mort. Mais vas les trouver au plus vîte, & deviens leur diſciple en ma place. »

PHIDIPPIDE.

Et que pourroit-on en apprendre de bon ?

STREPSIADE.

Eſt-il bien vrai que tu me le demandes [1] ? Oh tout ce qu'il y a de ſcience parmi les hommes. Tu connoîtras toi-même combien tu es ignorant & groſſier. Mais attends-moi ici un moment.

PHIDIPPIDE.

Grands dieux, que dois-je faire, mon pere extra-

qui étoit d'Athenes, mais que le poëte vouloit repréſenter avec les mœurs de ceux de l'île de Mélos. Le P. Brumoy a, ſans autorité, ajouté le nom de Diagoras dans cet endroit. Sa note ne le juſtifie pas. Socrate ne reconnoiſſoit pas les dieux des Athéniens. C'en étoit aſſez pour qu'Ariſtophane lui prêtât les ſentimens de gens qui ne croyoient pas aux dieux.

1 ἄληθες ; vraiement ? Eſt-ce vrai ce que j'entends ? Eſt-il bien vrai que tu me fais cette queſtion ? Ce n'eſt qu'un mot dans le grec ; mais que j'ai préféré rendre par une circonlocution : car, quoique nous diſions comme les Grecs en pareil cas, vraiement ?

vague ! Dois-je prouver en justice qu'il est fou, ou le livrer pieds & mains liés aux faiseurs de bieres ?

STREPSIADE.

O ça, voyons un peu. Que penses-tu que je tienne là ?

PHIDIPPIDE.

Un merle.

STREPSIADE.

Fort bien. Et ici ?

PHIDIPPIDE.

Un merle.

STREPSIADE.

Ils ne sont donc tous deux qu'une même chose ? Tu es bien ridicule. Ne vas pas dire ailleurs cette impertinence. Mais désormais appelle celle-ci une merlesse, & celui-ci un merle.

PHIDIPPIDE.

Une merlesse, dites-vous ? Ce sont donc là les belles choses que vous avez apprises de ces enfans de la terre [1] ?

STREPSIADE.

Ho, vraîment, ils m'en ont bien appris d'autres; mais ma vieillesse est cause que j'ai tout oublié à mesure que j'ai appris.

1 Pour faire entendre, observe mademoiselle Le Fevre, qu'ils étoient aussi impies que les géants qui firent la guerre aux dieux.

PHIDIPPIDE.

Eſt-ce pour cela que vous avez perdu votre manteau ?

STREPSIADE.

Je ne l'ai pas perdu, je l'ai employé aux frais de mon inſtruction.

PHIDIPPIDE.

Et vos ſouliers, qu'en avez-vous fait, pauvre homme ?

STREPSIADE.

Je les ai employés OU IL FALLOIT, comme Périclès [1]. Mais allons, marche, viens avec moi & ne t'inquiete pas de faire des fautes, pourvu que tu les faſſes en obéiſſant à ton pere. Lorſque tu n'avois que trois ans, & que tu ne faiſois encore que bégayer, j'avois une complaiſance aveugle pour toi, & je me ſouviens que de la premiere obole que je touchai à Héliæe, je t'achetai un petit chariot au marché de Jupiter.

PHIDIPPIDE.

Vous vous repentirez un jour de tout ceci.

1 C'eſt là le mot de Périclès, lorſque dans ſa reddition de compte, il en fut venu à parler de dix talens qu'il avoit employés à corrompre Pliſtonax, qui étoit entré ſur le territoire de l'Attique. Périclès ne voulut point donner de publicité à ce fait ; il ſe contenta de dire qu'il avoit employé ces dix talens OU IL FALLOIT : ce ſont les expreſſions de Plutarque, qui ajoute que « le peuple l'alloua, ſans vouloir enquerir comment, ny en quoy, ny adverer s'il eſtoit vray. » Trad. d'Amyot, tom. II, pag. 227, 228. Cuſſac.

STREPSIADE.

Bon. C'eſt bien à toi de m'obéir. Holà, Socrate, holà, je vous amene mon fils, que j'ai enfin perſuadé, malgré qu'il en eût.

SCENE II.

LES PRÉCÉDENS, SOCRATE.

SOCRATE.

APPAREMMENT que c'eſt un ſot, & qu'il ne s'accommoderoit pas d'être tous les jours ſuſpendu dans les airs.

PHIDIPPIDE.

Puiſſiez-vous l'être tout de bon, puiſque vous y êtes accoutumé !

STREPSIADE.

Tu n'iras pas au diable ? Tu vas injurier ton maître !

SOCRATE.

Puiſſiez-vous être pendu tout de bon, a-t'il dit ! Quelle ſottiſe lui eſt échappée, & quelle grimace il a faite [1] ! Eh, comment pourroit-il apprendre à ſe tirer d'un procès, à éluder les témoignages qu'on porteroit contre lui, & à perſuader les juges en ſa faveur ? Hyperbolus donneroit un talent pour apprendre tout cela.

1 Et comme il a tordu les levres, la bouche !

STREPSIADE.

Ne prenez pas garde à ses impertinences, enseignez-le seulement, il a naturellement de l'esprit. Quand il étoit tout petit enfant, il faisoit à la maison des châteaux, des petits navires, des chariots de cuir, & avec de l'écorce de grenades il faisoit des grenouilles. Croyez-moi, il apprendra sans peine ces deux moyens que vous enseignez; s'il ne peut apprendre le juste, il apprendra au moins l'injuste.

SOCRATE.

Je le donnerai à instruire à tous les deux.

STREPSIADE.

Je m'en vais; souvenez-vous donc de le rendre capable de réfuter fortement tout ce qui lui paroîtra juste.

LE CHŒUR [1].

SCENE III.

LE JUSTE, L'INJUSTE, SOCRATE, LE CHŒUR, PHIDIPPIDE.

LE JUSTE.

VIENS ici, descends & te montre seulement, si tu es si hardi.

[1] On lit dans le texte (λείπει τὸ μέλος τοῦ χοροῦ.)

L'INJUSTE.

VAS TE PROMENER, JE N'AI QU'A PARLER POUR TE PERDRE DANS L'ESPRIT DE TOUT LE MONDE [1].

LE JUSTE.

Toi, me perdre? Hé qui es-tu donc?

L'INJUSTE.

L'art de parler [2].

LE JUSTE.

Tu ne me vaut pas.

L'INJUSTE.

Cependant, quoi que tu te vantes, j'aurai l'avantage ſur toi.

LE JUSTE.

Par quel moyen, par quel art?

L'INJUSTE.

En imaginant tous les jours de nouveaux expédiens.

LE JUSTE.

Ces expédiens ſont en vogue aujourd'hui, par le moyen de ces fous-là.

L'INJUSTE.

C'eſt bien plutôt par le moyen de ces ſages.

LE JUSTE.

Je te perdrai entierement.

L'INJUSTE.

Et comment t'y prendras-tu?

1 Vers parodiés du TÉLEPHE d'Euripide.

2 Grec : λόγος.

LE JUSTE.

Je ne dirai rien que de juste.

L'INJUSTE.

Mais en un moment je renverserai tout ce que tu auras dit; car premierement je nie qu'il y ait de la justice dans le monde.

LE JUSTE.

Tu le nies.

L'INJUSTE.

O ça, voyons, où en trouves-tu donc ?

LE JUSTE.

Chez les dieux.

L'INJUSTE.

Hé, si cela étoit, est-ce que Jupiter lui-même n'auroit pas été puni pour avoir mis son pere aux fers ?

LE JUSTE.

Ah, grands dieux, est-il possible que la malice aille si avant ! J'ai mal au cœur, vîte un bassin.

L'INJUSTE.

Tu es un vieux radoteur & un sot.

LE JUSTE.

Et toi un infame & un abominable.

L'INJUSTE.

Ce sont là des roses pour moi.

LE JUSTE.

Un impie.

L'INJUSTE.

C'eſt me couronner de fleurs.

LE JUSTE.

Un parricide.

L'INJUSTE.

Tu ne vois pas que tu me verſes de l'or à pleines mains.

LE JUSTE.

Auparavant, c'étoit du plomb, & non de l'or qu'on te verſoit.

L'INJUSTE.

Tout cela m'eſt glorieux.

LE JUSTE.

Tu es bien inſolent!

L'INJUSTE.

Et toi bien ſot.

LE JUSTE.

Tu es cauſe que les jeunes gens ne veulent point que je les inſtruiſe. Les fous Athéniens approuveront un jour le genre d'inſtruction que tu leur donnes.

L'INJUSTE.

Que tu es ſale.

LE JUSTE.

Tu es dans le bonheur préſentement, mais nagueres tu mandiois, tu te comparois à Télephe le Myſien, qui n'avoit à ronger que les ſentences de Pandeletus; ſa beſace en étoit fournie [1].

[1] Ariſtophane en veut ici à Euripide, ami de Socrate, & partiſan

L'INJUSTE.

O que tu me parles là d'une grande ſageſſe !

LE JUSTE.

O que l'extravagance des Athéniens eſt grande de te nourrir ainſi, toi qui corromps toute la jeuneſſe !

L'INJUSTE.

Ne voudrois-tu point inſtruire ce jeune homme, vieille bête ?

LE JUSTE.

Il le faudra bien aſſurément, ſi l'on veut qu'il ſe ſauve de la corruption, & qu'il n'apprenne pas ſimplement à babiller.

L'INJUSTE.

Viens ici, mon enfant, laiſſe lui dire toutes ſes extravagances.

LE JUSTE.

Il t'en cuira ſi tu lui touches.

LE CHŒUR.

Ceſſez ces querelles & ces injures. Toi, qui avois ſoin autrefois des premiers hommes, fais voir ce que tu leur enſeignois. Et toi auſſi, dis-nous ce que c'eſt que ta nouvelle doctrine, afin que lorſqu'il vous aura entendu tous deux, il puiſſe choiſir.

de la philoſophie : ſon Télephe en Myſie nous eſt déjà très connu par les ACHARNIENS. Le Pandelete dont il eſt ici queſtion étoit un chicanneur de ces temps-là. Mais Ariſtophane en veut principalement ici, obſerve M. Brunck, aux démagogues, qui n'étoient pas plutôt à la tête des affaires, qu'on les voyoit paſſer de la pauvreté à la plus grande opulence.

LE JUSTE.

C'eſt ce que je demande.

L'INJUSTE.

Et moi auſſi.

LE CHŒUR.

O ça, qui parlera le premier ?

L'INJUSTE.

Qu'il commence ; & quand il aura parlé, je lui décocherai, en guiſe de flêches, des propoſitions & des maximes nouvelles. Après cela, s'il veut encore ſoufler, les traits de mon éloquence tomberont ſur lui comme autant de frelons qui lui arracheroient le viſage & les yeux.

LE CHŒUR.

Et bien, faites voir tout préſentement par de beaux diſcours, par de ſérieuſes penſées & par des raiſons convaincantes, lequel de vous deux l'emportera. Car de cette diſpute dépend tout le bonheur ou tout le malheur de la ſageſſe, pour laquelle nos amis ont aujourd'hui une ſi grande conteſtation. Toi donc, qui ornois autrefois de tant de belles qualités nos devanciers, parle, avec force, des choſes que tu aimes tant, & fais voir à tout le monde ce que tu es.

LE JUSTE.

Je vais faire voir ce qu'étoit l'ancienne diſcipline, quand je floriſſois, & lorſque j'avois la liberté d'enſeigner la tempérance, & que j'étois

ſoutenu par les loix. Premierement, il ne falloit pas qu'on entendît ſeulement ſoufler un jeune homme. Tous les matins les jeunes gens d'un même quartier alloient enſemble chez le maître de muſique, ils marchoient avec une ſage contenance par les rues, & ils étoient nuds, la neige fût-elle tombée comme la farine tombe d'un tamis [1]. Chez le maître, ils étoient aſſis ſans ſe toucher. Ils apprenoient à chanter ou l'hymne de la redoutable Pallas, ou quelqu'autre cantique, s'attachant à l'harmonie qu'ils tenoient de leurs ancêtres. Si quelqu'un d'eux s'aviſoit de chanter d'une maniere bouffonne, ou d'un ton efféminé, alors celui qui cherchoit à moduler ainſi à l'inſtar de ceux de Chio & de Siphnio [2], & à mêler dans ſon chant de ces inflexions recherchées [3], ſemblables à celles qui regnent aujourd'hui dans les airs de Phrynis, étoit châtié ſéverement & couvert de coups comme un homme qui perdoit la muſique. Dans la palæſtre [4],

1 κεἰ κριμνώδη κατανίφοι. Alluſion à l'art de buteler la farine.

2 Ce vers a été retranché de toutes les éditions antérieures à celle de M. Brunck. Voyez en la raiſon dans Suidas, au mot χιάζω & Héſychius & Suidas au mot σιφνιάζω.

3 Ταύτας τὰς δυσκολοκάμπτους. Voyez la note III ſur le Dialogue de la Muſique de Plutarque, tome XXII, page 177.) On y parle, d'après M. Burette, de l'origine de Phrynis, des innovations introduites par ce muſicien; en un mot, on y explique en quoi conſiſtoient ces airs efféminés, appelés δυσκολόκαμπτοι & l'εὐκάμπτοι.

4 ἐν παιδοτρίβου. Les fonctions du παιδοτρίβου, ou maitre

ils étoient assis les cuisses tendues & rapprochées, pour que ceux qui étoient en face, ne pussent rien voir d'indécent, & en se levant ils balayoient la salle, & veilloient à ne laisser aux libertins aucun vestige de l'empreinte des marques de leur sexe. On ne voyoit pour lors aucun enfant s'oindre au dessous du nombril, aussi le reste de leur corps [1] étoit couvert d'un duvet semblable à celui des coings : aucun ne prenoit des sons de voix maniérés & cadencés, & ne se prostituoit par des regards lascifs. On ne leur permettoit de manger ni raifort, ni anis, ni percil, ni poisson, ni grives ; enfin, on ne souffroit pas qu'ils eussent les jambes croisées [2].

dans l'art athlétique, étoient, dit Platon dans son GORGIAS, p. 452, de rendre les corps des jeunes gens beaux & robustes, (à l'aide des frictions & des onctions. Galen. DE SIMPL. MEDICAM. II, 4 & 6) Voyez sur ce mot (v. 969) les Notes d'Ezéch. Spanheim, dans l'édition de Kuster.

1 Le parte pudendi.

2 Aristophane reproche à Euripide cette maniere efféminée, t. X, p. 376. Plaute a imité cet endroit dans sa description de la premiere éducation donnée aux jeunes Romains. In Bachid. III. 3.

Ante solem exorientem nisi in palæstram veneras,
Gymnasii præfecto haud mediocris pœnas penderes.
Id quoi obtigerat, hoc etiam ad malum arcessebatur malum,
Et discipulus & magister perhibebantur improbi.
Ibi cursu, luctando, hastâ, disco, pugillatu, pilâ,
Saliendo sese exercebant magis, quam scorto, aut saviis :

L'INJUSTE.

Voilà bien de l'antiquaille ! Tout cela remonte aux fêtes Diipoliennes ou Buphoniennes [1], aux temps de Cécidas [2], & de la mode des cigales [3] dans les cheveux.

LE JUSTE.

C'eſt pourtant cette même diſcipline qui forma ſous moi ces grands hommes qui ſe ſignalerent à la bataille de Marathon. Mais toi, tu enſeignes aujourd'hui aux jeunes gens à ſe charger d'habits ; de ſorte qu'aux panathenées, je ſuis en fureur de voir qu'ils n'ont pas la force de tenir leur bouclier [4], quand il s'agit de danſer en l'honneur de Pallas. C'eſt pourquoi, mon cher enfant (à Phidippide), choiſis-moi ſans balancer, & tu apprendras à haïr les procès, à ne plus fréquenter les baigneurs, à

Ibi ſuam ætatem extendebant, non in latebroſis locis.
Inde de hippodromo & palæſtra ubi reveniſſes domum,
Cinćticulo præcinćtus in ſella apud magiſtrum aſſideres :
Cum librum legeres, ſi unam peccaviſſes ſyllabam,
Fieret corium tam maculoſum, quam eſt nutricis pallium.

1 Deux noms différens pour déſigner la même fête. Voyez Meurſ. GRÆ. FERIATA.

2 Très ancien poëte dithyrambique.

3 Voyez Thucydide dans la préface de ſon Hiſtoire de la Guerre du Péloponneſe. Il nous dit que les vieillards portoient leurs cheveux retrouſſés avec une cigale d'or ; & il n'y a pas long-temps, ajoute l'hiſtorien, qu'on a quitté cette mode à Athenes & en Ionie.

4 Aliquis Clypeum peni prætendens negligit Tritogeniam.

avoir horreur des choſes déshonnêtes, à ne pouvoir ſouffrir les railleries ſur cet article, à te lever devant les vieillards, à ne donner jamais de chagrin à tes parens, à ne faire abſolument rien de honteux, car tu dois être un modele de pudeur; tu apprendras encore à n'aller jamais voir une danſeuſe, de peur qu'en la regardant avec plaiſir on [1] ne te jette la pomme [2], & que tu ne perdes ta réputation. Enfin, tu apprendras à ne contredire jamais ton pere en quoi que ce ſoit, tu ne lui reprocheras point ſon grand âge [3], & tu n'oublieras jamais les peines qu'il a eues à t'élever.

L'INJUSTE.

Par ma foi, mon pauvre garçon, ſi tu crois tous ces contes, tu reſſembleras aux enfans d'Hyppocrate [4], & tout le monde t'appellera grand niais [5].

1 Meretricula.

2 Malo me Galathea petit laſciva puella. Virgil. EGLOG. III, 64.

3 Tu ne lui donneras pas le ſobriquet de Japet.

4 Cet Hyppocrate, général des Athéniens, avoit trois fils, Téléſippe, Démophon & Périclès, tous trois ſi ſtupides & ſi niais, que leur bêtiſe avoit paſſé en proverbe: & c'eſt ſans doute ce qui a fait croîre à Ruhnkenius (ad TIMÆI LEXICON, pag. 187), qu'Ariſtophane jouoit ici ſur les mots υἱέσιν, de υἱεύς, fils, & ὕσιν de ὗς, cochon.

5 Βλιτομάμμαν de βλίτον, Blitum, blette, légume d'un goût des plus fades & des plus inſipides; d'où les nigauds, les niais ſont appelés BLITEI. Plaut. Trucul. IV, 4, 1.

Blitea & lutea eſt meretrix, non quæ ſapit in vino ad rem ſuam.

LE JUSTE.

Au contraire, tous les jours on te verra briller dans les lieux d'exercice; tu ne t'amuſeras point à dire des bagatelles au barreau, comme tant d'autres aujourd'hui; tu n'auras point de procès pour des ſujets légers, qui pourroient cauſer ta ruine, tant la calomnie eſt à craindre. Mais, au retour du printemps, quand le zéphir agite le platane & l'ormeau, tu iras à l'académie avec la couronne de calamus blanc, tu te promeneras avec quelque ami honnête à l'ombre des oliviers ſacrés [1], tu ſentiras le ſmilax & la marjolaine; tu paſſeras la vie dans un loiſir honnête [2]. Si tu ſuis

Notre mot blitres ou belitres pourroit bien venir de la même ſource, au moins ſi l'on en croit quelques étymologiſtes verſés dans la botanique; car chaque art fournit volontiers des étymologies à ſa maniere.

1 Voyez au ſujet des *μορίαι*, Meurſius ATTIC. LECT. IV, 6.

2 Voici le texte de ces vers, que j'ai traduit en ſuivant l'interprétation & le ſens propoſés par mademoiſelle Le Fevre; mais que la différence des textes a fait traduire différemment par le traducteur italien, que je citerai également.

στεφανωσάμενος καλάμῳ λευκῷ μετὰ σώφρονος ἡλικιώτου,
σμίλακος ὄζων, καὶ ἀπραγμοσύνης, καὶ λεύκης φυλλοβολούσης,
ἦρος ἐν ὥρᾳ χαίρων, ὁπόταν πλάτανος πτελέᾳ ψιθυρίζῃ.

Mot à mot, Couronné d'un roſeau blanc, avec un honnête jeune homme ton égal, tu ſentiras le ſmilax, le repos & le peuplier blanc. Tu jouiras ainſi du printemps, quand le platane & l'ormeau murmurent, (s'agitent doucement.) L'Italien traduit: Incoronato d'un calamo bianco da un diſcreto compagno, ſapendo di buono, di ſmilace, (M. Brunck a rétabli dans le texte le mot ſmilax, d'après

mes maximes, tu auras toujours de l'embonpoint, le teint frais, les épaules larges, la langue courte, un gros derriere & le reste petit [1]. Mais si tu veux vivre comme les gens d'aujourd'hui, tu auras le visage pâle, les épaules étroites, la poitrine resserrée, la langue longue, un derriere décharné, le reste fort grand [2], une judiciaire lente, qui te fera trouver honnête tout ce qui est honteux, & honteux tout ce qui est honnête; enfin, tu seras couvert d'infâmie comme Antimachus.

LE CHŒUR.

Que ta sagesse est admirable & divine, que tes discours ont de force & d'attraits! Heureux les hommes qui vivoient du temps que tu étois florissant! Et toi, qui as tant d'orgueil, & qui fais profession d'une éloquence vaine & trompeuse, parle, réponds à ce qu'il vient de dire, tu as besoin de toutes tes forces dans ce combat; emploie donc des raisons plus solides que celles dont tu es accoutumé de te servir, ou te prépare à être l'objet du mépris & de la risée de tout le monde.

L'INJUSTE.

Il y a long-temps qu'il me pese de détruire tout

l'autorité des manuscrits.) d'apragmosime, & di pioppa, che fuori produce le foglie ne'l tempo di prima vera, alegrandoti quando il platano e l'olmo mormora.

1 Il membro virile piciolo.

2 La verga grande.

ce qu'il vient d'avancer. Les philoſophes m'appellent l'Injuſte, parce que je ſuis le premier qui aie eu l'heureuſe audace de m'oppoſer aux loix, & c'eſt une choſe digne de toutes les couronnes & de toutes les récompenſes, que d'entreprendre les cauſes les plus méchantes & de les gagner. (à Phidippide.) Vois un peu comme je vais réfuter la belle doctrine dont il fait tant le fier : il te défend d'abord d'aller chez les baigneurs. Mais, je te prie (au Juſte), quelle raiſon as-tu donc de blâmer les bains chauds ?

LE JUSTE.

Parce qu'ils ſont très-pernicieux, & qu'ils rendent les hommes lâches.....

L'INJUSTE.

Arrête ; car je te tiens préſentement, & tu ne pourras échapper. Dis-moi, lequel a été le plus brave de tous les fils de Jupiter, & lequel, à ton avis, a fait les plus grands exploits ?

LE JUSTE.

Je n'en trouve point de plus brave qu'Hercule.

L'INJUSTE.

Et où as-tu vu des bains froids ſous le nom d'Hercule [1] ? Cependant y a-t'il jamais eu un homme plus fort ?

[1] Les bains chaux étoient appelés du nom d'Hercule, parce que Minerve montra un jour à ce héros fatigué des bains chauds ſur le bord de la mer, près des Thermopyles : c'eſt pour cela qu'Ariſtote,

LE JUSTE.

Voilà les belles raiſons que les jeunes gens ont toujours dans la bouche, & qui ſont que les bains ſont ſi fréquentés & les palæſtres abandonnées.

L'INJUSTE.

Tu blâmes l'éloquence, & moi je la loue; car ſi elle étoit mauvaiſe, le grand Homere n'auroit jamais fait Neſtor ſi grand orateur, ni tous les autres ſages qu'il a chantés. De là je paſſe à cette autre eſpece d'éloquence, que l'on appelle CHICANE : il dit que les jeunes hommes ne doivent pas la cultiver, & moi je ſoutiens le contraire: il ajoute qu'il faut être honnête; voilà deux maximes des plus pernicieuſes : car dis-moi un peu, as-tu jamais vu arriver du bien à quelqu'un pour ſon honnêteté? Parle, & fais voir ſi je n'ai pas raiſon.

LE JUSTE.

Beaucoup de gens s'en ſont bien trouvés. Hé, n'eſt-ce pas pour cela que les dieux envoyerent une épée à Pelée [1]!

L'INJUSTE.

Une épée! Il eſt vrai que le pauvre malheureux

dans le panégyrique d'Hercule, nous dit: Que les bains les plus agréables portent le nom de ce fils de Jupiter. Mademoiſelle Le Fevre. Voyez Euſtath. ad ILIAD. p. 1273, l. II, & ad ODYSS. LIN. 16, p. 1594.

1 Voyez, Héſychius in Πηλέως μάχαιρα, & Appollonii Rh. ſcholiaſt. ad I, 224.

reçut là un beau présent ! Hyperbolus en faisant des lampes de méchant aloi, a-t'il eu une épée ? Non, non, par Jupiter, il a gagné plusieurs talens.

LE JUSTE.

Mais pourtant cette sagesse valut à Pelée l'honneur qu'il eut d'épouser Thétis.

L'INJUSTE.

Il est vrai ; mais elle le quitta bientôt. Il n'étoit pas entreprenant, ni homme à se livrer de nuit à certains mouvemens : or, une femme aime au contraire être dans l'agitation [1]. Tu n'es donc qu'un vieux fou. (à Phidippide.) Mon fils, considere donc les désagrémens qu'on trouve à être honnête, & vois que tu seras privé de quantité de plaisirs, de femmes, de garçons, de jeux, de ris & de festins. Eh, je te prie, est-ce vivre que de vivre ainsi toujours en divorce avec les plaisirs ? Passons aux foiblesses inséparables de la nature : As-tu fait quelque sotise, es-tu devenu amoureux de la femme de ton voisin, cet amour a-t'il eu des suites ? Es tu pris sur le fait ? Te voilà perdu ; tu ne sçais point plaider ta cause. Au lieu qu'en suivant mes conseils, tu n'as qu'à jouir de la vie : saute, danse, réjouis-toi, & ne trouve jamais rien de déshonnête : si tu es surpris en adultere, tu te tireras d'affaires facilement, & par ton éloquence tu

1 La donna facendosi chiavare, pigliava appiacere.

prouveras que tu n'es point coupable, tu rejeteras tout ſur Jupiter; tu diras que ce dieu ſe laiſſe tous les jours vaincre par l'amour, qu'il ne peut réſiſter aux femmes, & qu'on ne doit pas demander d'un homme qu'il ait plus de force qu'un dieu [1].

LE JUSTE.

Mais ſi en ſuivant tes belles maximes il eſt épilé & empalé, comment ſon éloquence perſuadera-t'elle qu'il n'a pas un large derriere [2] ?

1 Térence a profité de cet endroit d'Ariſtophane, dans ſon EUNUQUE (III, 5.) où il repréſente Chœrea, à l'exemple de Jupiter, prêt à ſatisfaire ſon amour pour une jeune fille qui lui étoit confiée.

. . . . . . Dum apparatur, virgo in conclavi ſedet,
Suſpectans tabulam quamdam pictam, ubi inerat pictura hæc: Jovem
Quo Pacto Danææ miſiſſe aiunt quondam in gremium imbrem aureum.
Egomet quoque id ſpectare cœpi: & quia conſimilem luſerat
Jam olim ille ludum, impendio magis animus gaudebat mihi:
Deum ſe ſe in hominem convertiſſe, atque in alienas tegulas
Veniſſe clanculum, per impluvium, fucum factum mulieri.
At quem deum? Qui templa cœli ſonitu concutit.
Ego homuncio hoc non facerem? Ego illud vero ita feci ac lubens.

2 Les ſcholiaſtes d'Ariſtophane nous apprennent au ſujet du mot ῥαφανιδωτῇ, qu'on empaloit avec un gros raifort les gens ſurpris en adultere: de là le nom de εὐρύπρωκτος, large derriere, étoit une vraie note d'infâmie: de là l'emploi qu'Ariſtophane va faire de ce mot, en qualifiant les différens ordres de l'état.

L'INJUSTE.

Bon, qu'en ſera-t'il s'il a un large derriere? Quel inconvénient y a-t'il?

LE JUSTE.

Quoi donc, pourroit-il jamais lui arriver rien de plus fâcheux?

L'INJUSTE.

Mais que diras-tu, ſi je te fais voir que j'ai raiſon contre toi?

LE JUSTE.

Je me tairai. Et quoi de plus?

L'INJUSTE.

O ça, dis-moi, quels gens ſont-ce que les orateurs?

LE JUSTE.

De ces infâmes [1]?

L'INJUSTE.

Il me le ſemble au moins: & les auteurs tragiques?

LE JUSTE.

De ces infâmes.

L'INJUSTE.

Tu as raiſon. Et les magiſtrats, quels gens ſont-ce?

LE JUSTE.

De ces infâmes.

1 ἐξ εὐρυπρώκτων. Le mot INFAME traduit toujours ici ce mot grec, pour ne pas revenir trop ſouvent ſur une expreſſion pas plus de miſe en bonne compagnie, que l'objet qu'elle déſigne.

L'INJUSTE.

Tu vois donc bien que tu ne dis que des ſotiſes ; & parmi les ſpectateurs, le plus grand nombre n'en eſt-il pas ? Examine.

LE JUSTE.

Attends, je vais les conſidérer.

L'INJUSTE.

Hé bien, as-tu vu ?

LE JUSTE.

En vérité, il y a beaucoup plus de ces infâmes que d'autres. Et ſans aller plus loin, tiens, en voila un, & celui-là encore, & cet autre que voilà là-bas avec ſes beaux cheveux.

L'INJUSTE.

Qu'as-tu à dire à cette heure ?

LE JUSTE.

J'ai perdu. Préſentement donc, meſſieurs les infâmes, je vous prie, au nom des dieux, de prendre mon manteau, je me range de votre parti.

SCENE IV.

SOCRATE, STREPSIADE, PHIDIPPIDE, LE CHŒUR.

SOCRATE.

Hé bien donc, veux-tu emmener ton fils, ou veux-tu me le laisser, afin que je l'instruise?

STREPSIADE.

Instruisez-le, châtiez-le, & vous souvenez sur toutes choses de lui affiler bien la langue des deux côtés, que l'un soit pour les moindres petits procès, & l'autre pour les plus grandes causes & les plus injustes.

SOCRATE.

Ne te mets pas en peine, tu l'emmeneras chez toi, excellent chicaneur.

PHIDIPPIDE à part.

Oui, ma foi, bien pâle & bien défait.

SOCRATE.

Entre maintenant.

PHIDIPPIDE.

J'imagine que tu pourras te repentir de ce que tu fais-là.

INTERMEDE.

LE CHŒUR.

Nous voulons apprendre à nos juges ce qu'ils gagneront, s'ils rendent justice à ce chœur. Lorsque vous voudrez labourer vos terres dans la saison, nous ferons pleuvoir pour vous tous les premiers, ensuite pour tous les autres : quand vos vignes seront chargées de raisins, nous les conserverons, & nous empêcherons qu'elles ne soient gâtées par la sécheresse ou par la trop grande abondance d'eau. Mais si quelque mortel est assez hardi pour mépriser des déesses comme nous, qu'il écoute les maux que nous lui ferons. Ses vignes ne lui produiront point de vin, & ses champs les mieux cultivés tromperont ses espérances : car lorsque les oliviers auront commencé à pousser, & que ses vignes seront taillées, nous exciterons des orages qui les désoleront. S'il se met en état de recouvrir sa maison, aussitôt à coups de grêle nous mettrons en pieces toutes les tuiles. Enfin s'il se marie, ou quelqu'un de ses parens ou de ses amis, nous ferons tomber toute la nuit un déluge d'eau ; de sorte qu'il aimeroit mieux être en Egypte, que d'avoir jugé de cette piece avec peu d'équité.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

STREPSIADE.

Cinq, quatre, trois, puis deux, enſuite ce jour que je crains, que j'abhorre, que je déteſte, plus que tous les autres, va venir tout d'un coup, ce maudit jour de la vieille & nouvelle lune. Haï! tous ceux à qui je dois me menacent de conſigner, & ils jurent qu'ils me ruineront en frais, quoique je leur faſſe les propoſitions du monde les plus raiſonnables: bonnes gens, leur dis-je, de ces trois ſommes que je vous dois, ne prenez pas l'une, donnez-moi du temps pour l'autre, & quittez-moi entierement de la troiſieme. Mais ils font les ſourds, & ils ne veulent pas ſe payer de cette monnoie. Ils me chargent d'injures, ils diſent que je ſuis un injuſte, un chicaneur, un fripon; ils ſe diſpoſent à m'appeler devant les juges, & à me faire exécuter. Qu'ils faſſent donc, je me moque d'eux, ſi Phidippide a déjà appris à ſe bien ſervir de ſa langue. Je ſçaurai bientôt ce qui en eſt, je vais heurter à la porte du maître. Garçon, hola, garçon, garçon.

SCENE.

SCENE II.

SOCRATE, STREPSIADE.

SOCRATE.

Bon jour, Strepſiade.

STREPSIADE.

Bon jour, Socrate, je vous prie de recevoir ce ſac de farine, car il eſt juſte qu'un diſciple témoigne par quelque petit préſent l'eſtime qu'il a pour ſon maître. Mais dites-moi un peu, hé bien, mon fils a-t'il appris cette rhétorique que vous avez miſe en vogue?

SOCRATE.

Oui, il l'a appriſe.

STREPSIADE.

Fort bien. O divine fourberie!

SOCRATE.

De maniere que tu peux préſentement te tirer de quelque procès que ce ſoit.

STREPSIADE.

Quoi, quand même il y auroit eu des témoins lorſque j'empruntai ce que je dois?

SOCRATE.

Oui, ſans doute, & encore plus facilement, quand il y en auroit eu mille.

STREPSIADE.

Ho, ho, je m'en vais donc chanter de toute ma force. Par ma foi, messieurs les usuriers, vous n'avez qu'à vous aller pendre; vous voilà perdus, vous, vos livres de compte, votre principal, les intérets, & les intérets des intérets : présentement vous ne sçauriez plus me faire aucun mal : on m'éleve dans cette maison un fils, dont la langue tranche des deux côtés, & qui éblouira tout le monde par son éloquence; qui va être mon soutien, le restaurateur de ma maison, la terreur de mes ennemis, & qui me délivrera bientôt de tous mes chagrins. Appelez-le, & me le faites venir tout-à-l'heure. O mon fils, ô mon enfant! Sors de cette maison, & écoute la voix de ton pere.

SOCRATE.

Le voilà, il est homme présentement.

STREPSIADE.

O mon cher fils, mon cher fils!

SOCRATE.

Tu n'as qu'à le prendre & à l'emmener.

SCENE III.

STREPSIADE, PHIDIPPIDE.

STREPSIADE.

Io, iô, mon cher enfant, iou, iou, que j'ai de joie de te voir le teint de cette couleur! C'eſt à cette heure que tu as la mine de bien nier tes dettes, & d'être un bon chicaneur; c'eſt maintenant que tu as les belles manieres de ton pays! Hé bien, que dis-tu? Ho, je n'en doute plus, te voilà tout propre à faire que les battus payent l'amende; c'eſt-là ce qui s'appelle le viſage d'un franc Athénien: il faut donc que tu me tires de peine, puiſque c'eſt toi qui m'y as mis.

PHIDIPPIDE.

Hé, mon pere, que craignez-vous donc?

STREPSIADE.

Cette vieille & nouvelle lune.

PHIDIPPIDE.

Eſt-ce qu'elle peut être vieille & nouvelle tout enſemble?

STREPSIADE.

Mes créanciers me menacent de conſigner ſitôt qu'elle ſera venue.

PHIDIPPIDE.

Ils perdront leur argent ; car il n'eſt pas poſſible qu'elle ſoit vieille & nouvelle en même-temps.

STREPSIADE.

Cela n'eſt pas poſſible ?

PHIDIPPIDE.

Hé non, ſans doute. Car, par exemple, comment eſt-ce qu'une femme pourroit être jeune & vieille ?

STREPSIADE.

Oh, c'eſt une choſe qui eſt établie par les loix.

PHIDIPPIDE.

Mais on n'entend point ce que veulent dire ces loix.

STREPSIADE.

Hé, que veulent-elles dire ?

PHIDIPPIDE.

Solon, cet ancien légiſlateur, aimoit fort le peuple.

STREPSIADE.

Et bien, que cela fait-il pour la vieille & nouvelle lune ?

PHIDIPPIDE.

Il voulut que l'aſſignation ſe fît pour deux jours, pour le jour de la vieille & pour celui de la nouvelle lune, & que ceux qui vouloient pourſuivre

quelqu'un en juſtice, conſignaſſent le jour de la nouvelle.

STREPSIADE.

Mais pourquoi a-t'il parlé de vieille ?

PHIDIPPIDE.

Pourquoi, pauvre homme ! C'eſt afin que ceux qui ſeroient cités devant les juges, euſſent tout le dernier jour du mois pour comparoître & pour ſe tirer d'affaires ſans procès, & qu'ils ne puſſent accuſer qu'eux-mêmes, s'ils étoient tourmentés dès le matin du premier jour du mois ſuivant.

STREPSIADE.

Pourquoi donc les magiſtrats ne reçoivent-ils pas les conſignations le premier jour du mois, mais le jour de la vieille & nouvelle lune ?

PHIDIPPIDE.

C'eſt que ces meſſieurs-là ſont comme certains magiſtrats [1]; ils avancent les pourſuites d'un jour,

1 προτένθαι. Il eſt impoſſible, obſerve M. Brunck, qu'on puiſſe ſe diſpenſer de regarder comme certains magiſtrats, ou autres eſpeces de gens conſacrés par la religion, les perſonnes qu'Athénæe déſigne (lib. IV.) par le mot de προτένθαι. Il eſt fâcheux, ajoute le ſçavant académicien, que les fonctions & l'exiſtence de ces προτένθαι n'aient pas fait le ſujet des recherches des perſonnes qui ſe ſont exercées à dépouiller ce qui regarde les antiquités d'Athenes. Voyez, Samuël Petit., LEGES ATTIC. pag. 274. Les fonctions de ces προτένθαι me paroîtroient avoir eu pour objet de s'aſſurer de la ſalubrité des mets qui étoient ſervis dans les fêtes ſolemnelles, dans les repas publics, dans les feſtins ſacrés. Ils étoient obligés de goûter à ces mets, & d'en certifier la bonté. Ainſi les Athéniens avoient les γυναικόνομοι,

pour avoir occasion de s'emparer plus promptement des objets consignés.

STREPSIADE aux spectateurs.

Pourquoi vous tenez-vous assis là comme des nigauds ? Nous autres gens d'esprit, nous faisons ici nos affaires à vos dépens [1] : vous êtes ma foi nos dupes, pauvres sots, pauvres cruches, pauvres animaux. Mais il faut que j'entonne un chant de triomphe à notre honneur. O trop heureux Strepsiade, que tu es habile, & quel fils tu éleves. C'est ce que me diront mes amis, charmés de ton éloquence, quand tu gagneras les procès les plus injustes. Entrons donc, afin que je te régale.

qui étoient chargés non seulement de veiller au luxe, au maintien des femmes, mais encore au luxe & au nombre des convives. Voyez Gulielm. Postel, DE MAGISTRAT. ATHEN. cap. XXXII. Il pouvoit se faire que ces προτένθαι devançassent l'exercice de leurs fonctions dès la veille des fêtes pour avoir occasion de faire bombance à deux reprises. Le traducteur italien a passé pardessus la difficulté : Perche parono i creditori patire, che subito portino via le buone mani, per questo hanno proposto un dì.

[1] Les sots sont ici-bas pour nos menus plaisirs.

SCENE IV.

PASIAS, STREPSIADE, UN TÉMOIN.

PASIAS *à part, avec un témoin.*

FAUT-IL donc perdre son bien ? Non, je ne puis m'y résoudre. Il valoit bien mieux se défaire d'une sotte honte, que de se mettre dans l'embarras où je suis [1]. Mon ami, je vous amene pour vous servir de témoin, & je vois bien qu'avec la peine que je vous donne, j'aurai encore le déplaisir de me faire un ennemi d'un voisin. Mais je ne sçaurois qu'y faire ; il faut être Athénien, & ne pas déshonorer son pays par une sotte honte : appelons Strepsiade : hola.

STREPSIADE.

Qui est-ce ?

PASIAS.

Je vous assigne pour comparoître devant les juges, au jour de la vieille & nouvelle lune.

1 Térence dans l'acte IV, scene I, de l'ANDRIENNE.

. . . . Hic, ubi opus est,
Non verentur : illic, ubi nihil opus est, ibi verentur.

Et Plaute, ÉPIDIC. II, 1,

Plerique homines, quos cum nihil refert pudet : ubi
pudendum est,
Ibi eos deserit pudor, cum usus est ut pudeat. . . .

STREPSIADE.

Je vous prends à témoin, qu'il me fait aſſigner pour comparoître à deux différens jours. Mais pour quelle cauſe me faites vous aſſigner ?

PASIAS.

Pour ces douze mines que je vous prêtai, lorſque vous achetâtes ce courſier tigré.

STREPSIADE.

Un courſier ? Moi, j'ai acheté un cheval ? Eh, ne ſçavez-vous pas tous tant que vous êtes, que je hais comme le diable les chevaux & toute la chevalerie ?

PASIAS.

Et vous me jurâtes même par tous les dieux, que vous me payeriez au plutôt.

STREPSIADE.

O parbleu, c'eſt que mon fils n'avoit pas encore appris les argumens invincibles qu'il ſçait préſentement.

PASIAS.

Et parce qu'il les ſçait préſentement, vous voulez nier cette dette ?

STREPSIADE.

Hé, quel autre avantage pourrois-je donc tirer de la ſcience ?

PASIAS.

Mais ſi je veux vous prendre à ſerment, aurez-vous la hardieſſe d'atteſter les dieux que vous ne me devez rien ?

STREPSIADE.

Et quels dieux ?

PASIAS.

Jupiter, Mercure, Neptune.....

STREPSIADE.

Ho, oui par Jupiter, & je me ſoumets de plus à vous donner trois oboles, pour que vous me déſériez le ſerment.

PASIAS.

Que les dieux te confondent pour cette impudence.

STREPSIADE.

Parbleu, on rendroit un grand ſervice à cet homme de le ſaler [1] un peu.

PASIAS.

Quoi donc, prétendez-vous me railler ?

STREPSIADE.

Il y en aura aſſez de ſix livres.

PASIAS.

Je jure par le grand Jupiter, & par tous les autres dieux, que vous ne vous moquerez pas toujours de moi impunément.

STREPSIADE.

Par ma foi, vous me réjouiſſez avec vos dieux. Ce Jupiter, par qui vous jurez tous, eſt un grand divertiſſement pour les gens d'eſprit.

1 C'eſt-à-dire, de l'écorcher, de mettre ſa peau dans le ſel, pour en faire une outre à vin. Voyez les NUÉES, 441 ; les CHEVALIERS, 369.

PASIAS.

Ah, misérable ! Il viendra un temps que tu feras puni de tous ces blasphêmes. Mais veux-tu me payer ou non ? Réponds, & ne me retiens pas davantage.

STREPSIADE.

Donnez-vous un peu de patience ; je vais tout-à-l'heure vous répondre fort clairement. (Il entre.)

PASIAS.

Que croyez-vous qu'il fera ?

LE TÉMOIN.

Je crois qu'il vous payera.

STREPSIADE.

Où est celui qui me demande de l'argent ? Ha ; vous voilà. Dites-moi un peu, comment appelez-vous cela ?

PASIAS.

Comment je l'appelle ? Un merle.

STREPSIADE.

Après cela, vous me demandez de l'argent ; grossier comme vous êtes ? Par ma foi, je ne donnerai pas une obole à un homme qui appelle une merlesse un merle.

PASIAS.

Quoi, tu ne veux donc pas me payer ?

STREPSIADE.

Non pas que je sçache. Mais veux-tu mettre fin

à tous ces difcours, & déguerpir tout préfentement de devant cette porte ?

PASIAS.

Je m'en vais ; mais fçachez que je vais configner de ce pas, ou que ce jour foit le dernier de ma vie.

STREPSIADE.

Vous allez encore perdre cet argent-là, avec les douze mines que vous me demandez ; je fuis fâché que vous faffiez cette perte ; mais pourquoi auffi avez-vous dit fotement un merle pour une merleffe ?

SCENE V.

AMUNIAS, STREPSIADE, UN TÉMOIN.

AMUNIAS.

HÉLAS, malheur de moi !

STREPSIADE.

Ho, ho, qui eft donc celui-ci qui fait tant de lamentations ? Ne feroit-ce point quelqu'un des dieux de Carcinus [1] ?

AMUNIAS.

Quoi ? Vous voulez fçavoir qui je fuis ? Je fuis l'être le plus malheureux.

[1] Coup de patte contre les lamentations des dieux introduits fur le théatre par un Carcinus, poëte tragique. Voyez les GUÊPES.

STREPSIADE.

C'est pour toi.

AMUNIAS.

O SORT CRUEL ! O FORTUNE QUI AVEZ BRISÉ MON CHARIOT ! O PALLAS, VOUS M'AVEZ RUINÉ [1] !

STREPSIADE.

Quel mal, je te prie, t'a fait Tlepoleme autrefois ?

AMUNIAS.

Ne me raillez point ; mais ordonnez plutôt à votre fils de me rendre l'argent qu'il me doit, principalement à cette heure que je suis dans le malheur.

STREPSIADE.

De quel argent me parles-tu là ?

AMUNIAS.

De celui que je lui ai prêté.

STREPSIADE.

A ce que je puis entendre, te voilà fort mal dans tes affaires, assurément.

AMUNIAS.

Hélas ! Je suis tombé en exerçant mes chevaux.

1 Parodie tirée d'une tragédie où l'on introduisoit Alcmene, qui déploroit en ces termes la mort de son frere Lycimnius, tué par Tlepoleme. Voyez, au sujet de ce dernier, Homere en plusieurs endroits de l'ILIADE.

STREPSIADE.

Tu extravagues : Tu ſeras tombé en démence de deſſus quelque ane [1].

AMUNIAS.

Comment, je rêve quand je demande ce qu'on me doit ?

STREPSIADE.

Il n'eſt pas poſſible que tu ſois en ton bon ſens.

AMUNIAS.

Pourquoi donc ?

STREPSIADE.

Tu me parois avoir la cervelle bien troublée.

AMUNIAS.

Et moi je te jure par les dieux, que ſi tu ne me rends mon argent, tu ſeras traîné devant les tribunaux.

1 Il y a ici un jeu de mots dans le grec :

τί δῆτα ληρεῖς, ὥσπερ ἀπ᾽ ὄνου καταπεσών.

ἀπ᾽ ὄνου καταπεσών, tomber de deſſus un âne, & ἀπ᾽ νοῦ καταπεσών, tomber en démence. Il eſt fort difficile de ne pas prêter à l'équivoque en prononçant les mots ἀπ᾽ ὄνου & ἀπὸ νοῦ. Ainſi dans Diogene Laerce, Stilpon dit à Cratès : ὦ Κράτης, δοκεῖς μοι χρείαν ἔχειν ἱματίου καινοῦ pour καὶ νοῦ. Le même jeu ſe trouve dans Plaute, Mil. glor. IV, 7.

Maris cauſa hercle iſtoc ego oculo utor minus :
Nam ſi abſtinuiſſem a mare, tanquam hoc uterer.

A MARE eſt mis là en deux mots pour AMARE, aimer.

STREPSIADE.

O ça, dis-moi. Crois-tu que toutes les fois qu Jupiter fait pleuvoir, ce soit de l'eau nouvell qu'il fasse tomber, ou si c'est toujours la mêm que le soleil attire là-haut?

AMUNIAS.

Je ne sçais, ni ne m'en soucie.

STREPSIADE.

Hé, comment mériterois-tu qu'on te payât, t n'as aucune connoissance des choses célestes?

AMUNIAS.

Mais si vous n'avez pas d'argent présentement payez-moi au moins l'intéret.

STREPSIADE.

L'intéret, & quelle bête est ce là?

AMUNIAS.

Et que seroit-ce, sinon l'argent qui se produi insensiblement, & qui chaque mois & chaque jou augmente la somme que l'on a prêtée.

STREPSIADE.

Fort bien. Mais dis-moi, crois-tu que la me soit plus grande présentement qu'elle n'étoit au trefois?

AMUNIAS.

Non parbleu, je crois que c'est la même chose & il ne seroit pas bien qu'elle fût plus grande.

STREPSIADE.

Comment, maraud, tu dis que la mer où tou

les fleuves du monde se vont rendre, n'est pas plus grande présentement qu'autrefois, & tu prétends que ton argent augmente tous les jours ? T'enfuiras-tu d'ici ? Un éguillon, un éguillon.

AMUNIAS.

Je prends tout le monde à témoin de ce traitement.

STREPSIADE.

T'en iras-tu ? Qu'est-ce donc que tu attends ? Marcheras-tu ; haï, vieille rosse, marcheras-tu ?

AMUNIAS.

N'est-ce pas là la plus injuste de toutes les violences ?

STREPSIADE.

Veux-tu donc t'en aller ? Par ma foi, je te piquerai sur la queue, vieux cheval de volée. T'enfuiras-tu donc ? Tu as bien fait, car j'allois te donner de l'exercice avec tes roues & ton chariot.

INTERMEDE.

LE CHŒUR.

VOYEZ ce que c'est que d'aimer l'injustice & les fourberies ; ce vieillard n'a souhaité de s'instruire que pour frustrer ses créanciers. Mais il est impossible qu'il ne lui arrive aujourd'hui quelque affaire fâcheuse, & que tout d'un coup ce mal-

heureux ſophiſte ne ſoit puni des friponneries qu'il entreprend. Il y a fort long-temps qu'il deſiroit d'avoir un fils aſſez éloquent & aſſez bon chicaneur pour renverſer les loix, & gagner les procès les plus injuſtes : il a enfin trouvé ce qu'il cherchoit ; mais il ſouhaitera peut-être bientôt que ce beau fils ſoit muet.

ACTE

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

STREPSIADE, PHIDIPPIDE, LE CHŒUR.

STREPSIADE.

Io, io, voiſins, parens, compatriotes, ſecourez-moi de tout votre pouvoir, l'on me tue. Ah la tête ! Ah les mâchoires ! Oh, pendard, tu bats ton pere !

PHIDIPPIDE.

Oui, mon pere.

STREPSIADE.

Voyez avec quel front il avoue qu'il m'a battu !

PHIDIPPIDE.

Sans doute.

STREPSIADE.

Ah, ſcélérat, voleur, parricide !

PHIDIPPIDE.

Redites encore, courage, continuez, inventez de nouvelles injures ; vous ne ſçauriez me faire plus de plaiſir.

STREPSIADE.

Infâme [1] !

PHIDIPPIDE.

Vous me couvrez de roses.

STREPSIADE.

Tu oses battre ton pere !

PHIDIPPIDE.

Assurément ; & je ferai voir clair comme le jour que j'ai eu raison de vous battre.

STREPSIADE.

O l'impie ! Et comment peut-on avoir raison de battre son pere ?

PHIDIPPIDE.

Je vous le prouverai, & vous en serez convaincu.

STREPSIADE.

Tu me le prouveras !

PHIDIPPIDE.

Oui, sur ma parole : choisissez seulement duquel des deux moyens vous voulez que je me serve.

STREPSIADE.

De quels deux moyens ?

PHIDIPPIDE.

Du juste ou de l'injuste.

1 λακκόπρωκτε, o bardassa.

Inter Socraticos notissima fossa cinædos.

Juvenal, SATYR. II, 10.

STREPSIADE.

Vraîment, quand je t'ai mis à l'école pour apprendre à parler contre les loix, je n'ai pas mal réussi, malheureux que je suis, si tu me peux prouver que les enfans ont le droit de battre leur pere.

PHIDIPPIDE.

Je vous le prouverai assurément, & si bien, que lorsque vous m'aurez entendu, vous n'aurez pas le moindre mot à me répondre.

STREPSIADE.

Et bien, voyons donc ce que tu as à dire.

LE CHŒUR.

Présentement, bon homme, c'est à toi de voir de quelle maniere tu pourras venir à bout de ton fils : il est bien insolent & bien assuré, il a sans doute quelque chose sur quoi il s'appuie. Mais conte nous un peu quelle a été la cause de votre querelle.

STREPSIADE.

Je vais vous le dire. Tantôt, vous avez vu que nous sommes entrés au logis : comme nous étions à table à faire bonne chere, j'ai prié ce bon fils de prendre sa lyre & de chanter le poëme que Simonide a fait sur la toison d'or. Aussi-tôt il m'a répondu que ce n'est plus la mode de chanter à table, & que ces chansons-là ne sont propres qu'à des femmes qui passent de la farine [1].

[1] Trait contre Euripide, pour qui Phidippide avoit pris du goût.

PHIDIPPIDE.

Hé bien, eſt-ce que vous ne méritiez pas qu[e] je vous donnaſſe mille coups pour cette demande[?] Vouloir qu'on chante à table comme des cigales[!]

STREPSIADE.

Il m'a dit au logis ce qu'il me dit préſentement[,] & il a ajouté que Simonide eſt un méchant poëte[;] je vous avoue qu'à ces paroles j'ai eu bien de l[a] peine à me retenir; mais enfin je l'ai fait. Enſuit[e] je lui ait dit qu'il prît la branche de myrte, & qu'il me chantât donc quelque choſe d'Eſchyle[,] & voici ce qu'il m'a répondu. Pour moi, dit-il[,] je trouve qu'Eſchyle eſt le premier de tous le[s] poëtes; mais il eſt enflé, il n'a point d'ordre, i[l] eſt dur, & toujours guindé. Combien penſez-vou[s] que ma bile s'eſt émue à ce diſcours? Cependan[t] je me ſuis encore fait violence, & je lui ai dit: E[h] bien, chante-moi donc quelque choſe de ces poëte[s] modernes dont on fait tant de cas, chantes-e[n] des plus beaux endroits. En même-temps il en [a] choiſi un d'une piece d'Euripide, où, peut-on l[e]

dans la ſociété de Socrate. Comme ce poëte vouloit que la muſique fu[t] bannie des feſtins, on voit ici juſqu'à ſon ton de mépris pour les fem[-] mes, qui égayoient la peine qu'elles prenoient pour moudre leur grain en chantant des airs propres à cela, ἐπιμυλιοι ᾠδαί. Caſaubon fait men[-] tion d'une de ces chanſons, ſur Athénée, XIV, 3. Ariſtophane n'ome[t] aucune de ces alluſions qui ont trait aux mœurs du moment, & qu[i] donnent à la poëſie cet air de vérité qu'on aime toujours y trouver. No[s] premiers poëtes connoiſſoient mieux qu'à préſent le mérite & l'avantag[e] de ce genre.

dire, ô grands dieux! un frere épouse sa propre sœur. Il est vrai que je n'ai pu souffrir cette infâmie, & que d'abord je me suis mis à lui donner des malédictions, & à lui dire injure sur injure; il m'en a dit à son tour, je lui en ai redit, & là-dessus mon pendard a sauté sur moi, m'a donné mille coups, m'a pris à la gorge, & m'a foulé aux pieds.

PHIDIPPIDE.

N'est-ce pas avec justice que je l'ai fait, puisque vous osez blâmer le plus sage des poëtes?

STREPSIADE.

Lui, le plus sage, ô qu'as-tu dit là? Mais je serai encore battu!

PHIDIPPIDE.

Oui, par ma foi, & avec raison.

STREPSIADE.

Comment, avec raison, impudent que tu es? Moi, qui ai pris tant de soins de tes jeunes ans, que je jugeois de tes besoins au moindre mouvement de tes levres. Prononçois-tu le mot BRYN, aussi-tôt je te présentois à boire; disois-tu MAMMAN, je te mettois aussi-tôt le pain à la main: à peine le mot CACCAN étoit-il sorti de ta bouche, que je te portois dehors, & que je te soutenois moi-même [1]; & aujourd'hui, j'ai beau me plaindre, &

[1] Tout ceci, remarque très bien mademoiselle Le Fevre, paroîtroit

crier que je fais tout sous moi, tu ne cherches pas, ô scélérat, à me tirer d'embarras en me portant dehors; au contraire, tu me maltraites au point que je ne puis plus me retenir ici même, par la violence de tes mauvais traitemens.

LE CHŒUR.

Je m'imagine que tous les jeunes gens attendent avec beaucoup d'inquiétude & d'impatience le succès qu'aura ce jeune homme; car s'il pouvoit par son éloquence faire approuver ce qu'il a fait, je ne donnerois pas une obole [1] de la peau de tous les vieillards. Maintenant donc, toi qui inventes des nouveautés, & qui veux à quelque prix que ce soit les établir, tâche de faire voir que ce que tu dis est juste.

PHIDIPPIDE.

O qu'il y a de plaisir à apprendre des nouveautés, & à pouvoir mépriser les loix établies! Lorsque je m'appliquois uniquement à monter à cheval, & à faire des courses de chariot, je n'étois pas capable de dire trois paroles de suite sans faire des fautes. Mais présentement que cet homme m'a tiré de cette occupation, tout ce qu'il y a de plus

parodié du neuvieme livre de l'Iliade, v. 480 & suiv. C'est Phœnix qui y parle des soins qu'il s'est donné pour la premiere éducation d'Achille.

1 Grec : Un pois. Plaute, Mil. glos. II, 3, 45.

. . . . Non ego nunc emam vitam tuam vitiosa nuce.

fin & de plus ſubtil dans la rhétorique m'eſt connu, & je ne m'attache qu'à méditer les choſes les plus relevées ; je ſuis perſuadé auſſi que je vais prouver facilement qu'il eſt juſte de châtier ſon pere.

STREPSIADE.

Oh, de par le diable, recommence plutôt ta chevalerie ; il vaut bien mieux pour moi nourrir l'attelage d'un chariot, que d'avoir mille coups tous les jours.

PHIDIPPIDE.

Je vous demande, lorſque j'étois enfant, ne me battiez-vous pas ?

STREPSIADE.

Oui, ſans doute, parce que je t'aimois & que j'avois grand ſoin de toi.

PHIDIPPIDE.

Dites-moi donc, s'il vous plaît, n'eſt-il pas juſte que je vous rende la pareille, & que pour l'amitié que j'ai pour vous, je vous frotte auſſi, puiſque c'eſt aimer les gens que de les battre ? Car par quel droit ſeriez-vous exempt de coups plutôt que moi, il me ſemble que je ſuis né libre auſſi bien que vous. Eſt-ce que vous croyez que les enfans ſeront battus, & que les peres ne le ſeront pas à leur tour [1] ?

1 Parodie du 702e vers de l'ALCESTE d'Euripide, où on lit :

χαίρεις ὁρῶν φῶς, πατέρα δ' οὐ χαίρειν δοκεῖς ;

STREPSIADE.

Comment donc ?

PHIDIPPIDE.

Direz-vous que les loix ont ordonné qu'il n'y ait que les enfans qui ſoient battus ? Et moi je vous répondrai que les vieillards ſont deux fois enfans ; il eſt même d'autant plus juſte qu'ils ſoient châtiés, qu'il eſt moins ſupportable de leur voir faire des fautes.

STREPSIADE.

Mais il n'y a point de loi qui ordonne que les peres ſoient traités de la ſorte par leurs enfans.

PHIDIPPIDE.

Le premier qui a fait les loix, & qui par ſes beaux diſcours a perſuadé aux anciens de les recevoir, n'étoit-il pas homme comme vous & moi ? Pourquoi donc ne me ſera-t'il pas permis de faire auſſi une loi, qui ordonne aux enfans de battre leurs peres ? Le paſſé eſt paſſé, nous vous pardonnons tous les coups que vous nous avez donnés avant l'établiſſement de cette loi, & nous voulons bien avoir été battus impunément, mais à l'avenir il eſt juſte que les choſes ſoient égales, & que nous vous battions auſſi à notre tour. Regardez un peu

Et dans cet endroit d'Ariſtophane, on lit :

Κλάουσι παῖδες, πατέρα δ' οὐ κλάειν δοκεῖς ;

Ce même vers d'Euripide eſt copié mot à mot, ΘΕΣΜΟΦ. v. 195.

les coqs & tous les autres animaux, voyez comme ils se défendent contre leurs peres : il me semble qu'il n'y a point de différence entre eux & nous, excepté qu'il n'ont point de loix.

STREPSIADE.

Eh bien, puisque tu veux imiter les coqs en toutes choses, que ne vas-tu donc chercher à manger dans les fumiers, & que ne vas-tu aussi te jucher ?

PHIDIPPIDE.

Ho, parbleu ce n'est pas la même chose, & Socrate ne vous passeroit pas celui-là.

STREPSIADE.

Avec tout cela, je t'en prie, ne me bats point ; si tu le fais, tu t'en repentiras à quelque heure.

PHIDIPPIDE.

Comment.

STREPSIADE.

Oui, car il convient que j'aie la liberté de te châtier, comme tu auras celle de châtier ton fils quand tu en auras un.

PHIDIPPIDE.

Oui ? Et si je n'en ai point ? J'aurai toujours été battu par provision, & vous mourrez en vous moquant de moi.

STREPSIADE.

Mes bons amis, mon fils a raison, & il faut se

rendre à ce qu'il dit, n'eſt-il pas bien juſte que nous ſoyons battus ſi nous faiſons des ſotiſes ?

PHIDIPPIDE.

Mais écoutez encore une autre raiſon.

STREPSIADE.

Me voilà mal dans mes affaires.

PHIDIPPIDE.

Peut-être que quand vous l'aurez entendue ; vous ne ſerez pas fâché d'avoir été battu.

STREPSIADE.

Comment donc ? Parle, quel avantage m'en reviendra-t'il ?

PHIDIPPIDE.

C'eſt que je battrai auſſi ma mere.

STREPSIADE.

Que dis tu là, que dis-tu là ? C'eſt un crime encore plus grand que le premier [1].

1 Mademoiſelle Le Fevre dit à ce ſujet : Cela eſt plaiſant. Il y a aujourd'hui bien des maris qui ſe conſoleroient d'être battus, ſi leurs femmes étoient battues. Mais, obſerve très judicieuſement le ſçavant M. Brunck, dont je vais traduire la note en entier, quel rapport cette obſervation ridicule peut-elle avoir avec le ſens de ce vers d'Ariſtophane, dont la bonne demoiſelle n'a pas plus ſenti le ſel, que la poliçonnerie du vers 653 ? L'ignorant bourgeois Strepſiade s'étoit laiſſé perſuader qu'il n'étoit pas contraire aux loix de la nature, qu'un pere fût battu par ſon fils. Mais quand Phidippide oſe dire qu'il battra ſa mere, alors ſon pere entre en fureur, ne peut entendre un pareil blaſphême, convaincu qu'il n'y a aucun ſentiment plus profondément gravé dans l'homme que l'amour des enfans pour le ſein maternel. Voilà le vrai ſens de ces mots τί φὴς, que dis-

PHIDIPPIDE.

Mais qu'aurez-vous à me dire, si avec ma rhétorique je vous prouve qu'on est obligé en conscience de battre sa mere ?

STREPSIADE.

Hé qu'aurois-je à te dire, sinon que tu ailles te jeter dans l'eau, avec ton Socrate & ta belle rhétorique ? O Nuées, c'est vous qui êtes cause de

tu ? Que dis-tu ? Ce crime est encore plus affreux que le premier. Or, voici la critique renfermée dans ce vers. Aristophane y fait allusion aux principes des philosophes & d'Euripide, dont il démontre la fausseté, non par des raisonnemens, mais par un moyen bien supérieur ; par le vif sentiment que la nature a gravé dans le cœur de Strepsiade. Les philosophes enseignoient donc que le pere étoit le seul auteur de notre existence, & que la mere n'y contribuoit que comme la terre par rapport aux semences qu'elle reçoit & fait pousser par sa chaleur. Tout le monde connoît ce passage de l'ORESTE d'Euripide, où ce matricide s'excuse ainsi envers Tyndare, pere d'Hélene, sa mere : (tom. V, pag. 79.)

MON PERE M'A ENGENDRÉ, TA FILLE M'A MIS AU JOUR ; C'EST UN CHAMP QUI REÇOIT LE GRAIN QU'UN AUTRE LUI CONFIE. SANS PERE UN ENFANT SEROIT POUR JAMAIS PRIVÉ DE L'EXISTENCE

Et sans mere, infâme Euripide ? s'écria ici une voix à la représentation de cette piece. (Voyez la note, tom. V, ib.) Or, un jeune homme imbu d'une pareille doctrine, à la moindre contradiction qu'il éprouvoit de sa mere, ne se croyoit-il pas dispensé du respect & de l'amour qu'il lui devoit ?

Ni mademoiselle Le Fevre, ni le P. Brumoy, n'ont saisi l'allusion de ce vers d'Aristophane. Il ne falloit rien moins que la sagacité de M. Brunck, & sa profonde connoissance des anciens, pour trouver la clef d'un passage qui nous donne un nouveau motif de la haine bien fondée qu'Aristophane portoit à Euripide & aux philosophes.

mes malheurs, car je m'étois reposé sur vous du soin de toute ma conduite.

LE CHŒUR.

C'est bien toi-même qui t'es attiré toutes ces disgraces, en t'appliquant au mal.

STREPSIADE.

Pourquoi ne m'avertissiez-vous pas de cela? Au lieu de vouloir tromper un simple villageois, & un vieillard?

LE CHŒUR.

Nous en usons toujours de même avec ceux qui sont si portés au mal; & nous les plongeons dans le malheur, afin que par une triste expérience, ils apprennent à craindre les dieux.

STREPSIADE.

Hélas, grandes déesses! ce châtiment est bien rude; mais il est dans toute la justice; car il ne falloit pas frustrer mes créanciers de ce qui leur étoit dû. Présentement donc, mon cher fils, viens avec moi, viens donner mille coups à ce scélérat de Chæréphon, & à ce Socrate, qui nous ont trompé tous deux.

PHIDIPPIDE.

Oh, je n'ai garde de maltraiter mes maîtres.

STREPSIADE.

Crois-moi, révere dorénavant ce Jupiter adoré de tes peres.

PHIDIPPIDE.

Voilà-t'il pas, le Jupiter de tes peres ; que vous êtes insensé ! Y a-t'il donc quelque Jupiter au monde ?

STREPSIADE.

Oui, sans doute.

PHIDIPPIDE.

Et moi je vous dis que non : c'est Tourbillon qui regne & qui a chassé Jupiter [1].

STREPSIADE.

Il ne l'a point chassé, c'est que je le croyois, à cause de ce Tourbillon que voilà. Ah, que je suis misérable de t'avoir pris pour un dieu, maudit Tourbillon, qui n'es que de terre [2].

PHIDIPPIDE.

Je vous laisse seul à dire vos niaiseries & vos extravagances.

1 Phidippide rappelle ici fort ironiquement les propres expressions de son pere, qui lui a dit, en voulant l'instruire, qu'il n'y avoit pas de Jupiter, que Tourbillon régnoit en sa place, après l'avoir expulsé, comme Jupiter lui-même avoit expulsé Saturne.

2 Aristophane fait allusion à un usage religieux des Athéniens, & tombent à cette occasion sur Socrate. Les Athéniens avoient coutume d'avoir dans leur vestibule une colonne (Αγυιᾶ) en l'honneur d'Apollon. Socrate probablement au lieu de cette colonne, n'avoit qu'un globe de terre cuite, qui représentoit le monde, le mouvement du ciel & de la terre, δῖνος : & c'est de ce globe dont Strepsiade veut parler ici.

SCENE II.

STREPSIADE.

Ah, malheureux ! N'ai-je pas été bien insensé lorsqu'à la persuasion de Socrate j'ai rejetté absolument tous les dieux ? Mais, mon cher Mercure, ne vous mettez pas en colere contre moi, & ne m'accablez pas, je vous en prie. Pardonnez à un homme hors de lui-même de s'être laissé duper. Daignez encore me conseiller, si je dois faire un procès à ces fourbes. Dites, que trouvez-vous le plus à propos que je fasse ?..... Ah, vous avez raison ! C'est sagement fait de ne vouloir point que je les poursuive en justice, & de m'ordonner de mettre le feu tout présentement à la maison de ces vendeurs de fumée [1]. Hola, hola, Xanthias, viens ici, apporte une échelle & une hâche, &,

1 L'idée de cette inspiration secrette a été fort bien imitée par Plaute. Menæchmus Sosicles feint d'être en fureur, & parle ainsi à Appollon qu'il suppose présent. Menæch. V, 11, 87.

...... Ecce Appollo mihi ex oraculo imperat,
Ut ego illi oculos exuram lampadibus ardentibus.

Et plus bas, 95 :

Pugnis me vetas in hujus ore quicquam parcere ?
Ni jam ex meis oculis abscedat in malam magnam crucem
Faciam, quod jubes, Appollo.

ſi tu aimes ton maître ; viens monter ſur cette école, & donne tant que tu pourras dans la charpente, juſqu'à ce que tu l'aies fait tomber ſur eux. Qu'on m'apporte un flambeau allumé, afin que moi même je me venge aujourd'hui de ces ſophiſtes pleins d'impoſture & de vanité.

SCENE III.

DISCIPLE Ier, STREPSIADE, SOCRATE, CHÆRÉPHON, DISCIPLE II.

DISCIPLE Ier.

HAÏ, haï, haï.

STREPSIADE.

Allons, mon flambeau, fais une belle grande flamme, & mets toute cette maiſon en feu.

DISCIPLE Ier.

Eh, que fais-tu là miſérable ?

STREPSIADE.

Ce que je fais ? Rien, rien. J'ai une petite diſpute de philoſophie avec les poutres & les ſolives de cette maiſon.

DISCIPLE II.

Hélas ! Qui eſt-ce donc qui met le feu à ce logis ?

STREPSIADE.

C'eſt l'homme à qui vous avez pris l'habit.

DISCIPLE II.

Tu nous vas abîmer, tu nous vas abîmer!

STREPSIADE.

C'eſt cela même que je veux faire, pourvu que la hâche ne trompe point mes eſpérances, & que je ne me rompe pas le cou.

SOCRATE.

Hola, parle. Eh, toi qui es ſur ce toît, que fais-tu là?

STREPSIADE.

Je me promene dans les airs, & je contemple le ſoleil.

SOCRATE.

Hélas, malheureux que je ſuis, je vais étouffer!

CHÆRÉPHON.

Et moi, je vais donc être brûlé?

STREPSIADE.

Et pourquoi auſſi contemples-tu là-haut avec tant de curioſité tous les mouvemens de la lune? Hola, Xanthias, pourſuis-les, frappe, donne deſſus, pour pluſieurs raiſons; mais principalement parce qu'ils ſe ſont joués des dieux avec tant d'inſolence.

LE CHŒUR.

Allons, mes compagnes, allons-nous en; c'eſt aſſez danſé pour aujourd'hui.

RÉFLEXIONS

RÉFLEXIONS SUR LES NUÉES.

Les Nuées sont une véritable école des peres; & dans un siecle moins curieux de sujets bizares & presque dénués de vraisemblance, on n'eut pas manqué d'envisager cette piece sous ce point de vue morale, & de lui donner le titre de l'ÉCOLE DES PERES. Les grands succès, bien mérités, que vient d'obtenir la piece que M. Pyeyre nous a donnée sous ce titre, auroient été beaucoup plus brillans, à mon avis, s'il n'avoit pas fait de Courval un pere estimable. « Le comique, observe très judi-» cieusement M. Bret [1], résulte moins d'un exemple » à suivre, que de celui qu'on propose à fuir. De » là vient le peu de succès de tant d'instructions » purement morales que l'on divise par scenes, » au lieu de les donner par chapitres dans un » ouvrage d'un autre genre. » C'est l'écueil qu'Aristophane a sçu éviter. Strepsiade est un pere idolâtre de son fils; il l'aime jusques dans ses défauts; il le souffre se livrer à ses goûts & à ses

1 Avertissement sur le MALADE IMAGINAIRE de Moliere.

fantaisies ; il craint de le contrarier ; & ne veut pas en un mot se donner la peine d'arrêter une dissipation ruineuse. Enfin, le mal vient à son comble : les dettes accumulées du fils excitent une réclamation générale contre le pere ; la voix des créanciers le frappe dans son engourdissement, & le prive de tout repos. Il ouvre alors les yeux sur l'abyme profond où l'a précipité sa criminelle complaisance ; il s'adresse inutilement aux dieux & aux hommes dont il a rejetté ou négligé les lumieres ; il est contraint de recourir à des moyens injustes, & devient par-là au milieu de ses malheurs, le jouet & le plastron de tous ses concitoyens & de son propre fils même. Voilà cependant la moralité mise en action dans les Nuées.

Cette moralité est d'ailleurs assaisonnée du comique le plus piquant. Il n'est pas possible de faire mieux ressortir que ne le fait Aristophane, le ridicule qui résulte de l'amour aveugle d'un pere pour son fils : il n'est pas possible de rendre, avec plus de vérité, la nécessité où se trouve un homme ainsi aveuglé, de se jetter dans de nouveaux principes de conduite peu analogues à l'exacte équité, de recourir même aux voix les plus injustes pour sortir d'embarras. La justice a beau reclamer ses droits, la conscience a beau faire ses représentations, il ne peut plus les goûter, il ne les écoute pas. La voix de l'injustice est pour lui l'or-

gane de la raiſon la plus ſaine : il eſt la dupe du charme de la ſéduction ; il croit enfin toucher au moment du bonheur lorſqu'il eſt forcé de reconnoître, à ſes dépens, que les conſeils de l'erreur deviennent toujours le fléau de celui qui les recherchent. C'eſt à cette reconnoiſſance qu'Ariſtophane finit ſes Nuées : il laiſſe le ſpectateur rempli du ridicule dont Strepſiade s'eſt couvert : il abandonne aux réflexions du public tout ce que l'on peut ſe figurer ſur l'embarraſſante poſition d'un pere ridiculiſé par ſa propre faute ; & il ouvre à l'auteur tragique un champ vaſte pour exciter la pitié & la terreur en peignant un fils monſtrueux & ingrat, dont l'ame avilie & dépravée, cauſe au pere un repentir affreux ſur ſa propre foibleſſe, & le conduit par des progrès rapides juſqu'au comble du déſeſpoir.

On voit aiſément, d'après le but qu'Ariſtophane ſe propoſe dans cette piece, que les philoſophes n'y doivent jouer, & n'y jouent réellement qu'un role ſecondaire. Tout homme diſpoſé à oublier ce qu'il ſe doit & ce qu'il doit aux ſiens, s'il a reçu quelques principes, eſt toujours flatté de conſerver aux yeux des autres l'air de la prudence & de la ſageſſe ; & pour ſe faire totalement illuſion, il s'efforce même de ſe prouver que la religion ne condamne aucunement ſa conduite. C'eſt pour cela que Strepſiade conçoit l'idée d'aller trouver

les philosophes, & de s'autoriser de leurs conseils. Aristophane met Socrate en jeu au nom de tous les autres, dans cette circonstance, parce qu'à cette époque l'école de ce philosophe étoit la plus célebre d'Athenes; parce que sa maniere de raisonner tenoit beaucoup à ce que nous appellons communément, PLAIDER LE FAUX POUR SÇAVOIR LE VRAI; en un mot parce que Socrate déclamoit assez volontiers contre les comédies, & s'abstenoit d'aller au théâtre quand on donnoit ce genre de spectacle. Ceci est une vengeance poëtique, une guerre de métier qui n'auroit jamais dû influer sur l'opinion qu'on peut se faire de la personne d'Aristophane, du mérite de sa piece, & de l'art merveilleux qu'il y met à développer les suites funestes de la folle condescendance des parens pour leurs enfans: condescendance qui entraîne toujours avec elle une très mauvaise éducation, & qui n'est que trop souvent payée par l'ingratitude la plus affreuse.

Au reste, la comédie des Nuées, considérée comme une satyre contre les philosophes, n'est pas un ouvrage tellement hors de nos mœurs, si fort contraire à notre maniere de voir & de faire, & opposé à nos idées, que nous ne puissions citer plusieurs ouvrages qui jouissent parmi nous de la plus grande célébrité & qui réunissent les suffrages de tous les gens de goût, quoi qu'au mérite très rare, à la vérité, du style & du comique, ils joignent, ainsi

que les Nuées, la satyre la plus sanglante & la plus amere contre des personnes honorées de l'estime publique. Les Alcibiade, les Euripide, il est vrai, alloient à l'école de Socrate, tandis qu'Aristophane représentoit ce philosophe sur le théâtre avec tout l'odieux & le ridicule de l'impiété & de la corruption des mœurs. Mais le grand Condé [1], Corneille [2], Bourdaloue, étonnoient l'Europe par l'éclat de leur génie & de leurs vertus, tandis que les PROVINCIALES faisoient rire toutes les sociétes sur la morale erronée, impie, &c. &c. des instituteurs qui venoient de les former. Ainsi le succès des Nuées à Athenes ne doit donc pas plus nous étonner que celui des PROVINCIALES à Paris. Ces deux ouvrages, à la forme près, se ressemblent infiniment : le premier attaque cette artificieuse & séduisante éloquence qui étoit alternativement l'organe du Juste & de l'Injuste : le second poursuit avec aigreur cette morale relâchée qui sçait se prêter à tous les goûts du libertin & de l'impie : l'un & l'autre sont un modele de style, de raillerie [3] & de

1 Le Grand Condé fut élevé dans le college des Jésuites de Bourges, comme les autres éleves, sans aucune distinction.

2 Corneille fut toujours reconnoissant, ainsi que le Grand Condé, de l'éducation qu'il avoit reçue chez les Jésuites.

3 Racine disoit des PROVINCIALES, que c'étoit une comédie, avec la différence que les dramatiques ordinaires prennent leurs rôles dans le monde, & que Pascal avoit choisi ses personnages dans les couvens & dans la Sorbonne. NOUV. DICT. HIST. Caen, 1786, art. Pascal.

ſatyre [1]. Ce qu'il y a de plus ſingulier, c'eſt qu'on y trouve le même fonds d'idées, le même plan & la même marche. C'eſt à l'école du Juſte & de l'Injuſte (ou du Probabiliſme) que les adverſaires de Paſcal vont s'inſtruire : c'eſt là qu'un Jean d'Alba apprend qu'il a droit de voler ſes maîtres ; c'eſt là que Strepſiade avoit reçu du philoſophe Athénien, pareille leçon & à ſes dépens ; c'eſt là que des gens qui ne devroient ſe diſtinguer que par leur douceur, apprennent à outrager & à frapper même les perſonnes les plus conſtituées en dignité ; c'eſt là que Phidippide avoit appris qu'il lui étoit permis de battre ſon pere ; enfin c'eſt là qu'on s'inſtruit dans l'art de faire des raiſonnemens dignes de celui ſur le ſaut de la puce. M. de Fontenelle nous dit avec bonne foi dans ſes Remarques : « Les niai-
» ſeries qu'on fait faire à Socrate ſur la meſure
» du ſaut de la puce, ſont très ridicules : mais je
» ne crois pas que cela fut fondé. » Que penſoit-il donc ſur le raiſonnement que l'auteur des PROVINCIALES met dans la bouche de ſes adverſaires, au ſujet du ſoufflet de Compiegne ? « Il eſt conſ-
» tant, mes peres, (y lit-on, lettre XIVe, à la

1 Si l'on conſidere, dit l'auteur du SIECLE DE LOUIS XIV, les PROVINCIALES du côté des choſes, on y attribue adroitement à toute la ſociété des Jéſuites, les opinions extravagantes de quelques Jéſuites Flamands & Eſpagnols. On les auroit peut être auſſi bien déterrées ailleurs ; mais c'étoit aux ſeuls Jéſuites qu'on en vouloit. NOUV. DICT. ibid.

» fin), par l'aveu de l'offenſé, qu'il a reçu ſur ſa » joue un coup de la main d'un Jéſuite; & tout » ce qu'ont pu faire vos amis, a été de mettre » en doute s'il l'a reçu de l'avant-main, ou de » l'arriere-main; & d'agiter la queſtion, ſi un » coup de revers de la main ſur la joue, doit » être appelé SOUFFLET ou non. Je ne ſçais à qui » il appartient d'en décider; mais je croirai ce- » pendant que c'eſt au moins un ſoufflet probable. » Cela me met en ſûreté de conſcience. » Je pourrois pouſſer plus loin les détails de cette comparaiſon; mais il me ſuffit de l'avoir indiquée pour donner une idée plus avantageuſe d'Ariſtophane à ceux qui ne jugent que par comparaiſon, & pour le faire apprécier tout ce qu'il vaut dans les Nuées.

Je m'étois propoſé de donner à ce parallele beaucoup plus d'étendue, mais les bornes de cette édition m'obligent d'abandonner ce projet. Je l'ai communiqué à M. le comte de Noyan, auſſi diſtingué par ſon goût pour l'excellente littérature que par ſes connoiſſances variées dans les différentes parties des ſciences qu'il cultive avec le plus grand ſuccès, & autant pour leur gloire que pour leurs progrès. Il m'a fort engagé à m'occuper de ce parallele. « Rien, m'écrivoit-il ce mois de novembre » dernier, n'eſt plus ingénieux que le projet de » comparer la comédie grecque avec les PROVIN- » CIALES : l'un & l'autre ouvrage ſemblent éga-

» lement saisir les ridicules ; l'un & l'autre les » combattent avec un esprit infini ; & l'on n'a » point encore, je crois, dans la langue françoise » d'ouvrage de ce genre qui soit mieux fait que » les PROVINCIALES : la comparaison que vous en » ferez avec les NUÉES ne sçauroit qu'être infini- » ment piquante & agréable. » D'autres plumes plus en état de répondre à l'attente de M. le comte de Noyan & du public éclairé, rempliront quelque jour cette tâche qui ne sera pas sans utilité : car les philosophes à Athenes, & les adversaires de Pascal à Paris, ont formé des éleves, & ont eu une influence, tels qu'on ne peut gueres se refuser au desir de pénétrer les principes & d'étudier la méthode de ces célebres instituteurs qui ont fleuri dans les belles époques de l'un & de l'autre empire.

LES GUÊPES,

COMÉDIE D'ARISTOPHANE.

JOUÉE la neuvieme année de la guerre du Péloponnefe, fous l'archonte Aminias, aux fêtes lénéennes, la deuxieme année de l'olympiade quatre-vingt-neuf. La date eft autorifée par l'ancien fujet grec, par un fcholiafte, & par Ariftophane lui-même dans un difcours du chœur aux fpectateurs.

RACINE a trouvé cette piece fi plaifante, qu'il nous l'a donnée fous le nom des PLAIDEURS : mais, à dire la vérité, je crois que ce fujet lui a paru plus agréable que la maniere d'Ariftophane, au moins par rapport à nos mœurs ; car autant il y a de différence entre notre barreau & celui d'Athenes, autant & plus en trouvera-t'on entre les PLAIDEURS & les GUÊPES. Il eft vrai que Racine a profité de beaucoup de bons mots d'Ariftophane, qu'il en a pris quelques jeux de théâtre, & certains morceaux prefqu'entiers ; qu'enfin il a faifi l'efprit de fon original : mais il ne s'eft pas aftreint

à le copier, d'autant plus ſage en ceci, comme dans ſes autres imitations, qu'il n'auroit pas manqué d'ennuyer la France avec les mêmes traits qui avoient ſi agréablement amuſé la Grece. Il ne ſera pourtant pas impoſſible en examinant en détail le poëte grec, d'y reconnoître le poëte françois, ni de rendre l'un intelligible & agréable par le moyen de l'autre. On perdra beaucoup de traits du premier; car le moyen de trouver le mot pour rire dans pluſieurs plaiſanteries grecques, qui ſuppoſent des uſages de barreau qui ont plus de deux mille ans, uſages obſcurs, ou ignorés, ou imparfaitement connus. On ne rit point quand il eſt beſoin de longues circonlocutions, pour avertir le lecteur qu'il faut rire. Malgré ces difficultés qui nous feront perdre bien de bonnes choſes, ou du moins qui nous empêcheront d'en ſentir tout le ſel, nous tâcherons de tirer des GUÊPES, l'ébauche des PLAIDEURS, & de faire conclure que la comédie grecque étant beaucoup plus perſonnelle dans ſes applications que la françoiſe, à cauſe de la liberté des anciens à nommer les maſques, a dû extrêmement ſatisfaire la malignité du peuple le plus médiſant qui fût jamais, & le divertir beaucoup à ſes dépens.

Le ſujet d'Ariſtophane conſiſte dans une fiction ingénieuſe d'un magiſtrat devenu fou de jugemens & de ſentences, mais fou à lier. Il a un fils plus

ſage, qui, touché de ſon état, imagine un moyen ſingulier de guérir ſon pere en flattant ſa paſſion. Ce moyen expoſé comiquement ſe tourne en ſatyre inimitable contre la folie commune des magiſtrats & du peuple qui, ſans s'embarraſſer des ſuites d'une guerre où il s'agiſſoit de la ruine de l'état, ne s'occupoit que de jugemens & de condamnations. Racine n'a pas eu, à beaucoup près, ſi beau jeu dans ſes PLAIDEURS. Il falloit être Ariſtophane & avoir terraſſé, comme il s'en vante, un Cléon le plus redoutable & le plus dangereux des Athéniens, pour oſer ainſi berner la république en corps. Certainement ce poëte ne ſe donne point une louange outrée, quand il fait dire au roi de Perſe * que ſes comédies étoient l'école du bon ſens, où les Athéniens pouvoient apprendre à ſe réformer, & à triompher de leurs ennemis [1].

ACTE PREMIER.

Soſie & Xanthias, les deux eſclaves chargés de garder Philocléon le fou de la comédie, paroiſſent couchés à ſa porte, accablés de ſommeil. Ils raiſonnent entr'eux à moitié endormis, & ils ſe racontent leurs ſonges en bâillant. Xanthias dit qu'il

* Dans la comédie des ACHARNIENS, tome X.

1 Voyez le Développement du Diſcours du P. Brumoy, ſur la comédie grecque, art. IV, tom. X, pag. 269.

a vu un oiſeau de proye s'élever dans les airs, voler vers le barreau avec un bouclier entre ſes griffes; mais que Cléonyme a jetté ce bouclier. C'eſt une de ces énigmes que les conviés ſe propoſoient à table. Elle ſignifie, ſuivant l'explication qu'en donne le poëte, que Cléonyme étoit un lâche & un voleur. Soſie raconte qu'il a vu une aſſemblée de moutons avec des manteaux & des cannes *, au milieu deſquels étoit une baleine, animal vorace, qui préſidoit avec une voix de porc. Xanthias devine bien que c'eſt Cléon dont il s'agit: car il dit en ſe bouchant le nez que ce ſonge ſent bien le cuir.

Autre ſonge énigmatique : Soſie a vû Théorus rempant lâchement aux pieds de la baleine; & il a rêvé qu'Alcibiade * avec ſon affectation à parler gras, s'étoit écrié, « voyez, voyez Théorus mé- » tamorphoſé en flatteur » †. C'eſt que FLATEUR & CORBEAU en grec ne different que d'une lettre qui ſe change aiſément par ceux qui ont la langue épaiſſe. La plaiſanterie eſt continuée ſur cette équivoque qu'on ne peut rendre; & il eſt à remarquer qu'en une cinquantaine de vers qui précedent l'expoſition du ſujet, quatre des principales têtes

* Il peint les vieillards Athéniens dans le ſénat.

§ C'eſt le grand Alcibiade.

† κόραξ corbeau, κόλαξ flatteur.

d'Athenes ſont drapées, à ſçavoir, Cléonyme, Cléon, Théorus & Alcibiade, belle préparation pour la ſatyre générale. Un des eſclaves ſe tournant enſuite vers les ſpectateurs, expoſe le ſujet en forme de prologue. Il leur annonce qu'ils ne trouveront dans cette piece ni les ris impertinens des Mégariens §, ni les bouffonneries des poëtes qui jettent des babioles * au parterre pour le divertir, ni un Hercule glouton & dupé, ni une ſeconde ſatyre d'Euripide ou de Cléon †; mais de bons mots, qui, à la vérité, ne valent pas tout-à-fait ce que vaut le parterre, mais qui valent mieux qu'une mauvaiſe comédie. Ainſi Ariſtophane apoſtrophoit comiquement les ſpectateurs qu'on eſt aujourd'hui ſur le pied de flatter, quand on leur adreſſe la parole.

Après ce début, Xanthias déclare que ſon maître Philocléon, c'eſt-à-dire, le partiſan de Cléon, a une maladie fort ſinguliere, & que ſon fils a

§ Apparemment ceux de Mégare rioient niaiſement, ou faiſoient d'impertinentes railleries. Peut-être Ariſtophane drape-t'il ici quelque comédie au ſujet des Mégariens.

* Des fruits.

† On n'eſt pas embarraſſé de ſçavoir quelle étoit la premiere ſatyre contre Cléon : c'eſt la comédie des CHEVALIERS. A l'égard d'Euripide, il faut juger qu'il avoit déjà été joué dans quelque piece d'Ariſtophâne qui n'eſt pas venue juſqu'à nous, ou qu'Ariſtophane parle des traits qu'il lui lance en paſſant dans les ACHARNIENS, car les deux pieces qui nous reſtent contre Euripide, à ſçavoir les GRENOUILLES & les FÊTES DE CÉRÈS, ſont certainement poſtérieures aux GUÊPES.

chargé les valets de le garder nuit & jour. « Mais » on ne devinera jamais, dit-il, quelle eſt ſa » maladie, ſi nous ne la déclarons. Aminias * le » joueur, fils de Pronapus, dit que c'eſt la maladie » du jeu; il ſe trompe. Un autre dira que c'eſt le » vin ; autre erreur. » Les deux eſclaves pourſuivent cette énumération, toujours aux dépens de quelque Athénien. Cela ſuſpend la curioſité du parterre en le réjouiſſant. Xanthias annonce enfin nettement quel eſt le mal incurable de ſon vieux maître : c'eſt qu'il veut toujours juger, qu'il a jour & nuit l'oreille au guet & l'œil ſur l'horloge ¶, comme s'il étoit au tribunal ; que ſes doigts ſont tournés à force de s'imaginer qu'il manie les petites pierres qui ſervent de ſuffrages, comme s'il rouloit un grain d'encens pour le mettre au feu; qu'il ſe plaint que ſon cocq a été corrompu par argent pour l'éveiller trop tard; ou comme dit Racine:

Qu'il fit couper la tête à ſon cocq de colere,
Pour l'avoir éveillé plus tard qu'à l'ordinaire.

Pluſieurs traits pareils de folie enracinée ſont cauſe que ſon fils Bdelycléon, c'eſt-à-dire, ennemi

* Ou Amunias, c'en eſt un autre que l'archonte Aminias : & il ſe pourroit faire que l'Aminias dont parle ſouvent Ariſtophane, fût toujours le fils de Pronapus, & jamais l'archonte Aminias.

¶ Il y avoit une clepſidre ou horloge d'eau, afin de meſurer le temps accordé aux avocats pour haranguer.

de Cléon, le fait garder à vue, de peur qu'il ne s'échappe, jusqu'à faire exactement fermer portes, fenêtres & soupiraux, tant le juge insensé est adroit à s'évader.

En effet, le fils vient promptement avertir les deux esclaves que son pere est apparemment entré dans la cheminée, par où il pourroit sortir. On badine sur cette nouvelle espece de fumée, & on l'empêche d'aller plus loin. Toutes les précautions qu'on employe pour garder ce vieillard font un jeu de théâtre fort vif. « Laissez-moi, dit-il, » laissez-moi aller juger, ou bien le scélérat Dra- » contides * se tirera d'affaire. » Bdelycléon a beau alléguer un oracle de Delphes, user de ruse & de force, Philocléon peste, crie, jure, & fait cent efforts pour se procurer la liberté. Il dit qu'il veut aller vendre son âne, parce que c'est jour de marché. Le fils répond qu'il le fera lui même, & il ordonne qu'on amene cet animal. Mais craignant que ce ne soit un prétexte à son pere pour s'évader, il va lui-même délier l'âne & l'amene. Il est fort surpris en sortant d'apprendre que Philocléon s'est attaché au ventre de la bête, comme Ulysse au bélier du Cyclope †, grand sujet de bouffonnerie & de spectacle digne de la foire. Il

* Fameux scélérat.

† Dans l'ODYSSÉE, Ulysse se mit sous un bélier pour éviter le Cyclope aveuglé.

y a ſeulement un proverbe digne d'être obſervé à ſçavoir, DISPUTER DE L'OMBRE D'UN ANE *. On croit que Démoſthene donna lieu le premier à c proverbe : car comme il haranguoit en faveur d'un homme qu'il vouloit dérober au ſupplice, ne pouvant venir à bout de ſe faire écouter du peuple il s'aviſa de conter cette hiſtoriette. J'allois, dit il, à Mégare ſur un âne que j'avois loué. Au milieu du chemin la chaleur étant extrême, & n'y ayant point d'arbres ni d'ombre aux environs, je voulus me mettre un moment à couvert du ſoleil ſous le ventre de ma monture. Mais le conducteur m'arrêta, en me diſant froidement qu'il ne m'avoit pas loué l'ombre de l'âne. La diſpute s'échauffa.... A ces mots, les Athéniens ayant prêté ſilence pour entendre la ſuite de l'avanture, Démoſthene dit-on, releva éloquemment la puérilité de ſes auditeurs, en leur reprochant leur attention pour une bagatelle, à une hiſtoire d'âne, tandis qu'ils la refuſoient lorſqu'il s'agiſſoit de la vie d'un homme.

Bdelycléon fait rentrer ſon pere. Celui-ci appelle Cléon & les juges à ſon ſecours. On a beau barrer portes & fenêtres, il grimpe comme un rat juſqu'au plancher. Quant au fils, il défend à ſes domeſtiques de s'endormir : car quoique l'aurore ne ſoit pas encore levée, il craint que les juges qui vont

* Suidas.

paſſe

paſſer en foule, ne viennent appeler ſon pere à grands cris, ſuivant leur coutume. Les eſclaves propoſent de les écarter à coups de pierres. « Gardez-vous-en bien, dit le jeune maître, » cette engeance eſt colere & de la nature des » Guêpes. » Il décrit ici figurément l'humeur acariâtre, dure & inflexible des vieillards qui vont paroître ſur la ſcene. Leur déguiſement indique leur caractere; car ils rempliſſent incontinent le théâtre ſous la figure bizarre de Guêpes, maſcarade horrible, mais du goût de l'ancienne comédie, qui cherchoit autant à faire rire par le ſpectacle que par les bons mots. Après tout, cela devoit rendre extrêmement ridicule les principaux juges d'Athenes; car quel ſpectacle que des Guêpes monſtrueuſes avec des manteaux, des bâtons & tout l'attirail de la magiſtrature? Ce chœur, ou plutôt le coriphée anime ſes ſuivans, dont il nomme quelques-uns, à vaincre les glaces de l'âge, & à ſe preſſer pour aller au barreau juger le procès intenté par Cléon au riche Lachès *. Il ajoute que Cléon ſouhaite qu'on faſſe proviſion de mauvaiſe humeur pour ne pas épargner le coupable. Il les fait ſouvenir du temps de leur jeuneſſe, où ils couroient avant le jour pour voler les vendeuſes de pain. Comme le jour ne paroît pas encore,

* Général Athénien qui avoit commandé en Sicile.

leurs petits enfans portent des lanternes pour les éclairer, & les avertiſſent des bourbiers qu'il faut éviter. Les réprimandes comiques que leur font leurs peres en y joignant les coups, peignent au naturel la méchante humeur, la rudeſſe & l'avarice ſordide de ces vieillards. Ils s'apperçoivent que Philocléon leur manque ; & comme ils ſont devant ſa porte, & qu'il aime leur muſique, à ce qu'ils diſent, ils ſe déterminent à lui donner une aubade pour le réveiller. Elle exprime leur ſurpriſe de ne point avoir ce juge rigide qui étoit toujours à leur tête, loin d'arriver le dernier. Ils conjecturent que ce doit être goutte ou gravelle, ou faute de pantoufles * qui l'arrête, ou plutôt l'évaſion de quelque malheureux qu'il auroit voulu condamner, mais qui pour ſe ſauver aura découvert à la république les ſecrettes trames des Samiens †.

* Alluſion à quelque accident comique.

† Vraiſemblablement Caryſton éluda quelque jugement, en découvrant aux Athéniens les intelligences de ceux de Samos avec la Perſe du temps de Periclès. Samos & Milet étoient en guerre pour la ville de Priene, & les Samiens étoient ſupérieurs. Mais les Athéniens ſe firent d'autorité les arbitres de la querelle, & citerent les uns & les autres à leur tribunal. Les Samiens refuſent d'obéir. Périclès va les châtier, abolit le gouvernement des nobles, & prend cinquante otages des principaux, avec autant d'enfans. Les Samiens recouvrent leurs otages & ſe révoltent. Périclès revient à eux. On combat vivement près de l'ile Tragia. Périclès ſerre la ville, & commet une faute en ſe retirant. Son lieutenant eſt attaqué. Les Samiens gagnent la bataille, font pluſieurs Athéniens priſonniers, & pour leur rendre les

Mais on le console par l'espérance d'avoir bientôt à juger un autre criminel qui a trahi la Thrace. Il entend apparemment Cléon, qui étoit alors à la tête des troupes athéniennes, & qui fut tué l'année suivante vers Amphipolis.

On voit que dans ce premier acte l'on retrouve celui de Racine : même folie dans le juge, même précaution pour le garder. Mais Aristophane a plus donné dans la farce. Les traits personnels qui faisoient le grand ragoût des spectateurs grecs, n'en étant plus un pour nous, il est difficile de comparer ces deux pieces. Quoiqu'elles soient les mêmes pour le fonds, elles sont aussi différentes pour la maniere & le tour qu'Athenes & Paris.

ACTE II.

Philocléon répond au cœur par les fentes de la porte, que depuis long-tems il entend l'agréable

utrages qu'ils en avoient reçus dans une autre occasion, où les Athéiens avoient gravé sur le front des prisonniers Samiens la figure d'une arque samienne, ceux-ci marquent le front de leurs captifs d'une gure de hibou, marque ordinaire de la monnoie athénienne. C'est ır allusion aux Samiens ainsi maltraités qu'Aristophane dit :

Les Samiens sont hommes fort lettrés.

Plutarq. trad. d'Amyot, VIE DE PÉRICLÈS, chap. LI.

Plutarque ajoute qu'on accusoit Périclès d'avoir fait décerner la ierre contre les Samiens en faveur de ceux de Milet, à la requête Aspasie, qui étoit Milésienne. Il prit à la fin Samos & en détruisit s fortifications.

concert de ses confreres, mais qu'il a le malheu
de ne pouvoir y joindre sa voix, ni aller fair
avec eux quelque misérable au conseil. Il pri
Mercure de le changer en fumée ou en cendre
afin d'échaper par les airs, ou encore mieux d
le métamorphoser en petite pierre noire pou
servir à la condamnation des plaideurs. Il ap-
prend au chœur que c'est son fils qui le retien
dans cette triste captivité ; il prie les vieillard
de parler bas, de peur de réveiller ce redou-
table geolier, qui pourtant ne lui veut d'autr
mal, que de l'obliger à vivre heureux & san
procès, comme si l'on pouvoit vivre heureux san
juger. Il y a ici un trait décoché en passant contr
Cléon ; car le juge insensé dit que son fils est d'in
telligence avec Cléon pour renverser le gouver
nement populaire. Le chœur cherche dans so
esprit quelque artifice pour tirer son ami de cap
tivité : mais toutes les issues sont fermées, & Phi
locléon ne sçauroit sortir de sa prison, fut-il u
autre Ulysse. A ce mot, on le fait souvenir qu'
a assez bien imité dans sa jeunesse les ruses du r
d'Ithaque, en volant finement des pains, & e
sautant adroitement les murs. C'est la deuxiem
fois qu'il est parlé de ces subtilités nocturnes att
buées à la jeunesse d'Athenes. Aussi Philocléo
répond-il qu'il étoit jeune alors, & en état d'e
calader les murs, mais que cet heureux temps n'

plus ; que d'ailleurs il a une ſentinelle importune qui veille toujours. Réduit à ronger le treillis de ſes fenêtres, & à deſcendre enſuite par le moyen d'une corde, il fait un jeu de farce tant par le ſpectacle que par les bons mots, dont on peut excepter celui-ci, que le priſonnier adreſſe au chœur : « Au moins, mes amis, ſi je me romps » le cou, enterrez-moi au barreau. »

Bdelycléon ſe réveille en ſurſaut, & accourant au bruit il trouve ſon pere ſuſpendu à la corde. Aidé de ſes valets, il veut le rentraîner dans le logis. Le pere appelle à grands cris ſes confreres. Le chœur des Guêpes prend fait & cauſe, s'arme de tous ſes aiguillons, envoie chercher Cléon, fait tant de bruit par ſes menaces réitérées, que Bdelycléon eſt contraint de ſortir avec ſes gens pour tâcher de leur faire entendre raiſon. Mais il ne gagne rien avec des Guêpes qui le pourſuivent à grands coups d'aiguillon lui & ſes gens ; autre jeu comique accompagné de beaucoup de plaiſanteries contre les magiſtrats & les juges. Car il ſe fait un combat riſible entre les eſclaves & les Guêpes pour enlever de part & d'autre Philocléon, non ſans un aſſez bon nombre de traits ſatyriques qui font le ſel de ce jeu. Théorus y eſt peint comme un impie & un adulateur parvenu au gouvernement à force d'intrigues & de baſſeſſes. On l'appelle au ſecours. On y parle d'un Philippe, fils de Gorgias,

comme d'une victime des juges-Guêpes. On y joue sur le nom de DRACONTIDES, appliqué au roi Cécrops changé en dragon, sur Eschine comparé à la fumée, sur le poëte Philoclès & ses vers durs, sur Amynias & son ambition, enfin sur Bdelycléon lui-même, que le chœur traite de tyran, d'ennemi d'Athenes, & d'ami de Lacédémone, parce qu'il se révolte contre les juges, & qu'il empêche son pere de juger *.

Outré de ce reproche, Bdelycléon sçait bien leur rendre cet odieux nom de tyran, & leur prouver qu'ils le méritent à plus juste titre, eux qui affectent de juger despotiquement de la moindre bagatelle, eux qui ont si bien établi ce reproche de tyrannie & de conjuration, qu'on ne connoissoit point depuis un grand nombre d'années, que rien n'est plus fréquent au marché même, où si quelqu'un achette une sorte de poisson précieux, l'on dit, voilà un homme qui vise à la tyrannie. « Et » moi, ajoute-t'il, parce que je veux procurer à » mon pere une vie heureuse, comme celle du » poëte Morichus †, & indépendante de cette » vermine qui ronge les plaideurs §, ils me

* Le chœur reproche encore à ce jeune homme d'être ami des Lacédémoniens, à cause qu'il a la barbe longue comme eux. Ils ne se rasoient point.

† Faiseur de tragédies, & grand amateur de la bonne chere.

§ Aristophane exprime cette injure par un mot de quatorze syl-

» traitent de conjuré & de tyran. » Philocléon répond que chacun a ſon goût ; mais que pour lui il ne voit de félicité que dans le barreau, & qu'il aime mieux un ragoût de procès, que les mets les plus délicieux. Son fils lui propoſe de lui démontrer qu'il a tort en tout point, ſur-tout qu'il eſt véritablement eſclave.

PHILOCLÉON.

Moi eſclave ! Je prétends bien être roi.

BDELYCLÉON.

Roi de théâtre, ſans doute : mais, dites-moi, je vous ſupplie, mon pere, quel revenu tirez-vous de votre prétendu royaume ?

PHILOCLÉON.

Un gain prodigieux. Je prends ces meſſieurs pour arbitres.

BDELYCLÉON.

J'y conſens. Qu'on laiſſe mon pere en liberté. Si je perds mon procès, qu'on me donne une épée, je me perce à l'inſtant. A quelle peine vous condamnez-vous en cas que j'aie raiſon, & que vous recuſiez les arbitres ?

PHILOCLÉON.

A ne jamais ni boire ni juger.

labes. Il a pluſieurs de ces termes comiques, & Plaute l'a imité en cela.

Le chœur flatté de se voir établi juge accepte le parti, exhorte son confrere à bien soutenir la cause commune, & consent, si Philocléon perd, à devenir la fable d'Athenes.

ACTE III.

Philocléon commence, & son fils prend des tablettes pour écrire les points capitaux & singuliers. Le pere tâche de prouver qu'un juge est véritablement roi. Car peut-on imaginer une souveraineté, une félicité, une grandeur pareille à celle d'un vieux magistrat ? A peine est-il au tribunal qu'il se voit escorté de licteurs de quatre coudées. « Alors les premiers de l'état, continue-t'il, s'en » viennent me présenter une main qui a volé le » peuple, & tombant à mes pieds ils s'écrient » d'une voix soumise, ayez pitié de moi, ô mon » pere, si jamais vous fûtes en cas pareil. Hé » bien, si je ne sauvois ces malheureux, sçau- » roient-ils seulement que je suis au monde. »

BDELYCLÉON.

Les cliens, bon : je noterai ceci dans mes tablettes.

PHILOCLÉON.

Sorti du barreau je ne songe plus à ce que j'ai promis. Poursuivons ; je reçois les prieres de ceux

qui veulent éluder un jugement ; & quelles caresses ne fait-on pas à un juge pour le gagner ? Les uns nous font dépositaires de leurs maux, qu'ils augmentent de moitié jusqu'à les égaler aux nôtres. Les autres cherchant à nous égayer nous récitent quelques morceaux du comédien Esope. Quelques-uns tâchent de nous dérider par leurs bons mots. S'ils ne gagnent rien par-là, ils nous amenent leurs enfans & leurs femmes qui jettent des cris pitoyables pour nous émouvoir, tandis que les peres tremblans nous adorent comme des dieux, pour tâcher d'obtenir grâce...... Cela ne s'appelle-t'il pas régner ?

BDELYCLÉON.

Je noterai encore ceci.

Philocléon à ces avantages ajoute celui d'entendre l'acteur Œagre, ou quelque joueur de flûte, qui pour remercier leur juge, lui donnent chacun un essai de ce qu'ils sçavent faire, l'un en récitant quelque bel endroit de sa Niobe, l'autre en jouant quelque belle pièce de musique.

Autre avantage plus réel, ou plutôt friponnerie insigne qu'Aristophane reproche aux magistrats d'Athenes, la voici » Si un pere en mourant, » dit Philocléon, laisse une riche héritiere, devenus » les maîtres du testament, nous l'ouvrons ; » & sans égard aux volontés du pere, nous

» donnons la fille en mariage à celui qui sçait
» mieux l'art de nous persuader *, c'est-à-dire
» au plus offrant, & voilà un privilege que n'a
» nul souverain. Autre avantage encore. Quand
» le sénat & le peuple sont partagés sur une affaire
» importante, par exemple, sur le jugement de
» quelque criminel, c'est à nous autres vieillards
» qu'on remet la cause. C'est alors qu'on voit un
» coquin d'Evathlus, & un Cléonyme † lâche &
» rempant nous assurer qu'ils sont à nous, & qu'ils
» ne cherchent que le bien public. Enfin, nulle
» affaire considérable n'est jugée dans l'assemblée
» du peuple, qu'elle n'ait pris forme à notre tri-
» bunal, & c'est véritablement de nous que
» partent les arrêts. Ajoutez à ceci que Cléon
» lui-même, avec sa voix de Stentor, loin d'oser
» nous contredire, nous fait la galanterie de
» chasser les mouches autour de nous, & que
» Théorus, ce complaisant à gages, qui ne le
» cede en rien à Euphémius, ne dédaigne pas de
» prendre l'éponge pour nettoyer notre chaussure.
» En feriez-vous autant pour un pere ? Sont-ce
» là des biens à dédaigner ? En jouir est-ce être
» esclave, comme vous osez témérairement l'a-

* En disant ceci, il y a apparence qu'il faisoit le geste d'un homme qui compte de l'argent.

† C'est le même dont il est tant parlé ailleurs.

» vancer ?...... Mais un dernier avantage, & beau-
» coup plus aimable, que j'oubliois, ce ſont les
» careſſes que je reçois chez moi au retour du
» barreau avec mes trois oboles. »

Il décrit plaiſamment l'accueil que lui font ſa fille & ſa femme à l'aſpect de ces trois oboles, comment chacune d'elles s'empreſſe à lui laver les pieds, à lui préparer à manger, & à le CHOYER. Pour concluſion, Philocléon dit que tout juge eſt redouté & courtiſé, que pour lui il l'éprouve juſques dans ſa maiſon ; & qu'enfin Jupiter n'eſt pas plus roi que lui. Tous ces détails, & ceux où nous deſcendrons encore, font connoître la magiſtrature d'Athenes ; & il n'y a rien à perdre des traits qui caractériſent une nation telle que l'Athénienne.

Le chœur de Guêpes eſt enchanté de l'éloquence & de l'exactitude de ſon confrere. Celui-ci goûte cette louange, & jouit par avance de ſon triomphe, comme ſi ſon fils qu'il inſulte n'avoit rien à répliquer à un diſcours de cette ſorte.

Le fils commence ſa harangue en diſant qu'il eſt fort difficile de guérir une maladie invétérée telle qu'eſt celle des Athéniens, & de ſon pere. Puis il vient au fait. Par la ſupputation des revenus qui vont au tréſor public, il compte deux mille talens ; combien en revient-il aux ſix mille juges

qui inondent Athenes, à ne donner que trois oboles par tête, ſans compter les jours de vacation? Il trouve que la ſomme annuelle qui leur revient à tous par indivis ne monte qu'à cent cinquante talens, c'eſt-à-dire, comme l'avoue Philocléon, que les juges ne touchent pas la dixieme partie du tréſor public. Au reſte, le calcul eſt facile. Car il n'y avoit que dix mois de payement pour les juges *, les deux autres mois étant employés en fêtes qui interdiſoient toute affaire juridique. Or, en donnant trois oboles par tête à ſix mille hommes, on trouvera quinze talens employés par mois; & les dix mois donneront cent cinquante talens : ce qui s'accorde parfaitement avec l'évaluation de la monnoie attique. Car un talent valoit ſoixante mines, & une mine cent dragmes. Le talent étoit donc de ſix mille dragmes. Or, les ſix mille juges recevoient trois oboles ou une demi-dragme chacun jour de barreau. D'où il s'enſuit qu'ils jugeoient tous les jours en dix mois par chaque année §.

* Les fêtes montoient au moins à deux mois, apparemment ſans compter celles où l'on ne laiſſoit pas d'exercer la juſtice par erreur, ou autrement, comme Ariſtophane le reproche aux Athéniens dans les NUÉES. Ce calcul de fêtes évaluées à deux mois eſt pris du ſcholiaſte.

§ Suivant l'eſtimation la plus vraiſemblable, le talent valant mille écus, la mine cinquante livres, la dragme dix ſous, &c. il eſt aiſé

Il eſt bon de remarquer qu'Ariſtophane fait cette ſupputation pour tourner en ridicule 1°. le mauvais gouvernement de l'état qui employoit près d'un dixieme de ſes revenus pour payer la juſtice qui auroit dû ſe rendre GRATIS : 2°. l'avarice des juges qui couroient avidement après un honoraire qui n'étoit preſque rien pour chacun d'eux, puiſqu'il n'alloit qu'à cent cinquante dragmes par an tout au plus, en ſuppoſant qu'on ne manquât pas un ſeul jour d'audience, & qui étoit conſidérable pour l'état. 3°. Sur le nombre exorbitant des juges. Enfin le ridicule tombe en partie ſur Cléon, qui, le premier, avoit fait augmenter cet honoraire d'une obole par jour.

Bdelycléon ſuppoſant toujours que les cent cinquante talens, pris ſur le tréſor public, ſont une bagatelle, dit plaiſamment à ſon pere, « à qui donc » va le reſte des deux mille talens ? »

PHILOCLÉON.

A qui ? A ces gens...... mais non, ne révélons pas la honte d'Athenes, & ſoyons toujours pour le peuple.

de conclure que le juge le plus aſſidu ne gagnoit que ſoixante-quinze livres par an [1].

[1] Voyez dans la traduction de cette piece un autre réſultat déterminé d'après une nouvelle évaluation du talent comparé à notre monnoie actuelle.

Il entend ici, par les voleurs du trésor public, les partisans & les flateurs du peuple, tels qu'étoit Cléon. C'étoit d'ordinaire les orateurs, & ceux qui étoient employés dans le gouvernement & dans les armées. Il étoit rare que leur conduite fût nette, quand ils avoient occasion de s'enrichir par leur crédit ou leurs charges. Aussi Bdelycléon fait-il sentir à son pere que ce sont-là ceux dont les vieillards-juges sont les esclaves & les dupes. Car tandis que les premiers, à force de se rendre redoutables aux villes & aux citoyens, s'attirent des respects, des sommes, & des présens considérables, les seconds perdent tout leur crédit auprès des Grecs, & n'ont pour toute récompense que les restes de ces Messieurs, c'est-à-dire, précisément trois oboles; encore est-ce à condition d'arriver à temps au barreau. Car le signal donné, il n'est plus question d'entrer, & par conséquent point d'oboles, tandis que le fils de Chairée *, un jeune orateur, sera introduit; & remportera une dragme pour avoir plaidé; que s'il reçoit un présent de quelque riche scélérat qui veuille se tirer d'affaire, il partagera le gâteau avec les premiers magistrats, de sorte que l'un portant l'autre on ferme les yeux & l'affaire s'accommode, tandis que le juge réduit à juger fait sa cour au trésorier pour en tirer

* Prononcez CAIRÉE.

ſon triobole, ſans s'appercevoir du manege de ces meſſieurs.

Ainſi parle le fils à ſon pere, qui bien étonné de ces friponneries qu'il avoit ignorées, commence à croire qu'il pourroit bien être plus eſclave que roi. En effet, on lui fait ſentir que l'intérêt des grands eſt de tenir les juges & le peuple dans la pauvreté & dans l'eſclavage ; qu'ils les flattent toutefois pour s'attirer le titre de bienfaiteurs, comme fait Cléon : & que cependant ils épuiſent les villes en impôts, qui ſeroient plus que ſuffiſans pour nourrir le peuple avec la même magnificence qu'on le faiſoit du temps des victoires de Marathon. La ſuppoſition qu'on fait ici eſt remarquable ; c'eſt que ſi les mille * bourgs ou dépendances de l'Attique ſe bornoient chacune à entretenir vingt perſonnes, il y auroit vingt mille hommes entretenus à peu de frais, au lieu que tout le peuple ſouffre malgré les revenus immenſes qu'on tire de tant de lieux.

Bdelycléon finit par dire que quand les brigands publics ſe voyent preſſés par la crainte au ſujet de leur adminiſtration, ils ne manquent pas de promettre au peuple tous les revenus de l'Eubée, & cinquante grandes meſures † de bled par tête,

* Il y en a qui croyent que le nombre MILLE eſt pris pour un grand nombre indéterminé. D'autres le prennent à la lettre.

† Médimnus, grande meſure attique contenant quarante-huit

tandis qu'ils n'en donnent que cinq. Il fait allusion à une tentative qu'on avoit faite l'année précédente sur l'Eubée, & à une distribution du bled que Psammetichus roi de Lybie avoit envoyé aux Athéniens, vingt-trois ans auparavant, dans un temps de disette. La distribution s'en fit avec épargne, & après avoir séparé les étrangers au nombre de quatre mille sept cent soixante, d'avec les citoyens qui montoient à quatorze mille deux cens quarante, c'est ce qui fait dire à Bdelycléon que son pere eut même de la peine alors à se faire regarder comme citoyen dans cette odieuse distribution. « Voilà » pourquoi, continue-t-il, je me suis déterminé » à vous tenir renfermé, pour avoir soin moi-» même de votre entretien, & pour ne vous expo-» ser plus à la risée de ces vains prometteurs. Car » encore une fois, je me suis chargé de vous fournir » tout ce que vous demanderez, hormis le trio-» bole qui vous tient si fort au cœur. » Il falloit qu'Aristophane fût bien assuré de plaire au peuple, pour oser ainsi dévoiler le mystere du gouvernement présent & passé.

Quoique le chœur fût extrêmement prévenu contre Bdelycléon, il se rend à des raisons si fortes, jusqu'à souhaiter d'avoir un pareil curateur. Le pere n'ayant rien à répliquer à un fils si géné-

chænices, c'est-à-dire un minot selon Amyot, déjà cité sur cet article.

reux,

reux, si sensé, & approuvé par les arbitres mêmes, soupire, hésite, balance. La force de l'habitude l'emporte chez lui sur la raison. « Quoi, dit-il,
» je ne jugerois plus ! Ah, loin de moi vos flat-
» teuses promesses. J'aime mieux entendre l'huis-
» sier crier, QUI N'A PAS ENCORE DONNÉ SON
» SUFFRAGE? QU'IL SE LEVE. Oui je ne soupire
» qu'après l'urne du barreau, & le comble de mes
» vœux est d'y mettre mon suffrage le dernier de
» tous *. Rappelons mon courage ébranlé. Je suis
» si éperdu, que dans le barreau même j'aurois
» peine à convaincre Cléon de friponnerie. »

Le fils ne pouvant rien gagner sur un pere aussi entêté que le DANDIN de Racine, s'avise d'un stratagême qu'on voit dans la comédie des PLAIDEURS †.

LÉANDRE.

Hé doucement.
Mon pere, il faut trouver quelque accommodement.
Si pour vous sans juger la vie est un supplice,
Si vous êtes pressé de rendre la justice,
Il ne faut point sortir pour cela de chez vous :
Exercez le talent, & jugez parmi nous.

DANDIN.

Ne raillons point ici de la magistrature,
Vois-tu, je ne veux point être juge en peinture.

* Ceci est une parodie du Bellérophon d'Euripide.

† Les PLAIDEURS, act. II, sc. XIII.

LÉANDRE.

Vous ſerez au contraire un juge ſans appel,
Et juge du civil comme du criminel.
Vous pourrez tous les jours tenir deux audiences :
Tout vous ſera chez vous matiere de ſentences.
Un valet manque-t'il de rendre un verre net ;
Condamnez-le à l'amende ; & s'il le caſſe, au fouet.

DANDIN.

C'eſt quelque choſe : encor paſſe quand on raiſonne.
Et mes vacations qui les payera ; perſonne ?

LÉANDRE.

Leurs gages vous tiendront lieu de nantiſſement.

DANDIN.

Il parle, ce me ſemble, aſſez pertinemment.

C'eſt à-peu-près la ſcene d'Ariſtophane, mais tournée à nos manieres. Il y a ſeulement dans la ſcene grecque quelques traits qui marquent beaucoup plus vivement la paſſion, ou plutôt la fureur du vieillard pour le barreau. Car Philocléon en conſentant d'être juge chez lui, veut que tout ait l'air & l'appareil du lieu où l'on juge ; & ſon fils lui promet cent avantages ridicules qu'on ne trouveroit point dans ce lieu ; par exemple, de ſe chauffer, de manger s'il veut, & de ſatisfaire ſes beſoins en jugeant. Philocléon veut de plus qu'on lui apporte une ſtatue ou figure de Lycus : plaiſante imagination. Ce Lycus * étoit un des fils de

* Suidas.

Pandion, qui avoit l'air d'un loup. Son image ou sa statue étoit placée dans le barreau. Les juges se rangeoient dix à dix autour de cette statue ; & c'étoit là qu'ils attendoient les présens qu'on ne manquoit gueres de leur apporter pour les corrompre. Cet usage d'environner Lycus à ce dessein passa en proverbe.

A peine le vieux juge, pour achever de réduire son tribunal domestique sur le pied du tribunal public, a-t'il demandé un sacrifice, suivant l'usage, afin de faire l'inspection des entrailles, qu'on entend chez Racine, les cris des valets qui courent après un chien qui a volé un fromage.

PETIT JEAN.

Tout est perdu †..... Citron.....
Votre chien..... vient là-bas de manger un chapon.
Rien n'est sûr devant lui, ce qu'il trouve il l'emporte §.

† Les PLAIDEURS, act. II, sc. XIV.

§ Racine apparemment a voulu imiter Aristophane jusques dans ses parodies ; car le poëte françois par ce vers burlesque parodie un des plus beaux morceaux de Malherbe dans l'ode à Henri IV sur le voyage de Sédan.

Tel qu'à vagues épandues
Marche un fleuve impérieux
De qui les neiges fondues
Rendent le cours furieux.
RIEN N'EST SUR EN SON RIVAGE
CE QU'IL TROUVE IL LE RAVAGE,

LÉANDRE.

Bon, voilà pour mon pere une cauſe. Main forte;
Qu'on ſe mette après lui : courez tous.

DANDIN.

Point de bruit,
Tout doux : un amené ſans ſcandale ſuffit.

LÉANDRE.

Ça, mon pere, il faut faire un exemple authentique :
Jugez ſévérement ce voleur domeſtique.

Voilà l'idée d'Ariſtophane. Mais le Grec la pouſſe beaucoup plus loin que le François. Celui-ci ſe ſoutient par un épiſode à notre maniere : celui-là remplit tout le reſte de la comédie de ce jugement ridicule. Auſſi devoit-il être beaucoup plus agréable pour les Athéniens que pour nous, par les alluſions

Et traînant comme buiſſons
Les chênes & leurs racines
Ote aux campagnes voiſines
L'eſpérance des moiſſons.
Tel & plus épouventable
S'en alloit ce conquérant
A ſon pouvoir indomptable
Sa colere meſurant.
Son air avoit une audace
Telle que Mars en la Thrace,
Et les éclairs de ſes yeux
Étoient comme d'un tonnerre
Qui gronde contre la terre
Quand elle a fâché les cieux.

fréquentes que fait Ariſtophane à toutes les formalités du barreau d'Athenes ſur les moindres bagatelles.

Les préparatifs ſe font avec beaucoup de cérémonies comiques. On apporte diverſes choſes, des tablettes, des vaſes pour les ſuffrages, des branches de myrte, de l'encens, & du feu, toutes choſes qui donnent lieu à des plaiſanteries propres de ce temps-là. On fait une invocation aux dieux, mais fort maligne. Car on demande pour Philocléon, ou plutôt pour tous les juges d'Athenes qu'il repréſente, un eſprit plus doux & moins porté à jouir des larmes des malheureux qu'ils condamnent impitoyablement.

Après cette cérémonie Bdelycléon appelle les juges, comme ſi la choſe étoit fort ſérieuſe, en menaçant de ne plus recevoir perſonne, quand la cauſe ſera commencée. Le theſmothete *, c'eſt-à-dire le valet qui fait le perſonnage de ce magiſtrat, dit en deux mots. « Ecoutez le crime dont » le chien Cidathénien § accuſe le nommé Labès

* Les magiſtrats qu'on appeloit THESMOTHETES (nom tiré du pouvoir de porter des loix) connoiſſoient des accuſations & des plaintes. Ils portoient la parole ſur ces ſortes d'affaires. Mais leur principal office étoit de revoir les loix chaque année, & de les corriger, ſuivant le beſoin, par des interprétations convenables.

§ Cidathene, Exone, bourgs de l'Attique 1.

1 Cydathene étoit un bourg de la tribu pandionide. Æxone étoit de la tribu cécropide.

» chien Exonien. Le fait est un fromage de Si-
» cile excroqué. La peine se bornera aux etri-
» vieres. »

Voilà précisément la formule dont on se servoit pour établir le délit, & pour commencer la plaidoirie. Il paroît impertinent que des chiens soient les avocats ou les parties, l'un demandeur & l'autre défendeur. Mais il ne faut pas croire qu'Aristophane s'en tînt à l'écorce. Ces chiens, dont le pays est nommé, étoient deux plaideurs réels que le poëte avoit en vue, & que les spectateurs connoissoient. Sous le nom de Labès il faut entendre Lachès, homme important dans l'état (comme nous l'avons dit) qui ayant mené des troupes en Sicile, se laissa, dit-on, corrompre par un présent de fromages. Le chien accusateur pourroit bien peut-être désigner Aristophane lui-même qui étoit Cidathénien. Avec cette clef on doit passer au poëte mille plaisanteries qui n'auroient nul sel sans cela, & qui avec cela même n'en ont gueres pour nous, parce que nous avons perdu la trace de quantité de circonstances & de menus faits qui y donnoient un tout autre prix. Racine n'a pas eu l'avantage d'Aristophane. Le coupable dans les PLAIDEURS n'est réellement qu'un chien. C'est pour cela sans doute que ce morceau a trouvé des critiques, quoiqu'il n'ait pas laissé de réjouir la ville & la

tour *. Tout le plaiſant des PLAIDEURS conſiſte donc uniquement dans la folie d'un homme de robe qui fait le juge dans ſa maiſon, comme le MALADE IMAGINAIRE ſe fait recevoir médecin, pour être le ſien. Quant au plaiſant des GUÊPES, il conſiſte non-ſeulement en cela même, mais encore dans le procès allégorique des deux chiens.

Malgré cette duplication d'objets qui renferment des myſteres aſſez fins, il ſeroit peu agréable de ſuivre vers à vers cette ſcene, où un chien jappe & parle, où le juge boit & mange, & fait des bouffonneries, où les témoins ſont des meubles de cuiſine, où enfin tout eſt puérile & bas-comique en apparence. Un trait remarquable, c'eſt que quand l'avocat du chien accuſateur fait valoir l'énormité du vol (un fromage, & un fromage de Sicile !) Philocléon trouve ce cas d'autant plus odieux, que le raviſſeur n'a pas fait part du vol à ſon juge : grande injuſtice ! Il y a encore quantité de petites circonlocutions qui font entendre nettement qu'il s'agit de Lachès, & que ce général avoit fait ſa main dans la Sicile. Sur quoi Philocléon trouve le fait ſi notoire, qu'il croit en avoir aſſez pour juger ſans entendre l'accuſé. Celui-ci, en effet, ne répond rien & demeure muet (dit le juge) comme fit autrefois Thucydide. C'eſt qu'un Thucydide, autre que l'hiſtorien, & fils de Mi-

* Voyez la préface de Racine.

léſias, homme qui joua un grand rôle à Athenes du temps de Périclès, dont il étoit l'ennemi déclaré, fut ſoupçonné & accuſé de trahiſon ; & comme il ne dit rien pour ſa défenſe, il fut banni par l'oſtraciſme.

Bdelycléon pour faire les choſes plus régulierement, & ne pas laiſſer périr un accuſé ſans défenſe, ſe fait l'avocat du chien. Il commence par un exorde ſérieux-comique, & continue ſur ce ton, en imitant, comme il y a apparence, quelque avocat à la mode. Tout ce plaidoyer eſt du même goût que celui de Racine, hormis qu'il ne bat pas la campagne. C'eſt que ce n'étoit pas l'uſage des orateurs athéniens. A la fin l'on apporte les petits du chien pour émouvoir le juge, comme dans les PLAIDEURS. Il feint d'être attendri ; mais quand ce vient à jetter le ſuffrage, il demande le vaſe de condamnation *. On lui donne l'un pour l'autre, de ſorte qu'il abſout en croyant condamner.

Le vieillard impitoyable eſt preſque pamé d'étonnement. Il ne ſçauroit revenir de ſa ſurpriſe & de ſa douleur. Avoir fait grâce, c'eſt pour lui une tache qu'il ne conçoit pas. Il en demande pardon aux dieux, & par-là il acheve le comique & le ridicule qui tombe à plomb ſur la dureté

* Il y avoit deux vaſes ; dans l'un on jettoit les ſuffrages favorables, dans l'autre les contraires.

des juges Athéniens. Cependant ſon fils lui perſuade de ſe retirer. « Venez, dit-il, j'aurai ſoin de vous » amuſer par toutes ſortes de plaiſirs. Vous irez » aux feſtins, aux bals, aux ſpectacles. Laiſſez-là » les jugemens, & ne ſouffrez pas qu'un Hyper- » bolus vous duppe déſormais. »

Le chœur fait ici ſa diſgreſſion ou ſon diſcours aux ſpectateurs, en les priant d'abord de ne pas prendre dans un mauvais ſens tout ce ſpectacle. Enſuite parlant librement en faveur du poëte, il dit qu'Ariſtophane a lieu de ſe plaindre de l'aſſemblée §, lui qui s'étoit livré & conſacré au divertiſſement des Grecs, juſqu'à donner ſes pieces à d'autres pour les jouer, lui qui loin de faire ſa cour à perſonne & d'épargner les ridicules, n'avoit paru ſur le théâtre que pour attaquer le plus redoutable homme de l'état; cet homme à voix de torrent, ce monſtre devant qui tout trembloit, & qui n'a pu le corrompre par les préſens, ni le contenir par la crainte, en un mot Cléon *. Ariſtophane, à l'en croire, a tout bravé & tout oſé en faveur du peuple, qui pourtant n'a pas goûté

§ A cauſe de la repréſentation des NUÉES, qui avoit mal réuſſi l'année précédente. Schol.

* Le poëte ſe compare en ceci à Hercule, qui ſans s'arrêter aux hommes, a oſé luter avec des monſtres. Il dit la même choſe dans un autre diſcours, & par-tout il regarde comme un exploit des plus hardis, ſon audace à attaquer Cléon.

l'ANNÉE PRÉCÉDENTE la piece des NUÉES, une des meilleures au ſentiment du poëte. Ce morceau confirme nettement le ſcholiaſte, & l'ancien auteur de la préface grecque, qui aſſurent la date des GUÊPES telle que nous l'avons fixée, un an après celle des NUÉES.

Dans le reſte de ce diſcours, qui comme les autres de ce genre prend différens noms peu néceſſaires à ſçavoir, le chœur rend raiſon de ſa maſcarade. Les vieillards ſont devenus Guêpes pour marquer la promptitude des Athéniens à ſe défendre des ennemis, qui ont oſé mettre la main dans la ruche. La Perſe a éprouvé leur courage, & le danger qu'il y avoit à les irriter. Cette premiere comparaiſon eſt flatteuſe pour Athenes; mais il en ſuit une autre qui a bien l'air d'une raillerie. La république, dit-on, n'eſt en effet qu'un eſſaim. Le peuple eſt colere comme les Guêpes : comme elles les Athéniens ont leurs ouvrages & leurs occupations toutes pareilles. Une partie fait la cour à l'archonte : une autre s'attache au tribunal des onze *: les uns vont au barreau; les autres ſe traînent dans la ville comme des vermiſſeaux pour aller à leur tribunal : car tout étoit tribunal, à entendre Ariſtophane, & il y en avoit en effet un trop grand

* Le tribunal des onze conſiſtoit dans onze juges, qui connoiſſoient plus particulierement des vols, des brigandages & des priſonniers de toute eſpece.

nombre. Enfin, il y a, dit-il, des frêlons qui vivent du travail d'autrui; il entend les orateurs & les intrigans, comme Cléon, & par-là il rend complette la comparaiſon des Athéniens avec un eſſaim.

ACTE IV.

Comme Philocléon a conſenti de changer ſon train de vie, en s'abandonnant à la conduite de ſon fils, celui-ci conjure ſon pere de quitter ſon vieux manteau de juge, & de prendre un vêtement plus ſortable; en un mot, de ſe mettre comme les honnêtes gens. C'eſt un jeu de théâtre relevé par des plaiſanteries dont il eſt difficile de démêler le fin, bon ou mauvais. Il en eſt de même de quelques contes que fait le vieillard en s'exerçant aux manieres du bel uſage. Cela rend ridicule ceux qui ſe donnent pour faiſeurs de contes & pour diſeurs de bons mots, tels qu'on en trouvera dans la ſuite, qui en faiſoient profeſſion. Les récits de Philocléon conſiſtent dans des alluſions, & ſentent toujours les manieres du barreau, dont il ne ſçauroit ſe défaire. Son fils lui explique comment il faut s'y prendre pour briller à table en homme du bel air. Il feint que les convives du feſtin où on l'attend ſont Théorus, Eſchine, Phanus, Cléon, & Aceſterus mauvais poëte tragique. Il exhorte donc ſon pere à chanter des airs dignes d'eux, & il commence lui-même: ce qui donne

lieu de tirer ſur Cléon, ſur Théorus, & ſur chacun des prétendus conviés. Le pere & le fils ſortent auſſi-tôt pour aller au feſtin. Le chœur qui reſte, fait en peu de mots des ſatyres violentes contre Amynias, ſoit l'archonte, ſoit l'autre dont nous avons parlé, contre la table ſomptueuſe du riche Léogoras, contre la pauvreté d'Antiphon ſi grand homme d'ailleurs, contre un Automene & ſes trois fils, enfin contre Cléon. La propreté affectée, l'avidité & les débauches horribles ſont les traits dont il les note en paſſant. Racine n'a rien tiré de cet acte ni du ſuivant, & il s'eſt borné à peindre un juge inſenſé, au lieu qu'Ariſtophane lui fait changer de vie dans les deux derniers actes, où il le rend un débauché & un furieux de grave magiſtrat qu'il étoit.

ACTE V.

Bdelycléon eſt bien puni d'avoir voulu guérir ſon pere de ſa folie de juger, par celle de boire : car tout cet acte repréſente un vieillard yvre, avec des couleurs qu'il ne ſied pas d'examiner de près. Un valet roué de coups vient annoncer au chœur l'yvreſſe où il a laiſſé ſon maître, & tout ce qui s'eſt paſſé dans le feſtin où étoient Ippylus, Antiphon, Lycon, Lyſiſtrate, Théophraſte, & Phrynicus, tous gens gueux & notés, à ce qu'on fait entendre. Il raconte enfin les incartades que

fait Philocléon à tous ceux qu'il rencontre dans ſon chemin. Son fils, en effet, qui le ramene, a beau faire pour le rappeler au bon ſens, il ne peut en venir à bout ; & le pere rend au fils tout ce que le fils lui avoit dit pour l'engager à ſe donner du bon temps. Pluſieurs perſonnes qu'il a inſultées le ſuivent & demandent juſtice. Euripide eſt de ce nombre. Philocléon ſe moque d'eux & ſe tire d'affaire en petit-maître. C'eſt un quadre dont s'eſt ſervi Ariſtophane pour railler plus comiquement les jeunes gens, en mettant toutes leurs impertinences ſur le compte d'un vieillard, qui prend leur caractere juſqu'à danſer dans les rues. Il n'eſt pas de la décence d'en dire davantage : & d'ailleurs on ne ſçauroit en tirer rien de fort utile ; ſans compter l'obſcurité de quantité de ſatyres, qui ſont des énigmes impénétrables, particulierement au ſujet des poëtes tragiques.

LES GUÊPES,

COMÉDIE D'ARISTOPHANE.

PERSONNAGES.

SOSIE.

XANTHIE.

BDELYCLÉON.

PHILOCLÉON.

CHŒUR DE VIEILLARDS, habillés en Guêpes.

ENFANS avec des lanternes.

UN CHIEN accusé.

UN CHIEN accusateur.

THESMOTHETE.

UNE JEUNE BOULANGERE.

UN DÉNONCIATEUR.

UN HUISSIER.

LES TROIS ENFANS DE CARCINUS, habillés en cancres.

EURIPIDE.

La ſcene eſt à Athenes dans la maiſon de Philocléon.

LES

LES GUÊPES,

COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

SOSIE, XANTHIE, esclaves couchés à la porte de leur maître.

SOSIE.

Hé quoi ! Que fais-tu donc là, pauvre Xanthie !

XANTHIE.

J'apprends à faire sentinelle toute la nuit.

SOSIE.

Sans doute que quelque sotise insigne t'a réduit à coucher ainsi sur la dure. Mais sçais-tu quel est l'animal que nous gardons ?

XANTHIE.

Je le sçais. Mais laisse-moi dormir un peu.

SOSIE.

Tu t'expoſes ; car une douce obſcurité ſe répand auſſi ſur mes yeux.

XANTHIE.

Radotes-tu, ou veux-tu te donner des airs de corybante ?

SOSIE.

Point du tout : je dois cet aſſoupiſſement à Bacchus [1].

XANTHIE.

Tu as donc la même dévotion que moi pour ce dieu. Car le ſommeil, qui fait aller la tête de çà & de là [2], a fondu comme une Mede ſur mes paupieres ; & certes je viens de faire de beaux rêves.

SOSIE.

J'en ai fait un auſſi, & unique jusqu'à préſent pour moi dans ſon eſpece. Mais voyons le tien d'abord.

XANTHIE.

J'ai vu un aigle de la grande eſpece qui dirigeoit ſon vol vers le lieu de l'aſſemblée : il a ſaiſi

1 Dans le grec : Σαβάζιος. Σαβάζιον δὲ τὸν Διόνυσον οἱ Θρᾶκες καλοῦσι. Scholi. Voyez Cicéron, liv. II, DE LEGIB.

2 νυσταχτὴς, qui emporte la tête de çà & là, le ſommeil BRANLE-TÊTE, s'il étoit poſſible de ſe ſervir de cette expreſſion.

avec ſes ſerres un bouclier d'airain [1], & l'a emporté jusqu'aux nues : puis j'ai vu ce bouclier entre les mains de Cléonyme, qui le rejetoit.

SOSIE.

Cet oiſeau repréſente évidemment Cléonyme [2]. Mais comment, ſe demandera-t'on, en jaſant familierement à table, peut-il ſe faire que le même individu ſoit un lâche ſur terre, ſur mer & dans les airs ?

XANTHIE.

Hélas, hélas ! A quels malheurs dois-je donc m'attendre après un pareil rêve ?

SOSIE.

Allons, point de chagrin : il n'y aura rien de fâcheux pour toi, j'en jure par les dieux.

XANTHIE.

Et cependant quel préſage plus affreux que de voir un homme rejeter ſon bouclier ? Raconte maintenant ton rêve.

SOSIE.

Oh le mien eſt de grande importance : il a pour objet le vaiſſeau entier de la république.

1 ἀσπις : un ſerpent & un bouclier. Cette expreſſion prête très bien à l'équivoque.

2 Grec : Cléonyme ne differe donc aucunement du gryphon. J'ai préféré la leçon du traducteur italien, qui traduit : Noſſun dubio ne dà Cleonymo.

XANTHIE.

Hâte-toi de me montrer le fond de cale de cette affaire.

SOSIE.

J'ai cru voir dans mon premier somme, une assemblée de moutons assis dans le pnyx, avec des manteaux & des cannes. Au milieu d'eux, je croyois appercevoir une baleine carnivore qui présidoit avec une voix de porc.

XANTHIE.

Fi, fi.

SOSIE.

Qu'y a-t'il ?

XANTHIE.

Laisse, laisse, n'en dis pas davantage. Ce songe sent diablement l'odeur infecte du cuir.

SOSIE.

Cette affreuse bête a pris ensuite une balance, & pesoit de la graisse de bœuf.

XANTHIE.

Oh, je suis perdu ! Elle veut distribuer le peuple en détail.

SOSIE.

J'ai vu en outre Théorus qui rampoit lâchement Il avoit une tête de corbeau : alors Alcibiade m'a dit en grasseyant : REGALDE THÉOLUS AVEC SA TÊTE DE COLBEAU.

XANTHIE.

Jamais Alcibiade n'a grasseyé plus à propos [1].

SOSIE.

N'est-il pas étrange que Théorus soit ainsi changé en corbeau ?

XANTHIE.

Point du tout : au contraire, c'est une très bonne chose.

SOSIE.

Comment ?

XANTHIE.

Tu veux le sçavoir ? Eh bien, il étoit homme ; puis il a été métamorphosé tout-à-coup en corbeau : c'est nous dire très clairement qu'il nous quitera pour aller aux corbeaux [1].

1 « On dit davantage qu'Alcibiade avoit la langue un peu grasse, » ce qui ne lui séoit pas mal, ains donnoit une certaine grace naïsve « & attrayante à son parler, de quoy Aristophane mesme fait mention » en un passage, où il se moque d'un Théorus, en contrefaisant la » prononciation de ceulx qui parlent gras,

SOSIE.

Regalde-moy Théolus en la face,
Ce me disoit, avec sa langue grasse,
De Clinias le fils qui est si beau :
Il a, vois-tu, la teste d'un colbeau.

XANTHIE.

Son parler gras luy a certainement
Fait rencontrer ce coup-là vrayement.

1 Grec : Aller aux corbeaux ; c'est-à-dire au diable, aller se pendre,

SOSIE.

Je ne te donnerai pas deux oboles pour expliquer les ſonges auſſi parfaitement ?

XANTHIE.

Attends : après avoir prévenu les ſpectateurs de quelques petites miſeres, je veux leur expoſer ce qui va fixer le ſujet de leur attention.

Qu'on ne s'attende pas à quelque choſe de trop ſublime, ni à des niaiſeries dérobées aux Mégariens [1] : nous n'avons pas même des noix dans une corbeille pour les faire jeter par un eſclave aux ſpectateurs [2] : on ne trouvera point ici un Hercule glouton & dupé, ni une nouvelle ſatyre contre Euripide ; & Cléon, tout bouffi qu'il eſt des faveurs de la fortune, n'aura pas à ſe plaindre au-

aller aux fourches patibulaires, déſignées par le mot κόρακες. On peut voir ſur un pareil changement d'homme en corbeau, ATHÉNÉE, XI, pag. 507.

1 Voyez le tome X, page 407. On diſoit à Athenes que les jeux propres à exciter le rire d'une populace groſſiere, étoient une invention mégarienne, ou venoient de Mégare, Μεγαρικὰν μεχανὰν, parce que la très ancienne comédie avoit pris naiſſance chez les Mégariens, comme témoigne Ariſtote, POETIC., cap. III.

2 Les poëtes comiques, toutes les fois que le jeu de leurs pieces leur en fourniſſoit l'occaſion, étoient dans l'uſage de faire jeter au peuple par un des acteurs, tout ce qui formoit le deſſert du ſervice qui avoit eu lieu : ils vouloient par-là faire rire un inſtant, & ſe concilier les applaudiſſemens des ſpectateurs. Ariſtophane s'éleve avec force contre un uſage auſſi ridicule dans le PLUTUS, v. 797, & dans la PAIX, v. 962. Note de M. Brunck.

jourd'hui de la moindre aigreur de notre part. Notre ſujet n'eſt pas mal imaginé, & quoiqu'il ne s'éleve pas au-deſſus de votre portée, il vaut cependant mieux que toute autre rapſodie comique. Le fait eſt que nous avons un maître, qui dort dans la partie ſupérieure de cette maiſon, il a beaucoup de pouvoir. Or, il nous a chargé de garder ſon pere, pour qu'il ne ſorte pas de l'apartement où il l'a renfermé. Ce pere a une maladie toute ſinguliere : perſonne ne la connoîtroit, ne la devineroit, ne la ſçauroit, ſi je ne la déclarois. Au reſte, ſi vous ne vous en raportez pas à moi, exercez vos conjectures. Amynias, le fils de Pronapus, dit que c'eſt la manie du jeu ; il ſe trompe.

SOSIE.

Très certainement. Ah, il en juge d'après lui-même.

XANTHIE.

Non : car dans cette affaire-là il y a un peu de manie : & voilà quelqu'un, un Soſie, qui dit à Dercylus, que c'eſt la manie de la boiſſon.

SOSIE.

Ce n'eſt pas cela : puiſque c'eſt-là la maladie des honnêtes-gens.

XANTHIE.

Nicoſtrate le Scambonide [1] prétend que c'eſt la manie des ſacrifices & de l'hoſpitalité.

[1] Bourg de la tribu Léontide. Voyez Meurſius, DE POP. ATTIC.

SOSIE.

Cela, j'en jure, n'eſt pas poſſible [1].

XANTHIE.

C'eſt en vain que vous vous amuſez à chercher; vous ne trouverez pas. Si vous êtes curieux de le ſçavoir; un peu de ſilence, & je vais vous déclarer la maladie de mon maître. Il a la manie de juger, comme perſonne ne l'a eue. Cette fureur de juger lui fait tourner la tête: il ſe déſeſpere s'il n'eſt pas le premier aux plaids [2]: il ne ferme pas les yeux de toute la nuit: & s'il vient à s'oublier un inſtant, ſon eſprit trote auſſi-tôt pour obſerver la clepſydre. Il eſt tant acoutumé à manier les ſuffrages, qu'il ſe réveille en preſſant ſes trois premiers doigts, comme pour mettre de l'encens dans une caſſolette au retour de la nouvelle lune: &, en vérité, s'il trouve écrit quelque part: DEMUS [3],

1 A'l ſangue d'un cane ò Nicoſtrato, non è Filoſſeno, imperò che queſto Filoſſeno è Cinedo. — Ludit comicus in ambiguitate nominis φιλόξενος, quatenus vel appellativum eſt, vel proprium. M. Brunck. Socrate juroit auſſi par le chien. ATHEN. IX, p. 370.

2 C'eſt le mot de Racine: il faut le conſerver.

. . . . . Il avoit le cœur trop au métier,
Tous les jours le premier aux plaids, & le dernier;
Et bien ſouvent tout ſeul; ſi l'on l'eut voulu croire,
Il s'y ſeroit couché ſans manger & ſans boire.
Act. I, ſcen. I.

3 Voyez ſur ce Demus, très beau jeune homme, Meurſius, ATTIC.

FILS DE PYRILAMPE EST BEAU, il écrit lui-même à côté : LE VASE AUX SUFFRAGES EST BEAU. Son coq s'étant fait entendre dernierement sur le soir, il soutint qu'il ne l'avoit éveillé plus tard qu'à l'ordinaire, que parce qu'un plaideur,

Dont l'affaire alloit mal,
Avoit graissé la patte à ce pauvre animal [1].

A peine a-t'il soupé qu'il demande ses souliers : il court au tribunal, où se trouvant avant le jour, il s'endort, collé comme une huître, au pied de la colonne. Sa sévérité lui fait tracer pour tout le monde la longue ligne de condamnation [2] sur ses

LECT. IV, 5. & Hésychius. M. Brunck rapporte, au sujet de ce jeune homme, une épigramme, dans ses notes sur cet endroit des GUÊPES. Il y a jeu de mots dans le grec : Δῆμον καλόν, κημὸς καλός. Platon parle de ce Demus dans son GORGIAS.

1 Racine traduit ici mot pour mot Aristophane.

2 J'ai fait passer ici le commentaire du scholiaste dans la traduction. Le grec dit seulement : Il étoit tellement sévere, qu'il traçoit la longue ligne pour tout le monde, & qu'il rentroit chez lui, comme l'abeille & le bombyle, les ongles chargés de cire. Le mot que j'ai ajouté au texte se trouve dans cette scholie sur les tablettes dont il est encore mention dans le 167e vers : πινάκιον καταδικαστικόν, ὅπου τὴν μακρὰν χαράσσοντες κατεδίκαζον· ἢ τὴν μικρὰν, καὶ ἀπέλυον. On lit dans les vers suivans :

ὥσπερ μέλιττ' ἢ βομβυλιὸς εἰσέρχεται,
ὑπὸ τοῖς ὄνυξι κηρὸν ὑποπεπλασμένος.

Le bombylius dont il est ici question, est une espece d'abeille : il a une fonction commune avec elle, qui est de recueillir la cire. Pline en fait mention, HISTOR. NAT. XI, 25.

tablettes de cire, auſſi rentre-t'il chez lui comme l'abeille & le bombyle, les doigts chargés de cire. Son apartement eſt rempli de petits cailloux : c'eſt une greve ; & il augmente tous les jours ſa proviſion de peur d'en manquer, & pour être à même de pouvoir toujours donner ſon ſuffrage. Telle eſt ſa manie : & plus on lui fait de repréſentations, & plus ce mal empire. C'eſt pourquoi nous le tenons bien renfermé & bien baricadé, crainte qu'il ne s'évade, car cette maladie fait le déſeſpoir du fils. Ce jeune homme avoit d'abord eu recours aux voies les plus douces, pour l'engager à ne plus reprendre ſon coſtume de juge, & à ne plus courir les rues avec cet équipage ; mais le pere ne s'eſt point laiſſé perſuader. Enſuite on l'a baigné, purifié, & même on l'a ſoumis aux exorciſmes des corybantes : mais auſſi-tôt on l'a vu ſauter avec ſon tambourin, & courir au tribunal [1]. Tous ces moyens reſtant ſans ſuccès, le fils a mené ſon pere à Egine, & l'a fait coucher de nuit dans le temple d'Eſculape. Mais dès le grand matin, il s'eſt trouvé aux barieres du palais de juſtice. Après toutes ces tentatives, on l'a tenu de près dans ſa maiſon, d'où on l'empêchoit de ſortir : il trouvoit encore moyen de s'échapper par des conduits & par des trous : nous avons alors bouché

1 ἐς τὸ Καινὸν, ſubauditur δικαστήριον. C'étoit le nom d'un des nombreux tribunaux de juſtice à Athenes. M. Brunck.

toutes les iſſues, & les avons bourées de maniere à n'y laiſſer aucun paſſage; mais il a ſçu enfoncer des piquets dans la muraille, & il ſautoit de l'un à l'autre comme un choucas. Enfin, nous avons été contraints de tendre un filet tout autour de ſa chambre, & nous le gardons ainſi encagé. Le nom de ce vieillard eſt Philocléon [1], & aucun nom, en vérité, ne pouvoit mieux lui convenir : le fils ſe nomme Bdelycléon [2], parce que ſes goûts ſont diamétralement oppoſés [3].

SCENE II.

LES PRÉCÉDENS, BDELYCLÉON, PHILOCLÉON.

BDELYCLÉON.

XANTHIE, Soſie, hé bien dormez-vous donc ?

XANTHIE.

Hélas, hélas !

SOSIE.

Qu'y a-t'il ?

1 Ami, partiſan, idolâtre de Cléon.

2 L'ennemi de Cléon.

3 Φρυαγμοσεμνάκους, air dur & repouſſant. Voyez ATHÉNÉE, V, pag. 162.

XANTHIE.

Bdelycléon nous appelle.

BDELYCLÉON.

Quelqu'un de vous n'accourrera-t'il pas ici au plus vîte ? Mon pere eſt entré dans la cheminée [1] : on y entend un bruit ſemblable à celui d'une ſouris qui ronge quelque choſe dans un trou. Que l'un veille à ce qu'il ne ſorte par l'ouverture [2] qui mene aux bains, & que l'autre ſe tienne à la porte.

SOSIE.

C'eſt bon, mon maître.

BDELYCLÉON.

Oh, par Neptune ! D'où peut venir ce bruit qui ſe fait dans la ſerre [3] ? Hé, hé, qui va là ?

1 Grec : ἰπνὸν, cheminée, fourneau.

2 κατὰ τῆς πυέλου τὸ τρῆμα. πύελος, eſt mis par Pollux au nombre des inſtrumens propres aux bains.

3 κάπνη, fumarium. Ce paſſage d'Ariſtophane n'a point été entendu juſqu'à préſent. Il eſt précieux, & nous donne une idée d'une partie des maiſons ruſtiques des anciens, tout-à-fait négligée & même ignorée parmi nous. Le livre I, chapitre VI, de Columelle explique très bien comment Philocléon a pu paſſer de la cheminée de ſon appartement dans les tuyaux qui étoient pratiqués pour porter la chaleur avec la fumée dans l'appartement du bain, qui étoit toujours attenant la maiſon du métayer, & comment il a pu ſe trouver dans la κάπνη, fumario, fumerie, ou ſerre : parce que, ſuivant cet auteur, c'étoit dans cette piece qu'aboutiſſoient tous les tuyaux de chaleur qui paſſoient par les quatre angles de l'appartement des bains. Cette ſerre fumigatoire, formée en voûte, étoit ſurmontée par un conduit pour

PHILOCLÉON.

C'eſt la fumée qui ſort.

BDELYCLÉON.

La fumée ? Mais de quel bois ?

PHILOCLÉON.

De figuier.

BDELYCLÉON.

Bon, c'eſt préciſément la fumée la plus âcre. Mais ne deſcenderez-vous donc pas au plus vîte ? Où eſt le couvercle, pour fermer le haut de la ſerre [1] ? Je vais en outre ajouter une bonne tra-

donner iſſue à la fumée qu'on recueilloit ainſi, afin de deſſécher le bois, conſerver les fruits, hâter la maturité du vin, &c. « Fumarium quoque, quò materia, ſi non ſit jam pridem cæſa, feſtinato ſiccetur, in parte ruſticæ villæ fieri poteſt junctum ruſticis balneis........ Vina celerius vetuſeſcunt, quæ fumi quodam tenore præcocem maturitatem trahunt. Qua propter & aliud tabulatum eſſe debebit, quò admoveantur, ne rurſus nimia ſuffitione medicata ſint. » Ainſi Ariſtophane nous peint Philocléon engagé dans tous ces tuyaux deſtinés à porter la fumée, de la cheminée dans les bains, & des bains dans la ſerre ou fumerie. M. l'abbé Anſquer de Ponçol, ſi avantageuſement connu dans la république des lettres par pluſieurs ouvrages de littérature, traduit le mot FUMARIUM par celui de FUMERIE, dans ſa traduction de la XXXVIe épigramme du Xe livre de Martial. Cette traduction eſt manuſcrite & eſt accompagnée d'un très ſçavant commentaire : elle m'a été communiquée par M. l'abbé de Londres, ſon frere, autant recherché dans la bonne ſociété par ſes connoiſſances agréables que par ſon zele en amitié. J'ai ſouvent recours à cet ouvrage.

1 Il y a un très grand mouvement dans cette ſcene, & qui ne plairoit peut-être pas de nos jours à cauſe de la trop grande étendue du local. Car voilà maintenant Bdelycléon au haut de la ſerre, pour clore entierement le canal de la fumée.

verſe par-deſſus. Aviſez maintenant à d'autres échapées. Mais hélas, rien au monde n'égale mon malheur ! On dira de moi que je dois le jour à la fumée [1].

SOSIE à Xanthie.

Camarade, garde bien la porte : tiens-la fort & ferme. Je vais t'aller donner main-forte. Prends garde ſur-tout à la traverſe & au verrou, & vois s'il ne s'uſe pas.

PHILOCLÉON.

Que prétendez-vous faire ? Infâmes que vous êtes, vous ne me laiſſerez pas aller juger ? Dracontides ſe tirera donc d'affaire ?

BDELYCLÉON.

Celà vous chagrineroit donc bien ?

PHILOCLÉON.

Et ſans doute : l'oracle de Delphes ne m'a-t'il pas annoncé que je périrois dès qu'un criminel pourroit eſquiver ma ſentence.

BDELYCLÉON.

O dieu ! Quel oracle !

PHILOCLÉON.

Allons, je t'en prie, ne me fais pas crever ici de dépit.

1 Grec : Que Fumée a été mon pere.

BDELYCLÉON.

J'en jure par Neptune. Non, Philocléon, je ne vous laisserai pas sortir.

PHILOCLÉON.

Eh bien je vais ronger le grillage qui m'entoure [1].

BDELYCLÉON.

Bah, vous n'avez pas de dents.

PHILOCLÉON.

Que je suis malheureux ! Comment me déferai-je de toi ? Comment ? Une épée, vîte ; ou les tablettes [2] pour les sentences de mort.

BDELYCLÉON.

Il a de fâcheux desseins.

PHILOCLÉON.

Non, du tout, non ; mais je veux aller vendre mon âne avec son bât : parce que c'est le jour du marché [3].

BDELYCLÉON.

Est-ce que je ne pourrois pas, je vous le demande, faire cette commission ?

PHILOCLÉON.

Non pas comme moi.

1 Le voilà de retour dans son appartement.

2 πινάκιον τιμητικόν. Voyez au sujet de ces tablettes employées dans les tribunaux grecs. Pollux, VIII, 16.

3 Grec : Parce que c'est la néoménie.

BDELYCLÉON.

Je la ferois bien mieux. Voyons donc cet âne.
(Philocléon sort un instant pour aller chercher l'âne.)

XANTHIE.

Quel bon moyen il a trouvé là! Comme il a sçu adroitement se procurer l'occasion d'échaper un instant!

BDELYCLÉON.

Ça ne le menera pas bien loin : je me suis apperçu de sa ruse. Aussi-tôt qu'il va rentrer, je lui ôterai le moyen de sortir de nouveau, en menant moi-même l'âne au marché. (Philocléon entre avec l'âne, auquel Bdelycléon adresse la parole.) — Pauvre petit baudet, tu as l'air triste! Est-ce parce qu'on te mene au marché? Serois-tu désespéré de ne pas porter un Ulysse?

XANTHIE.

Mais certes! Celui-ci porte quelqu'un suspendu sous lui.

BDELYCLÉON.

Qui seroit-ce donc? Regarde.

XANTHIE.

Le voilà.

BDÉLYCLÉON.

Qu'est-ce que c'est que cela? Hé, hé! Qui va là?

PHILOCLÉON.

PHILOCLÉON.

PERSONE [1], en vérité.

BDELYCLÉON.

Persone, dites-vous ? Et de quel pays ?

PHILOCLÉON.

Je suis de DRASIPPIDE en Ithaque.

BDELYCLÉON.

Ah, ah, je vais vous apprendre, à vos dépens, à ne pas vous nommer persone. Impur animal, pourquoi as-tu souffert cela ? Tu m'as bien l'air d'être la chetive monture d'un huissier [2].

PHILOCLÉON.

Je plaiderai contre vous, pour vous forcer de me lâcher.

BDELYCLÉON.

Pourquoi vouloir, dites-le, plaider contre nous ?

PHILOCLÉON.

Pour l'ombre de l'âne.

BDELYCLÉON.

Vous êtes rempli de méchanceté & de folie.

1 Parodie de l'ODYSSÉE, X, 365.

2 Parce que dans un pays processif comme l'Attique, les chemins étoient couverts d'huissiers chargés d'aller chercher les témoins ou ceux qui étoient cités en justice, de maniere qu'ils n'alloient jamais sans suite. Aussi dans le vers 1416 de cette piece, on reconnoît un homme de cette espece, τόν γε τοι κλητῆρ᾽ ἔχει.

PHILOCLÉON.

Moi méchant ? Oh non, certes. Tu ne vois pas dans cet instant que je suis le meilleur des hommes : mais tu pourras en juger en goûtant les mets délicats [1] d'un vieux juge hélien [2].

BDÉLYCLÉON.

Rentrez, rentrez avec l'âne.

PHILOCLÉON en se retirant.

O juges, mes chers confreres, & vous, ô Cléon, à mon secours.

BDELYCLÉON.

Allez crier en lieu clos. Garçon, mets-moi une bonne quantité de pierres contre la porte, remets de nouveau le verrou, baricade-la en outre avec une bonne piece de bois, contre laquelle tu appuyeras en même-temps ce grand mortier.

SOSIE.

Hélas donc ! D'où me vient cette petite mote qui est tombée sur moi ?

XANTHIE.

Ce sera quelque souris qui aura détaché cela de quelque part.

1 Grec : ὑπογάστριον, les tettines. Mets dont les anciens étoient très friands.

2 Voyez les CHEVALIERS, page 56.

SOSIE.

Une ſouris ? Point du tout : mais c'eſt un juge des goutieres qui s'eſt juché au haut du toit [1].

XANTHIE.

Ah que je ſuis malheureux ! Cet homme-là eſt un oiſeau, il s'envolera. Où, où eſt le filet ? Gare, gare, gare donc.

BDELYCLÉON.

En vérité, j'aimerois mieux garder Scione [2], que mon propre pere.

SOSIE.

Maintenant que nous l'avons fait deſcendre, & qu'il ne peut s'évader ſans notre permiſſion, pourquoi ne prendrions-nous pas un peu de ſommeil ?

BDELYCLÉON.

Mais, pauvre diable, les juges ſes confreres ne vont pas tarder à venir l'appeler à grands cris.

1 C'eſt là que Racine a pris cette idée :

PETIT JEAN.

Le voilà, ma foi, dans les gouttieres.

. . . .

. . . .

Vous verrez qu'il va juger les chats.

Acte II, ſcene VIII.

2 Ville de Thrace qui abandonna le parti des Athéniens pour ſe donner aux Lacédémoniens la premiere année de la quatre-vingt-neuvieme olympiade.

SOSIE.

Que dites-vous là ? Il ne fait pas encore jour.

BDELYCLÉON.

Cela eſt très vrai. Et cependant ils paroiſſent aujourd'hui plus tard que de coutume ; car ils viennent ordinairement dès le milieu de la nuit, avec leurs lanternes à la main, & l'appelent en chantant les vers mélodieux des PHŒNICIENNES du vieux Phrynique [1].

SOSIE.

Oh, s'il le faut, nous les écarterons bien à coups de pierres.

BDELYCLÉON.

O malheureux ! Mais cette eſpece de vieillards eſt d'une nature irritable, & reſſemble à un eſſaim de Guêpes. Ils ont comme elles [2] un aiguillon très aigu, dont ils piquent : ils le lancent comme un trait, & ſautent en bourdonnant.

SOSIE.

N'ayez point de ſoucis : que j'aie ſeulement des pierres, & j'écarterai tout un guêpier de juges.

1 ἀρχαιομελησιδωνοφρυνιχήρατα. Un ſeul mot forgé par Ariſtophane. Je parlerai de ce Phrynique dans une note ſur le vers 1491.

2 Grec : Ils ont κέντρον ἐκ τῆς ὀσφύος ὀξύτατον. L'aiguillon de la Guêpe eſt en effet placé à l'extrémité du ventre.

SCENE III.

CHŒUR DE VIEILLARDS, ENFANS qui les accompagnent.

UN PERSONAGE DU CHŒUR.

AVANCEZ, allez ferme. Vous reſtez, ô Comias? Certes, vous valiez mieux que cela autrefois; vous étiez roide comme une peau de chien, & maintenant Charinas vous devance à la marche. O Strymodore de Conthyle, le meilleur des juges, Evergidès, ou Chabès le Phlyen feroit-il par hazard ici? Nous voici encore, bravo, bravo, braviſſimo! tout ce qui reſte de cette jeuneſſe qui ſe ſignaloit à Byzance, où nous deux, toujours inſéparables, montions enſemble la ſentinelle; & où, en faiſant nos rondes de nuit, nous dérobions le mortier de bois de cette faiſeuſe de pain, & après l'avoir mis en morceaux nous nous en ſervions pour cuire quelque peu de mauvais légumes. Amis, preſſons le pas; il s'agit aujourd'hui de juger Lachès. On dit généralement qu'il regorge [1] d'argent. C'eſt pour cela que Cléon, notre protecteur, nous fit dire hier de paroître

1 Grec: Que ſes ruches regorgent, &c. C'eſt ce Lachès qui eſt jugé ci-après ſous le nom du Chien Labès. Il n'y a pas moyen d'en douter d'après ce vers-ci.

de bonne heure avec force mauvaise humeur [1], pour ne pas épargner le coupable. Car il lui en veut. Allons, chers confreres, pressons nous avant qu'il fasse jour. Continuons notre route, chacun précédé de sa lampe pour regarder de côté & d'autre, de peur qu'on ne fonde inopinément sur nous de quelque coin.

UN ENFANT.

Papa, papa, prenez garde à ce bourbier.

UN PERSONAGE DU CHŒUR.

Hé hé? Ramasse donc par terre quelque chose pour aviver la lampe.

UN ENFANT.

Non, non : je le ferai à merveille avec ce doigt.

UN PERSONAGE DU CHŒUR.

Pourquoi, étourdi, alonger ainsi la mêche, dans une si grande disete d'huile? Tu ne sçais pas ce qu'elle coûte [2].

UN ENFANT.

Hélas donc! Si vous continuez à nous fraper, nous éteindrons nos lampes & nous nous en retournerons chez nous! Alors, sans lumiere, vous irez peut-être barboter dans la boue, comme l'attagas.

1 Grec : Avec une provision de mauvaise humeur pour trois jours. Allusion à l'usage militaire. Voyez le tom. X, pag. 363.

2 L'argent ne nous vient pas si vîte que l'on pense,
Chacun de tes rubans me coûte une sentence.

UN PERSONAGE DU CHŒUR.

Parbleu, j'en corrige de bien plus grands que toi. Mais je m'apperçois que mes pieds sont engagés dans la boue. Je serois bien étonné si dans quatre jours au plus d'ici, nous n'avions pas des pluies abondantes, tant la mêche de ces lampes est couronnée par des champignons énormes ; car le plus ordinairement, cela n'arrive pas sans pluie. Les fruits tardifs ont besoin d'eau & de vents frais. Que vous dirai-je, mes chers confreres, sur ce qui peut être arrivé à notre collegue qui habite cette maison-ci ? Pourquoi n'est-il pas au milieu de nous ? Jusqu'à présent il ne s'étoit pas encore acoutumé à se faire remorquer : il étoit toujours à notre tête, chantant les airs de Phrynique ; car il aime la musique. Mon opinion, ô citoyens, seroit de faire une pause ici, & de lui donner une aubade pour le réveiller : peut être que le plaisir d'entendre nos airs, le forcera de se produire dehors.

Pour quelle raison ce vieillard ne paroît-il point au-devant de nous sur sa porte & ne donne signe de vie ? Auroit-il perdu ses souliers ? Se seroit-il heurté dans l'obscurité les doigts du pied contre quelque chose ? La cheville du pied de ce vieillard seroit-elle enflée ? Et peut-être aussi qu'il souffre des reins. Il étoit sans contredit le plus ardent de nous tous, & lui seul étoit inexorable. Quelqu'un le supplioit-il, il baissoit la tête aussi-tôt & répondoit :

Vous tentez l'impossible [1]. C'est peut-être à cause de ce malheureux qui nous a échapé hier, en nous en imposant & nous assurant, Qu'il étoit dévoué à la république des Athéniens, & Qu'il avoit le premier découvert ce qui se passoit à Samos : il en aura été affecté, & peut-être la fievre le retient-elle à présent au lit : car voilà l'homme..... Mais, ô mon brave, allons, debout, ne vous accablez pas vous-même, & ne vous échauffez pas la bile. D'ailleurs, nous sommes saisis d'un de ces riches personages, qui ont livré la Thrace ; il faut que vous travailliez à le déshonorer & à le punir capitalement. Avance, mon fils, avance.

UN ENFANT.

Mon cher papa, me donneriez-vous ce que je pourrois vous demander.

UN PERSONAGE DU CHŒUR.

Certainement, mon petit-fils. Dis donc ce que tu desires que je t'achete de bon. Je m'imagine que tu vas, petit drôle, me demander des osselets.

UN ENFANT.

Oh non, mon bon petit papa : mais, des figues : c'est bien meilleur.

UN PERSONAGE DU CHŒUR.

Tu n'en auras pas : devrois-tu en mourir.

1 Grec : Vous fricassez une pierre.

UN ENFANT.

Eh bien, j'en jure, je ne veux plus vous éclairer.

UN PERSONAGE DU CHŒUR.

Mais avec mon chétif ſalaire de juge, j'ai maintenant à acheter pain, bois, & bonne chere : & tu me demandes en outre des figues ?

UN ENFANT.

Eh quoi, mon pere ! Et ſi l'archonte défendoit à l'inſtant l'exercice de la juſtice, où trouverions-nous donc de quoi dîner ? Entrevoyez-vous quelque bonne reſſource, ou ne nous reſte-t'il QUE LE CHEMIN SACRÉ D'HELLÉ [1] ?

1 Parodie de Pindare, ſuivant le ſcholiaſte. Hellé, enlevée dans les airs par un bélier, fut effrayée du bruit des flots en traverſant la mer; elle tomba & ſe noya dans cet endroit qu'on appelle depuis l'Helleſpont. Il y a dans le grec :

. . . . . ἢ

ΠΟΡΟΝ ΕΛΛΑΣ ΙΕΡΟΝ.

M. Brunck veut que πόρον ſoit là pour πορισμὸν ; & que les deux expreſſions ſuivantes ſoient ajoutées uniquement pour jeter du ridicule. Mais je dois obſerver qu'il eſt beaucoup plus naturel de ſuppoſer, que l'enfant s'inquiete ſur l'alternative des bonnes ou des mauvaiſes eſpérances que peut avoir ſon pere ; & qu'imbu de ſon hiſtoire mythologique & de ſon Pindare, il place là l'hiſtoire d'Hellé. « Avez-vous quelque eſpoir, dit-il, fondé, ou ne nous reſte-t'il que de nous aller noyer, comme Hellé ? » Au lieu que ſuivant M. Brunck & les autres interprêtes avant ce ſçavant, il faudroit traduire, en négligeant les deux dernieres expreſſions : « Avez-vous quelqu'eſpoir fondé, ou, l'idée d'un tribut ? » Ce qui ſeroit beaucoup trop fin & beaucoup trop recherché pour un enfant, qui voit toujours les extrêmes : d'ailleurs celui-ci privé de ſes figues, inquiet ſur ſon dîner, & vraîment déſeſpéré de la perſpective qu'il entrevoit, ne peut ni ne doit prendre le ton railleur.

UN PERSONAGE DU CHŒUR.

Hélas, hélas ! Non, en vérité, je ne sçais comment je pourvoirai à nos besoins.

UN ENFANT.

O mere infortunée ! Pourquoi m'avez-vous donc mis au jour, puisque vous ne m'avez laissé aucun moyen de pourvoir à ma subsistance ?

UN PERSONAGE DU CHŒUR.

Ce petit sac ne me serviroit donc plus que d'un vain ornement.

UN ENFANT.

Hélas, hélas ! Nous ne devons nous atendre qu'à des larmes.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

PHILOCLÉON enfermé, LE CHŒUR.

PHILOCLÉON.

MES amis, je ſeche ſur pied depuis que votre voix a pénétré juſqu'à moi par cette fenêtre. Mais je ne puis me mettre à votre tête en chantant. Que faire? Je ſuis obſervé par tous ces gens-ci, parce que je brûle d'aller avec vous jeter mes ſuffrages dans l'urne, & de prononcer quelque condamnation. O Jupiter, agitez fortement vos foudres, & faites que tout-à-coup je devienne fumée, ou un Proxeniade, ou le fils de Sellus le preſtigiateur [1]. O roi, touché de mon état pitoyable, n'héſitez pas à m'accorder ce bienfait: ou que votre tonerre me réduiſe incontinent en cendre,

1 ἢ Προξενιάδην, ἢ τὸν Σέλλου, τοῦτον τὸν ψευδαμάμαξυν.

De deux traducteurs latins, l'un traduit: Ut..... vel Proxeniades vel Selli fiam proles falſicrepantis; l'autre, Et me fac.... aut Proxeniadem, aut Selli filium, qui mentitur labruſcam. Le traducteur italien a: Et fammi ſubito in fumo divenire, ò in una proſſeniade, ò quello baione di Sello.

& que je ſois porté par les vents dans de la ſaumure acide en fermentation : ou métamorphoſez-moi en cette pierre ſur laquelle on compte les ſuffrages [1].

LE CHŒUR.

Et qui donc vous retient ainſi, & vous ferme toute iſſue ? Parlez : nous ſommes vos amis.

PHILOCLÉON.

C'eſt mon fils. N'élevez pas la voix : il repoſe dans mon anti-chambre : parlez bas.

LE CHŒUR.

Mais, ô imbécille, pour quel motif prétend-t'il vous captiver ainſi ? Quelle raiſon allegue-t'il ?

PHILOCLÉON.

Il ne veut pas, mes amis, que je juge ni que je me mêle d'aucune condamnation. Il eſt tout diſpoſé à me procurer la gaieté des galas : & moi je m'y refuſe.

LE CHŒUR.

Ce ſcélérat, cet ennemi du peuple & de Cléon, n'a proféré de telles choſes que parce que vous dites la vérité ſur l'adminiſtration [2] ?

PHILOCLÉON.

Il n'auroit certainement jamais oſé ſe permettre de pareils propos, s'il n'étoit dans quelque conjuration.

[1] χοιρίνας, voyez Pollux, VIII, 16.

[2] Grec : Touchant les vaiſſeaux.

LE CHŒUR.

Les choſes étant ainſi, il eſt grand temps d'imaginer quelque ſtratagême, qui vous mette à même de venir à nous à l'inſçu de ce geolier.

PHILOCLÉON.

Quel ſeroit-il ? Cherchez-le. Car je me prêterai à tout, tant je deſire aller ſiéger avec vous pour le ſuffrage.

LE CHŒUR.

Voyez, ſi de votre côté il n'y auroit pas quelque fente où vous pratiqueriez une iſſue, par où, comme un autre Ulyſſe, vous paſſeriez couvert de haillons ?

PHILOCLÉON.

Tous les trous ſont bouchés ; une fourmi [1] ne trouveroit pas où paſſer. Cherchez quelqu'autre moyen, car celui-là eſt impraticable.

LE CHŒUR.

Vous rappelez-vous donc comment à la priſe de Naxos, vous deſcendîtes du haut d'un rempart, à l'aide de quelques broches volées, que vous fichiez dans le mur ?

PHILOCLÉON.

Je me le rappele : mais à quoi bon cela ? L'état des choſes n'eſt plus le même. J'étois jeune alors, plein de vigueur, & en état d'aller à la picorée :

1 σερφω, eſt, ſuivant quelques-uns, une fourmi aîlée.

je n'étois ſurveillé par perſone : je pouvois m'échapper au danger par la fuite : maintenant, au contraire, tous les chemins ſont couverts de ſentinelles diſperſées à deſſein de m'obſerver. J'en ai entr'autres deux à ma porte, qui, armées de broches, m'obſervent comme un chat qui auroit emporté de la viande.

LE CHŒUR.

Mais, ô doux ami, hâtez-vous donc de tirer de vous quelque reſſource : voilà l'aurore.

PHILOCLÉON.

Je ne vois pas de meilleur parti que de ronger mon filet. O Diane, pardonnez-moi d'en venir à cette extrêmité.

LE CHŒUR.

C'eſt agir en homme curieux de ſa liberté : allons, mettez votre mâchoire en jeu.

PHILOCLÉON.

Voilà qui eſt rongé ; mais ne dites mot : prenons bien garde que Bdelycléon n'entende quelque choſe.

LE CHŒUR.

Mon ami, ne craignez rien, rien : car s'il remue, nous l'en ferons repentir, & nous le forcerons à prendre ſa propre défenſe. Nous lui apprendrons à ne pas fouler aux pieds les ordres des déeſſes. Allons, fixez une corde à la fenêtre,

entourez-en votre corps, & laiſſez-vous deſcendre, animé d'une fureur digne de Diopithe.

PHILOCLÉON.

Atendez. Si mes ſurveillans s'aperçoivent de quelque choſe, & veulent me retirer & me rentrer en dedans, que ferez-vous ? Dites vîte.

LE CHŒUR.

Nous vous ſecourrons, & nous mettrons une réſiſtance opiniâtre pour qu'ils ne puiſſent vous retenir. Voilà ce que nous ferons pour vous.

PHILOCLÉON.

Aſſuré de votre appui, je deſcends avec confiance : mais reſſouvenez bien, s'il m'arrive quelque accident funeſte, de m'emporter vous-même, pour, en m'arroſant de vos larmes, m'enterrer au barreau.

LE CHŒUR.

Il ne vous arrivera rien : n'ayez pas de peur. Allons, cher ami, laiſſez-vous couler avec courage, après avoir invoqué les dieux de la patrie [1].

PHILOCLÉON.

O Lycus, génie tutélaire, héros dont j'approche tous les jours de ſi près ! Toi qui te repais avec plaiſir, ainſi que moi, des larmes & des plaintes continuelles des accuſés, tu as ſans doute choiſi ce ſéjour à deſſein de ne rien perdre de leurs ſoupirs ; tu es, de tous les héros, le ſeul qui ait voulu

1 Appollon & Jupiter étoient les dieux tutélaires des Athéniens.

vivre au milieu des malheureux ; prends pitié de moi, & ſauve un de tes plus fideles aſſiſtans : je te promets en revanche de ne plus lâcher ni eau, ni autre ordure [1] auprès de ta baluſtrade [2].

SCENE II.

LES MÊMES, BDELYCLÉON, SOSIE, XANTHIE.

BDELYCLÉON à Sosie.

HOLA ! hé, debout.

SOSIE.

Qu'eſt-il ſurvenu ?

BDELYCLÉON.

J'entends comme des voix bourdonner à mes oreilles.

SOSIE.

Notre vieillard ſe ſeroit-il gliſſé quelque part ?

1 Nec mingam nec magno ſtrepitu ventrem exonerabo.

2 παρά τὰς κάννας. Cette baluſtrade autour de la ſtatue de Lycus, étoit faite avec des pieux & des branches de bois flexible. C'eſt une très bonne plaiſanterie, obſerve avec raiſon M. Brunck, de repréſenter Philocléon s'adreſſant à Lycus comme au dieu tutélaire de la patrie. Ce Lycus étoit fils de Pandion ; on lui avoit élevé une ſtatue près de la place aux jugemens, d'où elle étoit déſignée ſous le nom de τὸ ἐπὶ Λύκῳ δικαστήριον. Voyez Pollux, VIII, 121. Meurſius, lect. att. III, 9.

BDELYCLÉON.

BDELYCLÉON.

Et certes il fait mieux : il s'évade à l'aide d'une corde.

SOSIE.

O malheureux, où allez-vous ? Je ne vous laisserai pas descendre.

BDELYCLÉON.

Monte au plus vîte par l'autre fenêtre, en jouant avec cette branche d'olivier [1], de maniere à ce qu'il la sente s'il prenoit une marche contraire à la tienne.

PHILOCLÉON.

Ne viendrez-vous donc pas à mon secours, ô vous tous qui devez avoir des procès cette année, ô Smicythio, & Tisiade, & Chremo & Pheredipne ? Quand donc, si vous ne le faites à présent, avant que je sois tout à fait remonté, me secourrez-vous ?

LE CHŒUR.

Hé bien donc, que tardons nous de donner libre carriere à cette colere que nous déployons ordinairement contre quiconque trouble un de nos essaims ? Voici, voici le moment de darder

1 εἰρεσιώναις. C'étoit, dit Suidas d'après le scholiaste d'Aristophane, des branches d'olivier chargées de fruits & envelopées de laîne. On avoit coutume d'en atacher aux portes des maisons pour soulager la faim. Sosie s'est emparé de cette branche qui étoit sous sa main. Il est question de cet usage de branches d'olivier suspendues aux portes dans les CHEVALIERS, pag. 90.

avec force cet aiguillon, dont nous perçons les coupables. Mais, ô enfans, posez-là vos manteaux & courez vîte, en jetant de grands cris, raporter tout ceci à Cléon; dites-lui de venir tenir tête à un ennemi de la république, & qui périra misérablement, puisqu'il ose avancer qu'il n'est pas nécessaire de juger.

BDELYCLÉON.

O aimables gens, écoutez un peu & n'élevez pas la voix si haut.

LE CHŒUR.

Nous l'éleverons, certes, jusqu'aux cieux. Nous n'abandonnerons pas ce malheureux.

BDELYCLÉON.

Cela n'est-il pas insuportable, & d'une tyrannie manifeste?

LE CHŒUR.

O citoyens, ô Theorus ennemi des dieux, & tout ce qu'il y a de nos partisans!

XANTHIE.

Par Hercule! ils sont armés d'aiguillons. Ne les apercevez-vous pas, ô mon maître!

BDELYCLÉON.

Ce sont ceux sous lesquels Philippe, fils de Gorgias, a succombé dans les tribunaux.

LE CHŒUR.

Tu en deviendras aussi la victime. Que chacun de nous se tourne par ici, tombons en bon ordre

ſur lui à coups d'aiguillon, ſerrons les rangs, redoublons de rage & de fureur, pour qu'il ſache dorénavant quel eſſaim il a irrité.

XANTHIE.

Parbleu, cela me paroît un peu difficile s'il s'agit ici de combattre. Je ne ſuis pas ſans peur quand je vois ces aiguillons.

LE CHŒUR.

Lâchez cet homme ; ou, nous vous le déclarons ; vous allez chanter le bonheur des tortues : vous ſouhaiterez être à couvert ſous leurs dures écailles.

PHILOCLÉON.

Courage maintenant, ô juges mes confreres : Guêpes pour la facilité à vous mettre en colere, précipitez-vous de rage, en partie ſur le derriere : que d'autres enfoncent leurs aiguillons tout autour des yeux & dans les doigts.

BDELYCLÉON.

O Mida, ô Phryx, ô Maſyntia, ici du ſecours ! Saiſiſſez cet homme, & ne le lâchez à qui que ce ſoit ; à moins que vous ne veuilliez périr de faim ſous le poids de chaînes énormes. J'ai déjà pluſieurs fois entendu le bruit des coups donnés avec les branches.

LE CHŒUR.

Si vous ne le laiſſez, vous allez ſentir de l'aiguillon.

PHILOCLÉON.

O grand Cecrops, notre chef, représenté maintenant par un Dracontide, souffrirez-vous que je sois le jouet de ces barbares, à qui j'ai arraché des larmes de quoi remplir quatre chœnix ?

LE CHŒUR.

Dira-t'on que la vieillesse n'est pas en proie à mille désagrémens ? Voilà que ces deux misérables tiennent leur maître de force & le subjuguent : ils oublient les peaux, les petites tuniques, & les bonnets de cuir qu'il leur achetoit, & tout ce qu'il faisoit en hiver pour garantir leurs pieds de la rigueur de la saison. Ils ne sçavent rougir de rien, & n'ont aucune considération à raison de leurs anciennes chaussures.

PHILOCLÉON.

Ne me lâcheras-tu donc pas à l'instant, ô toi mauvaise bête, & ne te rappeleras-tu pas qu'un jour t'ayant surpris à voler des raisins, je t'attachai à un olivier, & que je te corrigeai à coups d'étrivieres au point de faire des jaloux ? Mais je vois que tu n'es qu'un ingrat. Allons laisse-moi, & toi aussi, & toi encore, avant que mon fils n'accoure ici.

LE CHŒUR.

Atendez, atendez : vous allez tout à l'heure expier ces attentats. Il faut que vous connoissiez

la maniere des gens irafcibles, équitables, & qui ont du caractere [1].

BDELYCLÉON.

Frape, frape, Xanthie; & chaffe ces Guêpes loin de la maifon.

XANTHIE.

C'eft ce que je fais; faites de votre côté beaucoup de fumée pour les éloigner plus efficacement.

SOSIE.

N'irez-vous pas aux corbeaux? Ne fuirez-vous pas? Donnez du bâton.

XANTHIE.

Pour vous, excitez de la fumée en jetant au feu ce fils d'Efchine. C'étoit donc à nous de vous donner enfin la chaffe.

BDELYCLÉON.

Mais certes, il ne vous eut pas été auffi facile de vous en défaire, fi malheureufement ils fe fuffent repus des vers de Philoclès [2].

1 Grec : Qui voient, qui mangent le creffon. Nafturtium nomen accepit à narium tormento. Et inde vigoris fignificatio proverbio id vocabulum ufurpavit, veluti torporem excitantis. Plin. HIST. NAT. XIX, 44. On croyoit, remarque M. Brotier fur cet endroit, que ceux qui mangeoient du creffon devenoient vigoureux & courageux. C'eft pour cela qu'on difoit aux gens foibles & fans caractere, ἔσθιε κάρδαμον, mangez du creffon.

2 Poëte tragique très maltraité pour fes mauvais vers & pour fa laideur, par Ariftophane, ΘΕΣ. 168. ΟΡΝΙ. 281.

LE CHŒUR.

Les malheureux n'ouvriront-ils donc pas les yeux sur la tyrannie qui s'est introduite à notre insçu? Peux-tu nier, ô scélératissime, & inséparable d'Amynias, que tu nous fais fouler aux pieds les loix établies par notre ville, & que tu t'arroges toute l'autorité sans donner aucun motif & sans mettre de ménagement dans tes propos.

BDELYCLÉON.

Pourrions-nous donc avoir une explication & nous racomoder ensemble sans en venir aux mains & sans des cris perçans?

LE CHŒUR.

Irois-je m'expliquer avec toi, ô ennemi du peuple, partisan de Brasidas! Toi, qui vises au despotisme, qui portes des franges de laine, & qui laisses croître ta barbe?

BDELYCLÉON.

Je crois en vérité que je ferai bien mieux d'abandonner totalement mon pere, plutôt que d'être journellement exposé à de pareilles horreurs.

LE CHŒUR.

Bah, vous n'y êtes pas encore [1], suivant le pro-

1 Grec : Vous n'en êtes encore ni au persil ni à la rue. Proverbe appliqué chez les Grecs à tous ceux qui n'en étoient point encore au commencement d'une affaire. Ce proverbe vient de ce que les jardins étoient ordinairement entourés d'une bordure de persil & de rue ; & ceux qui n'avoient pas passé cette bordure, étoient censés n'être pas encore entrés dans le jardin.

verbe trivial : ce n'eſt rien que ce que vous ſouffrez ; mais il vous en cuira lorſque l'orateur révélera vos iniquités & citera vos complices.

BDELYCLÉON.

Au nom des dieux, ne décamperez-vous donc pas d'ici ? Sinon je ſuis réſolu à vous roſſer & à vous en donner tout le long du jour.

LE CHŒUR.

Nous tiendrons bon, tant qu'il reſtera quelque portion de nous-mêmes, puiſque tu viſes à la tyrannie.

BDELYCLÉON.

Mais tout, à vos yeux, eſt tyrannie & conjuration, qu'on ſoit gravement ou légérement accuſé : je n'avois même pas ouï, depuis cinquante ans, une ſeule fois le nom de tyrannie. A préſent, il eſt plus commun que le poiſſon ſalé ; tellement que ce nom retentit dans tous les coins du marché. Si quelqu'un en effet y va pour acheter des orphes [1], & qu'il refuſe des membrades, le vendeur de cette derniere eſpece de poiſſon lui crie auſſi-tôt : CELUI-CI VEUT SE NOURRIR EN TYRAN. Qu'un autre aille demander du poireau pour accommoder des anchois, la marchande, en le regardant de travers, lui parle ainſi : DITES-MOI,

[1] ὀρφῶς, orphus, l'orphe. Pline (XXXII, 54.) en fait mention d'après Ovide (HALIEUTIC. v. 103.), & dit que ce poëte eſt le ſeul qui parle de ce poiſſon, & de quelques autres eſpeces dont il cite les dénominations.

VOUS DEMANDEZ DU POIREAU ; VISEZ-VOUS À LA TYRANNIE ? PENSEZ-VOUS QU'ATHENES DOIVE VOUS FOURNIR CES ASSAISONEMENS ?

XANTHIE.

Et parbleu hier, vers midi, je vais chez une personne. Je veux y faire le sauteur [1], & elle me demande, pleine de rage, SI JE PRÉTENDS FAIRE REVIVRE LA TYRANNIE D'HIPPIAS.

BDELYCLÉON.

Voilà des choses charmantes à entendre. « Et moi, parce que je veux procurer à mon pere une vie heureuse comme celle du poëte Morychus » & éloignée du ton calomniateur, pervers & délateur des plaideurs, je suis accusé d'agir par des vues de conjuration & de tyrannie.

PHILOCLÉON.

Et c'est bien fait. Car pour moi, je préfere au lait de poule cette maniere de vivre que tu veux me faire quiter : je ne suis fou ni de raies [2], ni d'anguilles ; mais je mangerois bien plus volontiers une bonne petite condamnation renfermée dans la boëte aux scrutins.

1 Et una meretrice heri, ch'io veniva da mezzo di, perche gli disse di cavalcare, mi rispose accoraciatasi, se mi haveva statuito la tirannia de Hippia. Voyez ATHENÆ, XIII, p. 581. Horace, satyr. II, VII, 50 :

Clunibus aut agitavit equum lasciva supinum.

2 βατίσιν, batia, raie. Pline, XXXII, 25.

BDELYCLÉON.

Voilà, je le sçais, les mets qui vous flatent le plus. Mais si vous pouvez m'écouter un instant, & entendre ce que j'ai à vous dire, j'imagine que je vous démontrerai votre erreur.

PHILOCLÉON.

Je suis dans l'erreur, parce que j'aime juger?

BDELYCLÉON.

Vous ne voyez pas que vous apprêtez à rire à ces hommes, dont vous êtes non-seulement le très humble serviteur, mais encore l'esclave sans vous en douter.

PHILOCLÉON.

Tais-toi, avec ton esclavage. Je prétends bien être Roi.

BDELYCLÉON.

Ce n'est certes pas vous : & en croyant régner, vous n'êtes qu'un véritable esclave. Apprenez-moi donc, mon pere, quelle considération vous vous êtes acquise en attirant à vous tous les tributs de la Grece [1] ?

PHILOCLÉON.

Mais beaucoup : j'en fais juge tous mes confreres.

1 Le P. Brumoy n'a pas entendu ce vers, qui a été traduit avec toute la précision du grec par le traducteur Italien : Però dimi ò padre, che honore hai tu che galdi la Grecia ? Voilà le vrai sens du Grec, qui est bien plus naturel dans la bouche de Bdelycléon, qui veut faire rougir son pere sur son vil asservissement.

BDELYCLÉON.

« J'y consens. Qu'on laisse mon pere en liberté. Si je perds mon procès, qu'on me donne une épée, je me perce à l'instant. A quelle peine vous condamnerez-vous en cas que j'aie raison, & que vous recusiez les arbitres ? »

PHILOCLÉON.

A ne jamais boire de vin [1], qui est la récompense du bon génie.

LE CHŒUR.

Pour vous, qui êtes des nôtres, il faut que vous nous donniez du neuf, pour que vous ne paroissiez pas vous en tenir aux mêmes expressions que ce jeune homme. Vous voyez la querelle importante où vous êtes engagé. Tout est perdu, si, ce qu'on ne peut soupçonner, vous veniez à succomber.

BDELYCLÉON.

Qu'on m'apporte ici bien vîte des tabletes.

LE CHŒUR.

Mais vous ne paroîtrez nullement de peu d'importance, en vous montrant avec cet attirail.

BDELYCLÉON.

Je veux, pour soulager ma mémoire, prendre note de tout ce qu'il dira [2].

1 Il paroît que Philocléon aimoit le vin ; & son fils sçaura profiter de cette passion pour le détourner de celle de juger. Il est bon de faire cette remarque pour préparer au dénouement.

2 J'ai suivi dans cet endroit depuis POUR VOUS QUI ÊTES DES

PHILOCLÉON.

Que dites-vous, EN CAS QUE JE VIENNE A SUCCOMBER ?

LE CHŒUR.

Le conseil des vieillards seroit réputé d'aucune utilité, & moins que rien. Nous servirions de risée : dans toutes les rues, on nous traiteroit de thallophores [1] & de sacs à calomnie. Allons, ô vous, qui allez prendre la défense de notre pouvoir, déployez hardiment toute la force de votre éloquence.

PHILOCLÉON.

Je vais prendre ma course dès la barriere, & je démontrerai que notre pouvoir n'est inférieur à aucun autre. Quelle félicité, ou quelles délices,

NÔTRES, la distribution des vers indiquée par le sçavant M. Brunck. Tous les autres interprêtes, qui n'ont pu profiter de ses judicieuses observations, ont présenté un sens interverti, hâché, obscur, & à prétention. M. Brunck seul a compris la nécessité de rétablir & a rétabli l'ordre dans ces vers transposés par l'ignorance des copistes.

1 θαλλοφόροι, porteurs de branches, de rames : de φόρος porteur, & θαλλὸς branche, rame, thalle, suivant l'expression encore usitée dans le Nivernois. Ces thallophores jouoient leurs rôles dans les grandes panathénées. Ils portoient tous des branches d'olivier. Tous les vieillards n'étoient pas indistinctement pris pout cette fonction : on choisissoit pour cela ceux qui étoient d'une belle figure, & qui faisoient paroître sur le déclin de leurs jours encore quelques restes de vigueur. C'est ce que l'on apprend par le banquet de Xénophon, où on lit : τεκμήριον δὲ, Θαλλοφόρους δὲ τῇ Ἀθηνᾷ τοὺς καλοὺς γέροντας ἐκλέγονται, συμπαρομαρτουντας πάσῃ ἡλικίᾳ τοῦ κάλλους.

ou quel bonheur plus grand que celui d'un juge ? Et quand il est vieux, quel être plus redoutable ? A peine dès le grand matin suis-je au tribunal, que je suis gardé par de grands hommes de quatre coudées. Aussi-tôt je me vois caressé par une main souple qui a sçu ravir le trésor de l'état : alors « le coupable tombe à mes pieds, s'écrie d'une voix soumise : Ayez pitié de moi, ô mon pere, » s'il vous est jamais arrivé de dérober quelque chose, soit dans les premieres places de l'état, soit dans l'aprovisionement des troupes [1]. « Hé bien, si je ne sauvois ces malheureux, sçauroient-ils seulement que je suis au monde. »

BDELYCLÉON.

Je veux noter sur mes tabletes ce que vous dites-là des cliens.

PHILOCLÉON.

De retour chez moi, chargé de placets, tout fiel à part, « je ne songe plus à ce que j'ai promis ; mais je reçois toutes sortes de prieres de la part de ceux qui veulent éluder un jugement ; &

1 Voilà où Racine a pris ce qu'il fait dire à Dandin, acte I, scene IV :

Qu'est-ce qu'un gentilhomme ? Un pilier d'antichambre :
Combien en as-tu vu, je dis des plus hupés,
A souffler dans leurs doigts dans ma cour occupés,
Le manteau sur le nez, ou la main dans la poche ;
Enfin pour se chauffer, venir tourner ma broche ?

quelles caresses ne fait-on pas au juge pour le gagner ? Les uns nous font dépositaires de leurs maux qu'ils augmentent de moitié jusqu'à les égaler aux nôtres. Les autres nous font des contes. Ceux-ci nous débitent quelque morceau du comédien Æsope ; ceux-là tâchent de nous décider par leurs bons mots. S'ils ne gagnent rien par là, ils nous amenent leurs petits enfans, » garçons & filles. J'écoute, & tous s'inclinent & se mettent à brailler en même temps : ensuite le pere tremblant me supplie par eux comme un dieu, pour que je le blanchisse. Aimez-vous, ajoute-t-il, la voix d'un agneau, soyez touché de celle de ce petit garçon : Aimez-vous les sacrifices chers à Vénus [1] ; écoutez cette petite fille. A de pareils propos on relâche quelque peu de la mauvaise humeur. N'est-ce pas là magnifiquement régner & se narguer des richesses ?

BDELYCLÉON.

Autre note pour mes tabletes, Votre mépris des richesses. Rappelez-moi les avantages dont vous jouissez comme souverain de la Grece.

PHILOCLÉON.

S'agit-il d'examiner l'âge des enfans ; nous avons droit de les regarder tous nuds [2]. Qu'Œagre soit

[1] εἰ δ' αὖ τοῖς χοιριδίοις. Voyez tom. X, pag. 409 & 410, dans la note.

[2] Voyez Petit, LEG. ATTIC. pag. 227 ; Guil. Postel, DE MAGIST.

cité à l'audience, nous exigeons de lui, avant tout jugement, qu'il nous récite le plus bel endroit de sa NIOBÉ. Pour tout remerciement d'avoir gagné son procès; le joueur de flûte bien emmuselé [1] nous joue une marche à notre sortie. Si un pere en mourant laisse une riche héritiere, & s'il détermine dans son testament celui à qui il veut la marier, nous laissons tristement dans la poussiere, le testament avec les coquilles qui recouvrent le cachet [2]. « Nous n'avons aucun égard aux volontés du pere, & nous donnons la fille en mariage à celui qui sçait mieux l'art de nous per-

ATHENIEN. cap. XVIII, explique très bien la fonction des démarques, magistrats chargés d'examiner les jeunes gens qui étoient dans l'âge de puberté. Il fait la comparaison de ce qui se pratiquoit à Athenes, & de ce qui se pratique encore dans tout l'empire Ottoman, où le militaire est toujours nombreux & composé des plus beaux hommes: avantage qui n'est dû qu'à cette institution, particuliere à l'Asie & à quelques institutions chrétiennes, ce qui fournit à Florens l'occasion de faire quelques plaisanteries. L'italien traduit littéralement: E dunque leceto vedere le vergognose parti de gli comprobati giovani.

1 ἐν φορβειᾷ: la muselière, dit M. Brotier, de l'Académie des Inscriptions & Belles-Lettres, étoit une « bande de cuir que les joueurs » de flûte s'attachoient au-dessus & au dessous de la bouche, pour » que leurs joues ne parussent pas enflées & leur visage difforme. » Marsyas fut l'auteur de cette invention. Voyez le Traité, Comment il faut refrêner la colere, chap. XII. » Tome XIII du Plutarque d'Amyot, pag. 282, édit. nouv. Paris, Cussac.

2 Les anciens recouvroient la signature & le sceau de leurs actes essentiels avec des coquilles, pour les mieux conserver & ne les point laisser détruire par le frottement, le mouvement, &c.

ſuader. » Tout en faiſant cela, nous ne devons compte de notre conduite à perſone. « Voilà un privilége que n'a nul ſouverain. »

BDELYCLÉON.

Je vous félicite pour tous les avantages dont vous jouiſſez : mais j'en excepterai l'injuſtice que vous vous permettez au ſujet du teſtament de l'héritiere.

PHILOCLÉON.

« Autre avantage encore, quand le ſénat & le peuple ſont partagés ſur une affaire importante; par exemple, ſur le jugement de quelque criminel, c'eſt à nous autres vieillards qu'on remet la cauſe. C'eſt alors qu'on voit un coquin d'Evathlus [1], & un Cléonyme lâche & rampant nous annoncer qu'il ſont à nous, & qu'ils ne cherchent que le bien public. Enfin nulle affaire conſidérable n'eſt jugée dans l'aſſemblée du peuple, qu'elle n'ait pris forme à notre tribunal, & c'eſt véritablement de nous que partent les arrêts. Ajoutez à cela que Cléon avec ſes cris vainqueurs [2], loin d'oſer nous contredire, nous fait la galanterie de chaſſer les mouches autour de nous. « Vous n'en avez

1 Cet Evathlus eſt un rhéteur repréſenté par Platon le comique, par Cratinus, & par Ariſtophane, comme un ſcélérat, un ſycophante & un τοξότης.

2 κεκραξιδάμας.

jamais fait autant pour votre pere. » Et Théorus ce complaisant à gages, qui ne le cede en rien à Euphémius, ne dédaigne pas de prendre l'éponge pour nétoyer notre chaussure. « Sont-ce là des biens à dédaigner ? En jouir, est-ce être esclave, comme vous osez témérairement l'avancer ? »

BDELYCLÉON.

Parlez jusqu'à extinction de voix : vous en rabatterez quelque jour de cette belle royauté, & vous n'en serez pas plus beau garçon [1].

PHILOCLÉON.

« Mais un dernier avantage, & beaucoup plus aimable que j'oubliois, ce sont les carresses que je reçois chez moi au retour du barreau » avec l'argent que j'y ai gagné. Ma fille est la premiere à me verser de l'eau pour me laver, à me parfumer les pieds & à les baiser ; & tout en me cajolant & en me caressant elle réussit avec sa langue à tirer le triobole de ma bouche. Ma petite femme la suit de près les mains chargées d'un gros gâteau : aussi-tôt elle s'assied près de moi & me presse en ces termes : GOUTEZ DE CELA ; MANGEZ DE CELA. Voilà ce que j'aime : je n'ai pas besoin alors d'avoir l'air de te demander, & à un

1 πρωκτὸς λουτροῦ περιγιγνόμενος. C'est un proverbe qu'Erasme rend ainsi ; podex lotionem vincit : ce qui se dit de ceux qui perdent même en gagnant un procès ; & de ceux encore qui ont beau se laver & qui sont toujours malpropres.

maudit

maudit économe, quand il vous plaira me faire dîner : encore ne fait-on que pester & gromeler contre moi, dans la crainte d'être obligé de me servir un autre gâteau [1]. Voici, voici de quoi opposer aux méchans & repousser leurs traits : si vous me refusez du vin quand j'aurai soif, ce vase en est plein : je n'aurai qu'à me pencher un peu pour m'en gorger [2] : ses glouglous se feront entendre au loin ; & sa liqueur me communiquera cette impudence nécessaire pour tenir bon contre tous les emportemens [3]. N'ai-je donc point d'après cela une vraie souveraineté, & capable d'aller de pair avec celle de Jupiter ? On parle de nous comme de ce dieu même. Les passans entendent-ils du tumulte dans notre assemblée, ils s'écrient :

1 μάζα. Voyez Athénée, liv. III. Le scholiaste d'Aristophane dit que la μάζα étoit faite avec de la farine & du vin.

2 Aristophane prépare peu à peu les lecteurs à voir Philocléon se jeter dans l'ivrognerie.

3 Tout cet endroit-ci roule dans le grec sur un jeu de mots continuel, tiré du mot οἶνόν vin, & ὄνος & δῖνος, noms de vases en usage chez les Grecs. En effet, observe M. Brunck, le poëte joue continuellement sur la double signification du mot ὄνος, & attribue à un vase, ce qui ne peut se dire que d'un âne ὄνος ; comme βρωμήσασθαι, braire ; καταπαρδεῖν, peter comme ; στράτιον, une troupe de roussins. Traduction littérale : Tum si mihi vinum sitienti non infuderis, ASINUM hunc adtuli vino plenum : deinde pandus ipse memet ingurgito : ille autem hians rudit, & contra tuum turbinem grande & horrendum pedit.

O grand Jupiter, quel horrible orage s'éleve dans la place aux jugemens ! Et quand je fais éclater ma foudre, ils m'adorent en batant des mains [1]; & la peur les prend au point que les riches & jusqu'aux plus glorieux font tout sous eux. Et toi-même, tu me crains plus que les autres, oui tu me crains, j'en jure par Cérès : pour moi que je meure, si j'ai peur de toi.

LE CHŒUR.

Jamais nous n'avons entendu plaider avec autant de sagacité & de prudence.

PHILOCLÉON.

Sans doute. Il s'imaginoit venir vendanger une vigne abandonnée [2]: il sçait maintenant que j'étois bien sur mes gardes.

LE CHŒUR.

Comme il a suivi l'affaire de point en point, & sans rien omettre ! Chacun de nous se glorifioit de l'entendre; & le charme de ses paroles nous faisoit croire que nous siégions dans le séjour des bienheureux.

1 κἂν ἀστράψω, ποππύζουσιν. Ceci est métaphorique, & ne peut s'entendre qu'autant qu'on a sous les yeux cette observation de Pline, qui nous a conservé les traces d'un usage ancien, même dès le temps d'Aristophane : Fulgetras poppysmis adorare, consensus gentium est. HIST. NAT. XXVIII, 5.

2 ἐρήμας τρυγήσειν. Proverbe qui revient à cet autre : γλυκεῖ' ὀπώρα φύλακος ἐκλελοιπότος.

PHILOCLÉON.

Voyez comme celui-ci s'étend de plaisir, & est déjà hors de lui-même ! Je veux, mon ami, que tu ne rêves que fouets [1] aujourd'hui.

LE CHŒUR à Bdelycléon.

Allons, il faut mettre toute ruse en œuvre, pour vous tirer de crise. Il seroit difficile de fléchir notre courroux en tenant des propos contraires à nos intérêts. C'est donc à vous de chercher une bonne meule, nouvellement préparée, si vous ne réussissez pas à parler de maniere à briser les efforts de notre fureur.

BDELYCLÉON.

C'est, à la vérité, une entreprise difficile & au dessus de tous les efforts d'une comédie, que de guérir une maladie depuis long-temps invétérée dans une ville. Mais, ô mon pere, digne descendant de Saturne......

PHILOCLÉON.

Cesse de m'appeler ton pere. Si tu ne me démontres pas dans l'instant que je suis esclave, ne cherche pas à te soustraire à la mort, dussé-je pour ce forfait être exclus de la participation aux sacrifices [2].

1 σκύτη βλέπειν, proverbe qui se dit des peureux, qui ont toujours devant les yeux des fouets, des courroies, &c.

2 Grec : σπλάγχνων ἀπέχεσθαι. Expression proverbiale des anciens, qui excluoient des sacrifices, de la participation à la table & à la con-

BDELYCLÉON.

Ecoutez maintenant, cher papa, & prêtez-moi un peu d'attention : Faites d'abord un calcul bien ſimple, non à l'aide de vos ſuffrages [1], mais ſur vos doigts ; & ſupputez la totalité de l'impôt réel [2] qui nous vient de toutes les villes : ajoutez-y

verſation, &c. tous ceux qui étoient coupables de quelque meurtre, homicide, &c. Le ſcholiaſte grec Biſet cite fort à propos au ſujet de ce ferment de Philocléon, l'imprécation d'Œdipe contre les aſſaſſins de Laïus. Voyez-en la traduction, tome III de ce théâtre.

1 Il ne faut point oublier que ces ſuffrages étoient des petits cailloux qui, par leur nombre, déterminoient celui des voix pour ou contre une affaire.

2 φόρον, tributum. L'impôt réel, comme le traduit M. Brotier, dans ſon excellente diſſertation, De Tributis ac Veſtigalibus Imperii Romani. Tacite, in-4°. tom. II, pag. 433. Cet impôt réel fut établi ſur toutes les villes de l'Attique & d'un conſentement unanime. Ariſtide fut chargé par tous les Grecs de déterminer la ſomme que chaque ville payeroit pour que chacune fut raiſonnablement cottiſée ſuivant ſes facultés. Voilà l'origine de cet impôt réel dans la Grece. Mais voyez comme les meilleures inſtitutions dégénerent en abus, & comme les comiques avoient raiſon de s'écrier & de déclamer contre les orateurs & les adminiſtrateurs de leur temps. « Car la taxe que feit » Ariſtides monta à environ quatre cents ſoixante talens (2,147,625 liv.) » & Périclès l'augmenta preſque d'une tierce partie..... Et après la mort » de Périclès, les harangueurs & entremetteurs du gouvernement de la » choſe publique, la haulſerent petit à petit, juſques à la faire monter » à la ſomme de treize cents talens (6,069,375 liv.), non tant » pour que celle guerre (péloponéſiaque) fuſt ainſi de grande deſpenſe, » à cauſe de ſa longueur, & des pertes que les Athéniens y euſſent » reçeuës, que pour autant qu'ilz accoutumerent le peuple à faire » faire des diſtributions d'argent manuel à chaque citoyen, à faire

les revenus des fermes [1], de tous les centiemes [2]; des gages déposés aux prytanées [3], des marchés, des ports, du commerce & des confiscations. Le produit de tous ces revenus se monte à près de deux mille talens [4]; or, combien en revient-il pour les honoraires des juges, qui sont au nombre de six mille, le nombre en effet de ceux qui inondent la ville ne va pas au delà? Il ne vous en revient que cent cinquante talens [5].

» jouer des jeux, & à faire faire de belles images, & édifier des » temples magnifiques. » Plutarque d'Amyot, vie d'Aristides, tom. III, chap. LVIII.

1 τέλη, vectigalia, les fermes. Ib.

2 ἑκατοστὰς.τὰς, dit le scholiaste, ὑπὲρ τοῦ τέλους χορηγουμένας ἀπὸ τοῦ πόλεων. Nous payons des dixiemes & vingtiemes, les Romains payoient le quarantieme de toutes les sommes pour lesquelles ils plaidoient. Voyez la note suivante & TACIT. OPERA, edente Gabriel. Brotier, in-12, t. III, p. 441.

3 πρυτανεῖα. Sportula. τιθέναι πρυτανεῖα, solvere, deponere sportulam; c'est mettre, déposer un gage, une somme quelconque: c'est le SACRAMENTUM des Romains. A Rome, en effet, comme à Athenes, les persones qui vouloient plaider ensemble, étoient obligées de déposer auparavant chacune une somme égale & déterminée, qui tournoit au profit du trésor public. Ces gages étoient sans doute renfermés dans de petites corbeilles. Au reste, ces corbeilles renfermoient non-seulement de l'argent, mais encore des choses bonnes à manger: cela se déduit assez clairement de ce passage du plaidoyer d'Isée. Orat. II, pag. 391. οὔτε πρυτανεῖα, οὔτε παράβασις οὐδεμία τίθεται τῶν εἰσαγγελιῶν.

4 9,337,500 livres de notre monoie.

5 Ce qui fait par an pour chacun des six mille juges, la somme de 2,166 liv. 14 s. 1 den. & demi par tête.

PHILOCLÉON.

Ainſi nous ne touchons pas la dixieme partie du tréſor public.

BDELYCLÉON.

Non certes. Mais où va donc le reſte ?

PHILOCLÉON.

A chacun de ces gens qui ne ceſſent de crier: Jamais je ne trahirai la cauſe des Athéniens : Je ſerai toujours pour le peuple.

BDELYCLÉON.

C'eſt ainſi, ô mon pere, que vous devenez leur eſclave, & que vous vous laiſſez ſéduire par ces belles paroles. Tandis qu'ils ſe font donner par les villes des cinquantaines de talens, en y répandant la frayeur par de ſemblables menaces, ACCORDEZ LE TRIBUT QUE JE VOUS DEMANDE, OU JE VAIS FOUDROYER ET DÉTRUIRE VOTRE VILLE, Vous vous contentez de gruger les reſtes de ces meſſieurs. Nos villes alliées, les entendant s'expliquer ainſi, jugent que tous les autres citoyens ſe bornent à un vil brouet & à la nouriture du plus bas prix, & ne font pas plus de cas de vos ſuffrages que de celui de Connus [1] : ils apportent au contraire à ces harangueurs là des vaſes pleins [2] de ſalaiſons, du vin, des tapis [3], du fromage, du miel, du

1 Voyez les CHEVALIERS, page 77, note 2.

2 ὕρχας.

3 δάπιδας : l'italien aura lu différemment ; il traduit : Vivande

féfame [1], des couffins, des phioles, de belles laines, des couronnes, des colliers, des vafes, enfin les richeffes, compagnes de la fanté. Pour vous autres qui comandez fur terre & fur mer, & qui vous donnez bien de la peine, vous ne recevez d'aucun d'eux pas même une tête d'ail pour affaifoner de miférables petits poiffons.

PHILOCLÉON.

Cela n'eft pas vrai. J'ai moi-même renvoyé trois gouffes d'ail, qui me venoient d'Eucharides. Mais tu es un indigne d'oublier que tu dois me prouver que je fuis un efclave.

BDELYCLÉON.

Ne vous regarderez-vous donc pas comme le véritable efclave de tous ces meffieurs, qui font les feigneurs, & qui, ainfi que leurs flateurs, font comblés de préfens, tandis que vous vous contentez de trois oboles qu'on vous donne & que vous êtes parvenu à gagner à la fueur de votre front [2], foit en livrant des batailles fur terre ou fur mer, foit en efcaladant des villes? Mais ce qui me molefte pardeffus tout, c'eft que vous êtes forcé de fiéger au forum dès qu'il plaît à

[1] σήσαμα. Voyez Pline, HIST. NATUR. XVIII, 22, & XXII, 64.

[2] Tout citoyen d'Athenes étoit admis au nombre des juges, pourvu qu'il fut citoyen libre, qu'il eut trente ans, qu'il n'eut jamais jeté fon bouclier, &c. &c. Voyez fur cela l'HISTOIRE UNIVERSELLE, traduite de l'Anglois, édition in-8°. tome IX, page 247 & fuiv.

un autre de vous y appeler ; par exemple, le fils de Chærée, ce petit libertin, se présentera chez vous les jambes écartées, avec un air efféminé & lascif, il vous sommera d'être prêt à juger le lendemain de grand matin ; & à l'heure prescrite, il faudra que vous vous rendiez : car le signal une fois donné, il n'est plus question d'entrer, & par conséquent point d'oboles. Le magistrat, au contraire, chargé de la défense d'un autre [1], reçoit une drachme, quelque tard qu'il vienne à l'assemblée : & s'il reçoit un présent de quelque riche scélérat, il partage le gâteau avec l'un de ses collegues : & tous les deux, d'un commun acord, arangent l'affaire ensemble : ils se renvoient de l'un à l'autre, comme s'il s'agissoit de diriger une scie : pendant ce temps-là vous êtes à bailler après le questeur pour avoir votre triobole, sans vous apercevoir du manege de ces messieurs.

PHILOCLÉON.

Seroit-il possible ! Malpeste, que dis-tu là ? Quelle secousse violente tu me donnes ! Tu me forces à réfléchir un peu, & je ne sçais réellement plus où j'en suis.

1 συνηγορικόν : Les avocats & les rhéteurs recevoient une drachme tous les jours, lorsqu'ils étoient chargés de la défense d'une ville ou d'un citoyen. συνηγόρων étoit une magistrature annuelle. Ce tribunal étoit composé de dix particuliers choisis au sort. On voit ici l'effet de la jalousie des cours inférieures contre les cours supérieures.

BDELYCLÉON.

Confidérez donc en effet qu'avec le defir que vous pouvez avoir de vous enrichir, & qui eft inné dans tout le monde, vous êtes circonfcrit dans une certaine fphere étroite, par ces meffieurs qui font toujours les empreffés pour le bien public: & vous qui faites la loi depuis le Pont jufqu'à la Sardaigne, vous n'avez pour toute jouiffance qu'un très mince honoraire; encore vous le donnent-ils par parcelle & goute à goute [1], comme de la bouillie pour fuftenter vos jours. Ils veulent vous tenir dans la pauvreté, & je vais vous en dire la raifon: Leur deffein, eft que vous foyez dans leur dépendance, afin que vous déchiriez impitoyablement leurs ennemis, contre lefquels ils vous exciteront & vous irriteront à leur gré, comme autant de chiens. S'ils vouloient nourir le peuple comme il faut, rien ne feroit plus facile. Nous percevons annuellement l'impôt réel fur mille villes; que chacune fe charge de nourir vingt citoyens: cela mettroit cependant vingt mille hommes dans la jouiffance de toutes fortes de délices: ils auroient en abondance du lievre, des courones de toute efpece, du coloftre & du lait

1 *καὶ τοῦτ' ἐρίῳ σοι ἐνστάζουσιν κατὰ μικρὸν ἀεί*: encore vous laiffe-t'on couler cela de temps à autre, goute à goute comme d'un flocon de laine. Métaphore tirée des liqueurs qu'on exprime en preffant un flocon de laine.

cuit [1]; enfin, de tout ce qui convient à une patrie telle que la nôtre, & à la magnificence des trophées de Marathon. Bien loin de cela, vous servez de cortege à ces administrateurs de qui vous atendez votre salaire, comme des ouvriers qui ont fait la récolte des olives.

PHILOCLÉON.

Hé, hé! Quel engourdissement subit s'empare de ma main? Pourquoi ne puis-je saisir mon épée, & d'où vient que la force m'abandonne?

BDELYCLÉON.

« Mais quand ces brigands se voient pressés par la crainte, ils ne manquent pas de promettre tous les revenus de l'Eubée, & cinquante médimnes de froment par tête, tandis qu'ils n'ont jamais

1 καὶ πύῳ, καὶ πυαρίτῃ. Et du colostre & du lait cuit. Dans l'italien : Latte, & latte cotto. Le colostre est le premier lait qui vient aux femelles de tous les animaux après qu'elles ont mis bas. Voyez Pline XXVIII, 33. Plaute le met au nombre des cadeaux faits par les amans :

Meum mel, meum cor, mea colostra, meus molliculus caseus.

Pœnul. 1, 2, 154.

M. l'abbé Ansquer de Ponçol, dans son manuscrit que j'ai fait connoître, dit que Martial envoie en présent du colostre de chevre, parce que celui-là en particulier « passoit pour être souverain dans les maladies de poitrine. » Epigram. Martial. XIII, 35. Le moyen proposé ici par Bdélycléon pour arrêter la mendicité est le seul raisonnable & efficace. Mais il faut des loix précises & une surveillance févere pour contraindre tout mendiant à ne jamais quiter le lieu de sa naissance,

donné plus de cinq médimnes d'orge : encore ne vous ont-ils été fournis que par petites portions [1], parce qu'on vous traitoit d'étranger. Voila pourquoi je me ſuis déterminé à vous tenir toujours renfermé, pour avoir ſoin moi-même de votre entretien, & pour ne vous expoſer plus à la riſée de ces vains prometteurs. Car encore une fois, je me ſuis chargé de vous fournir tout ce que vous demanderez, hormis le triobole qui vous tient ſi fort à cœur [2]. »

LE CHŒUR.

On a toujours eu raiſon de dire : Ne jugez pas ſans avoir entendu les deux parties. Vous nous paroiſſez dans ce moment avoir tout l'avantage : c'eſt pourquoi nous reprenons une humeur plus douce & nous rengaînons nos aiguillons. Allons, ô notre ami & notre confrere, cédez, cédez à ces raiſons : ne faites point preuve ici de mauvaiſe tête, de caractere dur & inflexible. Hélas, plût au ciel que nous euſſions reçus de pareils avis de la part de quelque parent ou allié ! Oui, c'eſt une divinité qui dans ce moment vous tend les bras,

1 Le médimne valoit un peu plus que quatre boiſſeaux, meſure de Paris. Au lieu de PETITES PORTIONS, le grec porte : Par chœnix. Çette meſure peſoit un peu plus de deux livres.

2 Grec : Je vous empêcherai ſeulement de boire le lait du démarque. Κωλακρέτου, du Colacrete, ou gardien, ou tréſorier du ſalaire deſtiné aux juges.

qui vous offre en notre présence des ressources que vous ne pouvez refuser d'accepter.

BDELYCLÉON.

Oui, je le nourirai & lui fournirai tout ce qui est nécessaire à un homme de son âge. Il aura chez moi de bon gruau [1], un habit fouré bien fin [2], une bonne couverture [3], une femme enfin pour lui rendre toutes sortes de petits services [4]. Mais il se tait : il ne bronche pas : c'est bien décourageant !

LE CHŒUR.

Ah, c'est qu'il réfléchit sur ce qu'il doit faire : il reconnoît à présent quelle étoit sa folie : & il se reproche à lui-même de n'avoir pas suivi tous les bons avis que vous lui avez donnés. Peut-être que depuis ce moment il goûte & cherche à remplir vos intentions, en se conformant pour la suite de sa conduite à vos desirs.

PHILOCLÉON.

Hélas, hélas !

BDELYCLÉON.

Hélas, dites, de quoi vous plaignez-vous ?

1 χόνδρον, alica, épeautre. Voyez Pline, HIST. NAT. XVIII, 29.

2 χλαῖναν, læna. Habit double.

3 σισύραν, lodix, loudier, couverture.

4 Quæ penem ei fricet lumbosque.

PHILOCLÉON.

« Ah, loin de moi vos flateuſes promeſſes. J'aime mieux entendre l'huiſſier crier : QUI N'A PAS ENCORE DONNÉ SON SUFFRAGE, QU'IL SE LEVE. Oui, je ne ſoupire qu'après l'urne du barreau, & le comble de mes vœux eſt d'y mettre mon ſuffrage le dernier de tous. » Voyons, ô mon courage. Allons, où es tu ? Parois dans cet inſtant d'obſcurité. Quoi, par Hercule, je n'aurois pas aujourd'hui la liberté de convaincre Cléon de friponerie !

BDELYCLÉON.

Au nom des dieux, mon pere, rendez-vous à mes vœux.

PHILOCLÉON.

Que veux-tu que je faſſe ? Demande-moi tout ce que tu voudras, à l'exception d'une ſeule choſe.

BDELYCLÉON.

Quelle eſt cette exception ? Declarez-là moi.

PHILOCLÉON.

C'eſt de m'abſtenir de juger : je ſerai deſcendu dans le royaume de Pluton, avant de t'avoir rien acordé de ſemblable.

BDELYCLÉON.

. . . . Hé doucement.

. . . .

. . . .

Si vous êtes preſſé de rendre la juſtice,

Il ne faut point ſortir pour cela de chez vous :
Exercez le talent, & jugez parmi nous.

PHILOCLÉON.

Que jugerois-je ? Pourquoi railler ainſi ?

BDELYCLÉON.

Faites ici tout ce qui ſe pratique au barreau. S'il arive que votre ſervante ouvre votre porte à votre inſçu, vous lui ferez porter la peine de ce crime, comme vous l'avez pratiqué juſqu'à préſent au barreau. Il y aura un avantage réel, c'eſt que tout ſe fera dans l'ordre. Vous atendrez que le ſoleil ſoit levé, pour juger à l'ardeur de ſes rayons : qu'il pleuve ou qu'il neige, vous inſtruirez les procès près de votre feu ; & quelque tard que vous vous leviez, nul Theſmothete ne pourra vous exclure du droit de ſiéger chez vous.

PHILOCLÉON.

Cela me plaît aſſez.

BDELYCLÉON.

Autre avantage : Si l'avocat fait des plaidoyers ſans fin, le beſoin de manger ne vous fera tort ni à l'un ni à l'autre [1].

PHILOCLÉON.

Bon, & comment pourrai-je me bien mettre

1 δακνίον σεαυτόν, καὶ τὸν ἀπολογούμενον. Jeu de mots que j'ai conſervé. δάκνειν, grincer des dents, & bleſſer quelqu'un. On juge à tort & à travers quand on a faim.

l'affaire dans la tête, si je mange pendant le plaidoyer ?

BDELYCLÉON.

Mais vous la posséderez bien mieux. Ne dit-on pas, Qu'au milieu des fausses dépositions, le juge ne peut découvrir la vérité qu'en RUMINANT [1].

PHILOCLÉON.

Je comprends cela : mais tu ne me dis pas qui me payera mes vacations.

BDELYCLÉON.

Je m'en charge.

PHILOCLÉON.

Je suis bien aise d'être payé à part, & non pas avec quelqu'autre. Car j'ai dernierement été affreusement filouté par ce fripon de Lysistrate : il reçut une drachme [2] pour nous deux : il me mena à la poissonerie pour changer cette monoie ; & au lieu des trois oboles qui me revenoient, il me donne trois écailles de mulet que je mets aussi-tôt dans ma bouche [3], tant j'étois dans la bonne foi ;

1 ἀναμασώμενοι : jeu de mots, qui a lieu dans notre langue.

2 Voyez l'extrait du P. Brumoy, pag. 396.

3 Les anciens mettoient assez volontiers les pieces de petites monoies dans leur bouche. Florens pense que cet usage peut avoir contribué au proverbe BOVEM IN LINGUA, un bœuf sur la langue : pour dire qu'on fait taire qui l'on veut avec de l'argent : car on prétend qu'il y avoit une espece de monoie avec la figure d'un bœuf, & qui valoit deux drachmes attiques. Au reste, ce proverbe se dit gé-

mais incommodé de l'odeur, je les ai crachées bien vîte, & j'ai voulu le traduire en justice.

BDELYCLÉON.

Eh bien qu'a-t'il répliqué pour sa défense?

PHILOCLÉON.

Tu me le demandes? Il a répliqué que j'avois un estomach de coq. C'est donc ainsi, disoit-il, que vous digérez l'argent?

BDELYCLÉON présente à son pere de l'argent.

Voyez au contraire le profit que vous ferez ici.

PHILOCLÉON.

Ce n'est pas du peu. Allons, arange donc tout à ta fantaisie.

BDELYCLÉON.

Restez tranquille: & je vais vous apporter tout ce qu'il faut.

PHILOCLÉON.

Voilà cependant comme les oracles s'acomplissent. J'avois toujours oui dire qu'un jour viendroit où chaque Athénien jugeroit dans sa maison, & se pratiqueroit dans son vestibule un tout-à-fait petit tribunal, à l'instar du temple d'Hécate [1].

néralement de ceux qui ont de la difficulté à s'exprimer, ou de fortes raisons de se taire. : βοῦς ἐπὶ γλώσσῃ μέγας.

1 Les Athéniens élevoient par-tout des autels à Hécate, comme ἔμφορος & κουροτρόφος.

BDELYCLÉON.

BDELYCLÉON.

Que pouvez-vous desirer de plus ? Me voici avec tout ce que je vous ai annoncé, & même beaucoup plus. En cas de petits besoins, voilà un vase à votre portée suspendu à un pieu [1].

PHILOCLÉON.

Chose très bien imaginée, & d'une très grande ressource dans la vieillesse contre la strangurie.

BDELYCLÉON.

Voilà aussi sur le feu des lentilles dont vous pouvez goûter, si la faim vous presse.

PHILOCLÉON.

Fort bien encore. Ainsi j'aurai toujours mes honoraires, quand même je serois malade. Sans bouger d'ici, je mangerai mes lentilles. Mais que veux-tu que je fasse de ce coq ?

BDELYCLÉON.

C'est pour qu'il vous réveille par son chant, si vous veniez à dormir pendant qu'on plaide.

PHILOCLÉON.

Tout cela me convient fort : mais il me faudroit encore une chose.

BDELYCLÉON.

Hé quoi ?

PHILOCLÉON.

Je voudrois que tu apportes une statue de Lycus.

1 Tu se urinerai ne l'urinale, questo ti starà pendente, & attaccato à un chiodo apresso.

BDELYCLÉON.

En voilà une devant vous : c'eſt lui-même.

PHILOCLÉON.

O héros, notre chef, au regard terrible! Vous reſſemblez à Cléonyme.

SOSIE.

Celui-ci eſt également en effet un héros ſans armes.

BDELYCLÉON.

Si vous vous dépèchiez de ſiéger, je ne tarderois pas à citer une cauſe à votre tribunal.

PHILOCLÉON.

Allons, voyons : il y a long temps que j'atends.

BDELYCLÉON à part.

Eh bien, quelle cauſe appelerai-je la premiere? Quelqu'un des gens a-t'il fait quelque ſotiſe? Bon, la Thratta la cuiſiniere a laiſſé dernierement brûler la marmite......

PHILOCLÉON.

Hé, hé! un moment. Hélas, peu s'en faut que tu ne faſſes mon malheur. Quoi, tu veux appeler une cauſe avant d'avoir établi une baluſtrade? C'eſt cependant la premiere choſe qui nous ſaute aux yeux dans tout ſacrifice [1].

BDELYCLÉON.

Il n'y en a pas : cela eſt vrai. Mais dans l'inſtant je vais vous en apporter. Qu'eſt-ce que cela ſignifie?

[1] Le prêtre dans les ſacrifices étoit dans une enceinte fermée par une baluſtrade. Les juges l'étoient également dans la place Héliéenne.

Ah, comme on eſt l'eſclave de l'habitude par rapport aux lieux qu'on fréquente le plus !

XANTHIE.

Vas donc au diable. Pourquoi nourir un pareil chien !

BDELYCLÉON.

Qu'y a-t'il ?

XANTHIE.

Eſt-ce que Labès...... tout-à-l'heure...... votre chien...... n'a pas mangé tout un fromage de Sicile [1].

BDELYCLÉON.

Bon, c'eſt le premier délit que nous mettrons ſous les yeux de mon pere. Allons, préſente-toi & cite le coupable.

XANTHIE.

Je n'en ferai rien. Mais ſi quelqu'un doit porter plainte, il y a un autre chien qui dit qu'il s'en chargera.

BDELYCLÉON.

Allons, fais les paroître.

XANTHIE.

Il faut bien en venir là.

De maniere que Philocléon demande la baluſtrade à laquelle il étoit acoutumé comme juge, & ſans laquelle il ne pouvoit prononcer un jugement ; fonction qu'il regarde comme la choſe la plus ſacrée, comme un ſacrifice.

1 Il eſt queſtion ici de fromage de Sicile, parce que Lachès, déſigné ſous le nom du chien Labès, avoit commandé la flotte envoyée en Sicile la deuxieme année de la quatre-vingt-huitieme olympiade.

PHILOCLÉON.

Qu'apportes-tu là mon fils ?

BDELYCLÉON.

C'eſt le panier d'oſier où l'on engraiſſe les cochons deſtinés aux ſacrifices domeſtiques [1] ?

PHILOCLÉON.

C'eſt ainſi que tu y portes une main ſacrilege ?

BDELYCLÉON.

Non pas. Mais j'en ſacrifierai quelqu'un pour commencer par les dieux Lares.

PHILOCLÉON.

Dépêche donc d'appeler la cauſe. J'entrevois déjà la peine encourue.

BDELYCLÉON.

Soit. Je vous apporte à l'inſtant les tabletes & le ſtylet.

PHILOCLÉON.

Hélas, hélas ! Tu me feras mourir, tu m'anéantiras avec tes pertes de temps : je me ſerois ſervi de mon ongle pour tracer les lignes [2] ſur mes tabletes.

BDELYCLÉON.

Tenez, les voilà.

PHILOCLÉON.

Appele maintenant la cauſe.

1 L'on renfermoit les cochons dans des eſpeces de cages faites avec des bâtons & de l'oſier. On les engraiſſoit ainſi dans le veſtibule des maiſons. C'eſt-là la baluſtrade qu'apporte Bdelycléon.

2 Voyez la note, pag. 425.

BDELYCLÉON.

J'y ſuis.

PHILOCLÉON.

Par qui commenceras-tu ?

BDELYCLÉON.

Malpeſte ! Ah que j'ai honte d'avoir oublié les urnes aux ſuffrages !

PHILOCLÉON.

Eh bien, où coures-tu donc ?

BDELYCLÉON.

Chercher les urnes.

PHILOCLÉON.

C'eſt inutile : je compte me ſervir de ces petits vaſes [1].

BDELYCLÉON.

Allons, fort bien. Nous avons tout ce qu'il nous faut, excepté la clepſydre.

PHILOCLÉON.

Qu'eſt-ce que je vois donc là [2] ? N'eſt-ce pas un vaſe à eau [3] ?

1 ἀρυστίχους, eſpece de petit ſeau.

2 Philocléon dit cela du pot de-chambre apporté précédemment par ſon fils. ἡδὶ, remarque très bien M. Brunck, eſt là pour ἡ ἀμίς.

3 Grec : Κλεψύδρας. Jeu de mots ſur la double ſignification de Κλεψύδρα, eu égard à ſon étymologie & à ſon uſage.

BDELYCLÉON.

C'eſt fort bien trouvé, & parfaitement conforme à nos uſages. Mais que quelqu'un apporte ici du feu, des feuilles de myrthe & de l'encens, pour commencer par offrir nos vœux aux dieux.

LE CHŒUR.

Nous allons auſſi au milieu de vos libations & de vos ſacrifices, célébrer vos louanges, de ce que vous avez eu le bon eſprit de vous reconcilier après des altercations & des débats fort vifs.

BDELYCLÉON.

Commencez donc à nous faire entendre vos vœux.

LE CHŒUR.

O Phœbus, Appollon Pythien! permettez que tout ce que celui-ci prépare dans ce moment, tourne à notre commun avantage, pour que, dégagés de toute erreur, nous entonions librement IO PÆAN..

BDELYCLÉON.

O divin maître, ô dieu qui préſidez à l'entrée de nos maiſons [1]! recevez ces nouvelles offrandes,

1 γεῖτον Ἀγυιεῦ τοῦ μοῦ προθύρου. Ἀγυιεύς, ſurnom donné à Appollon, parce que dans tous les veſtibules des maiſons on lui érigeoit une colonne en forme d'obéliſque. Cet uſage des Grecs a paſſé,

que je présente aujourd'hui pour la premiere fois en faveur de mon pere. Adoucissez un peu son caractere revêche & dur. Calmez les excès de sa colere avec un petit peu de miel, au lieu de vin cuit [1], afin que par la suite il montre de la clémence envers ses semblables, plus de sensibilité pour les coupables que pour les accusateurs, & afin qu'il se laisse toucher par les larmes des suppliants, & que déposant toute rudesse, sa colere n'ait plus rien d'acrimonieux [2].

chez les Romains, avec la même dénomination qui se trouve dans Horace, od. IV, 20, 30, édit. in-4°. de Sanadon :

Phœbe, qui Xantho lavis amne crines,
Dauniæ defende decus camenæ,

Levis Agyeu.

Plaute avoit dit auparavant :

Saluto te, vicine Apollo, qui ædibus
Propinquus nostris accolis, veneroque te.

Bacch. II, 1, 3.

1 ἀντὶ σιραίου, loco sapæ.... Vino cognata res sapa est, musto decocto, donec tertia pars superfit. Plin. XXIII, 30. Le defrutum étoit du vin réduit à moitié par la cuisson. Ces vins cuits ont toujours une certaine âcreté.

2 Grec : Afin qu'il dépouille sa colere de l'ortie, des pointes de l'ortie. Afin qu'il élague tout ce qu'il auroit de trop âcre dans sa colere.

LE CHŒUR.

Excités par vos ſages diſcours, nous faiſons les mêmes vœux & les mêmes prieres que vous, maintenant revêtu d'une nouvelle dignité. Depuis que nous ſçavons que vous êtes ataché aux intérêts du peuple, plus qu'aucun autre jeune homme, nous nous ſentons pleins de bonne volonté pour vous.

SCENE III.

LES MÊMES, XANTHIE comme accuſateur; SOSIE comme héraut & comme Thémoſthete, UN CHIEN accuſé.

BDELYCLÉON.

Si quelque juge hélien n'a pas encore pris ſéance, qu'il entre. Une fois que les avocats auront commencé à parler, il ne ſera plus permis d'entrer.

PHILOCLÉON.

Quel eſt ce coupable? Comme il va être condamné!

XANTHIE, accuſateur.

Ecoutez maintenant le chef d'accuſation. Le chien Cydathénien accuſe Labès, chien Æxonien, d'avoir excroqué ſeul, contre tout droit & per-

miſſion, un fromage de Sicile. Qu'il ſoit condamné à l'atache [1].

PHILOCLÉON.

A une mort de chien, bien plus; s'il eſt une fois convaincu.

BDELYCLÉON.

Voilà le dit Labès, le coupable.

PHILOCLÉON.

O qu'il eſt affreux! Comme il a le regard d'un fripon! Comme il a l'air, en ſerrant les dents, de vouloir me tromper! Où eſt le chien Cydathénien qui porte plainte contre lui?

LE CHIEN.

Hau, hau.

BDELYCLÉON en montrant le chien accuſateur.

Voici un autre Labès, excellent aboyeur & lécheur de marmites.

SOSIE en habit de héraut.

Qu'on s'aſſeye; ſilence. Pour vous (à l'accuſateur) montez ſur cette banquete, & faites votre plainte.

PHILOCLÉON.

Pendant ce temps-là je vais verſer cette bouteille & la lamper.

1 Grec: Qu'il ſoit condamné à une atache, à un collier de figuier. C'eſt-à-dire, d'après le ſcholiaſte, qu'il ſoit condamné à être ataché fort court, à être ſerré de près: parce que le bois de figuier eſt fort court.

XANTHIE, accusateur.

O juges, vous connoissez le motif qui me force à citer ce malheureux en justice : il s'est permis, contre moi & contre les autres matins, l'action la plus indigne. Il s'est retiré dans un coin, & a dévoré un gros fromage : il s'est rempli dans l'obscurité.

PHILOCLÉON.

Il est suffisamment convaincu de ce forfait. Le puant vient de faire un rot des plus infectés de l'odeur de fromage.

XANTHIE, accusateur.

J'ai eu beau lui en demander un morceau ; jamais il n'a voulu m'en céder. Et de qui pouvez-vous atendre quelque cadeau, si ce n'est de celui qui me jete volontiers, à moi chien, la moindre petite chose.

PHILOCLÉON.

Il ne vous a rien donné ?

XANTHIE, accusateur.

Non, pas même à moi qui suis son compagnon.

PHILOCLÉON.

Ce drôle-là n'est pas moins chaud que cette lentille [1].

BDELYCLÉON.

Au nom des dieux, mon pere, ne prononcez pas avant de les avoir entendus tous deux.

1 Il mangeoit des lentilles bouillantes.

PHILOCLÉON.

Mais, mon ami, la chose est claire. Cela parle tout seul.

XANTHIE, accusateur.

Non : ne lui rendez pas la liberté. C'est de tous les chiens le plus ardent à se faire seul sa part : s'il est auprès d'un mortier, il en parcourt les bords avec autant de célérité que s'il voguoit autour d'une île, & il dévore l'enduit des villes [1].

PHILOCLÉON.

Hélas ! il ne m'en restera par conséquent pas de quoi boucher les fentes de ma cruche.

XANTHIE, accusateur.

Châtiez-le donc. Jamais une maison ne pourra suffire à deux voleurs [2]. Il faut que je sois récompensé si j'obéis ; ou, par la suite, je ne japerai plus.

PHILOCLÉON.

Hiou, hiou ! Que de scélératesses il vient d'accumuler contre lui ! Cet être là est sans contredit un fripon. N'est-ce pas là ton avis, mon petit coq ?.... Par ma foi, il fait signe qu'oui. Hé, hé Thesmotete ! Où est-il ? Qu'il me donne le pot-de-chambre.

1 σκίῤῥον signifie du plâtre & cette espece de croûte qui se forme autour du fromage qu'on pilloit autrefois dans des mortiers. On rejetoit sans doute cette croûte épaisse, qui devenoit la proie des chiens.

2 Aristophane fait ici allusion à ce proverbe : Μία λόχμη οὐ τρέφει δύο εριθάκους.

SOSIE, Thesmotete.

Prenez-le vous-même : je suis occupé à rassembler les témoins. Voici ceux qui déposent en faveur de Labès : un plat, un pilon, un couteau à nétoyer les fromages, un gril, une marmite, & autres ustensiles de cuisine. Mais pisez-vous donc encore, & ne vous asseyez-vous pas ?

PHILOCLÉON.

Pas encore : mais pour celui-là, je pense qu'aujourd'hui il lâchera tout sous lui.

BDELYCLÉON.

Ne cesserez-vous donc pas d'être dur & intraitable, & cela envers les coupables ? Serez-vous donc toujours acharné après eux ? Labès, montez sur cette banquete, & justifiez-vous. Pourquoi ce morne silence ? Parlez.

PHILOCLÉON.

Il paroît n'avoir rien à répliquer.

BDELYCLÉON.

Point du tout. Mais, je pense, qu'il en est de lui comme du coupable Thucydide, qui, frapé d'étonement, ne put déserrer les dents. (Au chien.) Retirez-vous d'ici. Je vais prendre votre défense.

Il est difficile, ô juges, de défendre un chien accusé d'un crime odieux. Je parlerai néanmoins. C'est un bon chien : il est la terreur des voleurs [1].

1 Grec : Des loups. Mais c'est un jeu de mots.

PHILOCLÉON.

Bon : mais c'eſt un voleur lui-même & un conjurateur.

BDELYCLÉON.

Et certes, il n'eſt rien de cela. C'eſt bien au contraire le meilleur des chiens, & le plus excellent pour la garde d'un grand troupeau.

PHILOCLÉON.

A quoi cela revient-il, s'il eſt vrai qu'il ait mangé un fromage ?

BDELYCLÉON.

Il ſe bat pour votre défenſe : il garde votre porte, & a d'ailleurs des qualités éminentes. Pardonnez-lui s'il a dérobé quelque choſe. Ce n'eſt pas à la vérité un grand joueur de cithare [1].

PHILOCLÉON.

Je voudrois qu'il ne ſçut pas même lire, & qu'il lui eût été impoſſible d'écrire pour ſe diſculper d'un crime.

BDELYCLÉON.

O excellent juge, écoutez nos témoins. Aprochez, petit couteau, & parlez à voix claire. Vous exerciez pour lors la queſture [2], répondez diſtinc-

1 C'eſt-à-dire, il ne ſe pique pas d'en ſçavoir bien long.

2 C'étoit vous qui, comme les queſteurs, nétoyiez les fromages, les partagiez, & les diſtribuiez aux ſoldats.

tement. N'avez-vous pas partagé les portions qui devoient être diſtribuées aux ſoldats....? Il affirme l'avoir fait.

PHILOCLÉON.

Eh parbleu, c'eſt un impoſteur.

BDELYCLÉON.

O bon génie, ayez pitié des malheureux ! Ce Labès-ci ne vit que de têtes & d'arrêtes de poiſſon, & ne reſte jamais en même place. Mais ſon accuſateur ne ſçait que garder la maiſon ; il a bien ſes raiſons. Quelqu'un apporte-t'il quelque choſe, il en veut ſa portion : ſi on la lui refuſe, il a bientôt donné un coup de dent.

PHILOCLÉON.

Ouf ! Je me ſens déjà pris de compaſſion [1]. Il me ſera ſurvenu quelque incommodité ! Je me laiſſe ébranler !

BDELYCLÉON.

Allons, mon pere, ayez pitié de lui, je vous en conjure. Ne le ſacrifiez pas. Où ſont les petits ?

Venez famille déſolée.
Venez, pauvres enfans, qu'on veut rendre orphelins ;
Venez faire parler vos eſprits enfantins [2].

1 Plaideurs, act. III, ſcen. III.

2 Grec : Venez, petits infortunés, faites entendre vos vagiſſemens, ſuppliez, verſez des larmes.

PHILOCLÉON.

Retirez, retirez, retirez, retirez-vous.

BDELYCLÉON.

Je me retirerai : & quoique cet ordre, RETIREZ-VOUS, en ait trompé plusieurs, je me retirerai cependant.

PHILOCLÉON.

Vas au diable. Comme je souffre d'avoir avalé quelque chose ! Il m'est échapé des larmes, ce qui, j'en suis sûr, ne me seroit jamais arivé sans ces maudites lentilles dont je me suis gonflé [1].

BDELYCLÉON.

Vous ne lui ferez pas grâce ?

PHILOCLÉON.

C'est difficile à décider.

BDELYCLÉON.

Allons, cher petit papa, prenez des sentimens plus humains : prenez ce suffrage, mettez-le dans le second vase, sans faire semblant de vous en apercevoir ; & qu'il soit absous, ô mon pere !

PHILOCLÉON.

Rien de cela. Je ne me pique pas d'une brillante éducation [2].

1 Les larmes viennent assez ordinairement aux yeux de ceux qui se brûlent en mangeant.

2 Grec : Je ne sçais pas jouer de la cithare.

BDELYCLÉON.

Allons, allons. Je vais vous approcher l'urne dans la minute.

PHILOCLÉON.

Où eſt la premiere ?

BDELYCLÉON.

La voici.

PHILOCLÉON.

Allons, j'y mets mon ſuffrage.

BDELYCLÉON.

Il eſt atrapé ! Il vient d'abſoudre ſans le ſçavoir.

PHILOCLÉON.

Quoi ! Je vais renverſer les ſuffrages. Qu'eſt-ce que cela ſignifie ?

BDELYCLÉON.

Vous allez le voir. LABÈS EST ABSOUS.... Mon pere ! Mon pere ! Qu'avez-vous donc ?

PHILOCLÉON.

A moi, à moi ! De l'eau ?

BDELYCLÉON.

Soutenez, ſoutenez-vous un peu.

PHILOCLÉON.

Dis-moi : Eſt-il véritablement abſous.

BDELYCLÉON.

Oui, en vérité.

PHILOCLÉON.

PHILOCLÉON.

Je ne vaux plus rien.

BDELYCLÉON.

Tranquillisez-vous, ô aimable papa : & levez-vous.

PHILOCLÉON.

Comment pourrai-je jamais me persuader qu'un coupable a été absous par moi ? Que doit-il donc m'arriver ? O dieux révérés, pardonnez-le moi ! Je l'ai fait malgré moi. Ce n'est pas un péché d'habitude.

BDELYCLÉON.

Consolez-vous de cela. « Venez, j'aurai soin de vous amuser par toutes sortes de plaisirs. Vous irez aux festins, aux bals, aux spectacles. Laissez-là les jugemens, & ne souffrez pas qu'un Hyperbolus vous dupe désormais. »

PHILOCLÉON.

Fais donc de moi ce que tu voudras.

INTERMEDE.

LE CHŒUR partagé en deux bandes.

Ier DEMI-CHŒUR.

Allez, vous autres, promptement où la joie vous appele. Pour vous, ô nombreuse assemblée, daignez donner assez d'attention aux sages observations que l'on va faire, & n'en laissez rien tomber par terre. Au reste, on ne pourroit avoir à craindre pareille chose que de la part de spectateurs ignorans, & non de la vôtre.

Voici, ô peuple, le moment d'écouter favorablement; si vous aimez entendre la vérité. Notre poëte ne peut se refuser de vous faire quelques reproches. Il prétend avoir lieu de se plaindre de vous, lui qui, souvent sans se faire connoître, s'est déjà livré & consacré à vos divertissemens, en mettant sous le nom d'autres poëtes [1] plusieurs de ses pieces pour les faire jouer. Doué du talent & de l'esprit d'Euriclès, il parloit par la bouche des autres [2]. Souvent aussi depuis il n'a pas craint

1 Il avoit donné plusieurs de ses pieces sous les noms de Philonide & de Callistrate.

2 Grec : Il imitoit l'esprit & le talent prophétique d'Eurycles,

d'avouer ses ouvrages, il a osé tenter des succès au théâtre [1], sans chercher à déguiser sa muse sous un nom étranget. Comblé d'honneurs plus que persone ne l'a jamais été, il défie qu'on l'accuse de s'être flaté d'un mérite transcendant, ou de s'être énorgueilli de ses avantages, & d'avoir fréquenté les lieux de débauche pour être un nouveau sujet de corruption aux jeunes gens. Si quelque efféminé est allé lui témoigner sa peine de voir son amant sacrifié au ridicule, il assure n'avoir jamais eu la foiblesse de se prêter à un silence condamnable : il est assez honnête pour éloigner des Muses qu'il cultive, toute atteinte criminelle. La premiere fois qu'il a paru sur le théâtre, ce n'étoit pas pour ataquer des hommes, mais bien des monstres affreux contre qui il a fallu déployer toute la force d'Hercule. Telle étoit en effet sa position, lorsqu'il débuta par assaillir ouvertement cette bête horrible dont la gueule étoit armée de dents aiguës. Son regard, semblable à celui de Cynna, inspiroit l'effroi : cent flagorneurs des plus corrompus lui caressoient les oreilles. Sa voix étoit le fracas d'un

& parloit dans le ventre des autres..... Cet Euryclès étoit un devin d'Athenes, qui portoit, disoit-on, dans son ventre le génie qui l'inspiroit.

1 La premiere piece qu'il osa avouer, & il fut contraint d'y jouer en personne, fut les CHEVALIERS. Aucun autre poëte du temps ne voulut jouer le personage de Cléon. Ce qui força Aristophane de quiter l'incognito.

torrent qui rompt ſes digues ; il puoit comme un phoque [1] ; il avoit la malpropreté d'une Lamie [2], & le derriere d'un chameau [3]. A la vue d'un tel monſtre, il ne fut point contenu par la crainte, & ne chercha point à l'amadouer par des préſens ; & maintenant encore, il ne montre pas moins d'ardeur pour vos intérêts. L'année derniere il l'ataqua de nouveau, & d'autres monſtres qui, comme autant de cochemares & de fievres, étrangloient de nuit nos peres & ſuffoquoient nos aïeux : mollement étendus ſur des lits, ils troubloient le repos d'un chacun, quelque ennemi qu'on fut des procès, par des ſommations, des évocations, & des témoignages [4] : c'étoit au point que pluſieurs ne ſçachant que devenir, recouroient à la juſtice du polémarque. Vous n'avez pas ſenti alors le bonheur d'avoir trouvé un être auſſi précieux, qui a ſçu chaſſer toutes ces peſtes & en purger le pays : vous

1 Φώκης, phoca, vitulus marinus, veau marin, phoque de la méditerranée.

2 Et haveva teſticuli non lavati di lamia.

3 Les Grecs n'aimoient pas moins les caricatures que les François. Tout le monde ſe rappele l'eſpece de harpie qui ſe trouvoit par-tout ſur les quais les années dernieres.

4 On voit qu'Ariſtophane veut parler des maximes pernicieuſes des ſophiſtes qu'il avoit joués l'année précédente dans ſes NUÉES, qui, étendus ſur leurs canapés, enſeignoient la morale la plus dangereuſe aux jeunes gens, & traînoient en juſtice les plus paiſibles citoyens qui pouvoient être ſuppoſés de ne pas conniver à leurs vues.

ne lui avez donné aucun encouragement, parce que vous n'avez pas ſçu apprécier les maximes qu'il répandoit avec intelligence, & qui étoient dignes de toute votre attention par le mérite de la nouveauté : c'étoit en vain qu'au milieu des libations, il atteſtoit Bacchus que perſone n'avoit jamais entendu de meilleurs vers que les ſiens. Il eſt honteux pour vous de n'avoir pas prononcé en leur faveur, dès la premiere fois : au reſte, le poëte n'en recueille pas moins les ſuffrages des gens ſages, quoiqu'il ait été fruſtré de la victoire que lui aſſûroit ſa ſupériorité ſur ceux qu'il avoit à combattre. Mais par la ſuite, ô aimables citoyens, ſi vous trouvez des poëtes diſpoſés à imaginer & à dire des choſes neuves, prodiguez à ceux-là ſur-tout vos careſſes & vos louanges ; recueillez leurs maximes, & ſerrez-les près de vos pommes dans vos coffres. Avec cette précaution, tous vos vêtemens répandront toute l'année l'odeur de votre prudence.

IIe DEMI-CHŒUR.

O nous, autrefois, ſi ardens à la danſe, ſi ardens au combat, & par-là même ſi intrépides ! C'étoit autrefois, oui c'étoit autrefois ! Il n'eſt plus rien de tout cela aujourd'hui, que la blancheur de nos cheveux égale celle du cigne. Mais il faut trouver encore ſous ces cendres tout le feu de notre jeuneſſe. Et ne doutons point que notre vieilleſſe ne

vaille mieux que les airs apprêtés, maniérés & efféminés de bien des jeunes gens.

Ier DEMI-CHŒUR.

Si quelqu'un, parmi vous, ô ſpectateurs, ſurpris de notre coſtume, deſire ſçavoir pourquoi nous nous préſentons avec des corſages grêles comme ceux des Guêpes, & avec des aiguillons, nous le mettrons aiſément au fait, quelque ignorant qu'il ſoit. Tels que vous nous voyez, armés de nos aiguillons, nous ſommes des Athéniens, originaires du territoire Attique, auquel nous devons toute notre illuſtration : nous ſommes la nation la plus courageuſe; cette république l'a ſouvent éprouvé dans les combats, mais ſur-tout quand les barbares affamés de nos rayons, ravagerent tout ce pays qu'ils livrerent aux flammes & qu'ils couvrirent de fumée. C'eſt alors qu'en un clin d'œil nous ſommes tombés ſur eux: nous étions armés de haches & de boucliers : bouillans de colere [1], chacun ſaiſiſſoit ſon adverſaire, & ſe déchiroit les levres de rage. La multitude des traits déroboit la vue du ciel & obſcurciſſoit l'air : enfin, à l'aide des dieux nous les avons, vers le ſoir, contraints à prendre la fuite. La chouette de bonne augure avoit, avant la mêlée, paſſé au-deſſus de notre armée. Nous nous ſommes mis à la pourſuite de ces fuyards;

2 θυμὸν ὀξίνην πεπωκότες, enyvrés d'une bouillante colere. θυμος fait là jeu de mots. Il ſignifie de la colere & du thym.

leur lançant des aiguillons dans les fesses [1], comme si nous eussions harponé des thons : pour eux, ils ne pensoient qu'à fuir, les joues & le sourcils martyrisés de piquures. Aussi parmi eux regarde-t'on la Guêpe Attique comme tout ce qu'il y a de plus formidable [2].

1 θυλάκους, haut-de-chausse. La bataille de Marathon fut peinte gratuitement par le fameux Polygnote, dans le portique Pœcile. On y voyoit les Perses avec de grands haut-de-chausses. Ce qui fait dire à Perse, de ce portique où les stoïciens donnoient leurs leçons :

Quæque docet sapiens braccatis illita medis
Porticus.

III, 53.

2 Il s'agit ici de la fameuse bataille de Marathon. L'homme de génie sçait jusques dans ses jeux instruire & plaire. Or, rien n'atteint plus sûrement ce double but que de rappeler l'attention sur ce qui doit faire continuellement l'objet de notre admiration ou de nos plus douces jouissances. (V. les Réflexions sur Œdipe à Colonne, p. 445, t. III.) Les poëtes de l'ancienne Grece sont tous autant de modeles à suivre & à consulter pour l'art avec lequel ils excellent en cela. C'est ce qu'a parfaitement compris M. le comte de Noyan. Il m'écrivoit dernierement au sujet des premiers volumes de cette collection : « Quand je lis les ouvrages » des grands hommes que vous avez traduits, outre les beautés sans » nombre que j'y trouve, j'y apperçois une adresse que nos poëtes » François n'ont pas assez sentie. Les pieces des premiers étoient faites » pour les Athéniens, & l'on y parloit sans cesse des grandes actions » de leurs ancêtres, de leur amour & de leur respect pour les dieux. » Cette nation vaine recevoit avec transport de pareilles productions. » Je suis bien éloigné de comparer Shakespear à ces grands hommes ; » mais il a eu la même adresse qu'eux ; & malgré ses défauts, les » Anglois le réverent. Notre Corneille, venu dans un temps où les » esprits étoient encore agités par le souvenir des factions précédentes, » enchanta dans CINNA & dans RODOGUNE, des spectateurs accou» tumés à de pareilles idées. Racine vint, & ne parla que d'amour à une

IIe DEMI-CHŒUR.

Il falloit voir pour lors notre ardeur, qu'aucune espece de crainte ne pouvoit ralentir. Montés sur des triremes, nous avons détruit ces brigands. Nous ne pensions pas dans ce moment-là aux moyens de façoner un discours, d'accumuler des calomnies contre quelqu'un : mais chacun à l'envi n'aspiroit qu'à la gloire d'excellent rameur [1]. Or, comme dans cette expédition nous soumîmes un grand nombre de villes, c'est donc à notre courage surtout que l'on doit tous les tributs qu'on nous paie, & qui deviennent l'objet des déprédations de jeunes étourdis.

Ier DEMI-CHŒUR.

Si vous nous examinez avec attention, vous

» nation galante. Ils eurent tous deux, considérés sous ce point de vue, » le mérite du moment. Mais s'ils avoient osé faire un théâtre national, » leur gloire nous eut peut-être été plus chere & plus utile. En effet, quel » est le François qui n'eût pas pris l'intérêt le plus vif, par exemple, » à la mort de Gabrielle d'Estrées, de la belle Agnès, de Samblançay, » de Henri III, de Henri IV, &c ? Avec leurs pinçeaux, avec de » pareils sujets, jusqu'où nos tragiques auroient-ils porté l'amour de » la nation pour elle-même & sa reconnoissance pour eux. A présent » que nous avons perdu ces grands hommes, & que Voltaire n'est » plus, qui pourra exécuter des plans aussi beaux & aussi brillans ? »

1 Les Grecs poursuivirent les Perses jusques dans leurs vaisseaux, & en prirent sept. (Hérodote, liv. VI.) De plus, après la fameuse journée de Marathon, les Athéniens donnerent à Miltiade le commandement d'une flotte considérable, pour faire rentrer dans leur devoir les îles qui avoient donné du secours aux Perses dans la derniere guerre. CORNEL. NEPOS IN MILTIADE.

nous trouverez en tout ſemblables à des Guêpes, quant aux mœurs & au genre de vie. D'abord il n'y a point d'animal plus cruel & plus colere que nous quand on nous irrite. D'un autre côté, nous avons des ouvrages & des occupations toutes pareilles à celles des Guêpes. Nous formons comme elles divers eſſaims qui ſe répandent dans différentes ruches : ceux-ci chez l'archonte, ceux-là chez les onze, d'autres dans l'odeum [1] : on en voit qui ſont collés contre les murs, la tête penchée en terre, n'ayant preſqu'aucun mouvement, & reſſemblans à des vers dans leurs alvéoles [2]. Rien de plus induſtrieux que nous pour nous aproviſioner de toutes les néceſſités de la vie. Nous les tirons d'un chacun, que nous piquons avec nos aiguillons. Mais nous comptons quelques frêlons parmi nous, dépourvus de cette arme, qui, ſans partager nos peines, en conſument les fruits. Nous ſouffrons on ne peut pas plus, de voir enlever notre ſalaire par un homme qui ne ſe montre jamais au combat, & qui n'a jamais gagné aucune am-

1 L'odeum fut conſtruit pendant l'adminiſtration de Périclès. C'étoit un théâtre magnifique, où on diſtribuoit les farines au peuple. Ce qui donnoit lieu à des querelles & à des jugemens qui exigeoient la préſence des juges & de l'archonte.

2 En cet endroit, il eſt queſtion des magiſtrats chargés de veiller à l'entretien & à la réparation des murs.

poule à manier la hâche ou la rame pour le bien de cette ville. Au reſte, notre avis eſt qu'à l'avenir quiconque n'aura point d'aiguillon ſoit privé du triobole.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

PHILOCLÉON, BDELYCLÉON.

PHILOCLÉON.

NON, tant que je vivrai, je ne me déferai de mon manteau. Hélas, il fut ſeul toute ma reſſource dans cette fameuſe bataille, où le fougueux Borée [1] ſouffla ſi à propos.

BDELYCLÉON.

Vous ne me paroiſſez curieux d'aucun bien-être.

PHILOCLÉON.

Je m'embaraſſe en vérité fort peu des beaux vêtemens. Dernierement en effet, après m'être gorgé de petits poiſſons, je tachai mes habits, je les donnai au foulon, & il m'en coûta un triobole, ce qui eſt le prix ordinaire.

1 Il s'agit ici de la fameuſe tempête qui détruiſit la flotte des Perſes, qui ſe préparoient à bloquer les Grecs raſſemblés dans la rade d'Artémiſium. Cette tempête venoit en effet du mont Pélion, au nord d'Artémiſium. Voyez Hérodote, liv. VIII.

BDELYCLÉON.

Essayez au moins de ma bonne volonté, puisque vous vous êtes confié à moi.

PHILOCLÉON.

Qu'exiges-tu donc ?

BDELYCLÉON.

Laissez-moi là votre manteau, & prenez cette robe fourée qui vous en tiendra lieu.

PHILOCLÉON.

Faites donc & nourissez donc des enfans : le mien ne veut-il pas m'étouffer ?

BDELYCLÉON.

Allons, prenez donc, revêtez-vous en & ne dites mot.

PHILOCLÉON.

O, de par tous les dieux, que diable est cela ?

BDELYCLÉON.

Les uns en font un habit à la Persiene, d'autres une grande robe fourée [1].

PHILOCLÉON.

Bon, je pensois que c'étoit un couvre-pied à la Thymœtide [2].

1 Voyez ce 1137e vers dans POLLUX, VII, 59.

οἱ μὲν καλοῦσι Περσίδ᾽· οἱ δὲ καυνάκην.

2 σισύραν.. Θυμοιτίδα. Thymœtide, peuple de l'Attique, de la tribu hippocoontide.

BDELYCLÉON.

Il n'y a rien d'étonant à cela : vous n'avez jamais été à Sarde, vous le ſçauriez ſi vous y aviez été ; mais vous l'ignorez à préſent.

PHILOCLÉON.

Moi ? Non pas, certes, non. Mais il me paroît tout ſemblable au ſagum pluché de Morychus.

BDELYCLÉON.

Vous n'y êtes pas : cela ſort des manufactures d'Ecbatane.

PHILOCLÉON.

Eſt-ce qu'à Ecbatane on travaille ainſi la laine par floccons [1] ?

BDELYCLÉON.

Eh non, brave homme ; mais cette étoffe eſt manufacturée à grands frais : il entre pour plus d'un talent de laine dans cette robe.

PHILOCLÉON.

Ne feroit-il pas plus ſimple de l'appeler ÉTOFFE MANGE-LAINE que robe fourée [2] ?

BDELYCLÉON.

Allons, tenez-vous donc & revêtez-vous en.

1 Grec : Eſt-ce qu'à Ecbatane les inteſtins ſont faits de laine ?..... Philocléon s'exprime ainſi pour déſigner la maniere friſée & pluchée dont cette étoffe étoit fabriquée.

2 καυνάκην. Il y a outre cela dans le grec le mot ἐριώλην, étoffe mange-laine, qui conſume beaucoup de laine. Mais ce mot ἐριώλην fait jeu de mots ; car il ſignifie auſſi le bruit d'un grand vent.

PHILOCLÉON.

O que je ſuis malheureux ! Quelle chaleur cette peſante robe va m'occaſioner !

BDELYCLÉON.

Ne vous habillerez-vous donc pas ?

PHILOCLÉON.

Non, en vérité. Oui, mon ami, j'aimerois autant me jeter dans un four.

BDELYCLÉON.

Eh bien, je vais donc vous la mettre moi-même. Approchez.

PHILOCLÉON.

Prends donc au moins ce croc.

BDELYCLÉON.

A quoi bon ?

PHILOCLÉON.

Afin de me retirer de cette fournaiſe avant que je ſois fondu & réduit en eau [1].

BDELYCLÉON.

Quitez maintenant cette affreuſe chauſſure, & mettez bien vîte ces ſouliers à la Lacédémoniene.

PHILOCLÉON.

Moi, je ſouffrirois à mes pieds une chauſſure groſſierement fabriquée par nos ennemis ?

BDELYCLÉON.

Faites-y vîte entrer votre pied, & apuiez ferme.

1 Alluſion aux viandes qu'on fait cuire, & qu'on retire du feu.

PHILOCLÉON.

Pour qui me prends-tu, de vouloir me faire aller en pays ennemi?

BDELYCLÉON.

Allons, à l'autre pied.

PHILOCLÉON.

Ah, pour celui-là, c'eſt impoſſible. Il y a un des doigts de ce pied qui déteſte les Lacédémoniens.

BDELYCLÉON.

Il n'en ſera pas autrement.

PHILOCLÉON.

Que je ſuis malheureux de n'avoir pas d'engelures à mon âge!

BDELYCLÉON.

Dépêchez donc de le mettre: puis imitez dans votre marche les airs mols & efféminés des riches.

PHILOCLÉON.

Tiens, vois mon air, & dis quel eſt le riche dont j'imite mieux la dégaîne.

BDELYCLÉON.

Quel il eſt? Ma foi cela vous va comme de l'ail ſur un furoncle [1].

1 Grec: Vous reſſemblez à un furoncle que l'on traiteroit avec de l'onguent fait d'ail.... Il eſt certain qu'un furoncle traité avec un onguent auſſi âcrimonieux, ne manqueroit pas d'être prodigieuſement rouge. Philocléon devoit également l'être très fort, à cauſe du vêtement chaud que venoit de lui faire prendre ſon fils: & voilà le point de comparaiſon enviſagé, à ce que j'imagine, par le poëte: & d'après cette interprétation, il faudroit traduire: Vous reſſemblez à un

PHILOCLÉON.

Hé hé, je me ſens déjà le deſir de frétiller des feſſes.

BDELYCLÉON.

Maintenant donc ſçavez-vous la maniere agréable & judicieuſe pour vous expliquer dans la ſociété des gens inſtruits & du bel air.

PHILOCLÉON.

Certainement.

BDELYCLÉON.

Que direz-vous donc ?

PHILOCLÉON.

Beaucoup de choſes. D'abord je raconterai comment l'on ouvre le ventre d'une Lamie [1]. Enſuite comment Cardopion battit ſa mere.

furoncle enflammé. Mais Florens prétend, peut-être avec plus de raiſon, que ces mots δοτιῆνι σκόροδον ſont un proverbe, pour déſigner des choſes qui ne ſe conviennent nullement, & j'ai traduit d'après ce commentateur. Le traducteur italien a fait un nom propre de δοθιῆνι, & il traduit : A cui ? A Dothiene circundato d'aglio.

1 Il s'agit ici de ces contes de nourices, qu'Horace preſcrit quand on ſe propoſe d'être utile & agréable :

Ficta voluptatis cauſſâ ſint proxima veris ;
Ne, quodcumque volet, poſcat ſibi fabula credi ;
Neu pranſæ Lamiæ vivum puerum extrahat alvo.

ART. POET. 337.

« Gardez-vous de haſarder ſur la ſcene tout ce qu'un ſujet peut
» fournir en cette matiere, & qu'on ne voie point dans vos pieces

BDELYCLÉON.

Il ne s'agit pas de contes ici ; mais de choses ordinaires dans la vie commune, & qui sont le sujet de nos entretiens à la maison.

PHILOCLÉON.

Oh, rien ne convient mieux à des propos de cette nature que celui-ci : Il y avoit une fois un rat & un chat.....

BDELYCLÉON.

O SOT ET IGNORANT, disoit Théogene [1] à un vidangeur, à qui il faisoit le même reproche que je pourrois vous adresser, Prétendez-vous donc entretenir de rats & de chats des gens raisonnables ?

» arracher du ventre d'une Lamie un enfant tout vivant qu'elle vient » de dévorer. » Traduction du P. Sanadon. Sur quoi ce jésuite remarque : « Qu'il y eut des Lamies, qu'elles dévorassent des enfans » tout entiers, & que l'on retirât ces enfans tout vivans de l'estomach » de ces Lamies, ce sont trois extravagances de la fable ; plus in- » croyables les unes que les autres...... Ces Lamies étoient, dit-on, » des spectres qui, sous la figure de belles femmes, débauchoient les » jeunes gens & les dévoroient ensuite..... De tout tems & dans tous » les païs, on a inventé de pareilles chimeres, dont les nourrices & » les bonnes femmes se servent pour faire peur aux enfans. C'est une » très mauvaise coutume. Rien n'est plus capable d'ébranler ces petits » cerveaux encore tendres, & d'y faire des impressions de frayeur » dont ils se ressentent toute leur vie. »

1 M. Brunck pense qu'il faudroit lire Θεαγένης, & suppose que c'est le même dont il est question dans la PAIX, 928.

PHILOCLÉON.

De quoi faut-il donc que je parle?

BDELYCLÉON.

De choses importantes. Par exemple, Comment vous vous êtes aquité de votre ambassade religieuse [1], conjointement avec Clisthene & Androcle.

PHILOCLÉON.

Mais je n'ai assisté nulle part aux jeux, excepté dans l'île de Paros; & je reçus pour cela deux oboles.

BDELYCLÉON.

Racontez-nous donc au moins comment Ephudion se batit merveilleusement en pancratiaste [2] contre Ascondas. Quoique cet Ephudion fut âgé, & blanchi par les années, il avoit néanmoins des reins, des poignets, une rate & une cuirasse par excellence.

1 Θεωροὶ, étoient chez les Athéniens des personages distingués, qu'on chargeoit d'aller hors de l'Attique pour faire des sacrifices, pour consulter des oracles, pour assister à des solemnités, à des combats sacrés, & à d'autres assemblées de cette espece. Ils étoient défrayés aux dépens du trésor public. Aristophane tombe ici sur l'usage ridicule des Athéniens, qui choisissoient souvent pour ces fonctions, les hommes les plus vils & les plus méprisables, tels qu'Androcle & Clisthene.

2 Le pancrace étoit une sorte de combat, où l'on réunissoit le pugilat, & la maniere des athletes. Dans le pugilat on se frapoit : les athletes se renversoient.

PHILOCLÉON.

Arrête, arrête : tu ne sçais ce que tu dis. Comment se fait-il qu'il eût une cuirasse pour le pancrace [1] ?

BDELYCLÉON.

Voilà les propos ordinaires de nos sages. Mais parlons d'autres choses. Si vous vous trouviez à boire avec des étrangers, quel est, parmi les plus beaux faits de votre jeunesse, celui dont vous aimeriez les entretenir.

PHILOCLÉON.

Le plus beau, oui, le plus beau de mes exploits, est sans contredit d'avoir dérobé les échalas d'Ergasion.

BDELYCLÉON.

Vous m'assomez. Quels échalas ? Pourquoi ne parlez-vous pas plutôt de votre adresse à poursuivre un sanglier ou un lievre, ou à conserver votre torche allumée [2], ou de toute autre action digne de la verte jeunesse.

1 Les Pancratiastes se batoient tout nuds. Aristophane joue ici sur le mot θώραξ, qui signifie la poitrine & une cuirasse.

2 Il y avoit à Athenes des courses instituées pendant trois grandes solemnités ; à sçavoir pendant les fêtes de Minerve (festa quinquatria), de Vulcain & de Prométhée. Ces courses avoient lieu dans le céramique. Le vainqueur étoit celui qui avoit achevé sa course sans laisser éteindre la torche qu'il portoit.

PHILOCLÉON.

J'ai certainement une action des plus brillantes devant moi : étant encore tout jeune, je l'ai emporté de deux suffrages sur le coureur Phaylius qui m'avoit injurié.

BDELYCLÉON.

Laissez ; montez plutôt sur ce lit pour apprendre le maintien qu'il faut avoir dans les festins & dans la société.

PHILOCLÉON.

Comment me tiendrai-je donc ? Allons vîte.

BDELYCLÉON.

Modestement & honnêtement.

PHILOCLÉON.

Est-ce bon comme cela ?

BDELYCLÉON.

Point du tout.

PHILOCLÉON.

Comment donc ?

BDELYCLÉON.

Etendez les jambes : & laissez aller tous vos membres sur votre lit avec cette flexibilité qui convient à un maître en gymnastique : ensuite, louez quelques-uns des vases d'airain : regardez ces toits : admirez ces toiles tendues au-dessus de cette cour [1]..... Qu'on apporte de l'eau pour les mains :

[1] κρεκάδι' αὐλῆς θαυμασον. M. Brunck explique parfaitement ce

entrons dans l'appartement du feſtin après nous être purifiés. Mangeons, & faiſons les libations [1].

mot κρεκάδια, qui ne ſe trouve point dans les lexicographes, & qui n'a été expliqué par aucun des anciens grammairiens. Voyez ſur ce mot la ſçavante note de cet illuſtre académicien. Son travail ſur Ariſtophane fournit en plus d'un endroit, ample matiere aux lexicographes pour ſuppléer à leurs dictionaires, ſoit quant à la ſignification mieux déterminée de quantité de mots grecs, ſoit quant à pluſieurs mots rétablis comme très purs, & qui avoient été regardés comme viciés, changés ou altérés, faute d'en ſçavoir la vraie ſignification. M. Brunck donne ici au mot κρεκάδια la même valeur qu'aux mots ἱστουργήματα, παραπετάσματα. Et il y eſt d'autant plus fondé qu'Ariſtophane dit auparavant ὀροφὴν θέασαι. Or, ὀροφὴν ne peut ſe prendre là que pour le toit, comme dans les NUÉES, v. 173. Il eſt naturel que Bdelycléon après avoir recommandé de regarder le toit, recommande de contempler la toile ſuſpendue à la hauteur de ce toit, pour empêcher l'effet des vents, de la pouſſiere, de la chaleur, &c.

1 Athénée, lib. IV, περὶ κοσμιότητος τοῦ Ὁμήρου δαιτυμόνων, nous dit qu'un convive qui vient à un feſtin, ne doit pas aller ſe mettre auſſi-tôt à table pour manger, mais doit conſidérer la maiſon, avoir l'air de n'être pas attiré ſeulement par le repas, & doit de plus ſe laver. Et Athénée cite à ce propos ces vers d'Ariſtophane, & cet endroit de l'ODYSSÉE, IV, 42 & ſuiv. où Homere décrit ainſi la maniere dont Télémaque ſe rendit au feſtin de Ménélas. On y retrouve tout ce que Bdelycléon recommande ici à ſon pere :

Sur ces pas (du héraut) cependant, enchantés & ſurpris,
Les deux jeunes héros (Télémaque & Piſiſtrate), traverſant le portique,
Ne ceſſoient d'admirer ce palais magnifique,
Ce ſomptueux ſéjour, dont l'éclat enchanteur
Leur sembloit du ſoleil effacer la ſplendeur.
Enfin de toutes parts quand leur regard avide
Eut aſſez parcouru les richeſſes d'Atride,

PHILOCLÉON.

Hé, de par tous les dieux, vit-on ici de ſonges?

BDELYCLÉON.

La muſicienne s'eſt déjà fait entendre. Les convives ſont Théorus, Eſchine, Phanus, Cléon, Aceſtor, & un je ne ſçais quel étranger de la trempe de ce dernier. Vous ferez nombre avec eux; occupez-vous donc de les régaler de charmans airs.

PHILOCLÉON.

En vérité? Comme on n'en a point entendu parmi les montagnards [1].

Ils vont ſous les lambris d'un réduit écarté
Se plonger dans un bain pour eux ſeuls apprêté,
Où de jeunes beautés une troupe charmante,
Leur verſe des parfums dont l'odeur les enchante;
Revêtus des habits qui leur ſont préſentés,
Ils vont trouver le roi, s'aſſeoir à ſes côtés,
Et des libations répandant les prémices,
Du banquet ſolemnel partagent les délices.

Traduct. de M. de Rochefort.

1 Διακρίων. La ville d'Athenes étant retombée « en ſes anciens » troubles & diſſenſions touchant le gouvernement de la choſe pu» blique, ſe diviſa en autant de ligues & partialitez, comme il y » avoit diverſes ſortes de territoires dedans le païs de l'Attique : car » il y avoit les gens de la montagne (Διακρίων), les gens de la » plaine (Πεδιέων), & les gens de la marine (des bords de la » mer (Παραλίων). » Solon, dans le Plutarque d'Amyot, chap. XX, & Préceptes d'Adminiſtration, ib. chap. XXVII.

BDELYCLÉON.

Allons, j'essayerai : supposez que je sois Cléon. Je vais entoner un HARMODIUS, vous réprendrez après moi.

IL N'Y EUT JAMAIS AUCUN ATHÉNIEN.....

PHILOCLÉON.

NON CERTES, DE FRIPON PLUS ADROIT.

BDELYCLÉON.

Sont-ce là vos chansons ? Vous n'y tiendrez pas. Il criera de toutes ses forces qu'il vous perdra, qu'il vous fera périr, & qu'il vous expulsera de ce pays.

PHILOCLÉON.

S'il se fâche, je lui chanterai ceci : HOLA, MON AMI ! ÊTES-VOUS DISPOSÉ, N'ÉCOUTANT QUE VOTRE FUREUR ET VOTRE POUVOIR, A BOULEVERSER CETTE VILLE ? DÉJA ELLE EST ASSEZ ÉBRANLÉE, ET NE PENCHE QUE TROP VERS SA PERTE.

BDELYCLÉON.

Quoi ? Mais si le flateur Théorus, assis à vos pieds, chante, en tenant la main de Cléon : AMI, INSTRUIT DE L'HISTOIRE D'ADMETE, AIMEZ LES BRAVES GENS : Par quelle chanson lui riposterez-vous [1] ?

1 Le scholiaste d'Aristophane met sans hésiter cette chanson au rang des chansons à boire de Praxilla. Voyez sur ces chansons ou scholies, les Mémoires de M. de la Nauze, sur les chansons de l'ancienne Grece, dans les Mémoires de l'Académie des Inscriptions & Belles-Lettres, tom. IX.

PHILOCLÉON.

Je lui répliquerai en mesure : IL NE NOUS EST PAS POSSIBLE DE JOUTER ENSEMBLE, NI D'ÊTRE AMIS.

BDELYCLÉON.

Eschine, fils de Sellus, garçon sage & bon musicien, chantera celle-ci à son tour : DU BIEN ET DE LA SANTÉ POUR MA CLITAGORA [1] ET POUR MOI, AVEC LE SECOURS DES THESSALIENS.

PHILOCLÉON.

NOUS AVONS EN EFFET BIEN DISSIPÉ DE L'ARGENT L'UN ET L'AUTRE.

BDELYCLÉON.

Vous devez être fort au courant de cela. Mais il est temps que nous nous rendions chez Philoctémon pour souper. Garçon, garçon, Chrysès, prépare ce qu'il nous faut dans une corbeille, afin que nous puissions nous enyvrer aujourd'hui.

PHILOCLÉON.

Point de cela. Il est dangereux de boire : il en résulte des effractions de portes, des coups de bâtons & de pierres : & puis quand on a cuvé son vin, il faut mettre tout son avoir pour payer sa sotise.

1 Clitagora étoit, suivant le scholiaste, une Thessalienne qui s'appliquoit à la poésie. Suidas dit qu'elle étoit Lacédémoniene, & qu'Aristophane en fait mention dans les DANAÏDES, piece perdue.

BDELYCLÉON.

Ce n'eſt pas ainſi que cela ſe paſſe chez les gens honnêtes & aimables. Eux-mêmes s'empreſſent de vous excuſer auprès de l'offenſé ; ou bien on lui raconte quelqu'une des facéties qu'on aura débitées pendant le feſtin, ſoit hiſtoriete Eſopienne pour rire, ſoit quelque Sybaritique [1]. On tâche de faire rire le batu, & de s'en tirer ſans plus de frais.

PHILOCLÉON.

Il eſt donc eſſentiel que je vous meuble la tête de nombre d'hiſtorietes, puiſque c'eſt le moyen d'éviter toute amende en cas d'incartades. Allons, partons : que rien ne nous retienne davantage.

1 On juge par cet endroit qu'on admettoit chez les Grecs pour amuſer dans leurs grands feſtins, non-ſeulement des muſiciens, mais encore des mimes & des bouffons. Au ſujet des Συβαριτικοὶ λόγοι, M. Brunck renvoie à Héſychius & à Fabricius, BIBL. GRÆC. l. II, cap. IX, §. 5 & 6.

INTERMEDE.

LE CHŒUR PARTAGÉ EN DEUX BANDES.

Ier DEMI-CHŒUR.

Nous pouvons nous flater de politesse & d'honnêteté. Jamais nous n'avons fait preuve de sotise ou d'ignorance, comme Amynias sur-tout, ce fils de Sellus, issu de Crobylus. Je l'ai vu autrefois s'asseoir, pour une pomme & une grenade, à la table de Léogoras ; car cet Amynias n'est pas moins affamé qu'Antiphon. Il a été député auprès des Pharsaliens : mais là seul il n'avoit de communication qu'avec les plus indigens, & lui-même n'étoit pas moins dans l'indigence que tout autre manœuvre de ce pays.

IIe DEMI-CHŒUR.

O fortuné Automene, que nous te trouvons heureux ! Tu as pour enfans les artistes les plus habiles. Le premier est plein d'agrément, d'amabilité, de finesse, & excelle sur la flûte : le second est un bouffon qui pousse son art au-delà de ce qu'on peut dire. Quant à Ariphrade, c'est un génie bien plus surprenant. Son pere a toujours dit de lui qu'il n'avoit jamais eu besoin de maître ; mais

qu'il s'étoit formé ſeul en fréquentant les mauvais lieux [1].

Ier DEMI-CHŒUR.

Il y en a qui prétendent que nous nous ſommes raprochés de Cléon. Tandis qu'il nous tracaſſoit, & qu'il nous accabloit d'injures & de coups, les ſpectateurs éloignés ſe moquoient de nos cris, & atendoient-là, moins par pitié que par curioſité, pour s'aſſûrer ſi, pouſſés à bout, nous lâcherions quelque lazzi. Quand nous avons vu cela, nous avons fait les chiens couchans : de maniere qu'ils diſent à préſent, LE CEP [2] EST SANS SOUTIEN.

1 Ma da la ſola natura ſpontaneamente, formar la lingua andare à le meretrici.

2 Grec : Le pau a manqué au cep. Proverbe qui ſe dit de ceux qui ſont fruſtrés dans leurs eſpérances.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

XANTHIE, LE CHŒUR.

XANTHIE.

O TORTUES, que votre envelope vous rend heureuse ! Vous êtes trois fois plus heureuses que moi avec ma peau. Cette écaille, qui empêche que vous ne sentiez les coups, est placée à propos & prudemment sur votre dos. Pour le mien, dès qu'on le bâtone, je suis à la mort.

LE CHŒUR.

Hé, qu'y a-t'il, morveux ? Car c'est le nom d'un homme, quelque vieux qu'il soit, quand il s'est laissé batre.

XANTHIE.

Est-ce que ce vieillard n'est pas pire que la peste, & n'est pas le plus imprudent de tous les convives ? Et quoiqu'il soit au milieu des Hippyle, des Antiphon, des Lychon, des Lysistrate, des Théophraste & des Phrynique, il est de beaucoup le plus insolent de tous. Quand une fois il a été

rempli de bonnes choſes, il s'eſt mis à ſauter, à gambader, à péter, à regimber comme un âne gorgé d'orge ; & à me roſſer joliment en criant, GARÇON, GARÇON. Lyſiſtrate en voyant cela, á voulu le faire rougir par cette comparaiſon : O VIEILLARD, VOUS RESSEMBLEZ A UN GUEUX ENRICHI, OU A UN ANE QUI COURT A L'ÉCURIE. POUR VOUS, s'eſt-il écrié, VOUS RESSEMBLEZ A UNE SAUTERELLE SURPRISE PAR LE FROID, ET A STENELUS DÉPOUILLÉ DE SA GARDE-ROBE. Tous auſſi-tôt de l'applaudir, hormis le ſeul Théophraſte qui, en homme capable & du bel air, ſe mordoit les levres : cela lui a valu cette apoſtrophe de la part de notre vieillard : DITES-MOI, POURQUOI FAIRE TANT LE QUÉLQU'UN, POURQUOI VOULOIR AFFECTER DES TONS AGRÉABLES ET GENTILS, VOUS QUI ÊTES CONTINUELLEMENT A CARESSER LES RICHES EN VRAI BOUFFON ? Voilà les impertinences qu'il débitoit à chacun : il plaiſantoit groſſierement, débitoit enſuite des fables de la maniere la plus mauſſade, & qui ne revenoient aucunement à la circonſtance. De retour chez lui, quand il a été bien enyvré, il a frapé tout ce qui s'eſt préſenté devant lui. Hé, hé, hé ! le voici à clochepied ; je me retire, avant qu'il me régale encore de coups.

SCENE II.

CHÆRÉPHON, BDELYCLÉON, LE CHŒUR; PHILOCLÉON en jeune homme, ivre, armé de torches, & ſuivi d'UNE BOULANGERE.

PHILOCLÉON.

Retirez-vous loin d'ici. Quelqu'un de ceux qui me ſuivent s'en repentira. Eh donc : ſi vous ne vous retirez, je vous grillerai avec cette torche.

BDELYCLÉON.

Je vous aſſûre que, quoique vous faſſiez le jeune impertinent, vous nous payerez demain cher à tous votre ſotiſe. Nous comptons bien nous réunir pour vous citer en juſtice.

PHILOCLÉON.

Hoi, hoi, ILS ME CITERONT. Ce n'eſt plus de mode. Ignorez-vous que le nom même de procès me fatigue l'oreille : ouf, ouf. Voulez-vous me plaire? Renverſez les ſieges. Où eſt le juge hélien? Au diable. (A la boulangere.) Monte ici, ô mon cher haneton [1], à l'aide de cette corde dans ta

[1] χρυσομηλολόνθιον. Florens veut que ce ſoit là le haneton : Paulmier penſeroit que c'eſt un inſecte particulier différent du haneton (μηλόλονθος), & diſtingué par une couleur d'un très beau verd ſur

main. Tiens ferme, mais avec précaution : car la corde ne vaut rien. Elle ne laiſſe cependant pas que de pouvoir ſervir. Vois comme j'ai ſçu te tirer adroitement des mains des convives, dont tu allois devenir le jouet : tu devrois bien m'en témoigner ta reconnoiſſance. Mais tu ne le feras pas, tu n'y eſſayeras pas, je le ſçais. Tu te moqueras de moi, & tu me feras un grand éclat de rire au nez : car tu en as fait autant à bien d'autres. Si cependant tu te prêtois de bonne grâce, je te retirerois, auſſi-tôt que j'aurois perdu mon fils, de ta maiſon de proſtitution, & je te prendrois avec moi, ô mon petit mignon [1]. Car à préſent je ne ſuis pas le maître de mes propres biens : je ne ſuis qu'un jeune homme, & fort obſervé. Mon fils ne me perd pas de vue. Il eſt grogneur, minutieux, avare & colere [2] : il craint

un fond doré, il penſe qu'il ne ſe trouve gueres que ſur les roſes. Quoi qu'il en ſoit, Ariſtophane fait alluſion au jeu des enfans qui font voler des hanetons à l'aide d'un fil.

1 La vedi, io molto prudentemente ti ho pigliato che ſei per fare Lesbizare i compotatori, per cauſa de quali rende il cambio à queſto teſticolo. Ma non lo renderai, ne l'eſtenderai che'l ſò certo, ma tu t'ingannerai, & inhiarai à coſtui grandiſſimamente, imperò che à molti io farò la facenda, ma ſe non deventi una mala donna, io poi che mio figliuolo ſerà morto liberandoti t'havero per campagno ò Connicello.

2 κυμινοπριστοκαρδαμογλύφον. Diviſeur de cumin, & graveur avec du creſſon. Tout cela ne fait qu'un ſeul mot dans Ariſtophane.

de me perdre, parce qu'il n'a pas d'autre pere que moi. Mais tiens, ne le vois-tu pas accourir en grande hâte de notre côté ? Allons vîte, fais bonne contenance avec ces torches, je lui ferai de ces tours d'eſpiegle, dont il me balotoit avant que je fuſſe initié.

BDELYCLÉON.

Quoi, vous ! Vous ! Vieux libertin, il vous faut une ſi belle biere. Ah, j'en jure par Apollon, il vous en cuira pour celle-ci.

PHILOCLÉON.

Tu voudrois bien te régaler d'un bon procès [1].

BDELYCLÉON.

N'eſt-ce pas affreux de ſe moquer ainſi du monde, & de priver des convives de leur joueuſe de flûte ?

PHILOCLÉON.

Quelle joueuſe de flûte ? Pourquoi donc extravagues-tu, comme un échapé de la biere.

BDELYCLÉON.

Il s'agit, je penſe, de cette Dardaniene que vous avez là près de vous.

1 Grec : D'un procès de vinaigre. Le traducteur italien donne ici le même ſens, & par là le pere fait à ſon tour une cenſure amere du caractere litigieux du fils : Molto dolcemente piglirei la pena acetoſa.

PHILOCLÉON.

Non : c'eſt une torche [1] qui brûle pour les dieux dans le marché.

BDÉLYCLÉON.

Elle ! Une torche ?

PHILOCLÉON.

Oui, une torche. Tu ne vois pas qu'elle eſt de différentes couleurs ?

BDELYCLÉON.

Qu'eſt-ce que j'aperçois de noir dans le milieu ?

PHILOCLÉON.

C'eſt la poix que la chaleur fait couler.

BDELYCLÉON.

Que vois-je donc là par derriere [2] ?

PHILOCLÉON.

C'eſt l'autre bout de la torche.

BDELYCLÉON.

Que dites-vous ? Quel bout ? Ne deſcenderez-vous pas de là ?

PHILOCLÉON.

Ha, ha ! Que prétends-tu donc faire ?

BDELYCLÉON.

Enlever cette torche. Vous n'êtes plus qu'un vieux vilain & incapable......

1 At flagrans odioſa loquacula, λαμπάδιον fit.

Lucretius..

2 Queſtro di dietro ? Non egli è il culo ?

PHILOCLÉON.

Ecoute un instant. Je me rapele d'avoir vu aux jeux olympiques le vieux Ephudion se battre fort bien avec Asconda : & le plus âgé renversa le plus jeune d'un coup de poing. Prends garde, d'après cela, que je ne te donne sur la mâchoire.

BDELYCLÉON.

Oh, vous n'avez pas bien vu cela.

LA BOULANGERE au jeune homme.

Au nom des dieux, prenez mon parti : c'est ce bonhome qui m'a perdue. Il me pourchassoit avec cette torche, & m'a renversé des pains pour dix oboles, & autres choses [1] pour quatre.

BDELYCLÉON.

Voyez-vous ce que vous avez fait là de nouveau. Voilà tout plein de procès que vous suscite votre ivrognerie.

PHILOCLÉON.

Ce n'est rien. Des petits contes pour rire arangeront cela. Je sçais que je viendrai à bout de l'amadouer.

LA BOULANGERE.

Oui, j'en jure par les déesses, après le tort que vous avez fait à ma marchandise, vous ne

1 χἀπιθήκην, désigneroit ce que l'on donne pardessus le marché, ou pour completer le poids. Le traducteur italien aura lu différemment ; il traduit : Di trippe.

vous jouerez pas impunément de Myrtie, fille d'Amylion & de Sostrate.

PHILOCLÉON.

Ecoute, ô femme. Je vais te raconter une charmante historiete.

LA BOULANGERE.

Je n'en ai que faire, maître sot.

PHILOCLÉON.

Un soir Esope revenant de souper, fut assailli d'injures par une femme [1] impertinente & pleine de vin. Il lui répliqua : O femme, ô femme, tu ferois bien mieux, à mon avis, si tu échangeois cette langue pestiférée pour un morceau de pain.

LA BOULANGERE.

Vous me plaisantez ? Eh bien, qui que vous soyez, je vous accuse au tribunal des agoranomes, des torts faits à mes marchandises. Chæréphon me servira de témoin.

PHILOCLÉON.

Eh, pourquoi plutôt ne pas écouter quand je veux te parler ? Lasus & Simonide faisoient un jour assaut de talents : Lasus se mit aussi-tôt à dire : CELA NE ME FAIT RIEN [2].

1 Il y a dans le grec κύον, que le traducteur italien rend par Cagna. Dans ces deux langues, on jouit de l'équivoque & du jeu de mots. Parce que κύον & Cagna signifient également une chienne, & une mauvaise femme.

2 Le vieux Simonide eut parmi ses contemporains quelques rivaux en

LA BOULANGERE.

En vérité : c'eſt comme cela ?

PHILOCLÉON.

Mais, ô Chæréphon, je croyois que tu ne rendois témoignage qu'à une femme auſſi défaite [1] qu'Ino collée aux pieds d'Euripide.

BDELYCLÉON.

Au reſte, voici un autre dénonciateur qui m'a l'air de venir vous citer. Il eſt ſuivi d'un huiſſier [2].

poéſie. Un Laſus d'Hermione entr'autres, & un Timocréon de Rhodes. « La confiance de Laſus dans ſes talents pour la poéſie & » pour la muſique, lui faiſoit peu craindre le plus redoutable de ſes » antagoniſtes : d'où eſt venu ce proverbe rappelé par Ariſtophane, » ὀλίγον μοὶ μέλει. » Voyez la note 2, page 220 du vingtieme volume des Œuvres de Plutarque. Paris, Cuſſac. M. Burette : t. XIII des Mémoires de l'Académie des Belles-Lettres, p. 256. Antholog. III, 6, 38. edit. Brod.

1 θαψίνῃ. Jeu de mots. θάψος eſt un bois jaune. γυναικὶ θαψίνῃ, à une femme Thapſienne, c'eſt-à-dire jaune, pâle, défaite, à une biere, en un mot, où les morts, comme dit Florens, θάπτονται. C'eſt ainſi qu'Ariſtophane tire ſur la figure, pâle, maigre & défaite de Chæréphon.

2 Grec : D'un voyageur.

SCENE III.

LES MÊMES, UN DÉNONCIATEUR, UN HUISSIER.

LE DÉNONCIATEUR.

(Sans apercevoir Philocléon.) O QUE je suis malheureux !....... (Il aperçoit Philocléon.) O vieillard, je demande justice de vos injures.

BDELYCLÉON.

De ses injures ? Au nom des dieux, je vous en conjure, ne le citez pas. Je vous ferai telle réparation qu'il vous plaira déterminer, & vous en aurai encore obligation.

PHILOCLÉON.

Bah, bah, je vais racomoder cela sans peine. Je conviens de l'avoir batu, de lui avoir jeté des pierres..... Mais approchez ici d'abord. Voulez-vous que je détermine moi-même la somme que j'aurai à vous payer, au prorata des torts que je jugerai vous avoir été faits, afin qu'il n'y ait plus d'inimitié entre nous ; ou, ne vous en rapporterez-vous qu'à vous seul ?

LE DÉNONCIATEUR.

Faites, faites. Je hais les procès, & n'aime que le repos.

PHILOCLÉON.

Un Sybarite s'étoit laissé choir de dessus un char, & s'étoit grievement blessé à la tête : il n'étoit pas très expérimenté dans l'art de mener des chevaux. Un de ses amis se rencontrant là, lui dit : IL FAUT QUE CHACUN FASSE SON MÉTIER: maintenant courez au guérisseur [1].

BDELYCLÉON.

Vous êtes en tout cela toujours le même.

LE DÉNONCIATEUR à Bdelycléon, à part.

Vous, au moins, dites-nous quelle est sa décision.

PHILOCLÉON.

Ecoutez : ne vous éloignez pas. Une femme avoit un jour cassé à Sybaris, le vase [2] des suffrages.....

LE DÉNONCIATEUR à Bdelycléon, à part.

Je vous prends à témoin de cette nouvelle extravagance.

PHILOCLÉON.

Ce vase secondé d'un témoin cita ma Sybarite

1 Grec : A Pittalus, célebre médecin d'Athenes.

2 Grec : ἐχῖνον.

en juſtice : celle-ci répliqua : Oui, par Proſerpine [1], vous euſſiez bien mieux fait, ſi, laiſſant là toute chicane, vous euſſiez acheté des ligatures [2].

LE DÉNONCIATEUR.

Riez, riez, en atendant que l'archonte apele l'affaire.

BDELYCLÉON.

Oh, j'en jure par Cérès, je ne ſouffrirai pas que vous reſtiez davantage ici. Je vais vous emporter.

PHILOCLÉON.

Que fais-tu là ?

BDELYCLÉON.

Que fais-je ? Je veux vous tirer d'ici. Autrement tous ceux qui ſont diſpoſés à vous accuſer, ne manqueront pas de témoins.

PHILOCLÉON.

Eſope un jour étant à Delphes.....

BDELYCLÉON.

CELA NE ME FAIT RIEN.

1 Grec : Κόραν.

2 Le vrai mot feroit là : Des compreſſes, parce que Philocléon veut parler de ſon homme batu : mais cependant comme il veut conſerver le ton de l'allégorie, il faut une expreſſion qui convienne auſſi au vaſe caſſé.

PHILOCLÉON.

...... Fut accusé d'avoir volé la phiole d'Apollon. Le fabuliste raconta aussi-tôt comment une fois le canthare [1].

BDELYCLÉON.

Bast ! Vous m'assomez avec votre conte.

(Il l'emporte.)

INTERMEDE.

LE CHŒUR seul.

Nous vous félicitons, ô vieillard ! Comme il a changé son genre de vie, dur & maussade ! Il a goûté des principes nouveaux, & ne va plus respirer que pour le plaisir & la tranquillité. Peut-être au reste s'y refusera-t'il : car il est difficile de dépouiller le caractere qui nous a été propre [2] : quoiqu'on en ait vu plusieurs changer leurs habitudes, d'après les conseils des autres. Chacun de nous, & tout homme sage, élevera Bdelycléon aux nues, à raison des soins qu'il prodigue avec tant de prudence à son pere. Nous n'en avons ja-

1 χάιθαρός. Le mot désigne un poisson & un vase. Voyez le tome V du Pline de M. Brotier, pag. 477.

2 Naturam expelles furcâ, tamen usque recurret.

Horace.

mais rencontré de plus poli, dont nous ayons eu plus ſujet de goûter les manieres ; & qui nous ait fait autant de plaiſir. Qu'a-t'il oppoſé à ſon pere, ſans avoir l'avantage, & ſans témoigner ſon ardeur à voir les peres livrés aux occupations les plus convenables ?

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

XANTHIE *seul.*

OUI, j'en jure par Bacchus, il n'y a qu'un dieu qui ait pu introduire chez nous le trouble & le tapage qui y regnent. Notre vieillard, qui a prodigieusement bu & qui est échauffé par la musique, s'est livré à toute sa gaîté : il a répété toute la nuit ces danses antiques, célebres par les chœurs de Thespis ; & il prétend démontrer aujourd'hui en dansant, que les tragiques modernes ne sont que des sots.

SCENE II.

XANTHIE, PHILOCLÉON (ivre), BDELYCLÉON, LE CHŒUR.

PHILOCLÉON.

Qui va-là dans mon vestibule.

XANTHIE à part.

Voilà le diable qui vient.

PHILOCLÉON.

Qu'on écarte cette balustrade : car voici le commencement de la danse..... (Il danse.)

XANTHIE à part.

Que ne dites-vous plutôt le commencement de la fureur.

PHILOCLÉON.

Comme je me sens les côtes pressées ! Comme mes poumons poussent l'air avec violence, & quel bruit font mes reins !

XANTHIE.

Prenez de l'hellébore [1].

PHILOCLÉON.

Phrynique tremble de peur comme un coq [2].

1 Spécifique contre la folie.

2 Il est question ici, comme l'observe très bien M. Burette, (tome XIII, page 273 des Mémoires de Littérature de l'Académie des

XANTHIE.

Bientôt vous me jeterez par terre.

PHILOCLÉON.

On montre ſon derriere, quand on élance ſes pieds en l'air.

Inſcriptions & Belles-Lettres,) de Phrynique l'ancien, le même dejà mentionné. Le ſcholiaſte & Suidas en font à tort un ſecond Phrynique. En effet, le poëte parle d'abord ici des danſes théâtrales de Theſpis, & immédiatement après de celles de Phrynique, lequel, par conſéquent, ne ſçauroit être un autre que le diſciple de Theſpis; c'eſt à-dire, l'ancien Phrynique, grand maître en fait de danſe, & dont parle Athénée, I, 19, qui dit que les anciens poëtes, Theſpis, Pratinas, Cratinus, & Phrynique, étoient apelés danſeurs (ὀρχηστικοὶ), parce qu'ils étoient grands compoſiteurs de danſes pour les chœurs des pieces dramatiques, & y danſoient eux-mêmes.

Je conſerve, comme on voit, l'ancienne leçon de ce vers: Πτήσσει Φρύνιχος, ὥς τις ἀλέκτωρ: Plutarque dit également d'Alcibiade, humilié par les leçons de Socrate: ἔπτηξ' ἀλέκτωρ δοῦλος ὣς κλίνας πτερόν. Le traducteur italien d'Ariſtophane a: Frinico teme, come un gallo. Je ne vois pas de raiſons d'adopter la correction propoſée par Bentley dans ſa diſſertation angloiſe ſur Phalaris: il veut qu'on liſe πλήσσει au lieu de πτήσσει. Voici ce qui a donné lieu au proverbe: Il tremble de peur comme Phrynique. Le ſecond Phrynique, ſuivant Suidas, étoit auteur d'une piece tragique intitulée: La Priſe de Milet, par Darius, roi de Perſe. Cette piece fit verſer des larmes aux ſpectateurs; ce qui fut cauſe que les Athéniens condamnerent le poëte à une amende de mille drachmes, le chaſſerent du théâtre, & le punirent ainſi d'avoir, par cette tragédie, ouvert une plaie ſi ſenſible à toute la nation: & ils défendirent à l'avenir de jouer cette piece. La conſternation où une telle diſgrâce jeta Phrynique, avoit paſſé en proverbe chez les Grecs. En ſorte qu'on diſoit de quelqu'un accueilli de quelque infortune, Phrynique tremble de peur. M. Burette, ib. Plutarque, Préceptes d'Adminiſtrations, chap. LVI, & Traité de la Muſique, chap. XXIX.

XANTHIE.

Prenez garde à vous-même.

PHILOCLÉON.

Mes os tournent librement dans leurs jointures [1].

BDELYCLÉON.

Cela certe ne dénote rien de bon. C'eſt là de la folie.

PHILOCLÉON.

Voyons maintenant que je défie ceux qui pourront ſe meſurer avec moi. Si quelque tragique s'imagine exceller dans la danſe, qu'il approche ici pour faire aſſaut de danſe avec moi. Il y a-t'il quelqu'un, ou non ?

BDELYCLÉON.

Voici le ſeul.

PHILOCLÉON.

Quel eſt cet infortuné ?

BDELYCLÉON.

C'eſt le fils mitoyen [2] de Carcinus.

PHILOCLÉON.

Je le ferai bien vîte diſparoître : il ſuccombera

1 Grec : Dans leurs cotyles ; terme d'anatomie, κοτυληδών. Rien n'étoit exclus de la poéſie des Grecs.

2 Carcinus eut quatre fils. Mais on paſſe ici ſous ſilence le poëte Xénoclès, pour ne parler que des trois autres enfans, qui étoient χορευταί.

ſous mes coups de poings frapés en meſure : car il n'a nulle teinture du rythme.

BDELYCLÉON.

Mais, pauvre homme, ſon frere, autre tragique Carcinite, vient auſſi.

PHILOCLÉON.

Mais, en vérité, je vais être pourvu.

BDELYCLÉON.

C'eſt vrai. Mais vous ne le ſerez que de Cancres; car voici un autre fils de Carcinus [1].

PHILOCLÉON.

Qu'eſt-ce que je ſens donc ſur moi ? Eſt-ce du vinaigre ou une araignée ?

BDELYCLÉON.

C'eſt ce Pinnothere, enfant puîné du même pere, & qui a fait une tragédie.

PHILOCLÉON.

O Carcinus ! ô pere heureux en enfans ! Quelle nichée de roitelets vous avez là ! Mais enfin, il me faut, pauvre malheureux, joûter avec eux. Préparez-leur de la ſaumure, ſi je ſors vainqueur.

LE CHŒUR.

Allons, permettons-leur de ſe mouvoir libre-

1 Voici un jeu de mots continuel ſur Καρκίνος, Carcinus, qui en grec comme en latin, prête à l'équivoque & ſignifie également Carcinus, nom propre & Cancre, eſpece de poiſſon.

ment en notre présence comme autant de sabots[1] vivement agités.

Ier DEMI-CHŒUR.

Courage, ô célebres enfans de la mer : ô freres des Pinnotheres 2, sautez sur le sable, & sur le rivage stérile de la mer. Agitez vivement vos pieds en rond, & que quelqu'un élance les siens en l'air, comme Phrynique, afin que chacun des spectateurs vous voyant faire de pareils sauts, soit dans l'admiration.

IIe DEMI-CHŒUR.

Remuez-vous, ô Philocléon, formez des cercles, frapez-vous l'estomach 3, jetez vos jambes en l'air, faites la roue. En effet, voici le pere de vos adversaires, ce maître de la mer, qui se glisse ici, tout radieux de la joie que lui causent ses trois fils les danseurs. Mais si vous prenez goût à ces jeux, conduisez-nous au plus vîte dehors : voilà bien la premiere fois que l'on voit une comédie finir par un chœur de danse 4.

1 Espece de grosse toupie.

2 χαρίδιοι, squillarum. Voyez Pline, IX, 66.

3 L'Italien suppose que cette danse exigeoit qu'on se donnât des coups de pieds dans l'estomach : Et percotteti co'l piede ne'l ventre.

4 Les danses n'avoient lieu qu'à l'ouverture des pieces.

RÉFLEXIONS

SUR LES GUÊPES.

M. DE FONTENELLE dit dans ses REMARQUES que « les GUÊPES sont assez médiocres. C'est une » satyre, ajoute-t'il, de la passion que les Athé- » niens avoient pour juger. » Mais ce n'est pas seulement cela : & l'académicien se trompe doublement. LES GUÊPES n'ont rien de médiocre, considérées sous leur vrai point de vue. Aristophane veut y peindre tous les ridicules & tous les excès d'une passion qu'on a entretenue dès l'enfance ; & il prouve qu'on ne s'en guérit souvent que pour retomber dans une autre aussi dangereuse & non moins ridicule. C'est le mal qu'il peint avec ses progrès & ses suites ; voilà le vrai but moral d'Aristophane. Si M. de Fontenelle l'avoit pénétré, il n'auroit point dit : « A quoi aboutissent toutes les » sottises que fait Philocléon quand il est saoul, & » qu'il s'est mis à aimer la joie. » L'auteur d'une pareille question, non-seulement n'avoit pas réfléchi sur le véritable intérêt des GUÊPES, il n'avoit probablement pas même lu ces mots du chœur au sujet de Philocléon, dans l'intermede du quatrieme acte :

Il

IL A GOUTÉ DES PRINCIPES NOUVEAUX, ET NE VA PLUS RESPIRER QUE POUR LE PLAISIR ET LA TRANQUILLITÉ : PEUT-ÊTRE, AU RESTE, S'Y REFUSERA-T-IL : CAR IL EST DIFFICILE DE DÉPOUILLER LE CARACTERE QUI NOUS A ÉTÉ PROPRE. De ces dernieres expressions découle naturellement l'intérêt du cinquieme acte. En effet, la passion qu'Aristophane ridiculise ici est prise dans la fureur du peuple d'Athenes pour juger. Jamais leçon ne fut plus utilement donnée que celle-là, & d'une maniere plus propre à produire les plus heureux effets; mais elle vient malheureusement trop tard. La passion est invétérée : on peut bien lui faire changer d'objet, mais non la déraciner. C'est ce que prouve le funeste exemple de Philocléon. La sagesse, l'honnêteté, la prudence du fils n'ont pu éteindre une passion qui avilissoit le pere aux yeux des honnêtes gens & qui le rendoit le jouet de la vile populace. Ce fils, digne de toutes sortes d'éloges, imagine de faire faire diversion à son pere avec la fureur de juger, & de lui inspirer une autre passion : il n'y réussit que trop. Le pere se jete dans la nouvelle carriere qu'on lui ouvre : il y porte tous les excès, tous les ridicules qui l'avoient distingué dans ses premiers goûts : il en conserve même le ton & l'expression ; & sa passion, en changeant de nom, s'est conservée avec

tout ce qui la caractérisoit de la maniere la plus odieuse & la plus ridicule.

Que sert-il qu'on se contrefasse?
Prétendre ainsi changer, est une illusion :
L'on reprend sa premiere trace
A la premiere occasion.
La Fontaine, XII, 9.

Racine à qui la langue d'Aristophane étoit plus familiere qu'à aucun de nos autres poëtes, a goûté les Guèpes, & en parle en juste appréciateur, dans sa préface à la tête des PLAIDEURS.

« Quand je lus, dit-il, les Guêpes d'Aristophane, je ne songeois guere que j'en dusse faire les PLAIDEURS. J'avoue qu'elles me divertirent beaucoup, & j'y trouvai quantité de plaisanteries qui me tenterent d'en faire part au public; mais c'étoit en les mettant dans la bouche des Italiens, à qui je les avois destinées, comme une chose qui leur appartenoit de plein droit. Le juge qui saute par les fenêtres, le chien criminel, & les larmes de sa famille, me sembloient autant d'incidens dignes de la gravité de Scaramouche. Le départ de cet acteur interrompit mon dessein, & fit naître l'envie à quelques-uns de mes amis, de voir sur notre théâtre un échantillon d'Aristophane. Je ne me rendis pas à la premiere proposition qu'ils m'en firent. Je leur dis que quelque esprit que je

» trouvaſſe dans cet auteur, mon inclination ne » me porteroit pas à le prendre pour modele ſi » j'avois à faire une comédie; & que j'aimerois » beaucoup mieux imiter la régularité de Menandre » & de Térence, que la liberté de Plaute & » d'Ariſtophane. On me répondit que ce n'étoit » pas une comédie qu'on me demandoit, & qu'on » vouloit ſeulement voir ſi les bons mots d'Ariſ- » tophane auroient quelque grace dans notre » langue. Ainſi, moitié en m'encourageant, moitié » en mettant eux-mêmes la main à l'œuvre, mes » amis me firent commencer une piece qui ne » tarda guere à être achevée.

» Si j'appréhende quelque choſe, c'eſt que des » perſonnes un peu ſérieuſes, ne traitent de ba- » dineries le procès du chien & les extravagances » du juge. Mais enfin je traduis Ariſtophane, » & l'on doit ſe ſouvenir qu'il avoit affaire à » des ſpectateurs aſſez difficiles. Les Athéniens » ſçavoient apparemment ce que c'étoit que ce ſel » attique : & ils étoient bien ſûrs, quand ils » avoient ri d'une choſe, qu'ils n'avoient pas ri » d'une ſottiſe.

» Pour moi, je trouve qu'Ariſtophane a eu » raiſon de pouſſer les choſes au-delà du vrai- » ſemblable. Les juges de l'aréopage n'auroient » pas peut-être trouvé bon qu'il eût marqué au » naturel leur avidité de gagner, les bons tours

» de leurs ſecrétaires, & les forfanteries de leurs » avocats. Il étoit à propos d'outrer un peu les per- » ſonages pour les empêcher de ſe reconnoître. » Le public ne laiſſoit pas de diſcerner le vrai au » travers du ridicule ; & je m'aſſure qu'il vaut » mieux avoir occupé l'impertinente éloquence » de deux orateurs, autour d'un chien accuſé, » que ſi l'on avoit mis ſur la ſellette un véritable » criminel, & qu'on eût intéreſſé les ſpectateurs » à la vie d'un homme.

» Quoi qu'il en ſoit, je puis dire que notre » ſiecle n'a pas été de plus mauvaiſe humeur que » le ſien, & que ſi le but de ma comédie étoit » de faire rire, jamais comédie n'a mieux attrapé » ſon but. »

FIN.

TABLE DES MATIERES

CONTENUES DANS CE VOLUME.

FAUTES à corriger dans ce XI[e] volume.

Page 55, des ſoupçons, liſez : d'être ſoupçonné.

Page 75, ligne derniere, il a été retenu à, liſez : il a été contraint à.

Fautes à corriger.

Page 77, vous ne concevez, liſez : vous ne conſervez.

Page 80, ligne 5, rigoureuſement, liſez : vigoureuſement.

Page 120, dégorger, liſez : régorger.

Page 122, pour cela, liſez : parbleu.

Page 127, vous a mieux ſervi & vos appetits, liſez : vous a mieux ſervi vous & vos appetits.

Page 135, nous les repréſentent, liſez : nous le repréſentent.

Page 150, Lœtum, liſez : Lætum.

Ibid. ſine Æmulo, liſez : ſine æmulo.

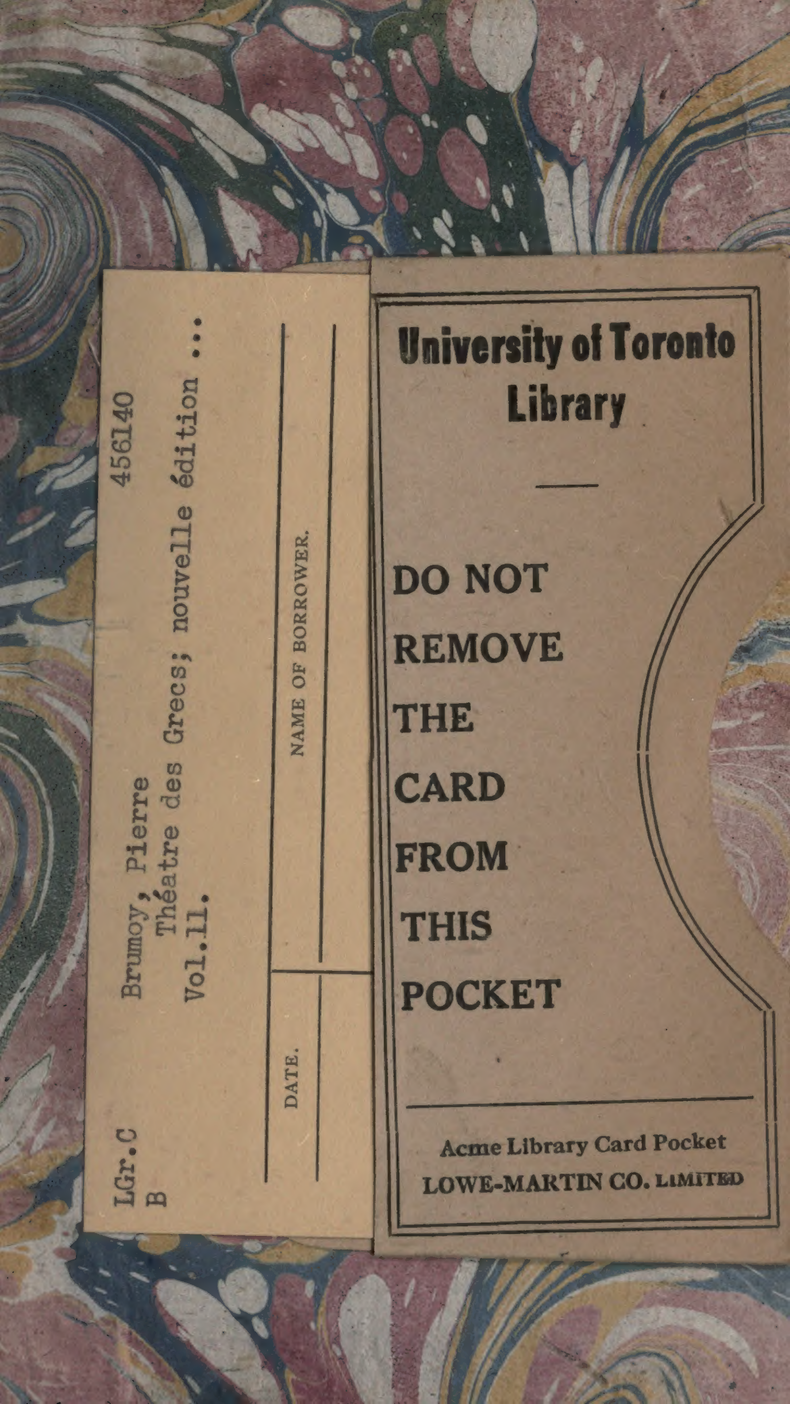
Page 312, avant-derniere ligne, effacez : Car.

Page 365, note 2, & tombent, liſez : & tombe.

Page 458, vous veniez à, liſez : vous venez à.

Page 512, note 1, ligne premiere, preſcrit, liſez : proſcrit.




LGr.C
B
456140
Brumoy, Pierre
Théatre des Grecs; nouvelle édition ...
Vol.11.
DATE.
NAME OF BORROWER.
University of Toronto
Library
DO NOT
REMOVE
THE
CARD
FROM
THIS
POCKET
Acme Library Card Pocket
LOWE-MARTIN CO. LIMITED

